

**Studia Romanica  
de Debrecen**  
Directeur : Sándor Kiss  
Series Litteraria  
Fasc. XXIII.

---

## **DESTINS DU SIÈCLE**

**JEAN-RICHARD BLOCH**  
et  
**ROGER MARTIN DU GARD**

**Mélanges offerts au Professeur  
Tivadar Gorilovics**

Textes réunis par **Katalin Halász †**  
et **István Csúry**



Debrecen, 2003

Révision des textes : Judit Lukovszki et Franciska Skutta

Maquette : József Varga

Mise en page : István Csúry

Publication réalisée avec le soutien de  
Debreceni Egyetem és Debrecen Megyei Jogú Város  
Művészeti és Közművelődési Vegyesbizottsága  
Debreceni Egyetem Bölcsészettudományi Kara

ISBN 963 472 791 3

ISSN 1216-3260

©István Csúry

©les auteurs

Felelős kiadó: Dr. Bartha Elek  
Készült a Debreceni Egyetem Könyvtárának  
sokszorosító üzemében 300 példányban  
Terjedelme: 22,344 A/5 ív

# TIVADAR GORILOVICS

2



**T***ivadar* : ce prénom, aux consonances neuves pour un Français, a toujours évoqué pour moi un mélange rabelaisien de robustesse et de bonhomie. D'humanité et de sagesse aussi : essayer de « bien vivre », ne pas dédaigner les joies de cette terre, aimer à les partager dans la ferveur de l'amitié, être attentif enfin à proscrire tout ce qui pourrait les dissiper – le fanatisme religieux, l'intolérance politique, l'injustice sociale – est moins futile qu'il n'y paraît. Et il y a plus de profondeur qu'on ne croit dans cette formule du *Tiers Livre* :

« Le mal temps passe et retourne le bon,  
Pendant qu'on trinque autour d'un gras jambon. »

Mais sans doute suis-je de parti pris, car ces réflexions sont indissociables pour moi de cet homme de bien qui porte le beau prénom de Tivadar, l'ami à qui ce volume d'hommages est dédié : Tivadar Gorilovics.

Tivadar, si l'on excepte ses séjours en France comme lecteur à la Sorbonne, puis comme professeur invité à l'Université de Grenoble, est toujours resté fidèle au Département de Français de l'Université de Debrecen, où il a été appelé en 1958. Il y a parcouru tous les degrés de la carrière universitaire et, pendant quarante-cinq longues années, s'est dévoué au service de ses étudiants : il a été professeur au plein sens du terme, par vocation, fidèle en cela à l'idéal d'un enseignement qui ne soit pas seulement un don de connaissances, nourri de recherches exigeantes, mais un témoignage humain reposant avant tout sur la personnalité même de celui qui le dispense.

Au milieu de la tourmente, dans un pays, la Hongrie, qui n'a pas été épargné par les drames de l'histoire contemporaine, il ne s'est jamais départi de son esprit critique et de sa faculté d'indignation, ayant cette rare qualité de prendre avec les choses la distance du jugement, et avec les hommes celle de la compréhension, sans jamais être la dupe des comédies de la vanité humaine. Cette personnalité, faite tout à la fois de probité et de rondeur, des générations d'étudiants l'ont appréciée, trouvant en Tivadar un maître, capable non seulement de les initier aux redoutables difficultés de la langue française, mais aussi de leur faire partager son enthousiasme pour une littérature comptant parmi les siens les philosophes des Lumières, les utopistes romantiques de la révolution de 1848 et les intellectuels engagés de l'entre-deux-guerres.

L'enseignement, tel que l'a pratiqué Tivadar, ne consiste pas seulement à reproduire un savoir ; il permet surtout d'acquérir une authentique formation intellectuelle et morale, indispensable à qui veut affronter la vie, ses défis et ses épreuves. La même rigueur, la même richesse apparaissent dans ses travaux personnels. Les conversations qu'au cours de mes séjours en Hongrie ou de nos rencontres en France, nous avons eues sur la littérature française, mais aussi hongroise, m'ont permis de découvrir un vrai savant. Si je devais en brosser le portrait, je retiendrais parmi les traits qui m'ont le plus frappé : la grande culture, le regard aigu et passionné, l'esprit de questionnement, l'insatisfaction et l'humilité intellectuelles. Tivadar – sa modestie dût-elle souffrir à la lecture de ces lignes – est selon moi l'un des meilleurs connaisseurs des milieux intellectuels français de la « fin de siècle » et de l'entre-deux-guerres. Et j'admire aussi ce cosmopolitisme bien compris qui le rend attentif aux liens interculturels unissant la France et la Hongrie, qui le pousse à s'adonner avec bonheur à l'art de la traduction et qui le conduit à préférer, en littérature, les écrivains universels. Rien d'étonnant, en effet, à ce que sa préférence aille à ces humanistes impénitents, courageux et engagés, qui ont tenté de faire figurer dans des aventures individuelles les conflits du monde moderne : Émile Zola, Jean-Richard Bloch, Roger Martin du Gard.

Les tâches d'enseignement et de recherche, en dépit de leur lourdeur, n'ont pas empêché Tivadar d'assumer avec dévouement et humanité des responsabilités administratives importantes. Il a pleinement contribué à la vie de son université par la participation à divers conseils, par la direction de telle ou telle instance, tout autant que par la probité de jugement et l'indépendance d'esprit qu'il a toujours manifestées. Peu enclin à se laisser éblouir par les honneurs, il a su préserver une certaine idée de la République des Lettres, dont science et conscience sont les vertus essentielles.

Pour finir, si je voulais dire en quelques mots ce qui fait à mes yeux *sa qualité*, je dirais qu'elle tient à quelques convictions inébranlables dont on fait une vie : l'intérêt pour autrui, l'amour des lettres, la générosité de cœur et d'esprit. On croirait lire alors le portrait d'un honnête homme par Jean-Richard Bloch ou Roger Martin du Gard. D'un de ces personnages qui, attentifs aux souffrances humaines, conçoivent la vie intellectuelle comme une « dramaturgie de l'actuel », tout en pensant qu'« il n'y a pas d'ordre véritable sans la justice », mais aussi que « la pensée ne commence qu'avec le doute ».

Un tel personnage n'existe pas seulement dans les livres. Tous ceux qui ont vécu à Debrecen, ou qui sont passés par son université, ont pu l'y rencontrer : c'est plus qu'une chance, un « don de Dieu », ce qui est précisément, me semble-t-il, l'étymologie de *Tivadar*.

*Pierre Glaudes*

# Tivadar Gorilovics

---

## CURRICULUM VITAE

19 août 1933 Naissance à Ruttká

### Formation et cursus universitaire

1943 – 1951 Études secondaires et baccalauréat au lycée Korvin Mátyás de Budapest (Mátyásföld).

1951 – 1955 Études à l'Université Loránd-Eötvös de Budapest, diplômé de hongrois et de français.

1955 – 1958 Enseigne au lycée de Hajdúszoboszló.

1958 – 1963 Assistant au Département de Langue et de Littérature françaises à l'Université Lajos-Kossuth de Debrecen.

1962 Doctorat universitaire (Roger Martin du Gard et le roman à idées)

1962 – 1964 Lecteur de hongrois à la Sorbonne

1963 – 1970 Maître-assistant

1970 Soutenance de thèse à l'Académie des Sciences de Hongrie (Les antécédents historiques et idéologiques du décadentisme fin de siècle dans la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle)

1970 – 1995 Maître de conférences

1970 – 1991 Directeur du Département de Français.

1975 – 1978 Vice-doyen de la Faculté des Lettres

1980 – 1983 Directeur de l'Institut des Langues et Littératures Occidentales

1983 – 1986	Vice-recteur de l'Université Lajos-Kossuth
1986 – 1989	Doyen de la Faculté des Lettres
1990 – 1992	Directeur de l'Institut d'Études Germaniques et Romanes
1993	Professeur invité à l'Université Stendhal – Grenoble III
1995	Habilitation sur travaux (Idées, genres et médiations, littérature et vie intellectuelle)
1995 – 2003	Professeur de littérature française moderne
1998 – 1999	Directeur du Collège István Hatvani de Debrecen

### **Autres activités et responsabilités**

1979 – 2000	Membre de la Commission des Sciences de la Littérature à l'Académie des Sciences de Hongrie
1991 – 1992	Président de l'Alliance Française de Debrecen
1995 – 1997	Secrétaire scientifique de la Commission académique de Debrecen
1997 – 1999	Président de la Commission des Sciences sociales

Conseiller scientifique (1992 – 2003) pour la littérature hongroise du *Patrimoine littéraire européen* publié sous la direction de Jean-Claude POLET.

Membre correspondant de la Société d'Histoire littéraire de la France (1980 –). Membre du Centre de recherches international sur Roger Martin du Gard (Université Sophia-Antipolis de Nice, 1982 –), membre permanent du Centre de Recherches Révolutionnaires et Romantiques de Clermont-Ferrand (Université Blaise-Pascal, 1983 –), membre du Conseil d'Administration de l'Association Études Jean-Richard Bloch (Paris, 1993 –).

Directeur de 1978 à 1991 de *Studia Romanica*, publication annuelle du Département de Français, devenue *Studia Romanica de Debrecen* depuis 1991. Directeur de la seule série littéraire et des deux collections particulières depuis cette date.

Membre du Comité de rédaction de la *Revue d'Études Françaises* de Budapest (1997 –).

Codirecteur, depuis sa fondation en 1997, avec le professeur Zoltán ABÁDI NAGY, de la collection *Orbis litterarum* des Éditions Universitaires de Debrecen, publiant en langue hongroise des études monographiques consacrées à la littérature mondiale.

### **Organisation de colloques**

Germanisztikai-Romanisztikai Szimpózium, Debrecen, 2 – 4 septembre 1980.

Colloque international « Couples de personnages », Debrecen, 24 – 26 mai 1989.

X<sup>e</sup> Colloque International George Sand, avec Anna SZABÓ, en coopération avec Hofstra University (New York), Debrecen, 7 – 9 juillet 1992.

Hankiss János Tudományos Ülésszak [= Symposium János Hankiss], Debrecen, 17 – 18 septembre 1993.

Magyar irodalom fordításokban (1920 – 1970) [= La littérature hongroise en traduction (1920 – 1970)], II. Hankiss János Tudományos Ülésszak [= II<sup>e</sup> Symposium J. Hankiss], Debrecen, 16 – 18 octobre 1997.

### **Associé à l'organisation scientifique de colloques internationaux**

*Espaces secrets/Lieux interdits*, organisé par l'Université de Kingston (Londres) au Château de Herstmonceux (Angleterre) du 24 au 26 avril 1998

*Exils*, organisé au Château de Herstmonceux, du 31 mai au 3 juin 2001 (coordinateur de la section sur *L'exil politique*)

### **Distinctions honorifiques**

1980	Officier de l'Ordre des Palmes Académiques
2001	Lauréat du prix national Apáczai Csere János pour services rendus dans l'enseignement supérieur
	Docteur honoris causa de l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand

### **Recherche.**

Période principalement étudiée : XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles, spécialement entre 1850 et 1950. Domaines de recherche : les genres narratifs en prose, histoire des idées (y compris dans leurs rapports avec l'histoire littéraire, la littérature comparée et l'histoire des intellectuels), relations franco-hongroises et études de réception, problématique de la traduction littéraire, édition de correspondances.

# NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

## I. Ouvrages de critique littéraire et éditions de textes annotés

1. *A korai francia felvilágosodás* [Le Frühaufklärung français]. Choix de textes, traduction, introduction et notes. Budapest, Gondolat, 1961, 258 p.
2. *Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Roger Martin du Gard*. Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc.1., Budapest, Tankönyvkiadó, 1962, 57 p.
3. *A modern polgári családragény* [La bourgeoisie dans le roman domestique moderne : Thomas Mann, Roger Martin du Gard, Gorki]. Budapest, Tankönyvkiadó, 1974, 180 p.
4. *La Légende de Victor Hugo de Paul Lafargue*. Debrecen, Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc.6., 1979, 88 p.
5. *Correspondance de Roger Martin du Gard avec André Havas*. In *Roger Martin du Gard*, Debrecen, Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc. 9., 1983, pp. 71 – 89.
6. *Correspondance (1913 – 1920) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*. In *Jean-Richard Bloch*, Debrecen, Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc.10, 1984, pp. 43 – 119.
7. *Correspondance (1921 – 1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, Debrecen, Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc.15., 1989, 121 p.
8. *Jean-Richard Bloch, Lettres du régiment (1902 – 1903)*. Studia Romanica de Debrecen, Series Litteraria, Fasc. 20, 1997. – XIV – 175 p.
9. *Gyula Illyés, Egy magyar Párizsban / Un Hongrois à Paris* [recueil anthologique bilingue – présentation, notes, bibliographie], Tivadar GORILOVICS et Attila TAMÁS (éd.), Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó, 2002, 477 p.

## II. Études critiques, articles en hongrois<sup>1</sup>

1. A „tudományok pere” Franciaországban és Roger Martin du Gard *Jean Barois* című regénye [Le « procès de la science » en France et le *Jean Barois* de Roger Martin du Gard], *Alföld*, 1962/4, pp. 176 – 179.
2. Múlt és aktualitás Roger Martin du Gard-nál ( Passé et actualité chez Roger Martin du Gard), *Filológiai Közlöny*, 1963/1, pp. 242 – 249.
3. Renan és a poème d’humanité [Renan et le poème d’humanité], *Filológiai Közlöny*, 1967/3 – 4, pp. 394 – 398.
4. Renan fogadtatása Magyarországon [La réception de Renan en Hongrie]. In *Eszmei és irodalmi találkozások* [Contacts idéologiques et littéraires]. Sous la direction de Béla KÖPECZI et István SÓTÉR, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1970, pp. 245 – 270.
5. A századvégi francia irodalom és a szocializmus [La littérature française de la fin de siècle et le socialisme]. In „*Az Újnak tenni hitet*” (recueil d’études sur l’histoire de la littérature socialiste). Budapest, Akadémiai Kiadó, 1977, pp. 66 – 96.
6. Victor Hugo és Vercors [V.H. et V.]. *Alföld*, 1978/1, pp. 58 – 62.
7. Gyergyai Albert estéje [Le soir d’Albert Gyergyai]. *Alföld*, 1979/10, pp. 67 – 70.
8. Zola találkozása a tudománnyal [Zola à la rencontre des sciences], Université de Szeged, *Acta germanica et Acta romanica*, Szeged, Hungaria, 1981, pp. 384 – 395.
9. A dialógus valósága [Dialogue et réalité]. In *Nyelvpedagógiai írások V.* (Actes du colloque consacré aux problèmes de la communication), Budapest, MKKE Nyelvi Intézete, 1983, pp. 226 – 234.
10. Irodalom – történelem – irodalomtörténet [Littérature – histoire – histoire littéraire], Budapest, *Helikon* [numéro spécial consacré aux diverses tendances de la critique littéraire en France], 1983/3 – 4, pp. 307 – 315.
11. Revue d’Histoire littéraire de la France [présentation critique], *Helikon*, 1983/3 – 4, pp. 452 – 454.

---

<sup>1</sup> Parmi les revues hongroises les plus souvent citées dans cette bibliographie, *Filológiai Közlöny* est une revue académique de philologie, *Nagyvilág* une revue de littérature mondiale, éditées toutes les deux à Budapest, *Alföld* une revue de littérature et de critique, éditée à Debrecen.

12. Jean-Richard Blochra emlékezve [A la mémoire de J.-R. Bloch], *Nagyvilág*, 1985/10, pp. 1562 – 1565.
13. Lukács, Zola és a naturalizmus [Lukács, Zola et le naturalisme], in *Lukács György irodalomelmélete* [La théorie littéraire de L.], Pécs, 1985, pp. 93 – 101.
14. A művelődéstörténet úttörője, Louis Le Roy [Un pionnier de l'histoire des civilisations, L. L. R.], Budapest, *Alors*, N° 5, 1989, pp. 46 – 61.
15. Romain Rolland, *Világirodalmi Lexikon* [Dictionnaire de littérature mondiale], t. 12, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1991, pp. 81 – 86.
16. Egy terrorista arcképe : Marat [Portrait d'un terroriste : Marat], in *Tanulmányok a francia forradalomról* [Études sur la révolution française]. Actes du colloque organisé le 9 octobre 1989 à Debrecen, D. RÁCZ István (éd.), Debrecen, KLTE, 1991, pp. 81 – 86.
17. Hankiss János (1893 – 1959), *Határ*, N° 4 – 5, Debrecen, KLTE, octobre 1992, pp. 73 – 83.
18. « Egy magános sétáló álmodozásai » [Rêveries d'un promeneur solitaire], Colloque du centenaire de la naissance d'Albert Gyergyai), *Filológiai Közlöny*, 1993/3 – 4, pp. 272 – 277.
19. Italianisztika a debreceni bölcsészkaron (Rövid történeti áttekintés) [Les études italiennes à la Faculté des Lettres de Debrecen (Bref aperçu historique)], in *Italianistica Debreceniensis, I.* Debrecen, 1993 – 1994, pp. 173 – 181.
20. Helicon – egy folyóirat a „háborús dulakodás fölött” [Helicon – une revue « au-dessus de la mêlée »], in *Hankiss János redivivus*, Debrecen, KLTE Francia Tanszék, 1995, pp. 91 – 104.
21. Zola, Émile, *Világirodalmi Lexikon* [Dictionnaire de littérature mondiale], t. 18, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1995, pp. 211 – 219.
22. Emile Zola, Életöröm [É. Z., La Joie de vivre], in *Huszonöt fontos francia regény* [Vingt-cinq romans français importants], Budapest, Mæcenas – Lord, 1996, pp. 136 – 148.
23. Roger Martin du Gard, Vén Franciaország [R.M.G., Vieille France], in *Huszonöt fontos francia regény* [Vingt-cinq romans français importants], Budapest, Mæcenas – Lord, 1996, pp. 219 – 232.
24. Nagy barátságok [Les grandes amitiés], Jacques et Raïssa Maritain, in *Ember – társadalom – hit* [L'homme – la société – la foi]. Jacques Maritain tomista humanizmusa [L'humanisme tomiste de J. Maritain.].

Nyíregyháza, MTA Szabolcs-Szatmár Megyei Tudományos Testületének közleményei, 1996, pp. 10 – 14.

25. Ady Párizsa – a megélt mítosz [Le Paris d’Ady – un mythe vécu], Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó [Presses Universitaires de Debrecen], 1997, 31 p.

26. Dormándi László írása [Katonakorom emlékére] elé [Commentaire d’un texte : Souvenir de mon service militaire de Ladislas Dormándi], *Alföld*, 1997/8, pp. 33 – 34.

27. József Attila francia „ferdítései” [Les « trahisons » des traductions françaises du poète hongrois A. J.], in *Magyar irodalom fordításokban (1920 – 1970)* [La littérature hongroise en traduction (1920 – 1970)], Debrecen, KLTE Francia Tanszék, 1998, pp. 42 – 51.

28. Egy magyar Párizsban [Un Hongrois à Paris], in *Illyés Gyula, Egy magyar Párizsban / Un Hongrois à Paris*, Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó, 2002, pp. 303 – 315 – Egy fordítás viszontagságai (Les vicissitudes d’une traduction), pp. 361 – 364.

29. Az irodalom mint életforma és gyógy mód. André Gide a készülődés éveiben [La littérature comme mode de vie et thérapeutique. Les années d’apprentissage d’André Gide], *Nagyvilág*, 2002/7 – 8, pp. 836 – 850.

30. Kékszakáll – kérdőjelekkel [La Barbe bleue – points d’interrogation], in *Közelítések a meséhez – A mese értelmezhetőségei* [Approches et interprétations du conte]. BÁLINT Péter (éd.), Debrecen, Didakt, 2003, pp. 155 – 162.

31. Szemelvények egy barátság történetéből – Roger Martin du Gard és André Gide [Extraits de l’histoire d’une amitié – R.M.G. et A.G.], *Nagyvilág*, 2003/6, pp. 459 – 474.

32. Roger Martin du Gard és a Francia Akadémia [Roger Martin du Gard et l’Académie française], *Nagyvilág*, 2003/6, pp. 491 – 498.

33. Ami az Önéletrajzi és irodalmi emlékek magyar kiadásából kimaradt [Ce qu’on a retranché de l’édition hongroise des Souvenirs autobiographiques et littéraires], *Nagyvilág*, 2003/6, pp. 498 – 499.

### III. Études critiques, articles en langues étrangères

#### III. 1. Domaine français et littératures étrangères

1. Barbusse en Hongrie, *Europe*, septembre 1974, pp. 224 – 230.

2. Jacques Thibault, le sens d'une révolte, in *Roger Martin du Gard, son temps et le nôtre*. Paris, Klincksieck, 1984, pp. 69 – 77.
3. Un homme de lettres dans une maison bourgeoise (Autour d'un personnage de Pot-Bouille). In *Figures et images de la condition humaine dans la littérature française du dix-neuvième siècle*. Debrecen, Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc. 12, 1986, pp. 35 – 41.
4. Un avenir sur des ruines. Renan en 1849. In *Prophétisme et messianisme dans les lettres polonaises et françaises à l'époque romantique. Les Cahiers de Varsovie*, Ed. de l'Université de Varsovie, 1986, pp. 185 – 195.
5. Analogies historiques et représentations mythiques, de Flaubert à Zola. In *Change in Language and Literature. Proceedings of the 16<sup>th</sup> Triennial Congress of the Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes*. Ed. M. SZABOLCSI, J. KOVÁCS, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986, pp. 351 – 352.
6. Renan en Hongrie. In *Bretagne et romantisme (Mélanges offerts à Louis Le Guillou)*. Brest, Université de Bretagne Occidentale, 1989, pp. 155 – 165.
7. Le dédoublement réaliste. In *Couples de personnages*, Budapest, Acta Litteraria, Akadémiai Kiadó, 1990/1 – 2, pp. 15 – 23.
8. Hugo et les silences de Georges Lukacs. In *Révolutions, résurrections et avènements*. (Mélanges offerts à Paul Viallaneix). Paris, S.E.D.E.S., 1991, pp. 185 – 191.
9. Jean-Richard Bloch et les impasses du témoignage. In *Guerre et Littérature (Hommage à Maurice Rieuneau)*, Grenoble, Recherches et travaux N°42, 1992, pp. 149 – 163.
10. Au courant de la plume... In *Actes du Colloque international de Nice, 4 – 6 oct. 1990*. Cahiers Roger Martin du Gard, NRF, Gallimard, 1992, pp. 24 – 35.
11. La Révolution et ses monstres (Autour d'un discours de La Harpe). in *Un lieu de mémoire romantique. La Révolution de 1789*. Textes réunis par Simone BERNARD-GRIFFITHS et Antonio GARGANO, Istituto Italiano per gli Studi Filosofici, *Biblioteca Europea* 3, Vivarium, Naples, 1993, pp. 351 – 367.
12. Le pouvoir maléfique du langage, in *Le chantier de George Sand. George Sand et l'étranger. Actes du X<sup>e</sup> Colloque International George Sand*, Studia Romanica de Debrecen, Bibliothèque Française N° 1, 1993, pp. 75 – 81.

13. Gide, Martin du Gard et les Faux-Monnayeurs. In *Mélanges Daspre*, Université de Nice, Sophia Antipolis, Publication de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice, N° 15 Nouvelle Série, 1993, pp. 63 – 71.
14. La guerre de Jean-Richard Bloch. In *Retrouver Jean-Richard Bloch*, Studia Romanica de Debrecen, Series Litteraria, Fasc. 18, 1994, pp. 29 – 43.
15. Le temps référentiel, cadeau empoisonné du roman historique, in *Point de Rencontre : Le Roman. Actes du colloque international d'Oslo, 7 – 10 septembre 1994*. Textes réunis par Juliette FRELICH, 2 vol., Oslo, KULTs skriftserie N° 37, 1995, t. I, pp. 237 – 248.
16. Jean-Richard Bloch et la révolution au conditionnel, in *L'Europe en 1919 : Pacifisme et révolution. Actes du Colloque organisé à Villejuif du 5 au 7 novembre 1993*. Paris, Les Éditions du « Réveil des Combattants », 1995, pp. 39 – 45.
17. Portraits d'un terroriste : Marat, in *Naixement d'un Nou Món a l'Ombra de la República*, Lleida, 1995, pp. 95 – 105.
18. Un regard d'homme : le narrateur sandien, in *George Sand et l'écriture du roman*, Montréal, Paragraphes, 1996, pp. 251 – 261.
19. Entre los engranajes de un compromiso (Jean-Richard Bloch en la dirección de *Ce Soir*) in *Espana ! Espana ! Un intelectual en le siglo. Jean-Richard Bloch*. Lleida, Pagès editors, Col·lecció El Fil d'Ariadna, Serie Literatura, 1996, pp. 289 – 305.
20. Les études de littérature française en Hongrie, *Revue d'Études Françaises 1, Actes des Journées d'Études Françaises, Budapest, du 25 au 27 janvier 1996*. Budapest, ELTE, Département d'Études Françaises – Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, 1996, 1996, pp. 7 – 13.
21. Mourir à la guerre ou comment dire l'indicible, in *Hommages à Kulin Katalin*. Éd. Katalin HALÁSZ, Budapest, Palimpszeszt Könyvek Nr 1, 1997, pp. 62 – 74.
22. Dans l'engrenage d'un engagement. Jean-Richard Bloch à la direction de *Ce Soir*, *Revue d'Études Françaises 2*, Budapest, ELTE Département d'Études Françaises – Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, 1997, pp. 321 – 331.
23. Molière's Disturbing Fathers, in *Paternity and Fatherhood (Myths and Realities)*, textes réunis et présentés par Lieve SPAAS, London, Macmillan Press, 1998, pp. 227 – 236.

24. Zola devant le tribunal de Georges Lukács, in *Lectures de Zola*, Studia Romanica de Debrecen, Series Litteraria, Fasc. XXI, 1999, pp. 3 – 50.
25. Zola, lecteur de George Sand (avec Anna SZABÓ), in *Lectures de Zola*, 1999, pp. 51 – 99.
26. La guerre, ce royaume du hasard, in *Écrire la guerre*, Études réunies par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Robert PICKERING. Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2000, pp. 211 – 219.
27. Des mots pour dire la mort, in *L'art, mémoire de la guerre – L'art, mémoire de l'indicible. Actes du colloque organisé à Péronne, 8 – 9 novembre 1996*. Les Amis d'Henri Barbusse et l'Historial de la Grande Guerre, 2000, pp. 85 – 101.
28. Narcissus Attitude to Death, in *Echoes of Narcissus*, textes réunis et présentés par Lieve SPAAS, New York – Oxford, Berghahn Books, 2000, pp. 263 – 271.
29. Les avatars du journal dans la correspondance de Jean-Richard Bloch, in *Les écritures de l'intime. La correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest, 23 – 24 – 25 octobre 1997*. Ed. Pierre-Jean DUFIEF, Paris, Honoré Champion, 2000, pp. 213 – 219.
30. Lecture croisée de la Correspondance et du Journal, in *Roger Martin du Gard. Relire l'Été 1914 et l'Épilogue*, Ed. Angels SANTA – Montserrat PARRA, Lleida, Universitat de Lleida, Coll. Pagès editors, 2000, pp. 61 – 72.
31. Secrets of the Forbidden Chamber : Bluebeard, in *Secret Spaces, Forbidden Places – Rethinking Culture*, ed. by Fran LLOYD and Catherine O'BRIEN, New York – Oxford, Berghahn Books, 2000, pp. 17 – 29.
32. La pensée surveillée (La correspondance des années de guerre), in *Roger Martin du Gard et les crises de l'Histoire (colonialisme, seconde guerre mondiale)*. Textes réunis et présentés par André DASPRE et Alain TASSEL, Presses Universitaires de Nice – Sophia Antipolis, 2001, pp. 199 – 212.
33. Secrets de la chambre interdite [réécritures de l'histoire de la Barbe bleue, de Charles Perrault à l'opéra de Bartók], in *Le second Mæterlinck*, Gent, Fondation Maurice Mæterlinck, Annales XXXII, 2001, pp. 7 – 21.
34. De la cellule de saint Jérôme à la place publique, in *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, sous la direction d'Annie ANGREMY et de Michel TREBITSCH, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, pp. 157 – 167.

35. Les moments poétiques de Jean-Richard Bloch, in *Revue d'Études Françaises* N° 7, Budapest, 2002, , pp. 109 – 117.
36. « Moi qui suis un admirateur de Michelet » – Plaidoirie d'un jeune démocrate hongrois en 1847, in *Autour de la Correspondance générale de Michelet*, Pierre Dufief (éd.), Brest, 2003, 45 – 63.

### III. 2. Domaine hongrois

1. Kassák ou le triomphe de l'autodidacte. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1987/3 – 4, pp. 253 – 267.
2. La littérature hongroise. In Fasc. 15263, Paris, Éditions Techniques, 1989.
3. « Nymphé de Versailles » (Un poème de Béla Balázs dans la traduction de J.-R. Bloch). *Annales Universitatis Scientiarum Budapestiensis de Rolando Eötvös nominatæ, Sectio Philologica Moderna, tomus XIX*. Redigit Katalin KULIN, Budapest, 1989 – 90, pp. 79 – 86.
4. Le témoignage d'un rescapé du procès Rajk (1949). Vincent Savarius : Volontaires pour l'échafaud. In *Littérature du témoignage. Europe du Centre et de l'Est. Actes du Colloque d'Angers des 3 et 4 avril 1992*. Textes réunis par Cornelia COMOROVSKI. Presses de l'Université d'Angers, 1993, pp. 65 – 77.
5. Jean Hankiss et la revue *Helicon* (1938 – 1943). *Neohelicon XXI/2*, 1994, pp. 127 – 152.
6. Robespierre vu de Hongrie, in *Images de Robespierre*, Naples, Vivarium, Bibliotheca Europea 7, 1996, pp. 455 – 475.
7. Jean Hankiss (1893) et l'implantation des études italiennes à l'Université de Debrecen, in *Italia ed Ungheria dagli anni Trenta agli anni Ottanta*, ed. Péter SÁRKÖZY, Budapest, Editore Universitas, 1998, pp. 123 – 129.
8. Jean Roussetot, traducteur de la poésie hongroise, in *Jean Roussetot – Roger Toulouse, Actes du colloque d'Angers et Rochefort-sur-Loire des 21, 22, 23 et 24 septembre 1995*. Textes réunis par Georges CESBRON, Presses de l'Université d'Angers, 1998, pp. 187 – 193.
9. Vercors et la Hongrie, in *Vercors et son œuvre (Jean Bruller)*. Textes réunis par Georges CESBRON et Gérard JACQUIN. Actes du colloque international « Vercors (Jean Bruller) et son œuvre », Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 311 – 323.
10. La mission du traducteur vue de Hongrie, in *Patrimoine littéraire européen, Actes du colloque international, Namur, 26 – 27 – 28 novem-*

bre 1998. Textes réunis et présentés par Jean-Claude POLET, Bruxelles, De Bœck Université, 2000, pp. 245 – 254.

11. L'exil par vagues d'émigrations, in *Exils, L'imaginaire et l'écriture de l'exil – L'exil politique*, Studia Romanica de Debrecen, Bibliothèque Française N° 4, 2002, pp. 125 – 135.

12. Un Hongrois à Paris, in *Illyés Gyula, Egy magyar Párizsban / Un Hongrois à Paris*, Debrecen, Kossuth Egyetemi Kiadó, 2002, pp. 303 – 315 – Les vicissitudes d'une traduction, pp. 361 – 364.

*Patrimoine littéraire européen.*

Anthologie en langue française en 16 volumes, sous la direction de Jean-Claude POLET, Paris – Bruxelles, De Bœck Université, 1992 – 2002. La littérature hongroise y est présentée depuis le vol. 4a.

*Textes de présentation rédigés par T. Gorilovics :*

1. La Chronique enluminée, vol. 5 – Premières mutations de Pétrarque à Chaucer, 1304 – 1400, 1995, pp. 287 – 294.

2. Margit Kaffka, vol. 12 – Mondialisation de l'Europe, 1885 – 1922, 2000, pp. 828 – 829.

3. Endre Ady (avec Erzsébet VEZÉR), ibid. pp. 846 – 847.

4. Zsigmond Móricz, vol. supplémentaire – Patrimoine littéraire – Auteurs européens du premier XX<sup>e</sup> siècle, t. 2, 2002, pp. 175 – 176.

**III. 3. Divers**

1. Simone de Beauvoir : A körülmények hatalma [La force des choses]. Budapest, Magvető, 1966, 592 p. Trad. par K. SZÖLLÖSY, préf. de P. NAGY, annotation par T. GORILOVICS, pp. 563 – 592.

2. Hongrois de Roumanie – Réfugiés pour fuir l'intenable. Paris, *Réforme*, 10 sept. 1988.

3. La Hongrie à l'heure de la révolution roumaine. Paris, *Réforme*, 31 mars 1990.

4. L'épreuve de la liberté. Paris, *Réforme*, 12 mai 1990.

5. Avant-propos. In *Le chantier de George Sand. George Sand et l'étranger. Actes du X<sup>e</sup> Colloque International G. S.* Studia Romanica de Debrecen, Bibliothèque Française N° 1, 1993, pp. I – IV.

6. Megnyitó [Allocution d'ouverture], in *Hankiss János redivivus*, Debrecen, KLTE Francia Tanszék, 1995, pp. 5 – 8.

7. Párizsi beszélgetés Bíró Ádámmal [Entretien avec Adam Biro à Paris], Budapest, *Múlt és Jövő*, 1996/4 – 1997/1, pp. 113 – 116.
8. Vita az akadémiai doktori címről [Le titre de docteur de l'Académie en discussion. *Debreceni Szemle*, 1995/3, pp. 446 – 449.
9. Megnyitó [Allocution d'ouverture], in *Magyar irodalom fordításokban (1920 – 1970)* [La littérature hongroise en traduction (1920 – 1970)], Debrecen, KLTE Francia Tanszék, 1998, pp. 3 – 6.
10. In memoriam Klára Csűrös, in *Revue d'Études Françaises*, N° 4 – Budapest, 1999, pp. 5 – 9.
11. L'exil politique, in *Exils, L'imaginaire et l'écriture de l'exil – L'exil politique*, Studia Romanica de Debrecen, Bibliothèque Française N° 4, 2002, pp. 93 – 97.

#### IV. Critiques, recensions

1. Bajomi Lázár Endre, A mai francia irodalom kistükre [Petit miroir de la littérature française d'aujourd'hui], *Alföld*, 1962/1, pp. 95 – 103.
2. Jean-Marie Teyssier, Réflexions sur « Don Juan » de Molière, *Filológiai Közlöny*, 1971/1 – 2, pp. 287 – 289.
3. Magyar Miklós, Regény vagy „új regény”? [Roman ou « nouveau roman »?], *Alföld*, 1972/11, pp. 74 – 76.
4. Corneille-tanulmányok [Études cornéliennes], *Filológiai Közlöny*, 1975/3 – 4, pp. 228 – 234.
5. Szávai János, Roger Martin du Gard világa [L'univers de R.M.G.], *Nagyvilág*, 1979/1, pp. 145 – 147.
6. A Francia-Svájc krónikása [Le chroniqueur de la Suisse romande]. Magyar Miklós, Ramuz világa [L'univers de Ramuz], *Nagyvilág*, 1980/3, p. 460.
7. A Germinal egy évtized kutatásainak tükrében [Germinal, à la lumière des recherches d'une décennie]. *Filológiai Közlöny*, 1981/3, pp. 332 – 337.
8. Gábor Mihályi, Az életkudarcok írója. Roger Martin du Gard élete és művei (Le romancier des vies manquées. Vie et œuvre de R.M.G.). *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1982/5 – 6, pp. 958 – 960.
9. Kosztolányi franciául [K. en français]. *Nagyvilág*, 1987/6, pp. 927 – 929.

10. János Szávai, André Malraux. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1988/1, pp. 153 – 154.
11. Hankiss János bibliográfiája [Bibliographie de J. H.], *Alföld*, 1988/5, pp. 92 – 94.
12. Béla Köpeczi, A francia felvilágosodás (Les Lumières en France), *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1988/6, pp. 1143 – 1145.
13. Magyar verses- és daloskönyv franciául [Un livre de poésies et de chansons hongroises en français]. Jean-Luc Moreau : Poèmes et chansons de Hongrie. *Alföld*, 1989/5, pp. 91 – 93.
14. Anna Dániel, Diderot világa (L'Univers de Diderot). *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1990/1, pp. 100 – 101.
15. Imre Vörös, Fejezetek XVIII. századi francia-magyar fordításirodalmunk történetéből (Chapitres d'histoire de notre littérature de traduction française-hongroise au XVIII<sup>e</sup> siècle). *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1990/1, pp. 101 – 103.
16. Egy debreceni regény. (Bálint Péter : Örvény és fűga) [Un roman sur Debrecen. B.P. : Tourbillon et Fugue], *Hajdú-Bihari Napló*, 18 juin 1990.
17. Lamennais vivant. Mária Ludassy : « Dieu et la liberté ». Lamennais du catholicisme libéral au socialisme libéral. In *Cahiers mennaisiens* N°25, Brest, 1991, pp. 90 – 101.
18. Danuta Knysz-Rudzka, Janina Kulczycka-Saloni, Halina Suwala (éd.), Naturalisme et antinaturalisme dans les littératures européennes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Continueurs et adversaires, Actes du Colloque de Paris (16 – 17 avril 1991). Éd. de l'Université de Varsovie, 1992. In *Revue de Littérature Comparée*, 1995/2, pp. 256 – 257.
19. Bálint Péter, *Noteszlapok* [Bloc-notes], *Alföld*, 1998/3, pp. 102 – 108.
20. Jules Michelet, Correspondance générale. Textes réunis, classés et annotés par Louis LE GUILLOU avec la collaboration, pour la partie Quinet, de Simone BERNARD-GRIFFITHS et Ceri CROSSLEY, Paris, Librairie Honoré Champion (t. I – t. VIII), *Revue d'Études Françaises* 3, Budapest, ELTE Département d'Études Françaises – Centre Interuniversitaire d'Études Françaises, 1998, pp. 259 – 263.
21. *Revue d'Études Françaises*, Revue annuelle publiée par le Département d'Études Françaises et le Centre Interuniversitaire d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest. Directeur Imre SZABICS. Budapest, Balassi Kiadó, 1996 – 1999. Un vol. 16,5 x 23,5 de

348 p. (1996), 361 p. (1997), 266 p. (1998), 279 p. (1999). ISSN 1416-6399. In *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2001, N°5, pp. 1484 – 1485.

22. Paul Ricœur, Válogatott irodalomelméleti tanulmányok [Choix d'études de théorie littéraire]. Choix de textes établi et présenté par Mihály SZEGEDY-MASZÁK, trad. par Gergely ANGYALOSI et alt. Budapest, Éd. Osiris, Coll. « Irodalomelmélet » [Théorie littéraire], 1999. Un vol. 12,5 x 19,5 de 427 p. ISBN 963 379 334 3. In *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 2001, N° 5, pp. 1485 – 1487.

23. Jean-Richard Bloch, Offrande à la poésie, préface de Denis MONTEBELLO, photographies de Marc DENEYER, Poitiers, Le Torii Éditions, coll. « la langue bleue », in *Europe*, mai 2002, p. 206.

## V. Enseignement

1. Le surréalisme en France. In *Fejezetek a XX. század francia irodalmából* [Chapitres d'histoire de la littérature française au XX<sup>e</sup> siècle]. Cours polycopiés. Budapest, Tankönyvkiadó, 1971, pp. 49 – 68.

2. Roger Martin du Gard. In *Fejezetek a XX. század francia irodalmából* [Chapitres d'histoire de la littérature française au XX<sup>e</sup> siècle]. Budapest, Tankönyvkiadó, 1973, pp. 18 – 49.

3. Marcel Proust. In *Fejezetek a XX. század francia irodalmából* [Chapitres d'histoire de la littérature française au XX<sup>e</sup> siècle]. Budapest, Tankönyvkiadó, 1974, pp. 23 – 51.

4. Az egyetemi felvételi vizsga és a nyelvszakos tanárképzés [Les examens d'admission à l'Université et la formation des professeurs de langues]. Budapest, *Felsőoktatási Szemle* [Revue de l'enseignement supérieur], 1977/2, pp. 90 – 97.

5. A francia szakos középiskolai tanárképzésről [La formation des professeurs de français du secondaire]. In *Pedagógusképzés*, Budapest, 1988/2, 14 – 21.

6. A francia stúdiumok helyzete a tanárképző intézményekben [Situation des études françaises dans les établissements chargés de la formation des professeurs]. Budapest, *Magyar Tudomány* [revue de l'Académie des Sciences de Hongrie], 1995/3, 317 – 325.

## VI. Traductions

1. Jean Perrot, Adalékok a *meg* igekötő használatához a mai magyar nyelvben [Contribution à l'étude du préfixe *meg* dans le hongrois d'aujourd'hui]. *Nyelvtudományi Értekezések*, 52. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1966, 70 p.
2. George Simenon, Maigret és a lusta betörő [Maigret et le voleur paresseux], Budapest, Albatrosz Könyvek, 1968, 156 p.
3. Guillevic, Mes poètes hongrois. Budapest, Corvina, 1967. 2<sup>e</sup> éd. augmentée : 1977. (Collaboration à la traduction de poètes hongrois, quelque 2800 vers au total).
4. Magyar Lajos : Csoma Sándor naplója – Poéma. (Journal de Sándor Csoma. Poème). In Alexander Csoma de Körös' legacy, pp. 49 – 66. Ed. László Kádár, Debrecen, 1976. Nouv. éd. : 1978. (Avec Marc Delouze)
5. Jean-Richard Bloch, Spanyolország ! Spanyolország ! [Espagne ! Espagne !], *Nagyvilág*, 1986/7, pp. 1056 – 1064.
6. László/Ladislás Dormandi, Katonakorom emlékére [Souvenir de mon service militaire], *Alföld*, 1997/8, pp. 34 – 40.
7. Alain Finkielkraut, A képzelt zsidó [Le Juif imaginaire, avec des notes], Budapest, Múlt és Jövő Kiadó, 2001, 251 p.

*Traductions pour le double numéro spécial « Franciák, zsidók, magyarok » [Français, Hongrois, Juifs] de la revue Múlt és Jövő [Passé et Présent], 1996/4 – 1997/1 :*

1. Adam Biro, « Portrait de l'auteur en juif » [A szerző mint zsidó arc-képe], « Savon à barbe » [Borotvaszappan], « Budapest, 1986 », pp. 116 – 124.
2. Albert Cohen, O vous, frères humains [Testvéreim ti, ó, emberek], extraits, pp. 136 – 146.
3. Alain Finkielkraut, Le Juif imaginaire [A képzelt zsidó], extraits, pp. 23 – 36.
4. Georges Perec, E comme Emigration [E mint Emigráció], pp. 187 – 189.

*Traductions pour le Patrimoine littéraire européen :*

1. [XVII<sup>e</sup> siècle] – Miklós Zrínyi, Le preux Capitaine [Vitéz hadnagy], in vol. 8, *Avènement de l'équilibre européen, 1616 – 1720*, Bruxelles, De Bœck Université, 1995, pp. 468 – 469.

2. [XVIII<sup>e</sup> siècle] – Mihály Csokonai Vitéz (extraits), Les Baisers [A csókok], L'Amour [A Szeretet], in *vol. 10 – Gestation du romantisme, 1778 – 1832*, Paris – Bruxelles, De Bœck Université, 1998, pp. 237 – 238.
3. [XIX<sup>e</sup> siècle] – Ferenc Kazinczy, Lettre à Farkas Cserey du 31 mars 1805 (extrait) [Levele Cserey Farkashoz... ], in *vol. 10*, pp. 697 – 698.
4. Ferenc Kölcsey, Les Traditions nationales (extrait) [Nemzeti hagyományok], in *vol. 10*, pp. 820 – 822.
5. József Eötvös (extraits), Le Chartreux [A Karthausi], La Hongrie en 1514 [Magyarország 1514-ben], De l'influence des idées dominantes du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'État [Der Einfluß der herrschenden Ideen des 19. Jahrhunderts auf den Staat], in *vol. 11/a – Renaissances nationales et conscience universelle, 1832 – 1885*, Paris – Bruxelles, De Bœck Université, 1999, pp. 808 – 814.
6. Zsigmond Kemény, Une veuve et sa fille (extrait) [Özvegy és leánya], in *vol. 11/b – Renaissances nationales et conscience universelle, 1832 – 1885, Romantismes réfléchis*, pp. 54 – 56.
7. [XX<sup>e</sup> siècle] – Endre Ady (extraits), Lettre de Paris [Párisi levél], Autobiographie [Önéletrajz ; 1909], in *vol. 12 – Mondialisation de l'Europe, 1885 – 1922*, Paris – Bruxelles, De Bœck Université, 2000, pp. 848 – 850.
8. Attila József (avec Max ANDRÉOLI), trois poèmes : « Attila József », « De l'air », « Dehors, dedans... », in *vol. supplémentaire – Auteurs européens du premier XX<sup>e</sup> siècle*, t. 1, pp. 624, 627 – 630.
9. Dezső Kosztolányi, Œuvres journalistiques : Éloge de la langue française, Ce que vécu en littérature veut dire, in *Auteurs européens du premier XX<sup>e</sup> siècle*, t. 1, pp. 559 – 561.

*Traductions pour le recueil bilingue Illyés Gyula, Egy magyar Párizsban / Un Hongrois à Paris : a) de hongrois en français ; b) de français en hongrois.*

- a) Avant-propos de l'Éditeur (pp. 5 – 6), Introduction par Attila TAMÁS (pp. 23 – 38). Textes d'Illyés : Vie de Petőfi (pp. 161 – 162, 168 – 174), Réponse à Herder et à Ady (pp. 180 – 185), Présentation du drame Les Parfaits (pp. 421 – 422), Racines capillaires (pp. 438 – 445).
- b) Traduction de Georges-Emmanuel Clancier : « Gyula Illyés au bord du Balaton » (pp. 453 – 456) et de Jean Rousselot : « Gyula Illyés au service de l'avenir » (pp. 462 – 468).

# JEAN-RICHARD BLOCH

2

Jean Albertini

---

**DEUX LETTRES INÉDITES**  
**DE JEAN-RICHARD BLOCH ET ROMAIN ROLLAND**  
(7 ET 10 OCTOBRE 1936)\*

La correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland constitue, pendant trente-quatre ans, de 1910 à 1944, à l'image de leur amitié exigeante et de leur activité créatrice et sociale, un énorme massif dont la première partie seulement est connue : elle a été publiée, sous le titre *Deux hommes se rencontrent*, en 1964, dans la série des *Cahiers Romain Rolland* (Albin Michel), alors florissante, sous le n° 15. La publication est intégrale et va du 7 juin 1910 (première lettre de Jean-Richard Bloch à Romain Rolland) au 24 novembre 1918 (lettre de Romain Rolland à Jean-Richard Bloch qui n'était pas encore démobilisé). Le volume compte 386 pages. La suite, qui devait être publiée non intégralement, mais sous forme de choix, dans la même collection, n'a jamais, sous des prétextes commerciaux, vu le jour, bien que le contrat en existe en bonne et due forme. Elle comprend 399 lettres et documents qui représentent un peu plus de mille pages, malgré l'interruption forcée du début 1941 à l'automne 1944, d'une dactylographie le plus souvent serrée : cet ensemble constitue un inestimable trésor de documentation historique, politique, littéraire, esthétique, sociale, humaine, psychologique (sur les deux amis) qui a toutes chances de rester inaccessible au public pour la suite des temps.

Il est difficile d'y choisir un échange limité, tant le dialogue, dans chaque lettre, est multiple, prolongé sur plusieurs lettres, et nécessiterait des expli-

---

\* Publication autorisée respectivement par la Bibliothèque Nationale de France pour les lettres de Romain Rolland et par Madame Claude Bloch pour celle de Jean-Richard Bloch

cations et des annotations importantes pour être vraiment apprécié des lecteurs. Les deux lettres ici présentées ont l'avantage de constituer une reprise de correspondance après une interruption de plusieurs semaines, leurs dernières lettres précédentes datant des 26 (de J.R.B. à Romain Rolland) et 28 juillet 1936 (réponse de Romain Rolland), juste avant le départ impromptu de Jean-Richard Bloch pour l'Espagne, et un mot de Marguerite, l'épouse de J.R.B., aux Rolland pour leur donner des nouvelles de son mari, reçues de là-bas par télégramme, du 4 août.

On pourra saisir sur le vif, dans ces deux lettres, les pensées et les actes communs des deux amis, chacun de son côté, pour essayer d'aider la République espagnole et son peuple aux heures les plus dramatiques du début du putsch des généraux et de la guerre civile qui s'en suit. On pourra y voir aussi leur lucidité, leurs commentaires sur les lamentables manœuvres de tous ordres et de toutes origines qui commencent à faire le lit du fascisme et rendre la seconde guerre mondiale inéluctable. Chacun(e) jugera. Rappelons seulement que Romain Rolland réside en Suisse, sur les bords du Léman, à Villeneuve, depuis 1921 et que sa santé ultra-précaire ne lui permet que peu de déplacements : il a, au moment de ces lettres, soixante-dix ans et demi passés. Jean-Richard Bloch, lui, a cinquante-deux ans, mais ses trois blessures de guerre, de gravité croissante, ont compromis sa santé et la densité de son activité sociale, dans cette période cruciale, l'a complètement épuisé.

### Lettre de Jean-Richard Bloch<sup>1</sup>

Monsieur Romain Rolland  
Villa Olga – Villeneuve (Vaud) (Suisse)

7. X. 36. Besse en Chandenesse. Puy de Dôme.

Hôtel de Beffroi

Mon cher ami,

Depuis le 19 juillet<sup>2</sup>, pas une pensée, pas une ligne, pas une forme – et je pourrais véridiquement ajouter : pas un rêve ni un cauchemar de mes nuits – n'ont été distraits de l'Espagne ou dirigés vers autre chose que la malheureuse Espagne. J'étais, alors, au bout de mes forces sur le point de gagner Vichy. A la demande du Comité Mondial et du Comité de Rasst<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Copie sur original.

<sup>2</sup> 19 juillet : date du putsch simultané d'un grand nombre de garnisons de l'armée espagnole et du débarquement des troupes du Maroc espagnol.

<sup>3</sup> Rasst : Rassemblement.

Populaire, j'ai pris le chemin de l'Espagne. Là-bas, au bout de 8 jours, voyage et séjour ont été interrompus sur la demande d'Azaña qui m'a chargé d'un message personnel – et politique – urgent pour Léon Blum. Car il n'y avait pas plus d'Ambassadeur français à Madrid, à ce moment-là, qu'il n'y en a aujourd'hui ! Revenu d'un coup d'aile à Paris le 5. J'ai vu Blum privément, le 6. Entre le 6 et le 8, j'ai vu Delbos, Viénot (3 fois), Jouhaux (2 fois), Salengro, Moch, Cot<sup>4</sup>, leurs chefs de cabinet, leurs confidents, leurs amis, tous longuement, au cours d'audiences sans fin, dont beaucoup ont revêtu un ton pathétique. Cependant, et malgré nos efforts, – malgré la volonté de Cot, de Salengro, de Moch, la bonne volonté clairement exprimée de Blum (et son courage) – le désir de solidarité avec le gouvernement Azaña, le désir de ne pas contrarier son ravitaillement, se sont brisés sur les obstacles que vous savez : le Quai, le Parti Radical, l'Élysée, et, – planant sur tout, le gouvernement Baldwin au service de la Cité. La portugalisation<sup>5</sup> de la France a été consacrée par le terrible C[onseil] des Ministres du 8 août<sup>6</sup>, dont les conséquences historiques seront, hélas, interminables à se dérouler. La Cité, les radicaux, l'Élysée, le Quai d'Orsay ont frappé, ce jour-là, la démocratie, le socialisme et la civilisation renaissante<sup>7</sup> d'un coup peut-être mortel. Je voudrais dire ces choses-là sans aucune emphase. Ce n'est pas ma faute si la simple constatation des faits, exprimée dans les termes les plus rudimentaires, prend un caractère orageux.

J'ai lutté, dans mon petit secteur, de toutes mes forces, du 6 au 30, par la plume, par la parole, par la persuasion. Je me suis épuisé – j'ai achevé de m'épuiser – en visites, en démarches, en conférences, en meetings, en articles.

Quand je suis arrivé à Vichy, au début du mois dernier, je n'en pouvais plus, et le médecin a été troublé par son examen. Pour la première fois de ma vie, mon plus fidèle et robuste allié, le vieux compagnon inébranlé, –

---

<sup>4</sup> Noms de personnalités du parti radical-socialiste (Cot, Delbos, Viénot), du parti socialiste (SFIO) (Salengro, Moch) et syndicaliste (Jouhaux, secrétaire, d'origine socialiste, de la CGT réunifiée en 1935, membres du gouvernement du Front populaire (sauf Jouhaux). Plus haut, Manuel Azaña (1880 – 1940) fut le président de la République espagnole de 1936 à 1939.

<sup>5</sup> Le Portugal, sous la dictature de Salazar, avait la réputation, parfaitement justifiée, d'être entièrement soumis, pour sa politique étrangère, aux injonctions de Foreign Office.

<sup>6</sup> C'est ce jour-là que le gouvernement français s'est rallié à la politique dite de « non-intervention » dans la guerre civile espagnole, marché de dupes, on le sait, traité qui fut totalement bafoué par Berlin et Rome au bénéfice des Franquistes.

<sup>7</sup> *La civilisation renaissante* : Jean-Richard Bloch veut dire par cette expression que la victoire du Front populaire et les mesures prises initialement en faveur du peuple permettaient d'espérer en France une renaissance de la civilisation, durement frappée par la crise de 1929 et ses conséquences sociales.

mon cœur – flanchait. « Il est encore puissant, dit le médecin, mais il en fait le moins possible. Attention. Attention aussi à la tension artérielle. Vous êtes un lutteur sonné. »

La cure a été difficile : crise de la vésicule biliaire, fatigue écrasante. Les toubibs m'ont envoyé parfaire le traitement par un séjour en montagne. Je suis allé au plus près, au moins cher. Je me trouve, avec ma femme (Pierre Abraham<sup>8</sup> est venu nous rejoindre), en Auvergne, un peu plus de 1000 mètres. Les froids intempestifs de l'année nous y incommode à peine et le moindre soleil y est une splendeur. Marche, travail, sommeil alternent, à une cadence de plus en plus régulière et normale. Je vais faire paraître un livre aux ESI et une brochure (aux Éditions Universelles) sur l'Espagne<sup>9</sup>. La sans fil<sup>10</sup> nous égrène, toutes les quatre heures, son chapelet de nouvelles menaçantes, trop souvent désespérantes. Que manque-t-il à nos amis ? Le matériel – et le personnel entraîné à s'en servir. Quand ils ont l'un, ils manquent de l'autre. Quand l'autre leur parvient, ils ont perdu l'un... Cercle vicieux. Quelques erreurs graves ont rendu leur situation plus précaire encore.

Peut-être mes articles d'*Europe*, de *Vendredi*, de *Vu*, de l'*Avant-Garde*, d'*Unité*, etc. etc. vous sont-ils tombés sous les yeux ? Pendant ce temps nos « intégraux pacifistes » continuent à faire des leurs. Emery<sup>11</sup> tient, dans *Feuilles libres*, un langage dont quelques traits ne seraient pas déplacés sous la plume de Bailby ou de Kérillis<sup>12</sup>. La monstrueuse motion votée

---

<sup>8</sup> Nom de plume du cadet des frères de Jean-Richard Bloch, polytechnicien et écrivain, qui dirigea, après la seconde guerre mondiale, la revue *Europe* jusqu'à sa mort, en 1974.

<sup>9</sup> Il s'agit du livre *Espagne ! Espagne !*, paru dès l'automne 36, aux Éditions sociales internationales (ESI), reportage sur le vif des choses vues en Espagne, début août, par Jean-Richard Bloch, accompagné de plusieurs essais et articles sur la République espagnole. Ce livre fit beaucoup pour la cause républicaine et reste un très grand livre, réédité en 1996 par le Temps des Cerises, à Paris, et traduit en espagnol par M<sup>ia</sup> Carme FIGUEROLA, la même année, aux Éditions Pagès, Col. « El Fil d'Ariadna », Lleida. Il ne semble pas que la brochure aux Éditions Universelles ait vu le jour.

<sup>10</sup> *La sans fil* : la radio. Le terme, courant dans les années d'expansion de la diffusion radiophonique (seconde moitié des années 30), fut remplacé par celui de *T.S.F.*, puis de *radio*, au fil des ans du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>11</sup> Paul-Léon Emery (1898 – 1981) : longtemps dirigeant du Syndicat national des Instituteurs à Lyon, où il enseignait, milita au CVIA (voir note 13, ci-dessous) et à la Ligue des Droits de l'Homme. L'un des dirigeants du courant « pacifiste intégral » à partir de 1935 – 36. Collabora activement avec l'occupant entre 1940 et 1944. Condamné et révoqué à la Libération.

<sup>12</sup> Léon Bailby (1867 – 1954) : journaliste français de droite, longtemps directeur de *L'Intransigeant*, puis du *Jour*. Proche de *L'Action française*. Henri de Kérillis (1889 – 1958) : autre journaliste de droite farouchement opposé au Front populaire, dont l'évolution fut, à partir de Munich, opposée à celle de la droite française en général et qui, après la seconde guerre mondiale, fut l'adversaire de de Gaulle.

par le Bureau de *Vigilance*<sup>13</sup>, et qui n'est que l'adoucissement d'un texte encore plus révoltant (atténuations arrachées par la protestation d'une fraction de cette tendance elle-même, au cours de la discussion ; un membre du bureau a tenu à me l'écrire ; et Pierre Gérôme<sup>14</sup> de son côté me prévient qu'il va s'élever contre la position prise par le bureau...) montre où la fureur logique peut conduire des intellectuels purs raisonnant en tour d'ivoire. Les Jamet<sup>15</sup>, Emery, Alexandre<sup>16</sup> se sont bien gardés d'aller en Espagne, confronter leurs idées abstraites avec la réalité, et la théorie avec l'expérience vivante. Ils s'en sont bien gardés. Ils ont passé leurs vacances en bons universitaires bourgeois, dans leurs quiètes villégiatures d'été, à écrire des articles, à se mettre en règle avec leur conscience de doctrinaires en chambre et à enfoncer des poignards dans le dos de la république espagnole.

Comme Lénine leur eût vertement tiré la barbe !

Il m'est revenu que vous aviez soutenu une polémique avec la grosse tête de Pioch<sup>17</sup>. Je n'y ai vu que des allusions, de ci, de là, où s'est-elle déroulée, – où puis-je la retrouver ?

Si je n'étais pas un convalescent de si fraîche date, encore si friable et vite essoufflé, comme je leur répondrais ! N'ayant pas la force de mener les deux tâches de front, j'ai préféré faire besogne positive et travailler pour ceux de là-bas, en ignorant délibérément les coassements de nos grenouilles de marais.

– Mais, par ailleurs, comme ce procès de Moscou me paraît encore entouré de ténèbres, et de mystères gênants ! Que de choses inexplicables, que de dessous devinés, que de violences secrètes et parfois surnoisées !

---

<sup>13</sup> *Vigilance* : abréviation pour désigner le mouvement des Comités de vigilance des Intellectuels antifascistes (CVIA), nés au moment des émeutes fascistes de février 1934. Ce mouvement prend, dans cette période, des positions « pacifistes intégrales » qui lui font approuver la non-intervention en Espagne, et ménager Hitler. Il en résulte en son sein de violentes oppositions qui aboutissent au départ des éléments favorables au soutien de l'Espagne républicaine et à la fermeté antihitlérienne.

<sup>14</sup> Pierre Gérôme (1904 – ?), secrétaire général du CVIA, était de ceux qui cherchaient à empêcher la scission.

<sup>15</sup> Claude Jamet (1910 – ?), activiste du courant « pacifiste intégral » à partir du soulèvement franquiste. Lui aussi se compromet dans la collaboration pendant l'Occupation et fut inquiété à la Libération, mais sans suite grave pour lui. Père de l'écrivain Dominique Jamet.

<sup>16</sup> Michel Alexandre (1888 – 1951), professeur de philosophie, disciple d'Alain et grand admirateur de Rolland jusqu'alors, était passé à ce moment dans le camp des « pacifistes intégraux ».

<sup>17</sup> Georges Pioch (1873 – 1953), secrétaire de la fédération de la Seine du PCF (SFIC) en 1921 – 22. Exclu du PCF en 1923, adhère au PS (SFIO) en 1931, puis le quitte. Devenu lui aussi « pacifiste intégral », il avait attaqué Romain Rolland dans la presse. Voir la lettre suivante sur la réalité des faits de cette non-polémique.

Certes, je ne partage pas les cris offusqués de nos bons jésuites de gauche, qui croient qu'une révolution se déroule comme une fête de l'églantine, pour la satisfaction attendrie des âmes vertueuses. Ils eussent poussé bien d'autres cris devant les remous et les fureurs de la nôtre, qui pourtant les a faits ce qu'ils sont ! Ceci dit, après 19 ans, de luttes, ces accusations obscures, ces audiences invraisemblables, ces exécutions en masse, cette disparition de tous les compagnons de Lénine me mettent fort mal à l'aise. Je me tais, par respect pour l'œuvre admirable accomplie en URSS et parce que le compte créditeur de la révolution bolchévique dépasse à tel point son compte débiteur, qu'il ne faut rien faire ou dire qui puisse se tourner contre *le bloc* qu'est l'État socialiste. La pensée, la réflexion, — l'inquiétude n'en sont pas moins là, et libres, et rongeantes<sup>18</sup>.

— Quand vous verrai-je, mon cher ami ? J'en ai le plus poignant désir, — je devrais dire : besoin. Mais besoin aussi, et désir, d'avoir de vos nouvelles, de savoir dans quel état de santé et quelle humeur vous abordez cet automne qui s'annonce rude et précoce. Je sais que c'est une de vos saisons critiques. Soignez-vous bien ! Que de fois, j'ai voulu vous écrire, au long de ces onze semaines, longues et lourdes comme des années ! Que de fois — que de centaines de fois ma pensée a volé vers vous, a été converser avec vous, a été vous interroger ! Jusqu'à ce jour, le temps matériel ne m'avait pas été donné d'écrire une lettre.

Sentez tout au moins, Madame Rolland et vous, mon affection inaltérable, et, de la part de Maguite<sup>19</sup> comme de moi, recevez respects et amitiés infinies.

JEAN<sup>20</sup> Richard Bloch.

---

<sup>18</sup> On pourra remarquer, à lire la réponse de Romain Rolland, qu'il n'évoque pas ce problème. Le passage est l'une des rares évocations privées qu'on connaisse de Jean-Richard Bloch sur cette grave question. Il n'y en eut pas de publique, pour les raisons qu'il indique à la fin de ce paragraphe. Il s'agit ici du premier procès dit « de Moscou » qui se déroula du 19 au 24 août 1936, avec pour principaux accusés Zinoviev et Kamenev, et se termina par la condamnation à mort et l'exécution immédiate des accusés.

<sup>19</sup> *Maguite* : diminutif de Marguerite, l'épouse de Jean-Richard.

<sup>20</sup> Sic, pour souligner le prénom.

## Réponse de Romain Rolland

A J.R. Bloch

Villeneuve (Vaud) villa Olga

10 octobre 1936

Mon cher ami,

Je suis heureux que l'on ait pu enfin vous obliger à prendre un peu de repos. J'avais des soucis pour votre santé. Je savais que vous la surmeniez, depuis des mois ; et les photos que j'ai vues de vous dans des journaux accusaient une extrême fatigue : le masque du coureur de Marathon – mais d'un Marathon qui est perdu, ou qui va l'être...

Nous sommes, comme vous, hantés par la tragédie d'Espagne. Toutes les pensées sont, sous la cendre d'une tristesse qui remplit l'air. Le voisinage de Genève n'est pas pour réconcilier avec les hommes de gouvernement. J'ai, il y a huit jours, écrit une lettre amère à Léon Blum<sup>21</sup> ; (j'ai profité de son passage à Genève, pour la lui faire remettre)... Je l'ai vu, à Paris, en août. Je suis convaincu de sa droiture et de son bon cœur ; mais il est faible ; et sa faiblesse provient autant de son intelligence qui est un champ-clos entre les pour et contre ; que de ses amitiés et camaraderies hétérogènes, dans tous les camps. Je vois aussi chez lui, comme ce fut toujours chez beaucoup de nos meilleurs parlementaires, un incroyable faible, à l'égard de l'Angleterre (et des Anglo-Saxons en général). Ils sont envers cette grand'mère des Parlements de timides petits garçons. Ils se croiraient perdus, s'ils ne lui tenaient toujours le pan de la jupe. Dieu sait que la vieille en abuse ! Ce n'est pas Mussolini ou Hitler qui me paraît le principal danger pour le progrès socialiste-communiste de l'Europe et du monde : car ils sont des ennemis déclarés... C'est la Cité et son impérialisme d'affaires, bossu, tortu et compliqué.

Nous n'avons pas lieu d'être bien fiers de l'union sacrée que nous avons souscrite, pour le Front Populaire. Je crains fort que nous ne lui ayons sacrifié beaucoup plus que nous n'en avons retiré. Avoir dû avaler (avaliser – lavaliser<sup>22</sup>) la trahison Delbos – Eden<sup>23</sup> dans les affaires d'Éthiopie, puis

---

<sup>21</sup> Léon Blum (1872 – 1950) : c'était, depuis les années 90 du XIX<sup>e</sup> siècle, une vieille connaissance de Rolland. Ami de sa première épouse, Clotilde Bréal, et de sa famille, il avait eu, pensait Rolland, une influence néfaste sur Clotilde. C'est le « pilotis » principal du personnage de Lucien Lévy-Cœur dans *La Foire sur la place* (1908) de Jean-Christophe. A cette époque, Blum n'était pas encore un homme politique. Rolland tenta, comme le révèle cette lettre, début août 1936, de l'inciter à refuser la non-intervention. Sans succès, comme on voit.

<sup>22</sup> Le jeu de mots sur *avalier* – *avaliser* – *lavaliser* tient surtout au néologisme *lavaliser* qui est un hapax formé sur le nom du politicien véreux Pierre Laval (1883 – 1945), président du

la trahison Blum – Eden (car c'en est une, même si elle est, chez Blum, involontaire ou contrainte) dans le pacte véreux de non-intervention en Espagne<sup>24</sup>, – il y a de quoi, pour les co-associés communistes et socialistes du Front Populaire, rester pour longtemps écoeurés – et élaboussés.

Une des conséquences les plus pernicieuses de cette politique de concession et de compromission est l'affaiblissement des volontés, à l'intérieur même du Parti<sup>25</sup>. Ce n'était pas assez que l'une après l'autre, nos armes de presse passent aux mains de nos adversaires : (vous savez que Vogel a vendu *Lu* et *Vu* à Laval<sup>26</sup> ! Et le gouvernement qui n'a pas su s'en aviser et les acheter !). Dans nos propres journaux, le ton se relâche ; il devient élégant d'ouvrir notre porte à nos adversaires, et de faire l'éloge de nos ennemis – (comme Élie Faure qui, dans le dernier n° de *Vendredi*<sup>27</sup> s'étrangle presque d'admiration extasiée pour le *Duce* et pour l'heureux troupeau de ce bon Berger !) – je vous communique copie de la lettre, que je viens d'envoyer à la rédaction de *Clarté* nouvelle (qui renouvelle les

---

Conseil pendant les six derniers mois de 1935. Il pratiqua alors une politique de rapprochement avec Hitler et Mussolini. Collaborateur en chef sous le régime de Vichy, il fut condamné à mort et fusillé en 1945.

<sup>23</sup> *La trahison Delbos-Eden* : ces deux personnages furent respectivement ministres des Affaires étrangères français et anglais dans la période qui précède cette lettre ; ce sont eux qui permirent, en juin 1936, que l'Italie fasciste prenne le contrôle de l'Éthiopie.

<sup>24</sup> De même, quelques semaines après (début août), ce sont Blum et Eden qui portent la responsabilité de la politique de non-intervention dans le conflit espagnol.

<sup>25</sup> *A l'intérieur même du Parti* : l'expression est ambiguë, sans qu'on soit en mesure de dire ce que le terme de Parti, introduit par un article *défini*, avec une majuscule, de surcroît, recouvre exactement ici. On hésite à penser qu'il s'agit du Parti communiste, dont Rolland est on ne peut plus proche alors, car les exemples qui suivent concernent des journaux qui ne sont pas de la mouvance du PC. Je crois qu'il faut plutôt entendre sous ce mot le parti du peuple en général, censé être représenté par le gouvernement du Front populaire. L'expression reste cependant troublante.

<sup>26</sup> *Lu* et *Vu* étaient deux hebdomadaires plutôt de gauche, voués, l'un à l'information photographique (ce fut le premier magazine de ce type en France), l'autre à la lecture, créés respectivement en 1928 et 1931 par Lucien Vogel, père de Marie-Claude Vaillant-Couturier. Vogel fut chassé alors par les propriétaires des deux journaux qui les revendirent à Laval.

<sup>27</sup> *Vendredi* : hebdomadaire créé en 1935 pour soutenir le Front populaire et dirigé par l'écrivain André Chamson (1900 – 1983). Sa rédaction comprenait des intellectuels de gauche de toutes nuances, de la mouvance radicale à des compagnons de route du PCF. Il ne survécut pas à la division de la gauche, en 1938.

errements de l'ancienne<sup>28</sup>), par l'intermédiaire de l'excellent Francis Jourdain<sup>29</sup>.

J'estime qu'il en faudra revenir, – et au plus tôt – à un resserrement moral de la doctrine du Parti. Dans le danger, l'action ne permet plus les complaisances et les indulgences, qui s'évertuent à concilier le feu et l'eau, – le feu et la boue. Le principe de tactique était peut-être bon, je l'ai moi-même préconisé, avant qu'il devînt à la mode. Mais on ne saurait rien appliquer, sans tomber dans l'excès !... Il faudra faire machine en arrière – (c'est en avant, au vrai, qu'on doit dire...).

– Malgré toutes les préoccupations et occupations sociales, je leur arrache, à grand peine, quelque demi-heure par jour, pour travailler à la suite de mon *Beethoven*. C'est un tonique. J'ai à peu près fini un assez gros volume qui embrasse l'époque des Sonates op. 101 à 111<sup>30</sup>, du Liederkreis, et de la Messe en ré (1816 – 1823). (J'achève le dernier chapitre sur les op. 109, 110, 111). Mais le travail a été tant de fois (des centaines de fois) interrompu, qu'il est plein d'incohérences, de redites – ou des « contredites » : il me faudra le récrire, d'une suite. – Combien cette étude m'a introduit encore plus profondément dans le sous-sol de l'âme Beethovenienne, – et, en général, du subconscient musical ! Mes yeux se sont habitués à lire, sans lampe, au fond de la mine.

Je vous serre très affectueusement la main. Nous adressons tous les trois nos souvenirs les plus amicaux à votre femme et à vos enfants (que j'ai le regret de connaître beaucoup trop peu).

A vous de tout cœur

Romain Rolland

---

<sup>28</sup> *Clarté* nouvelle : mensuel créé en 1935, sous le parrainage du PCF, qui cherchait à ranimer la flamme du journal, puis de la revue *Clarté* créée par Henri Barbusse (1919 – 1927). Ses directeurs « théoriques » étaient Romain Rolland, le savant Paul Langevin et un scientifique anglais, Norman Angel. Il avait pour rédacteur en chef André Ribard.

<sup>29</sup> Francis Jourdain (1876 – 1958) : fils du grand architecte Frantz Jourdain, lui-même grand rénovateur de l'architecture d'intérieur et du mobilier moderne, dans l'entre-deux-guerres. Résolument homme d'extrême-gauche, il fut un des fondateurs de l'Association des Écrivains Artistes Révolutionnaires (ÆAR) en 1933 et un combattant antifasciste intellectuel de premier plan. Il devint un écrivain délicat dans les années 30. Résistant de la première heure, il adhéra au PCF en 1944.

<sup>30</sup> *La Sonate op. 111* fut, rappelons-le, la dernière partition que Rolland joua sur son piano, à Vézelay, pendant la nuit de Noël 1944, à l'insu de son épouse, partie à la Messe de minuit à la Basilique. Il mourut cinq jours plus tard.

P.S. Non, je n'ai jamais répondu une ligne à ce bon gros Pioch<sup>31</sup>. C'est lui qui fait, à lui tout seul, les questions et les réponses. — Je n'aime pas à perdre mon temps, ni à lui fournir de la copie.

Je sais d'ailleurs à quoi m'en tenir sur les discussions avec mes chers « pacifistes intégraux ». — Il y a de cela quelques mois, Challaye<sup>32</sup> m'a, dans un article du *Barrage*, accusé de n'attaquer que le doux Hitler et de m'être jamais soucié de l'Italie fascistisée. C'était un peu fort, à l'égard d'un homme qui, comme moi, n'a point cessé, depuis dix ans, de faire campagne contre Mussolini, et pour l'aide aux antifascistes italiens ! Ceux-ci, indignés, ont adressé à Challaye une lettre de protestation motivée, en le priant de rectifier. Non seulement Challaye n'a pas publié leur lettre, non seulement il n'a pas rectifié son article, mais il l'a republié tel quel, avec les mêmes insanes accusations, dans d'autres journaux.

Vous comprenez que je ne tiens point à éterniser les conversations avec des sourds aussi résolus à ne pas entendre !

---

Comme nous serions heureux de vous voir — de vous avoir ici ! — Vous savez que nous avons, à la villa Olga, une chambre pour vous.

Dimanche 11 octobre 1936

Venez donc passer quelques jours — une — deux semaines ! — chez nous !

Bien cordialement.

M.R.<sup>33</sup>

---

<sup>31</sup> *Ce bon gros Pioch* : voir ci-dessus, p. 36, note 31. Jean-Richard Bloch, lui, l'appelait « la grosse tête de Pioch », par référence ironique à l'expression française « tête de pioche » qui désigne un esprit obstiné et peu délié... On voit par là le peu d'estime intellectuelle que les deux amis portaient à ce personnage.

<sup>32</sup> Félicien Challaye (1875 – 1967) : un des « pacifistes intégraux », grands admirateurs de Rolland jusque-là, qui se sont séparés de lui alors et l'ont attaqué durement sous tous les prétextes. L'exemple que Rolland nous en donne ici est éloquent. Il fut collaborationniste pendant l'occupation. *Le Barrage* était l'hebdomadaire (?) de la *Ligue Internationale des Combattants de la Paix*, journal où sans doute parut aussi l'article de Pioch dont il est question dans les deux lettres. Pioch était le secrétaire de cette ligue. *Le Barrage* eut 152 numéros de mai 1934 à août 1939.

<sup>33</sup> Ce dernier rajout est de la plume de Marie Romain Rolland, l'épouse de Rolland (M.R.).

Catherine Fhima

---

**JEAN-RICHARD BLOCH  
ET LA RENAISSANCE CULTURELLE JUIVE  
EN FRANCE (1910 – 1930)\***

« Renaissance »... le terme a connu bien des usages pour qualifier nombre de mouvements littéraires qui s'affrontent ou se côtoient pendant les premières années du XX<sup>e</sup> siècle : des tenants d'un retour au classicisme, proches de l'idéologie d'Action française aux tentatives d'avant-garde de l'unanimisme, en passant par l'affirmation d'une littérature catholique marquée par les conversions spectaculaires d'hommes de lettres. La revue de Jean-Richard Bloch, *L'Effort libre*, dans les années 1910, est emblématique de ce point de vue, en publiant bon nombre d'articles, discutant et débattant des « renaissances » littéraires sous tous leurs aspects.

Dans le cas du judaïsme, cette bannière est arborée par un mouvement plus vaste dans la durée – de l'affaire Dreyfus à la fin des années 1930 – et plus composite dans la forme, que bien des courants littéraires. Elle s'attache à l'émergence d'un courant culturel qui en fait, n'a pas de précédent et ne fonde pas d'« école » ou de « tradition » littéraire ou artistique spécifique, ne se répand pas en « manifestes », en un mot ne s'érige pas en système. Car, ce qui caractérise la renaissance culturelle juive c'est qu'elle prétend rechercher un nouveau mode d'agrégation des Juifs à la modernité avec la régénération de l'identité juive – en même temps qu'une réaffirmation de l'identité fran-

---

\* Cette étude fait l'objet d'un chapitre de ma thèse en voie d'achèvement à l'EHESS, Paris : « Identités et sociabilités d'écrivains juifs français, 1890 – 1930 ».

çaise – à travers une multiplicité de supports et de langages. En France, le signal est donné par l'affaire Dreyfus qui marque le réveil d'une conscience juive. Mais plus généralement, l'ensemble des manifestations antisémites en Europe eurent sur les écrivains juifs, un effet de morcellement de l'identité et provoquèrent ensuite la nécessité de la reconstitution de celle-ci. « Il est bon que l'on connaisse mieux et au grand jour la volonté juive qui est, non seulement d'enseigner les juifs aux juifs, et les juifs aux nations, mais les nations aux nations. Le juif a perdu le sens de l'étranger pour acquérir celui de l'homme et médecin des peuples » déclarait de façon programmatique Albert Cohen à René Crevel, au lancement de sa *Revue juive*, à l'apogée du mouvement de renaissance, en 1925, dans les *Nouvelles littéraires*. L'accord de Jean-Richard Bloch avec ce projet « missionnaire » universaliste est lisible dans ses œuvres tout comme dans les relations qu'il a entretenues avec la renaissance culturelle juive.

À ceci près que ces relations ont été complexes et fluctuantes car elles se sont forgées sur le mode d'une *présence-absence*<sup>1</sup> : sa posture étant à la fois celle d'un acteur enthousiaste et prudent, autant que celle d'un spectateur intéressé et sceptique.

### L'émergence d'une conscience juive

**T**rop jeune pendant l'affaire Dreyfus pour y avoir joué un rôle, Jean-Richard Bloch n'en a pas moins subi les contrecoups. L'école, le lycée, ne sont-ils pas les lieux de maints apprentissages difficiles où il s'agit de plier sous les insultes ou de se défendre ? Ayant opté pour la seconde solution, le jeune homme en garde l'impression d'un stigmate qui trace un fil rouge tenant toute sa carrière littéraire et l'oblige souvent à se demander comment construire sa place pour acquérir une identité littéraire satisfaisante. L'examen de son abondante correspondance montre combien, pendant toute sa vie, il se voit contraint de répondre aux préjugés antisémites récurrents de certains confrères, amis ou ennemis, partenaires ou adversaires<sup>2</sup>. Il semble bien alors, qu'être écrivain procède autant d'un désir de réalisation personnelle que du désir de trouver la bonne voie d'intégration.

---

<sup>1</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>2</sup> Deux exemples : « Je suis désolé de ne pouvoir publier votre protestation dans *La Revue critique*. Il avait été décidé par le comité que nous n'accepterions aucune signature d'écrivains juifs » : lettre d'Henri Clouard (1920), Fonds Jean-Richard Bloch, Bibliothèque nationale de France, Département des Manuscrits, Correspondance Jean-Richard Bloch (désormais noté

Dans cette perspective il s'agit de se confronter à la fois au besoin impérieux d'écrire et à l'origine juive familiale. D'où la coexistence dans l'œuvre de Jean-Richard Bloch entre des nouvelles, des romans, des essais, des articles enfin, dont le sujet est « général » et ceux dont le sujet mêle le « particulier » au « général ». L'objectif étant d'atteindre « l'universel ». La première œuvre de Jean-Richard Bloch portée sur la scène publique à l'Odéon en 1911, est son drame *L'Inquiète*. Mais *Lévy* est la première nouvelle publiée dont il soit satisfait<sup>3</sup>, acceptée par la jeune *Nouvelle Revue française* en 1911. Il s'agit du destin d'une famille juive pendant et après l'affaire Dreyfus. Indépendamment de la manière de traiter le sujet, on ne soulignera jamais assez combien dans le paysage littéraire des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, il y avait dans cette reconnaissance d'identité, une forme de courage difficile à tenir pour un débutant dans les lettres. L'un des collaborateurs occasionnels de *l'Effort libre*, revue fondée par Jean-Richard Bloch, Raymond Geiger, le pointait, précisément à propos de *Lévy*<sup>4</sup>. Certes, dans une société encore fortement marquée par une valeur éthique telle que le sens de l'honneur<sup>5</sup> – les duels en sont une des traductions –, cette attitude peut s'analyser comme une réponse normée. C'est toutefois significatif d'un pan rarement étudié dans les histoires de l'antisémitisme : la part de souffrance qui s'attache aux formes d'exclusions qu'il engendre.

Dans la liaison qu'il établit entre l'art et les mouvements qui agitent le monde social de son époque, et dont la remise en question de la place des Juifs en France fait partie, Jean-Richard Bloch s'avère peut-être isolé, mais non seul. Les précurseurs sont à chercher dans les prolongements de l'affaire Dreyfus : Edmond Fleg choqué par l'antisémitisme décide rapidement, en 1898, de se consacrer à l'étude du judaïsme perdu et à l'écriture de romans traduisant la situation des Juifs en France ; mais le premier écrivain de cette génération à publier des « Poèmes juifs » est le poète André Spire, dans son recueil *Versets* en 1908 au Mercure de France. Suivent les publications des

---

JRB), t. XXI, f. 153 ; Jean-Richard Bloch, *Cahier n° 10 bis*, 22 nov. 1921 : p. 1 : « Lettre aux Tharaud en réponse à l'envoi de *Quand Israël est roi* », Fonds JRB, carton IV.

<sup>3</sup> Il avait déjà publié une nouvelle dans *La Revue du temps présent* « Nuit de St Sylvestre à Berlin », en décembre 1907, mais ne la considérait que comme un galop d'essai : lettre à Marcel Cohen, BnF, Naf, Fonds Marcel Cohen, MF. 5187, ff. 142 – 151.

<sup>4</sup> Lettre de Raymond Geiger à Jean-Richard Bloch (1912), *Correspondance JRB*, t. XXI, ff. 235 – 236.

<sup>5</sup> Nous avons eu ailleurs l'occasion de souligner cet aspect : Catherine FHIMA et Catherine NICAULT, « Victor Basch et la judéité », in Françoise BASCH, Liliane CRIPS, Pascale GRUSON (dir.), *Victor Basch (1863 – 1944), un intellectuel cosmopolite*, Paris, Berg international éditeurs, 2000, pp. 199 – 236.

longs poèmes-fleuves *La Danse devant l'Arche* de Henri Franck et *Écoute Israël* d'Edmond Fleg, paraissant respectivement en 1912 aux éditions de la Nouvelle Revue française et en 1913 dans les *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy. Comme ses contemporains, dans son recueil *Lévy, premier livre de contes*, paru en 1912, Jean-Richard Bloch traite simultanément des questions de francité et de judéité. À la source de ces initiatives, dont l'affaire Dreyfus fut l'un des déclencheurs les plus significatifs, la découverte d'une « question juive » à l'Est de l'Europe et, dans la foulée, d'un « prolétariat juif », vu comme un rédempteur pour ces intellectuels bourgeois juifs, joue un rôle primordial.

Nombre de journaux et de revues de la période s'en font l'écho. Bernard Lazare est l'un des premiers à attirer l'attention sur la situation des Juifs de Roumanie ; d'autres écrivent sur les sanglants pogroms de Kichinev (Russie) en 1903. On dispose aussi des premiers articles sur le Bund, mouvement ouvrier juif russe né en 1897, dans les *Cahiers de la Quinzaine*, en 1904<sup>6</sup>. Dans ce contexte, ce qu'on peut nommer « l'effet Zangwill » apporte une contribution décisive, grâce à la transmission d'une image valorisante de la condition juive, contrairement à celle véhiculée par l'antisémitisme. Edmond Fleg lit très jeune l'auteur anglais. Quant à André Spire, il l'érige bientôt en symbole de la renaissance culturelle juive<sup>7</sup>. Déjà traduit et publié en 1898, dans les pages de *La Société nouvelle*, revue belge d'orientation libertaire, Israël Zangwill connaît un grand succès avec la traduction en 1904 de sa nouvelle *Chad Gadya* – l'histoire d'un Juif déjudaisé et désespéré de l'être – dans les *Cahiers de la Quinzaine*<sup>8</sup>. Certes, dans ce héros, bien des lecteurs juifs français peuvent se reconnaître alors, mais l'exotisme de certaines nouvelles attire bien davantage : celui des Juifs encore imprégnés de la vie du ghetto<sup>9</sup>, baignant dans une pauvreté et dans des traditions qui font tant défaut aux bourgeois juifs français.

---

<sup>6</sup> Élie EBERLIN et Georges DELAHACHE, « Juifs russes – Le Bund et le sionisme – un voyage d'études », *Cahiers de la Quinzaine*, VI<sup>e</sup> série, 6<sup>e</sup> Cahier, décembre 1904 ; voir aussi Claudie WEILL, « Le Bund russe à Paris, 1898 – 1940 », *Archives juives, Revue d'histoire des Juifs de France*, (Paris, Les Belles Lettres), n° 34/2, 2<sup>e</sup> semestre 2001, pp. 30 – 42.

<sup>7</sup> André SPIRE, « Israël Zangwill », *Cahiers de la Quinzaine*, XI<sup>e</sup> série, 5<sup>e</sup> Cahier, décembre 1909.

<sup>8</sup> Israël ZANGWILL, « *Chad Gadya* », *Cahiers de la Quinzaine*, VI<sup>e</sup> série, 3<sup>e</sup> Cahier, octobre 1904. Avec une introduction de Charles PÉGUY.

<sup>9</sup> On notera que le prolétariat juif de Paris, dans le « Pletzl » du Marais, est négligé au profit de l'exotisme des « ghettos » de l'Europe orientale : Cf. Nancy GREEN, *Les Travailleurs juifs immigrés à la Belle Époque, le « Pletzl » de Paris*, Paris, Fayard, 1985.

Ce qui pousse Jean-Richard Bloch à publier dans sa revue *L'Effort libre* des traductions par Raymond Geiger de chansons yiddish<sup>10</sup> procède de cet intérêt pour un judaïsme qui semble authentique, et fut peut-être celui des grands ou des arrière-grands-parents alsaciens, avant que, selon lui, la vie bourgeoise ne plonge les Juifs français dans une décadence, et de là, dans une perte de valeurs, qu'il déplore souvent dans ses *Cahiers*. Émerge alors la nécessité de trouver une issue en investissant la « question sociale ». Du reste, c'est bien sous cet angle que Pierre Nicolas de la *Société nouvelle* et Jean Royère de *La Phalange* jugent les « Poèmes juifs » d'André Spire, non sous celui d'une nouvelle poésie juive<sup>11</sup>. À n'en pas douter, Bloch publie celui-ci dans *L'Effort libre*, à partir de 1912, animé d'un esprit analogue. Et voici ce qu'il répond à la sollicitation de jeunes intellectuels juifs pour participer à une entreprise de lutte contre l'antisémitisme en 1911. Dans leur projet il voit un certain « courage de race » qui est loin de lui déplaire. Mais il affirme que la « classe prime la race » :

« Dans la race elle-même, la séparation en classes s'impose, infrangible. Il y a des juifs riches et capitalistes, des juifs pauvres et prolétaires. [...] la cause du prolétariat juif est celle du prolétariat international. Et il s'y ajoute un besoin de propagande émancipatrice et de culture générale qui rendrait votre tâche féconde et admirable. C'est en agissant ainsi que vous répondriez le plus victorieusement aux méfiances antijuives qui gagnent, ne l'ignorez pas, – qui regagnent plutôt, les milieux ouvriers »<sup>12</sup>.

Or, si *L'Effort libre*, malgré la présence d'André Spire, Raymond Geiger, malgré des sujets sur Henri Franck, Zangwill, voire les projets de Jean-Richard Bloch – « y a-t-il un théâtre juif ? » – ne peut évidemment être considéré comme un acteur de la renaissance juive (car plus généralement il propose une « renaissance littéraire révolutionnaire », subsumant la cause du prolétariat juif sous celle du prolétariat international), il montre néanmoins les prémices de cette présence. De même en voyait-on dès 1907 et 1908 les traces timides dans *La Phalange* qui accueillait la critique artistique du jeune Guillaume Apollinaire mais également les poèmes d'André Spire et Henri Hertz, et laissait un certain Sadia Lévy discuter de l'hébraïsme douteux d'un auteur mal inspiré, dans sa « Revue des Revues »<sup>13</sup>.

<sup>10</sup> Lettres de Raymond Geiger (1913), *Correspondance JRB*, t. XXI, ff. 237 – 38 ; 239.

<sup>11</sup> Pierre NICOLAS, « La Littérature », *La Société nouvelle*, n° 10 – 12, avril – juin 1908 ; Jean ROYÈRE, *La Phalange*, 15 juin 1908, pp. 850 – 852.

<sup>12</sup> Lettre de Jean-Richard Bloch à Léon Méyer et André Cohen-Solal (double manuscrit), du 7 avril 1911, *Correspondance JRB*, t. XXVIII, ff. 55 – 56.

<sup>13</sup> Sadia LÉVY, « La Revue des Revues », *La Phalange*, n° 22, 15 avril 1908.

Ils ne sont donc guère qu'une poignée à tenter de redéfinir et d'exprimer la condition des Juifs dans la modernité française, insuffisante à constituer un groupe œuvrant à une renaissance. Chacun le fait dans son coin, sans bien connaître les autres, mû par un ressort individuel. Et d'ailleurs à cette époque, on songe peu à identifier ces quelques traces sous la bannière d'une renaissance juive. Trop informe encore, trop disparate, simplement des traces. Seul peut-être Raymond Geiger, signale la chose et la nomme comme telle dans *Les Feuilles de mai*<sup>14</sup>, revue de Pierre-Charles Jablonski, concurrente et amie de *L'Effort libre*. En fait, la renaissance juive atteint toute sa mesure dans l'espace littéraire des années 1920.

### Le foisonnement des années 1920

Après la Grande Guerre, à laquelle les écrivains juifs français prennent une part active – il s'agissait de montrer la preuve de son appartenance totale au corps national –, et Jean-Richard Bloch en est un exemple emblématique, la renaissance culturelle juive prend une autre forme. Elle s'épanouit dans le sillage du nouvel intérêt pour le mouvement sioniste, qui jusque-là n'obtenait qu'une faveur très limitée dans l'intelligentsia juive française quand elle ne lui était pas entièrement hostile<sup>15</sup>. Le sionisme bénéficie des changements intervenus pendant la guerre. La Déclaration Balfour de 1917, autorisant la formation d'un « Foyer national juif » et la Conférence pour la Paix en 1919 posant la question du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, lui fournissent une légitimité. Les espoirs d'un monde nouveau renaissent également à cet endroit. L'idée selon laquelle l'avenir du « Juif nouveau », du « Juif libre » peut aussi bien se faire dans une « Europe nouvelle » – c'est ce que pensent pour eux-mêmes la plupart des écrivains juifs français – mais aussi en Palestine, échappatoire idéale à l'antisémitisme pour les populations juives pauvres d'Europe de l'Est, émerge alors. Il n'est guère étonnant de retrouver Jean-Richard Bloch sur ces deux fronts concomitants<sup>16</sup>, qui travaillent à la renaissance juive dont il devient un acteur non négligeable.

---

<sup>14</sup> Raymond GEIGER, « Sur les Juifs », *Les Feuilles de mai*, n° de mai – juin 1913.

<sup>15</sup> Cf. Catherine NICAULT, *La France et le sionisme, une rencontre manquée ?*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.

<sup>16</sup> Je me permets de renvoyer à mon article : Catherine FHIMA, « Les écrivains juifs français et le sionisme (1897 – 1930) », *Archives juives, Revue d'histoire des Juifs de France*, n° 30/2, 2<sup>e</sup> semestre 1997, pp. 49 – 70.

Premier jalon : le premier novembre 1917 il achève les corrections des premières épreuves de son grand roman *...Et Compagnie*, écrit entre 1911 et 1914. Celui-ci paraît donc dans de mauvaises conditions, comme un « grand blessé »<sup>17</sup>, aux éditions de la Nouvelle Revue française. Il n'empêche. La réception de l'œuvre, relatant l'histoire d'une famille juive d'industriels drapiers installée dans l'Ouest de la France après 1870, compte pour beaucoup dans les liens noués dans les milieux intellectuels français et étrangers, par la suite. Car, même s'il fait parfois grincer quelques dents, il est salué comme un grand roman de la modernité, tant par des acteurs de la renaissance juive – Henri Hertz et Benjamin Crémieux – que par ceux prenant la précaution d'annoncer n'être pas de la « race » en question, tel ce critique de *L'Éventail*, petite revue littéraire suisse, où publient Max Jacob, Edmond Fleg et André Spire : « Je ne connais pas de roman où l'étude du Juif moderne soit poussée à un tel degré de précision avec un tel souci d'exactitude »<sup>18</sup>. Edmond Fleg, pour sa part, grand admirateur du roman, demande à l'auteur l'autorisation d'extraire quelques pages lorsqu'il entreprend en 1921 de composer une anthologie de la littérature juive, première tentative du genre, publiée par les éditions George Crès. La réédition d'*...Et Compagnie* en 1925, à l'apogée de la renaissance juive, provoque de nouvelles réceptions et renforce la qualification d'« écrivain juif » de Jean-Richard Bloch, le signalant comme l'un des plus féconds de ce point de vue. Les risques d'enfermement de cette étiquette, il les percevait déjà en 1921 : « ils veulent les uns que je refasse toujours *Lévy* ; les autres, plus avancés, que je refasse toujours *...Et Compagnie* »<sup>19</sup>. Pour autant, il ne se laisse pas capter par ces représentations extérieures au point de renoncer à l'achèvement de la suite d'*...Et Compagnie* : le projet vise avant tout à trouver le moyen de rendre compte de la consubstantialité de l'être juif et de l'être français.

Deuxième jalon : la place de Jean-Richard Bloch au sein des éditions Rieder. Sollicité par Albert Crémieux dès la fin de la guerre, il a accepté d'y occuper un poste de directeur éditorial de la collection des « Prosateurs français contemporains ». Pendant toute cette période il connaît une vie mondaine et culturelle intense, sans exclusion de milieux ou de courants. Apprendre semble être le mot d'ordre intérieur. Il assiste aux soirées don-

---

<sup>17</sup> Jean-Richard BLOCH, « Avertissement de l'édition de 1925 », *...Et Compagnie*, Paris, Club des Amis du livre progressiste, 1963, p. 9.

<sup>18</sup> G. HOFFMANN, *L'Éventail*, n° 6, 15 avril 1918, p. 207.

<sup>19</sup> Jean-Richard BLOCH, *Cahier* n°10, 15 janvier 1921, p. 201 : Fonds JRB, carton n° III.

nées par le couple Fleg<sup>20</sup>, par Gustave Kahn ; voit fréquemment Henri Hertz pour la parution du recueil de nouvelles de ce dernier, *Sorties*, dans sa collection. D'autres participants du mouvement de renaissance, permanents ou occasionnels, proches ou lointains, (non-Juifs aussi), tels André Spire, Benjamin Crémieux, Hans Kohn, Élie Faure, lui apportent des occasions de fructueux échanges.

Sa fonction éditoriale lui permet de se situer à la fois au-dedans et au-dehors de la renaissance juive, qui loin de constituer un milieu fixe, autarcique et exclusif, se nourrit d'apports et de liens très divers, voire très flous. On a en effet, dans les années 1920, une floraison d'ouvrages, de revues, d'associations aux objectifs divers, une multiplicité de thèmes abordés. En bref, la renaissance s'avère simultanément centrifuge et centripète en raison de l'absence de ligne bien définie et de l'appartenance parallèle des acteurs à des milieux littéraires et intellectuels très divers<sup>21</sup>. Elle relaie aussi une « mode juive » dans la littérature<sup>22</sup>, véritable « filon » pour certains : Pierre Benoît, les frères Tharaud, Jacques de Lacretelle témoignent d'un philosémitisme plus qu'ambigu qui échappe pourtant aux contemporains, comme si l'appui de non-Juifs venait la légitimer, alors qu'ils ne nourrissent pas le même idéal. La nécessité pour le mouvement d'un rayonnement au-delà de frontières proprement juives, fussent-elles peu dessinées, explique en partie le besoin de conjuguer tous les talents et de les réunir. D'où la part belle faite aux initiatives informelles. Ainsi est-ce grâce à l'appui et aux recommandations de Jean-Richard Bloch qu'Edmond Fleg peut fonder en 1925 chez Rieder sa collection « Judaïsme », dont il avait le projet depuis de longues années et après avoir échoué auprès des éditions Georges Crès pour des raisons de financement<sup>23</sup>. Divisée en deux sous-collections : « études » dirigée par Paul-Louis Couchoud et « œuvres » dirigée par le même Fleg, « Judaïsme » dynamise ce nouveau secteur. Y paraissent, entre autres, *Le Fumier de Job* de Bernard Lazare, *Le Dibbouk* de An-Ski, *Le Sanctuaire inconnu* d'Aimé Pallière, et bien sûr certaines œuvres de Fleg lui-même.

---

<sup>20</sup> Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme, du 11 janvier 1923, *Correspondance JRB*, Lettres à sa femme, t. VI, f. 11 : il y voit les couples Pitoëff, Luchaire, Dalsace, Lalou.

<sup>21</sup> Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme, du 7 mars 1923, *Correspondance JRB*, Lettres à sa femme, t. VI, ff. 53 – 54 : à une réunion de la *Revue musicale* il rencontre E. Fleg, D. Lazarus, etc.

<sup>22</sup> Michel TREBITSCH, « Les écrivains juifs français de l'affaire Dreyfus à la Seconde Guerre mondiale », in Jean-Jacques BECKER et Annette WIEVIORKA (dir.), *Les Juifs de France, de la Révolution à nos jours*, Paris, Liana Levi, 1998, pp. 169 – 195.

<sup>23</sup> Lettre d'Edmond Fleg, du 11 novembre 1924, *Correspondance JRB*, t. XX, f. 98.

Les revues composent le troisième jalon : leur rôle est primordial. *Menorah*, fondée en 1922 sous le nom *L'Illustration juive*, revêt une importance particulière dans ce paysage culturel. Généraliste (et illustrée), tout en soutenant le mouvement sioniste, elle reflète les changements culturels de la société juive des années 1920. Rapidement, le poète symboliste Gustave Kahn en devient le rédacteur en chef. Sous son orientation, la revue pointe les nouveaux philosophiques, littéraires autant qu'artistiques concernant le judaïsme : André Spire, Edmond Fleg, Henri Hertz, y livrent maints articles, poèmes et contes. Dès 1923, Ovadia Camhy, le directeur de *Menorah*, contacte Jean-Richard Bloch, lui offrant de rémunérer sa collaboration. Ce dernier se montre réellement enthousiaste. Il envisage un article sur Renan et d'autres dont il sent « vingt sujets grouiller » en lui<sup>24</sup>. Pourtant, on retrouve peu de traces de ces projets dans la revue, hormis la reproduction d'extraits de ses œuvres. Cela n'empêche pas que ses livres fassent régulièrement l'objet de comptes rendus : ainsi Gustave Kahn le charge-t-il de trouver un critique pour son récit de voyage *Sur un Cargo*. Jean-Richard Bloch recommande Henri Hertz. Il veille d'ailleurs à ce que la revue ne se montre pas oublieuse en proposant une note sur *...Et Compagnie* et en réclamant une autre sur *La Nuit kurde*<sup>25</sup>.

Ses réclamations prennent un tour légèrement ironique lorsque *La Revue littéraire juive*, née en 1927, sous la houlette de son directeur Yehouda Gheler, insiste pour obtenir sa collaboration, en 1931. Il pointe alors l'absence de note critique sur ses divers ouvrages, voire le silence total de la revue sur son œuvre. La bévue est réparée presque aussitôt avec un article sur « Jean-Richard Bloch, l'œuvre, l'homme »<sup>26</sup>. Mais l'on ne peut comprendre pleinement la réputation de Jean-Richard Bloch comme « écrivain juif » que si l'on évoque l'élan provoqué par son voyage en Palestine.

---

<sup>24</sup> Lettre de Jean-Richard Bloch à sa femme, du 1<sup>er</sup> février 1923, *Correspondance JRB*, Lettres à sa femme, t. VI., ff. 28 – 30.

<sup>25</sup> Lettre d'Ovadia Camhy (1925), *Correspondance JRB*, t. XIII, f. 48.

<sup>26</sup> Lettre de Jean-Richard Bloch (double dactylographié), *Correspondance JRB*, t. XXII, f. 7 ; *La Revue littéraire juive*, 5<sup>e</sup> année, n° 42, octobre – novembre 1931.

## Enthousiasmes et points d'orgue : les retombées du voyage en Palestine

**E**n mars 1925, Victor Jacobson, un des membres de l'Exécutif sioniste écrit à Jean-Richard Bloch pour lui fixer les détails de son voyage en Palestine pour l'inauguration de l'Université de Jérusalem. C'est Marc Jarblum, journaliste, sioniste socialiste, qui a retenu sa place sur le bateau *Le Général Metzinger* partant de Marseille jusqu'à Alexandrie<sup>27</sup>. Bloch a convenu avec les organes de presse *Le Quotidien*, *L'Intransigeant* et la revue *Menorah* de leur remettre des reportages de son voyage. Il compose la délégation française aux côtés de Charles Gide, économiste, sympathisant sioniste de la première heure – et accessoirement oncle d'André Gide –, l'avocat Fernand Corcos et sa femme, Jean de Menasce, un jeune intellectuel juif égyptien, qui se convertit quelques mois après au catholicisme, et Ovadia Camhy, directeur de *Menorah*<sup>28</sup>.

Dès son retour, Jean-Richard Bloch acquiert la réputation dans les milieux juifs d'être un sympathisant de la cause sioniste. Il prononce, pour diverses associations juives, des conférences sur l'inauguration de l'Université de Jérusalem, qui symbolise pour lui la quintessence de l'Universel. L'une d'elles peut se lire dans les colonnes de *Menorah* et on en retrouve également les échos dans la revue *Chalom*, organe de l'Union universelle de la jeunesse juive<sup>29</sup>. Par ailleurs, il projette de composer un recueil de ses articles livrés au *Quotidien*, à *L'Intransigeant* et à *Menorah*, qu'il choisit d'intituler *Le Robinson juif* et pense publier dans la série « œuvres » de la collection « Judaïsme » chez Rieder<sup>30</sup>. Parallèlement il entretient avec les milieux sionistes d'excellentes relations, notamment avec Victor Jacobson, qui s'installe à Paris en 1926. On le considère comme un observateur de qualité et Jacobson lui parle du Congrès sioniste de Vienne de septembre-octobre 1925 auquel Bloch n'a pu se rendre, regrettant son absence.

D'autre part, n'oublions pas qu'à la même période sur le plan éditorial, l'œuvre de Jean-Richard Bloch connaît une floraison intense : la réédition à la fois de *Lévy, premier livre de contes* et d'*...Et Compagnie*, qui connaît une

<sup>27</sup> Lettre de Victor Jacobson (1925), *Correspondance JRB*, t. XXIV, f. 428.

<sup>28</sup> Sur ce voyage je me permets de renvoyer à mon article : « Les écrivains juifs français et le sionisme (1897 – 1930) », *op. cit.*, pp. 62 – 67.

<sup>29</sup> Jean-Richard BLOCH, « Une parole sur l'Université de Jérusalem » (allocution prononcée à l'UUJJ), *Menorah*, n° 22, 1<sup>er</sup> déc. 1925, pp. 350 – 351 ; « Sur l'avenir de l'Université hébraïque de Jérusalem », *Chalom*, novembre 1925.

<sup>30</sup> Lettre de Paul-Louis Couchoud (1930), *Correspondance JRB*, t. XV, f. 192.

nouvelle carrière en bénéficiant de ce contexte de renaissance ; la parution en 1927 de *Forces du monde*, « drame écrit pour un musicien »<sup>31</sup> inspiré d'un conte issu des *Nouvelles asiatiques* de Gobineau ; enfin et surtout, peut-être, Bloch publie son roman « oriental » *La Nuit kurde*. Ce foisonnement range l'écrivain du côté de l'Orient. Or, la renaissance culturelle juive coïncide fortement avec un regain d'intérêt pour l'Orient, notamment dans ses relations avec l'Occident, et ce dans des réseaux artistiques et intellectuels variés : des surréalistes à Georges Duhamel, en passant par un Max Jacob féru d'astrologie, convaincu par Albert Cohen de participer à sa *Revue juive*, et les projets de la revue *Les Cahiers du mois* de rendre compte des « Appels de l'Orient ». Autant de terrains de réflexions et de représentations où souvent la Palestine juive et les Juifs occidentaux se trouvent investis de la mission de constituer une « liaison morale »<sup>32</sup>, un véritable « pont » – terme le plus employé – entre Occident et Orient. De fait, enthousiasmés par les réalisations effectuées en Palestine, notamment sous l'aspect agricole et socialiste, bien des intellectuels juifs se découvrent une racine orientale de leur judéité et la valorisent. Et l'on ne sera pas étonné que Victor Jacobson pense à *La Nuit kurde* d'un point de vue des relations Orient/Occident, en conseillant la lecture de l'ouvrage à Hans Kohn intellectuel juif allemand, s'intéressant à l'œuvre de Jean-Richard Bloch<sup>33</sup>. Ainsi, l'accueil réservé à *La Nuit kurde* et, parallèlement, à la présence de Jean-Richard Bloch au moment de l'inauguration de l'Université de Jérusalem s'inscrit dans ce véritable bouillonnement intellectuel.

*La Revue juive* d'Albert Cohen créée à point nommé en 1925, chez Gallimard, est emblématique de ce mouvement. Pourtant, en dépit d'un programme alléchant, de collaborateurs prestigieux, la collaboration de Jean-Richard Bloch prévue pour la quatrième livraison, ne se concrétise pas. Seules quelques lignes du « Prélude à la *Nuit kurde* » y furent reproduites ainsi que des extraits du *Quotidien* sur « La République d'enfants »<sup>34</sup>. La revue *Palestine*, publiée par Rieder, obtient davantage. Dès le premier numéro d'octobre 1927 de cet organe du Comité France-Palestine, présidé par le sénateur Justin Godart, et dont le poète Henri Hertz devient le secrétaire

---

<sup>31</sup> Jean-Richard BLOCH, *Forces du monde*, drame écrit pour un musicien d'après une nouvelle du comte de Gobineau, Paris, Les Cahiers de Paris, II<sup>e</sup> série, 8<sup>e</sup> Cahier, 1927.

<sup>32</sup> Georges DUHAMEL, « Enquête sur la culture européenne dans le monde », *Le Rouge et le Noir*, n<sup>o</sup> 4, octobre – novembre 1927.

<sup>33</sup> Lettre de Hans Kohn, du 18 mai 1925, *Correspondance JRB*, t. XXVI.

<sup>34</sup> *La Revue juive*, n<sup>o</sup> 3, 15 mai 1925, p. 407 ; *La Revue juive*, n<sup>o</sup> 5, septembre 1925, pp. 624 – 625.

général, Jean-Richard Bloch émet des réserves, craignant que la revue ne devienne exclusivement un outil de propagande. Rassuré par Jacobson, il accepte néanmoins d'y publier, ayant le choix entre un conte « même sur un thème non juif et non palestinien » ou un article « tout de même plus dans le domaine de nos intérêts spéciaux : judaïsme, Palestine et le sionisme et l'internationalisme ». Paraît alors « Quel service les Juifs peuvent-ils rendre au monde ? » en 1927, dans le troisième numéro. Cet article demeure *in fine* sa seule contribution, mais d'importance.

Sa visibilité s'avère donc discrète et ne s'opère guère qu'au travers de comptes rendus et d'encarts publicitaires sur ses œuvres. Dès le premier numéro de *La Revue juive*, Pierre Hamp se charge du récit *Sur un Cargo*, puis Henri Hertz, devenu un chroniqueur assidu, consacre parfois ses « Regards » à l'auteur de *La Nuit kurde*, sur laquelle Jean de Menasce produit une note critique. On fait le même constat d'une présence toute relative en 1932, lorsque *La Revue juive de Genève* dirigée par Josué Jéhouda demande la collaboration de Jean-Richard Bloch. Celui-ci encourage la revue, figure sur la liste des prévisions de parution jusqu'en 1935, mais pas davantage<sup>35</sup>.

Comment expliquer cette *présence-absence* ? Ce n'est pourtant pas faute d'avoir eu des projets<sup>36</sup>, ni même d'être bien intégré aux réseaux intellectuels qui animent ces lieux : ses amis Louis Massignon, Pierre Hamp, sa belle-sœur Ludmila Savitsky fidèle chroniqueuse de *Menorah*, sans oublier André Spire, Henri Hertz gérant de *Palestine*, Edmond Fleg, Max Jacob, etc., tous publient, à un moment ou à un autre, dans la revue de Cohen ou d'autres revues juives. Et jusqu'en 1937, l'étiquette « d'écrivain juif » ou plus exactement l'image de Jean-Richard Bloch comme l'un des plus importants représentants de la renaissance culturelle juive, s'attache à l'écrivain, plus longtemps que celle de « sioniste », sous la plume d'Armand Lunel et de Benjamin Crémieux. Ce dernier s'en fait le plus éloquent commentateur dans *La Revue juive de Genève*, plaçant *...Et Compagnie* et *La Nuit kurde* à la base de ses représentations<sup>37</sup>. Mais cela relève désormais de l'histoire du mouvement.

---

<sup>35</sup> *La Revue juive de Genève*, n° 35, février 1936.

<sup>36</sup> Ainsi son idée d'enquête sur les « groupes juifs », puis sa relation de voyage en Palestine et enfin une « Résurrection de Lazare » : Lettres d'Albert Cohen, *Correspondance JRB*, t. XIV, ff. 185 – 203.

<sup>37</sup> Benjamin CRÉMIEUX, « La littérature juive française », *La Revue juive de Genève*, n°s 44 et 45, janvier et février 1937.

Tant il est clair qu'à ce moment-là, Jean-Richard Bloch s'est éloigné de tous ces courants, des revues juives, du mouvement sioniste. Tout au moins ne s'exprime-t-il plus guère sur ces sujets et les sollicitations se raréfient. Non pas qu'il faille, peut-être, en conclure hâtivement à la fin de ses préoccupations sur la place des Juifs dans la société française, mais plutôt le fait qu'à la faveur d'un contexte de lutte antifasciste, au lendemain du 6 février 1934, et avec son rapprochement du parti communiste, happé par l'urgence, et peut-être déçu par le sionisme socialiste, un déplacement s'est produit. L'heure n'est plus pour lui aux réflexions de 1927 sur le « service que les Juifs peuvent rendre au monde » et leur mission universaliste, ni même sur les Juifs comme vecteur d'un messianisme socialiste. L'Orient idéal se trouve désormais à l'Est de l'Occident.

M<sup>a</sup> Carme Figuerola ♦

---

## LE COMBAT PAR LA PLUME : JEAN-RICHARD BLOCH ET *L'EFFORT*

Les années 10 connaissent en France un essor des réflexions autour de l'art et de l'artiste ayant comme but de régénérer la société. Parmi ces initiatives on ne pourrait pas passer sous silence la création de *L'Effort* (1910 – 1914) par Jean-Richard Bloch.

*L'Effort* a été présenté comme une revue technique et de combat – pour citer les termes de son manifeste repris dans le numéro 3. *Technique* puisqu'elle vise à décortiquer les rouages de l'œuvre artistique – et non pas strictement littéraire – et *de combat d'idées* puisque sa volonté consiste à dépasser le stade théorique pour aboutir à une action dont les résultats retentiraient dans le domaine social<sup>1</sup>. Nous reviendrons sur cet esprit, mais d'abord envisageons la revue de son côté physique d'autant plus important qu'il témoigne de son évolution. Dans un premier temps, elle calque la structure de son modèle italien *La Voce* de Prezzolini et adopte ainsi le format de périodique : 4 pages demi-jésus. Elle paraît deux fois par mois à Poitiers, 2, rue St. Jacques. Les abonnements en France coûtent 4,50FF et à l'étranger 5,20 FF. Le numéro, 20 centimes. Bientôt les inconvénients de ce format soulèvent la voix des lecteurs. Il suffit de se rapporter à la remarque de Romain Rolland, qui y trouve une cause des difficultés que Bloch rencontre pour recruter des collaborateurs :

Que peut publier *l'Effort* ? Des articles assez courts et presque exclusivement de la critique. Or, la plupart de ceux qui pour-

---

♦ Universitat de Lleida

<sup>1</sup> Jean-Richard BLOCH, *Carnaval est mort*, Paris, NRF, 1920, p. 245.

raient collaborer avec vous – (en dehors des jeunes professeurs, d'esprit libre) – n'écrivent guère de critique, ni d'œuvres brèves (la « nouvelle » est un genre difficile ; et elle veut des dons spéciaux, – à moins que l'on ne compte sous ce nom la pacotille des journaux). En un mot, *l'Effort* a la charpente physique d'un journal et l'âme d'une revue. Cette âme n'habite pas volontiers dans ce corps.<sup>2</sup>

Ce commentaire daté du 18 février 1911 aurait sans doute exercé son emprise sur le directeur qui, en mai 1911, dans « Notre Figure », reprend les termes de Rolland pour s'adresser aux lecteurs et leur expliquer les raisons de ce format : d'un côté *La Voce*, de l'autre une démarche économique à cause du prix de composition étant donné que *l'Effort* compte avec 140 abonnés, c'est-à-dire le tiers de ce qu'il lui faudrait pour subsister<sup>3</sup>.

Même si, après une telle enquête, Roger Martin du Gard, son grand ami et aussi son conseiller, lui suggère de maintenir le format de son journal, JRB se voit obligé à le renouveler pour deux raisons pratiques : l'impossibilité de trouver des dépositaires et la difficulté de conservation de ces documents qui, au bout de quatre mois, se coupent aux angles (lettre à RMG du 27 mai 1911). C'est pourquoi à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1911 une nouvelle série est lancée : il s'agit maintenant d'un petit cahier (in-16), de trente-deux à quarante pages et qui paraît par fascicules. Son prix, 25 centimes. Encore un changement important : le nom du directeur-gérant n'est plus Jean Richard mais Jean-Richard Bloch. D'après ses déclarations dans « Nouvelle Figure, semblable Effort », ainsi que ses confidences à RR (12 juillet 1911) et à RMG (27 mai 1911), il avait raccourci son nom pour éviter d'être reconnu à Poitiers, pour empêcher les critiques à propos d'un professeur d'histoire qui se met à écrire. Une fois le bruit répandu, il n'avait plus à cacher son patronyme.

Pourtant, cette structure physique transformée ne s'accompagne pas d'une rénovation spirituelle : une année commence que JRB qualifie de « période de révision ». Le nouvel élan arrive avec la publication en février 1912 d'une *Anthologie*. En mars 1912, *l'Effort* devient *l'Effort libre* pour

---

<sup>2</sup> *Deux hommes se rencontrent. Correspondance entre Jean-Richard Bloch et Romain Rolland*, Paris, Albin Michel, 1964, pp. 45 – 46.

<sup>3</sup> A vrai dire, *L'Effort* n'a jamais réussi à obtenir un nombre d'abonnés suffisant pour sa survie. Au plus, il est arrivé à 440 – 450 à la fin de l'année 1913 tandis qu'il en aurait fallu 800. En plus, il faut compter avec le fait que la revue était régulièrement envoyée à des hommes de lettres qui – nous suivons Christophe Prochasson – « s'étaient vite habitués [...] à la gratuité » (« *L'Effort libre* de Jean-Richard Bloch [1910 – 1914] » in *Cahiers Georges Sorel*, n° 5, Paris, 1987, p. 115).

éviter une confusion avec le périodique édité par les collaborateurs du *Bulletin mensuel de la jeunesse catholique de Roubaix*. En fin d'année, on sent encore le besoin d'un nouveau départ, cette fois pour l'organisation : « *L'Effort* va progressivement se muer en *une grande revue* ». Il doit y avoir un Comité d'action se réunissant tous les quinze jours. Ce Comité sera formé par Charles Albert, Léon Bazalgette, Marcel Martinet, Gaston Thiesson, Louis Nazzi, Charles Vildrac, André Spire, Henri Hertz ( il n'y sera plus dès octobre 1913) et JRB, « tous des gens de foi, d'action et de talent »<sup>4</sup>. Charles Albert devient son administrateur appointé et on prend un comptable. La perspective de paraître régulièrement et d'augmenter le contenu semble possible grâce aux 1500 FF des abonnements et de la vente, aux 1500 à 1800FF versés par JRB et à des ressources nouvelles comme la publicité. En effet, le retentissement sur les abonnés se propage et aboutit, en février 1913, à un chiffre de 256 pour un tirage de 1500 exemplaires.

En été 1913, JRB prépare une association avec la maison d'édition Rieder qui devient effective en octobre de cette même année. Sans doute, la question économique aurait influencé sa décision de profiter du soutien d'un éditeur malgré le refus affiché jusqu'alors envers la culture dominante de Paris. La revue avait donc été financée dans sa plus grande partie par JRB, ce qui ne lui avait pas procuré peu de soucis, surtout pendant la dernière période<sup>5</sup>.

En plus des considérations techniques que ces données apportent, il est aisé de deviner que l'esprit qui guide la revue depuis sa naissance n'est pas du tout immobile. *L'Effort* n'est pas le produit d'une longue réflexion et encore moins est-il – à la différence de la *NRF* – l'œuvre d'un groupe<sup>6</sup>. D'après ce que JRB avoue à ses confidents, le périodique est né parce que, toutes les revues s'étant fermées à lui, il a voulu se procurer un porte-parole qui lui permettrait de s'exprimer.

Pourtant, dans sa première lettre à Rolland où il lui présentait son entreprise individuelle afin de lui solliciter sa collaboration, Bloch avait qualifié sa démarche comme « l'hommage de toute une génération ». Il avait donc la certitude de formuler des idées qui représenteraient un éventail considérable de l'opinion publique, et par conséquent, il s'attendait à un certain retentis-

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>5</sup> Comme en témoignent ses aveux répétés à MM (*Ibid.*, p. 43, p. 98).

<sup>6</sup> Même si la revue fut fondée par trois hommes, Jean-Richard Bloch, R. Moricheau-Beauchant et Gaston Thiesson, c'est le premier qui prit en charge presque tout le travail, notamment celui de la rédaction.

sement social. Il considère la revue comme un « organe nouveau »<sup>7</sup>, expression qui traduit un des principes fondamentaux de sa pensée : l'art fait partie des rouages de l'engrenage social de même qu'il contribue à faire marcher la société. Un tel argument lui permet d'affirmer, dans le prologue de *Carnaval est mort*, que la guerre, tout en étouffant *l'Effort*, l'a remplacé car, à son avis, elle aurait rendu explicite le but du périodique : révéler aux intellectuels l'impossibilité de vivre en marge, sans se mêler aux questions sociales. De ce fait, *l'Effort* se place aux antipodes de la *NRF*. Il ne s'agit point d'une revue de *l'establishment*, expression que nous empruntons à Michel Décaudin<sup>8</sup>. A vrai dire, la volonté de mener une action de combat qui rallierait l'art et les principes révolutionnaires devient son étendard, volonté partagée par ses collaborateurs aussi bien que son directeur, JRB.

Bien que JRB croie se placer dans une position claire et bien définie, sa revue est loin de suivre une direction très précise. RR l'avertit en octobre 1910 du besoin d'établir une continuité dans le traitement des sujets dans les différents numéros. Sa critique va plus loin en janvier 1912 lorsqu'il écrit :

Mais, en toute bonne foi, je crois qu'il y a dans votre revue deux choses très différentes : des intentions, des théories, des programmes, d'une part, – des réalisations (œuvres et analyses d'œuvres), de l'autre. Ce sont deux mondes. Ils ne s'accordent pas toujours bien. Et, dans chacun de ces mondes même, il y a des désaccords.<sup>9</sup>

Dans sa réponse, JRB utilise comme bouclier la sincérité<sup>10</sup>. Il dit transcrire dans le périodique ses vrais doutes, en tant que traduction de ceux des contemporains. Il se veut une fois de plus le porte-parole de sa génération – terme qu'il ne précise pas trop – et refuse de donner une solution toute prête aux lecteurs. Sa conduite inaugure, ici, la tendance qui va guider l'ensemble de ses essais où il se présente comme un témoin social et non pas comme un créateur de devises. Romain Rolland n'était pas le seul à percevoir ce « babillage » : le 4 janvier 1914, Marcel Martinet signale à JRB que la revue se trouve loin d'être l'instrument souhaité pour aboutir à l'action. RMG constate lui aussi un manque de précision dans les arguments qui en consti-

---

<sup>7</sup> *Correspondance JRB–RMG in Europe*, n° 413, Septembre 1963, p. 11.

<sup>8</sup> Michel DÉCAUDIN, « Formes et fonctions de la revue littéraire au XX<sup>e</sup> s. » in A.A.V.V., *Situation et avenir de la revue littéraire au XX<sup>e</sup> s.*, Nice, Centre du XX<sup>e</sup> siècle, 1976, p. 17.

<sup>9</sup> *Deux hommes se rencontrent*, p. 99.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 103.

tuent les bases théoriques, bien que, sans l'incriminer, il y trouve un garant de l'honnêteté intellectuelle de son interlocuteur<sup>11</sup>.

Par contre, ce qui reste clair c'est l'angle de vue à adopter. De prime abord, le périodique de Bloch s'ouvre non uniquement à des sujets littéraires mais aussi à un contenu culturel qui porterait sur la civilisation entière. Il s'agit là d'une attitude qui institue une différence par rapport à un grand nombre de revues de l'époque<sup>12</sup>. Une telle particularité n'est pas sans cause puisqu'elle dérive de la nature que JRB attribue à sa critique : « Tous mes articles de *l'Effort* – dira-t-il à Martinet après la guerre – tendaient à établir qu'on ne fait de forte critique que si l'on s'est d'abord donné une solide *Weltanschauung*, c'est-à-dire, le plus souvent, une orientation morale et sociale ferme. »<sup>13</sup>

La revue ne vise pas uniquement un public d'élite, comme en témoigne le refus de Martinet de publier des vers de Joseph Billiet parce que « *L'Effort* n'est pas une revue pour écrivains. » De même JRB se donne un grand souci pour ne pas céder aux flatteries opportunistes<sup>14</sup>. Et surtout on met un soin spécial à distinguer son milieu des cénacles parisiens : Bloch rejetait d'emblée la culture dominante alors qu'il insistait sur son indépendance. Il explique à Rolland son idée de fonder :

un organe de combat, indépendant, qui ne mâcherait ni les mots ni les idées, et qui serait rédigé, non par des critiques de métier – mais par des professionnels, des peintres, des musiciens, des littérateurs.<sup>15</sup>

Une telle qualité lui valut des recrutements d'importance, comme MM, qui se manifesta heureux de publier dans *l'Effort* parce que « chez vous [JRB] on montre son visage vrai »<sup>16</sup>. Propos auquel son interlocuteur répond en réaffirmant son but de traiter d'art et d'idées sans aucun parti pris ni d'autres velléités pécuniaires<sup>17</sup>, même si le manque de rétribution posait un

---

<sup>11</sup> *Correspondance JRB–RMG* in *Europe*, n° 413, p. 12.

<sup>12</sup> « Mais toujours la même impression, quand je lis un N° de la *Nouvelle Revue Française*. J'étouffe. Beaucoup de talent, mais pas d'air. Littérature, littérature. C'est d'ailleurs la même chose dans les autres revues, avec moins de talent. » (*Deux hommes se rencontrent*, p. 61)

<sup>13</sup> *Correspondance Jean-Richard Bloch – Marcel Martinet*, op. cit., p. 131.

<sup>14</sup> Lettre à RMG du 12 novembre 1910 in *Europe*, n° 413, Septembre 1963, p. 13.

<sup>15</sup> *Deux hommes se rencontrent*, p. 14.

<sup>16</sup> *Correspondance Jean-Richard Bloch – Marcel Martinet*, op. cit., p. 5.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 6.

grave problème au directeur, car les grands noms en littérature refusaient souvent de se laisser recruter sans honoraires.

Le rejet du milieu parisien se rendait évident même d'un point de vue formel : *l'Effort* était imprimé à Poitiers<sup>18</sup>, évidemment en raison du domicile de son directeur-gérant, mais aussi comme un trait de distinction parfois utilisé à dessein : ce n'est pas en vain que dans une invitation à Duhamel JRB assure : « ...je ne désespère pas de voir Poitiers se distinguer de plus en plus dans la défense de l'esthétique nouvelle »<sup>19</sup>. En fait, lors de ses premières collaborations avec JRB, Gide demande des renseignements à Henri Bachelin à propos de ce *Jean Richard* et lui adresse une question fort explicite : « Pourquoi Poitiers ? »<sup>20</sup>, car l'ignorance du milieu parisien n'était pas sans danger, comme l'a remarqué Rolland en février 1911<sup>21</sup>, d'autant plus que c'était là que se déroulait le gros de l'activité. Finalement JRB lui-même éprouve le besoin d'habiter la grande ville puisque, comme il raconte à André Gide en octobre 1911, c'est là qu'il pourra rencontrer des personnalités littéraires « dont [il] n'[a] jamais aperçu que la signature au bas d'une lettre, le nom au dos d'un livre. » Sans doute aussi, le fait que Rieder avait accepté de donner son soutien à la revue n'y était pas pour rien.

L'ensemble de ces données suggèrent à quel point la construction de *l'Effort* devient une étape capitale pour l'homme et pour l'artiste qu'est JRB. Examinons de plus près les répercussions d'une telle entreprise.

La fondation de la revue entraîne un moyen pour établir des rapports littéraires : la demande de collaborations, les réactions que certains articles provoquent restent dans plusieurs cas la source de longues et fécondes amitiés. Fécondes non seulement par ce qu'elles ont apporté à *l'Effort* mais parce qu'elles se trouvent à l'origine de plusieurs correspondances. S'il est vrai que les idées esthétiques de JRB se déploient dans les articles publiés dans son périodique, il n'est pas moins certain que la discussion sur les sujets abordés se poursuit dans beaucoup de ses lettres. Ainsi, de la fondation de *l'Effort* découlent les échanges avec RR, que JRB estime un guide spirituel

---

<sup>18</sup> Même si dans son époque de croissance *L'Effort* quitte l'imprimerie de Poitiers, il est significatif qu'il soit réalisé par les presses de *L'Imprimerie nouvelle l'Avenir*, association ouvrière de typographes syndiqués, à Nevers, rue du Pont-Cizeau.

<sup>19</sup> *Correspondance Jean-Richard Bloch – Georges Duhamel (1911 – 1946)* in *Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil*, n° 1, Juin 1996, p. 42.

<sup>20</sup> *Correspondance André Gide – Jean-Richard Bloch (1910 – 1936)*, Brest, Centre d'Etude des Correspondances et Journaux intimes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, 1997, p. 19.

<sup>21</sup> *Deux hommes se rencontrent*, op. cit., p. 45.

fournissant à sa génération un modèle de conduite, surtout à travers son personnage Jean-Christophe<sup>22</sup>.

Encore peut-on citer les cas de Marcel Martinet, de Georges Duhamel, ou de Valéry Larbaud, avec qui JRB prend contact en qualité de Directeur de *l'Effort* et dont la collaboration dépasse de loin la fin du périodique. Et même si leur connaissance datait d'autrefois, on ne pourrait pas passer sous silence les rapports avec RMG, tellement fasciné par l'activité de son interlocuteur que cela nourrit, en gros, leur correspondance à l'époque. Autre amitié, même si moins durable et plus difficile : celle née entre JRB et Henri Bachelin et qui a aussi eu ses suites épistolaires. Il faut encore citer Jacques Copeau, à qui JRB s'adresse pour la première fois en novembre 1912, l'invitant, en tant qu'homme de théâtre, à collaborer dans un numéro spécial sur RR, qui n'a pas abouti.

Dans ce sens, bien que *l'Effort* ne se trouve pas au cœur de leur correspondance, il ne faut pas oublier les noms d'André Gide ou de Jacques Rivière, avec qui JRB s'entretient à propos de leur collaboration dans une autre revue, la *NRF*.

La fécondité de ces contacts tient à la condition même de JRB comme « homme de revues ». Il s'agit là d'un moyen qui répond à ses besoins, car il lui permet de confronter ses propres idées avec celles de son temps de façon ponctuelle mais permanente<sup>23</sup>. Bloch y trouve un scénario privilégié pour y livrer ses batailles, surtout à des occasions délicates : pensons au moment de la démobilisation après la première guerre mondiale. Vu les nombreuses critiques portant sur sa volonté de participer à la lutte au front, une fois la guerre finie, il éprouve la nécessité de s'expliquer. Pour ce faire, et malgré le refus de plusieurs périodiques français, il réussit à faire publier sa « Lettre aux Allemands », c'est-à-dire sa confession publique, dans *La Revue politique internationale* chez les Suisses.

Autre avantage, *l'Effort* garantit à son directeur un apprentissage littéraire riche et varié : souvent dans les lettres de ses collaborateurs, on trouve des conseils de lecture, ou les noms de personnalités avec qui il faudrait entrer en contact. RR, de même que RMG, prodiguent de nombreuses indications à ce sujet<sup>24</sup>. Naturellement, il y a aussi l'effet contraire : Bloch lui-même four-

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, pp. 91 – 92.

<sup>23</sup> Nous suivons les thèses de Jacques Julliard lorsqu'il qualifie l'homme de revues de « sociologue de l'instant » (« Le monde des revues au début du siècle » in *Cahiers Georges Sorel*, n° 5, 1987, Paris, p. 3).

<sup>24</sup> Cf. Lettre du 1<sup>er</sup> avril 1911, *Correspondance JRB–RMG in Europe*, n° 413, p. 15.

nit des recommandations aux jeunes écrivains. Il s'entretient avec GD à propos des ouvrages susceptibles de l'intéresser<sup>25</sup> ou bien il lui manifeste un désaccord littéraire à propos de *Dans l'ombre des statues*<sup>26</sup>. MM lui soumet plusieurs fois ses manuscrits pour obtenir un avis lucide. Avec lui et à cause de ses difficultés économiques, on assiste à un flux continu d'échange de livres... Et que dire des observations envoyées à RMG sur *les Thibault*<sup>27</sup> ? Bref, la fondation de *l'Effort* présente Bloch comme un conducteur spirituel de la jeunesse, expression que nous devons à Louis Parrot<sup>28</sup>. Ainsi, tout un réseau s'organise sans avoir d'autre source que la revue elle-même. Réseau qui, loin d'être éphémère, fournit à Bloch des amitiés fidèles et qui entraîne un profond enrichissement pour l'homme.

Côté artiste, les résultats sont plus ambigus. Il est vrai que *l'Effort* permet à son directeur d'exprimer ses idées esthétiques, de manifester son militantisme culturel à l'époque et que de ce point de vue, ses articles deviennent un outil fondamental de sa pensée. Toutefois, la mise en route du périodique se révèle beaucoup plus ardue : il ne suffit pas de produire des contributions. JRB doit chercher des collaborateurs, les contacter, etc., le tout à une période où la communication n'avait pas les facilités de nos jours... Donc, petit à petit, la direction de la revue devient un fardeau d'autant plus pesant qu'elle empêche son rédacteur de poursuivre son activité proprement littéraire. Au début, JRB est plus pris à cause de l'abandon de ses collaborateurs et des difficultés pour remplacer leurs plumes. Si en novembre 1910 il se plaint à RR à cet égard<sup>29</sup>, c'est que la revue, arrivée à son âge adulte, devient une corvée à cause de la copieuse correspondance exigée :

...la mise en train du dernier cahier de *l'Effort* et la préparation des suivants m'ont donné un travail par lequel je me sens véritablement débordé. C'est plus de quinze ou vingt lettres auxquelles j'ai quotidiennement à répondre. Je commence, comme de juste, chaque matin par celles qui m'ennuient. Mais je n'ai pas encore trouvé le moyen d'en épuiser le monceau et d'arriver à celles qui seraient pour moi un plaisir.<sup>30</sup>

---

<sup>25</sup> *Correspondance Jean-Richard Bloch – Georges Duhamel, op. cit.*, p. 39.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>27</sup> René GARGUILO, *La genèse des Thibault*, Paris, Klincksieck, 1974.

<sup>28</sup> Louis PARROT, *L'intelligence en guerre*, Le Castor Astral, 1990, p. 281.

<sup>29</sup> *Deux hommes se rencontrent, op. cit.*, p. 29.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 108. Lettre du 27 février 1912. Un commentaire pareil avait déjà été formulé à RMG en novembre 1911 (*Correspondance JRB–RMG in Europe*, n° 413, Septembre 1963, p. 33).

Une telle entreprise donnait évidemment un retard considérable sur ses ouvrages de création, son « travail privé », qui en ce moment vise surtout à la rédaction de *...et Compagnie*, son premier roman<sup>31</sup>. Tout le long de 1912, JRB se sent débordé par la gestion de la revue, il s'en plaint souvent dans sa correspondance. Il n'est pas impossible de penser que cette circonstance se trouve à l'origine du renouvellement subi par *l'Effort* fin 1912. Du moins, comme il s'en explique à RMG<sup>32</sup> et à RR<sup>33</sup>, JRB s'attend à ce qu'un des effets de ce nouveau départ contribue à le délivrer d'un travail si touffu.

L'ensemble de ces arguments ne cesse de prouver à quel point Bloch reste, malgré tout, l'âme de la revue. A cet égard il institue des rapports « familiers » avec ses lecteurs, soit qu'il leur fait appel pour des décisions importantes touchant le périodique, soit qu'il les invite même à passer à La Mérigote<sup>34</sup>. Les lecteurs avisés s'en rendent bien compte. Sinon comment expliquer la *foi* de MM quand, en 1913, après l'avoir averti du danger que *l'Effort* pourrait devenir une revue juive, il lui avoue :

Si nous faisons *l'Effort* pour faire quelque chose il ne faut pas que *l'Effort* soit considéré dans le monde gendeleltreux comme revue juive. Ne croyez-vous pas ? Bien entendu à moi, Martinet, ça m'est, privément, tout à fait indifférent, et seriez-vous plus juif qu'Abraham et circoncis jusqu'au ventre que je continuerais à vous offrir imprudemment mes écritures. »<sup>35</sup>

Plus explicite encore se révèle RMG. Déjà le 11 novembre 1910, il avait écrit à Bloch : « *l'Effort* semble bien *ton* organe personnel »<sup>36</sup>. Mais s'il y avait une nuance de probabilité dans son affirmation, elle est tout à fait disparue cinq mois après quand il assure : « Car *l'Effort*, c'est toi, et le jour où tu n'y seras plus, ce ne sera rien. Accapare la plus grande part possible de chaque numéro ! »<sup>37</sup>.

---

<sup>31</sup> « Mon roman n°1 avance, du reste, hardiment. Si *l'Effort* ne lui barrait trop fréquemment la route, il serait fini » Lettre à MM du 5 août 1912 (*Correspondance Jean-Richard Bloch – Marcel Martinet, op. cit.*, pp. 10 – 11). – « ...& Cie avance; il serait achevé depuis six mois sans *l'Effort* » (*Correspondance JRB–RMG in Europe*, n° 414, Octobre 1963, p. 64).

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 63. Si avant 1913, *l'Effort libre* n'avait pas de collaborateur régulier, Bloch fait appel à Charles Albert pour entamer un nouveau trajet de la revue qui devenait alors un outil de « civilisation révolutionnaire ».

<sup>33</sup> *Deux hommes se rencontrent, op. cit.*, p. 167.

<sup>34</sup> *L'Effort*, 20, 20 avril 1911, p. 11.

<sup>35</sup> *Correspondance Jean-Richard Bloch – Marcel Martinet, op. cit.*, p. 33.

<sup>36</sup> *Correspondance JRB–RMG in Europe*, n° 413, Septembre 1963, p. 12.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 16. Avis sur lequel il revient au bout d'un mois (*Ibid.*, p. 20).

RMG tombe en admiration devant cet ami capable de mener de front plusieurs entreprises, ce dont lui-même se juge incapable<sup>38</sup>. L'émerveillement est tel que le romancier prend Bloch comme un de ses modèles au moment de la création du protagoniste de *Jean Barois*. Pendant la crise religieuse qu'éprouve ce personnage, bourgeois catholique d'origine, il fonde une revue, *Le Semeur*, afin de communiquer avec les autres. Pour décrire cette expérience, RMG a en tête deux directeurs de revues : Charles Péguy avec *Les Cahiers de la Quinzaine* et JRB avec *l'Effort*. Angels Santa a bien démontré comment, par son idéalisme, Jean Barois se rapproche de Péguy<sup>39</sup>. Toutefois, sa façon d'agir, d'organiser le périodique, d'y travailler, coïncide avec celle de Bloch<sup>40</sup>.

Sans vouloir décortiquer les ressemblances entre la réalité et la fiction, on ne peut nier que pendant la période de *l'Effort*, Bloch vit presque exclusivement pour sa revue y versant et ses forces et une quantité considérable de sa fortune personnelle. Depuis son établissement, il avait conçu cette tâche comme un vrai métier, parfois exténuant mais dont il est difficile de se détacher :

*L'Effort* commence à empiéter d'une façon bien terrible sur ma vie. Cet organisme que j'ai mis au monde s'engraisse de ma seule substance. Le moment viendra bientôt où je devrai me résoudre à le regarder comme un parasite et à le traiter comme tel. Car je reste seul à tout faire. Et tout, c'est vingt ou trente lettres par jour, des écritures de plus en plus compliquées, des étiquettes, sans parler des frais. Seulement, vous concevez que ce ne soit pas sans joie que je voie grandir « cet enfant de mon vœu ». Plus il exige, plus je le redoute, et plus il m'attire.<sup>41</sup>

En tout cas, le fait que RMG prenne Bloch comme point de repère prouve l'emprise que celui-ci exerce sur tout un milieu intellectuel. Les idées qui s'y développent, les « événements » littéraires que la revue héberge<sup>42</sup>, lui assu-

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>39</sup> Angels SANTA, *Las ideas políticas de Roger Martin du Gard a través de su obra*, 2 vol., Tesis inédita, ejemplar mecanografiado, Facultad de Filología, Departamento de Filología Románica (Francés), Barcelona, 1980, p. 95.

<sup>40</sup> « Jean en créant *Le Semeur* s'y jette avec la même passion que Bloch dans *l'Effort*[...] Comme Bloch il y fait tout » (Fonds Martin du Gard: Notes sur *Jean Barois*, Bibliothèque Nationale, Paris, volume VII, p. 36 et p. 337 respectivement. Cité par Angels Santa, *ibid.*, p. 95 et p. 96).

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>42</sup> Un exemple est donné par l'*Anthologie* publiée en décembre 1911–janvier 1912, où sont publiés des textes inédits de Paul Fort, René Arcos, Georges Duhamel, Jules Romains,

rent une place dans l'opinion publique. Bientôt elle passe pour l'organe de la jeunesse révolutionnaire, ce qui permet à ses prosélytes d'espérer des actions précises. En fait foi cette réflexion de RMG suivant laquelle *l'Effort* est le seul moyen digne qui puisse répondre au retentissement provoqué par le livre d'Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*<sup>43</sup>.

Tout en empiétant sur les projets personnels de l'écrivain, le périodique n'en devient pas moins le chantier où s'élabore une partie de son œuvre. *Primo*, Bloch y publie *Le Vieux des Routes*, *Le Tacot*, *L'irruption de nouveaux dieux* – qui font presque la totalité de son premier livre de contes – et *Les chasses de Renaut*, repris dans son deuxième recueil. *Secundo*, les articles écrits pour *l'Effort*, sans tenir compte des rubriques régulières, ont été pour la plupart réunis dans *Carnaval est mort. Premiers essais pour mieux comprendre mon temps*, inaugurant ainsi toute une série composée de quatre volumes. Certes, au moment de bâtir ce premier ensemble, Bloch opère quelques remaniements sans grande importance : des changements de titres (« Réformes orthographiques nécessaires » devient « Ortografe » [sic], « Un théâtre en bois » donne « Paul Hervieu »), des regroupements (« Robes Noires » et « Henri Bachelin » cohabitent dans « Henri Bachelin »), des extraits (« Selon ma loi » (1.7.1911) reste « D'une critique fondée sur la méconnaissance des Écoles, et où il est question incidemment de Descartes et de Pascal »), parfois il existe même des erreurs dans la date marquée (c'est le cas de « Jules Romains à l'Odéon »). Dans ce nouveau volume, Bloch ajoute un article à propos du futurisme, écrit pendant son séjour à Florence, et donc contemporain de la publication de la revue, ainsi qu'un appendice intitulé « Ce qu'a été *l'Effort libre* ». Son avant-propos avertit le lecteur du fait que l'ouvrage se compose des articles publiés dans la revue, il résume l'esprit de sa publication et renouvelle sa foi dans les rapports entre art et civilisation pour atteindre le principe révolutionnaire. Enfin la dédicace du livre s'adresse à tous ceux qui, en 1913, étaient devenus membres de la direction de *l'Effort*. Bref, le titre même met en évidence l'héritage reçu du périodique.

Dans la lettre du 4 juin 1932 à Jean Paulhan, JRB lui apprend le projet d'écrire un cycle qui compléterait son roman *Sybilla* et qui poursuivrait un idéal nouveau, commun à toute la société, et dont les personnages du cycle seraient les promoteurs. Et il ajoute : « Quant aux livres d'essais, [...] ils

---

Marcel Martinet, André Spire..., et qui devient une sorte de manifeste représentant la « pureté artistique et morale » prônée par JRB.

<sup>43</sup> *Correspondance JRB – RMG in Europe*, n° 414, Octobre 1963, p. 66. Lettre du 8 mars 1913.

appartiennent strictement au cycle. Ils en sont l'avant-garde, et les partrouilles de couverture. » Ce genre est donc envisagé par l'écrivain comme un moyen de s'expliquer préalable à l'écriture de la fiction, comme une chaire lui permettant de prôner les bases de son propre art. *L'Effort* ne fait, de ce point de vue, qu'inaugurer un objectif essentiel pour lui et que le sous-titre de ses essais traduit avec éloquence : connaître [s]on temps. JRB conçoit une unité essentielle entre la partie théorique et la partie fictionnelle de son œuvre, comme en témoigne le fait que, face à l'étonnement de RMG quant à la dissemblance entre ses productions, Bloch argumente qu'il ne faut pas juger les ouvrages séparément. Il envisage à ce propos de bâtir un *magnum opus* dont le dessein voudrait souligner la continuité entre « les apparences souvent contradictoires des œuvres isolées. »<sup>44</sup> Par ses propos, Bloch coïncide avec l'image de l'homme d'idées dépeinte par la critique de l'époque<sup>45</sup>. La revue lui permet, donc, de mener deux entreprises de front : c'est là qu'il peut formuler ses revendications morales et idéologiques, en même temps que les arguments démontrant ses théories.

Enfin, on peut déceler une question formelle qui permet à JRB de faire la navette entre les périodiques et l'essai. Ce genre-ci est celui de l'argumentation. Il permet de réfléchir sur un sujet sans la prétention de l'épuiser totalement. Or, il ne faut pas oublier qu'un des défauts constatés par certains lecteurs de *l'Effort* était celui de la simplification des idées publiées. D'un côté, RR l'attribuait à l'exigence de brièveté imposée par la revue. D'un autre côté, RMG mettait le doigt sur la plaie lorsqu'il accusait son interlocuteur de fausser l'analyse de la réalité à force de la réduire<sup>46</sup>.

En plus, l'essai, par son caractère subjectif, permettait de garder ce ton personnel qui avait marqué *l'Effort* de l'empreinte de JRB. Dans l'essai, tout tourne autour du *moi*, et d'ailleurs, chez Bloch, cette omniprésence plane depuis le sous-titre même. Par là, ce genre fournit à l'écrivain la possibilité de maintenir un dialogue avec le lecteur, de lui montrer l'évolution de sa propre pensée au fur et à mesure qu'elle se développe sans que les contradictions impliquent un grand obstacle.

Bref, à notre avis, l'expérience de *l'Effort* imprime un sceau indéniable sur l'existence intellectuelle et physique de son directeur. Il ne faut pas ou-

<sup>44</sup> *Correspondance JRB-RMG in Europe*, n° 413, Septembre 1963, p. 34.

<sup>45</sup> « L'homme d'idées [est], plus encore qu'un autre, un homme qui ne peut pas tout dire à la fois, se complète et s'éclaire en avançant et on ne le possède que quand on l'a lu tout entier » (Émile FAGUET, *L'art de lire*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 15).

<sup>46</sup> *Correspondance JRB-RMG in Europe*, n° 413, Septembre 1963, pp. 28 – 29.

blier que Bloch reste un homme de revues pendant toute sa vie : qui pourrait oublier sa verve polémique des « Commentaires » dans *Europe* ? Même si, après la guerre de 1914, il ne peut plus entretenir son périodique, ses contributions dans l'univers des revues se prolongent et les volumes d'essais se succèdent. Bien que le passage du temps finisse par refroidir ses velléités révolutionnaires annoncées dans *l'Effort*, son désir d'aboutir à un art au service de toute une société nouvelle est resté intact le long de son œuvre... et de sa vie.

Sándor Kiss — Franciska Skutta

---

## NÉCESSITÉ DU LANGAGE POÉTIQUE

### A PROPOS D'UN ESSAI DE JEAN-RICHARD BLOCH

Jean-Richard Bloch ne cesse d'impressionner ses lecteurs par la diversité de son oeuvre, cela est un lieu commun pour ceux qui connaissent et reconnaissent les multiples facettes du talent de l'écrivain. Mais cet homme, à la fois romancier, nouvelliste, poète, dramaturge, traducteur, essayiste, historien, reporter, journaliste, critique musical et même épistolier infatigable, nous surprend encore par une « importante étude technique »<sup>1</sup> qui montre sa passion – une passion perspicace, si l'on peut dire – pour des questions de langage. Ce texte, qui résume ses réflexions linguistiques et poétiques, et que nous nous proposons de présenter ici, a paru sous le titre « Langage d'utilité, langage poétique », dans le tome XVI (« Arts et Littératures dans la société contemporaine I ») de l'*Encyclopédie Française*<sup>2</sup>, où l'auteur a, par ailleurs, également publié l'article « Le XIX<sup>e</sup> siècle ». Or, une encyclopédie ne se lisant pas comme un roman, ces textes seraient probablement restés dans l'ombre, si la rédaction du *Bulletin de l'Association Études Jean-Richard Bloch* n'avait pas eu l'heureuse initiative d'« exhumer [ces] deux articles méconnus », pour employer l'expression de Catherine FHIMA<sup>3</sup>, et de les reproduire soixante-cinq ans après leur parution.

---

<sup>1</sup> Jean ALBERTINI, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ?*, Paris, Éditions Sociales, 1981, 335.

<sup>2</sup> Publiée sous la direction générale de Lucien FEBVRE, Comité de l'Encyclopédie Française Éditeur, Paris, Librairie Larousse, tome XVI, 1935, pages 16.50 – 8 à 16.50 – 16 (pour l'essai de Jean-Richard Bloch).

<sup>3</sup> *Bulletin* no. 8, Automne 2000, 23. – Pour toutes références à l'article « Langage d'utilité, langage poétique », nous avons préféré la pagination plus simple du *Bulletin* (pp.

« Langage d'utilité, langage poétique » – ce titre peut sembler étrange pour une entrée d'encyclopédie, normalement introduite par une étiquette plus concise et plus neutre, mais par là même, il reflète bien l'esprit original de l'*Encyclopédie Française*, dont l'organisation – au sens fort du terme – évite tout ordre mécanique (alphabétique, chronologique, etc.), en faveur d'un arrangement autour des grands thèmes de la civilisation de l'humanité. Premier volet de l'étude complexe du thème « arts et littératures », le tome XVI – réalisé sous la direction de Pierre ABRAHAM<sup>4</sup> – met au centre les deux participants d'un processus social que l'on pourrait désigner comme « échange » ou « dialogue »<sup>5</sup> : en effet, le volume se divise en deux parties, intitulées respectivement « L'ouvrier » et « L'utilisateur », c'est-à-dire l'artiste producteur et le public récepteur, tandis que les sections, les chapitres et les paragraphes gravitent autour de ces deux pôles, présentant d'abord les matériaux et les techniques spatio-temporels de l'ouvrier, ensuite les besoins collectifs et individuels de l'utilisateur.

Dans la hiérarchie soigneusement construite de ces divisions, la place de l'essai de Jean-Richard Bloch est d'emblée significative : il constitue notamment le quatrième et dernier paragraphe du Chapitre III (« Le langage »), lui-même se trouvant dans la Section B (« Les techniques du temps ») de la Première partie (« L'ouvrier : ses matériaux, ses techniques »). Autrement dit, le problème du langage poétique sera posé avant tout dans la perspective de l'énonciateur – l'« ouvrier » –, et sera étudié en corrélation avec certaines autres « techniques du temps », comme le chant ou la danse, pour ne citer que ces deux activités ancestrales de l'homme, si proches de la parole rythmée. Enfin, quant au contexte immédiat de l'essai, le Chapitre III présente uniquement l'aspect sonore du langage, mettant en relief les jeux de la mélodie et du rythme, comme pour préparer le lecteur à mieux saisir l'étude de Jean-Richard Bloch, qui clôt tous ces développements du chapitre et qui « tente de discriminer les zones d'affectation du *langage d'utilité* et du *langage poétique*, avec les caractéristiques spéciales de chacune d'elles et les problèmes qu'elles posent aujourd'hui ».<sup>6</sup>

---

31 – 44), ce dernier étant en même temps plus aisément accessible et plus facile à manier que l'*Encyclopédie*.

<sup>4</sup> Directeur également du tome XVII : « Arts et Littératures dans la société contemporaine II », 1936.

<sup>5</sup> Le terme apparaît effectivement dans le titre de la troisième et dernière partie des « Arts et Littératures » : « Le dialogue entre l'ouvrier et l'utilisateur », tome XVII.

<sup>6</sup> Paroles introductrices de Pierre ABRAHAM au Chapitre III (« Le langage »), p. 16.50 – 1. – Pour l'étude d'autres aspects, plus proprement linguistiques, du langage, cf. surtout la 2<sup>e</sup> partie (« Le langage ») du tome I : « L'outillage mental : Pensée, Langage, Mathématique »

Ce qui permet à Jean-Richard Bloch une véritable réflexion sur le langage, c'est d'abord l'« isolement » de l'objet ou, si l'on veut, sa « thématization » : pour prendre la mesure de l'intervention de l'artiste, il faut considérer le langage à l'état « brut », comme une matière première, avec tous ses caractères héréditaires et toutes ses formules « préalables ». Ce dernier terme fournit en effet la clé pour l'interprétation de la phrase où Bloch parle des « désespoirs » de l'écrivain, contraint de travailler avec des matériaux qu'il n'a pas choisis : il s'agit de « la nécessité d'employer [...] des éléments déjà nantis de signification préalable, et d'une signification roide, indiscreète, impérative, à la fois plate et laborieuse » (41). Avant de considérer les éléments d'une langue dans leur fonctionnement littéraire, il est donc bien nécessaire de les regarder tels qu'ils sont fixés par la convention sociale, comme quelque chose qui a été reçu de dehors – les « mots de la tribu », selon la formule bien connue de Mallarmé, ou « les mots des autres »<sup>7</sup>, comme on le dira encore plus tard.<sup>8</sup>

Néanmoins, il ne s'agit pas ici d'aborder le fonctionnement du réseau d'oppositions significatives, qui constitue, selon Saussure et ses disciples, l'essence même de la langue, ni de poser la question de la « mutabilité » du signe<sup>9</sup>, pour mieux cerner la nature de celui-ci. Le dynamisme qui est en jeu n'est pas celui de la diachronie « ordinaire », terme par lequel on désigne les transformations du système linguistique, avec tout ce qu'elles comportent d'adaptation communicative et de rééquilibrage. Bloch veut saisir le langage dans sa *genèse* – dans son ontogenèse, voire dans sa « phylogenèse », même s'il est obligé de reconnaître, avec tous ceux qui ont cédé à la tentation de réfléchir sur les origines du langage, que « nous demeurons encore interdits

---

(publication dirigée par Abel REY – Antoine MEILLET – Paul Montel, 1937), où il est question de structures et de typologies linguistiques, de l'alphabet, ainsi que des rapports entre langage et logique (pp. 1.30 – 3 à 1.48 – 8).

<sup>7</sup> « je suis en mots, je suis fait de mots, des mots des autres » (Samuel BECKETT, *L'innommable*, 1953, cité d'après la coll. 10/18, Paris, 1972, 148).

<sup>8</sup> Nous pouvons citer la formulation de Joseph VENDRYES, sans doute familière à Bloch : « une langue est la forme linguistique idéale qui s'impose à tous les individus d'un même groupe social » (*Le langage : Introduction linguistique à l'histoire* [1923], Paris, Albin Michel, 1968, 269) ; rappelons également la définition plus explicite de Ferdinand de Saussure, bien ancrée dans la sociologie de son temps : « [la langue] est la partie sociale du langage, extérieure à l'individu, qui à lui seul ne peut ni la créer ni la modifier ; elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres de la communauté » (*Cours de linguistique générale* [1916], Paris, Payot, 1972, 31). – Il est intéressant de noter par ailleurs que Joseph Vendryes était membre du Comité de Direction de l'*Encyclopédie Française*.

<sup>9</sup> « Immutabilité et mutabilité du signe », chapitre du *Cours de linguistique générale*, 104 – 113.

devant les mouvements élémentaires de l'esprit comme devant ceux de la matière sensibilisée par la vie » (31). N'importe : ces origines le fascinent, et il ne voudrait pas les séparer de celles du chant et de la musique ; mais qui dit musique, dit magie et *incantation* : aujourd'hui encore, affirme-t-il, certaines formes du langage – « le parler du sauvage, celui des vagabonds » – conduisent jusqu'à nous « les eaux souterraines, les mythes originels » (36). C'est pour la même raison qu'au début de l'essai, Bloch développe le thème de l'« apparition du langage » chez l'enfant. Notons tout de suite que dans un accord parfait avec la « psycholinguistique » de son temps, il résume l'affleurement des structures syntaxiques fondamentales comme l'émancipation de l'abstrait (c'est-à-dire du langage) par rapport au concret (le geste) : « Dès que l'activité intellectuelle du petit d'homme se sera perfectionnée, [...] la phrase rythmique n'entraînera pas forcément le geste correspondant, mais l'idée du geste » (32). Dans son *Essai* magistral, Albert SECHEHAYE, en s'exprimant d'une manière plus technique, ne dit pas autre chose : « Le terme sujet [...] en tant qu'il est un appoint apporté aux circonstances et aux autres éléments extralinguistiques, est par là même un commencement de libération à l'égard des circonstances ».<sup>10</sup>

Ainsi, dès l'abord, Jean-Richard Bloch aura formulé les conditions dans lesquelles le langage se prête à une étude objective, mais, dans les cadres de la même argumentation, il se sera déjà permis de signaler à l'attention du lecteur ce qui, dans cette étude, se rattache à l'évolution de l'individu. Or, ce premier « chapitre » de l'essai, « Le problème des origines », débouche sur l'idée que le développement linguistique de l'enfant conduit à une dualité essentielle. En effet, au fur et à mesure que la mise en oeuvre des structures de la langue se libère de l'emprise des données concrètes immédiates, apparaîtra une virtualité double, qui se résume d'abord par cette formule quelque peu énigmatique : « Un système abstrait est en voie de se former. Les conditions préalables à toute création artistique sont réalisées » (33). La juxtaposition de ces deux phrases annonce la pensée qui occupera l'auteur dans le reste de l'essai : l'abstraction linguistique recèle la possibilité de la poésie. Citons le dernier paragraphe du « chapitre » : « Voilà le langage bifurquant, dès son origine, dans une double direction, l'une d'utilité externe, l'autre d'utilité interne [...] L'une servira à la communication entre humains, l'autre au lyrisme » (33).

---

<sup>10</sup> Les circonstances étant représentées, dans les réactions enfantines, précisément par des gestes (*Essai sur la structure logique de la phrase* [1926], Paris, Édouard Champion, 1950, 28).

Nous tenons là un premier énoncé de la dualité<sup>11</sup> qui se cache, pour Jean-Richard Bloch, au fond du langage et qui le constitue même, en un sens, tout entier. A ce stade, la distance entre les pôles paraît encore infranchissable et l'opposition entre eux irréductible. Effectivement, n'est-il pas dangereux pour l'argumentation de mettre sur un pied d'égalité la communication, pour ainsi dire, ordinaire et l'expression poétique où le langage apparaît comme détourné de son usage véritable et donne, selon les termes mêmes de l'auteur, « l'impression d'un jeu gratuit » (33) ? Cependant – comme s'il voulait écarter d'emblée une objection – l'auteur rapproche imperceptiblement les deux pôles dès le début du « chapitre » suivant (intitulé précisément « Les deux types de langage »). En effet, il décrit leur contenu comme suit : « le discours intérieur (qu'on appellera, selon les cas et les préférences, magique, mystique, lyrique, prélogique, illogique ou surréel), et le discours extérieur (qui se subordonne plus ou moins aux lois de causalité) » (34), pour montrer que la frontière entre ces deux discours n'est pas étanche, et que l'unité originelle du langage demeure perceptible malgré leur séparation : c'est que le « prélogique » reste reconnaissable au fond du « logique » ou du « causal » dans toute une gamme des variétés du langage, comme la trace d'une démarche mentale archaïque, qui n'a pas été entièrement recouverte par la pensée rationnelle, « conquête de fraîche date ». A l'intérieur de cette dualité, décrite et illustrée maintenant d'une manière très concrète, l'auteur s'attachera au pôle intérieur et prélogique, c'est-à-dire poétique, dont il dira le caractère fondamental, les vertus – et la gloire.

Une image « primitive » du monde, sans restructuration rationnelle en quelque sorte, continue à jouer un rôle fondamental, pour Jean-Richard Bloch, jusque dans la dimension grammaticale du langage, réputée pourtant la plus abstraite de toutes. L'exemple choisi est le verbe, plus précisément deux de ses catégories (par ailleurs étroitement solidaires) : le temps et l'aspect. Ce qui intéresse ici l'auteur, ce sont, bien entendu, les distorsions que les langues font subir à l'image d'un ordre de successions uniforme : dire si une action est déjà achevée ou est encore en cours, autrement dit,

---

<sup>11</sup> Indiquée déjà pourtant par le titre : *Langage d'utilité, langage poétique*. – Un intéressant parallélisme s'impose à ce propos avec la distinction entre *langue quotidienne* et *langue poétique*, établie dès 1916 par L. Yakoubinski et adoptée par les Formalistes russes. C'est là un cas d'une convergence d'idées plutôt que d'une filiation directe, car les travaux des Formalistes ne devaient être connus en France que bien plus tard. Cf. Boris EIKHENBAUM, « La théorie de la 'méthode formelle' » [1925], in *Théorie de la littérature. Textes des Formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan TODOROV*, Paris, Seuil, 1965 (Coll. « Tel Quel »), 38 – 39.

ajouter à la notation temporelle la marque d'une expérience plus immédiate<sup>12</sup> – n'est-ce pas maintenir l'expression linguistique dans une sphère de variété concrète, au lieu de la faire couler dans les moules de l'abstraction, aux compartiments trop uniformes et trop rigides ? Un autre écart, plus visible encore, par rapport à un ordre purement logique, c'est naturellement la forme que revêt, dans des langues très diverses, le « futur » du verbe – une forme que les grammaires appellent périphrastique et qui peut ne pas offrir de parallélisme avec le présent et le passé, temps verbaux constitués ordinairement d'un seul bloc. Et l'auteur, qui mentionne l'exemple du futur allemand et du futur anglais, ne manque pas de citer sa source, VENDRYES, qui se sert du même exemple pour illustrer le fonctionnement du « langage affectif ».<sup>13</sup> Certaines distinctions grammaticales insolites que Jean-Richard Bloch, guidé surtout par LÉVY-BRUHL<sup>14</sup>, découvre dans des langues indiennes d'Amérique, sont également mises sur le compte du *concret* et enregistrées comme les marques d'une « prolixité », comparable, par son caractère prélogique, à la prolixité créatrice de tous ceux qui, dans notre monde moderne, développé et visiblement étroit, passent pour des « irréguliers ».

A la fin d'un essai qui fait date dans l'histoire de la sémantique, Uriel WEINREICH, en scrutant les rapports entre langage et logique, est prêt à admettre la part d'illogisme contenue dans la structure linguistique et les traits asymétriques que l'on y relève nécessairement. Sans doute le point de vue de la description avait-il beaucoup changé entre les années 1930 et 1960, avec la propagation du principe structural impliquant la solidarité entre les différentes composantes d'une langue ; mais les meilleurs auteurs – et c'est le cas

---

<sup>12</sup> *Aspect* : « catégorie grammaticale qui exprime la représentation que se fait le sujet parlant du procès exprimé par le verbe » (Jean DUBOIS *et al.*, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1991, s. v.). Les réflexions de Bloch à ce sujet se nourrissent sans doute de ses échanges avec le linguiste Antoine Meillet, qu'il cite à plusieurs reprises (pour l'aspect notamment, il s'agit d'un article de 1920 : « Sur les caractères du verbe », repris par la suite dans Antoine MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, Édouard Champion, 1948, 185). Cf. aussi Haruo TAKAHASHI, « Jean-Richard Bloch et le débat sur le haïkaï français », in *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, publié par Annie ANGREMY et Michel TREBITSCH, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, 109.

<sup>13</sup> « Le fait que le futur s'exprime par des formes si variées et si fréquemment renouvelées prouve que ce 'temps' contient une large part d'affectivité » (*Le langage, op. cit.*, 172, cité dans l'article de Bloch, 35). Il n'est pas sans intérêt de rappeler que le concept de l'affectivité commençait à jouer, à l'époque, un rôle important dans l'explication des changements linguistiques, en rapport, par exemple, avec la formation du futur en français et dans les autres langues romanes.

<sup>14</sup> Cf. Lucien LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, 1912, 153.

de WEINREICH – ont continué à insister sur la *variété* de ces composantes solidaires, variété qui rend possible des corrélations inattendues et la modification momentanée du code en vue d'un effet esthétique.<sup>15</sup> Bloch, lui, part à la recherche de l'origine de ce caractère multiforme du langage, et il découvre la clé infaillible du mystère en la survie du prélogique, source d'une « sève créatrice » sans cesse renouvelée. Cependant, dès qu'il a observé que « les artistes recueillent avec empressement ces lents discours qui semblent [...] découler des origines » (36), sa perspective s'élargira singulièrement : désormais, il pense à pénétrer dans la profondeur même du langage, dont la surface – c'est-à-dire l'aspect apparaissant dans la communication quotidienne – lui semble usée, sans surprise et, pour tout dire, ennuyeuse. Inspiré par ALAIN<sup>16</sup>, Jean-Richard Bloch veut donc « réveiller » le langage, en le faisant bénéficier en quelque sorte de ses propres ressources profondes. C'est que les langues permettent de remonter, à travers leur constitution interne, vers l'origine des éléments qui les composent – et il ne s'agit pas maintenant d'une étude étymologique savamment documentée, mais de l'intuition qui révèle le sens profond d'une métaphore et qui est sensible à la force magique de la parole ancestrale. Au-delà de toute usure, malgré toutes les répétitions mécaniques qui déparent la « langue commune », il reste une sorte de discours qui est « incantation » (36) ou, si l'on veut, enchantement, chant. Voilà comment la poésie se nourrit de l'essence même du langage et comment elle se manifeste par les actes linguistiques créateurs de tous ceux – « sauvages », « vagabonds », « irréguliers » – qui, sans le savoir, conservent pour nous quelque chose « des plus profondes réserves spirituelles de l'espèce » (36).<sup>17</sup>

---

<sup>15</sup> Uriel WEINREICH, « On the Semantic Structure of Language », in Joseph H. GREENBERG (ed.), *Universals of Language*, Cambridge, Massachusetts, The M.I.T. Press, 1966, 142 – 216.

<sup>16</sup> Bloch se réfère plusieurs fois dans l'essai aux *Propos de littérature* d'Alain, parus en volume en 1933. L'idée d'un langage devenu mécanique, dont il faut briser l'ennui, provient d'un de ces *Propos*, v. dans l'édition de la Pléiade : ALAIN, *Propos*, Paris, Gallimard, tome II, 1970, 778.

<sup>17</sup> Même en l'absence de références explicites sur ce point, il est clair que dans son approche du langage poétique, Jean-Richard Bloch s'inscrit dans un courant de pensée bien identifiable dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle : beaucoup de linguistes et de philologues ont postulé, à cette époque, un rapport direct entre la vie culturelle (sociale ou individuelle) et l'évolution du langage. C'est sans doute Benedetto CROCE qui est allé le plus loin dans ce sens, en identifiant, dans quelques-uns de ses écrits, acte de communication linguistique et acte de communication artistique (comme il le rappelle lui-même plus tard : « aver fatto consistere la natura del linguaggio nell'atto estetico o espressivo dello spirito umano », *Letture di poeti e riflessioni sulla teoria e la critica della poesia*, Bari, Laterza, 1950, 255).

Les observations concernant « Le problème des origines » (31 – 33) et « Les deux types de langage » (33 – 36) ont servi, pour ainsi dire, de prélude au développement du motif fondamental de l'essai, c'est-à-dire au troisième et dernier « chapitre » : « Le langage poétique » (37 – 44). Le lecteur n'avait bien sûr pas de doute, depuis le début, que la présentation du langage en tant que système de signes et moyen de communication, détails techniques compris, ne servait ici qu'à annoncer, musicalement parlant, un thème unique, avec sa large gamme de variations : l'intention est claire dès que se trouvent placés côte à côte deux petits textes (33) – deux échantillons de français, pourrions-nous dire, en gardant soigneusement la perspective de la linguistique –, appelés à illustrer les deux emplois du langage opposés par le titre. Les exemples choisis parlent avec la force de l'évidence : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles » – langage d'utilité ; « un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie »<sup>18</sup> – langage poétique. Et pourtant, les commentateurs (mais leur tâche consiste précisément à commenter) ne peuvent s'empêcher de relever que la première phrase n'appartient pas moins au corpus de la littérature française que la seconde – en plus, elle fait revivre une scène où le langage parle du langage (notamment de la différence entre vers et prose, comme Bloch le fera bientôt à la fin de son essai) ; et que la deuxième phrase<sup>19</sup> représente un dépassement du poème par le poème, dans le sens de l'action. La phrase de Molière et la phrase de Rimbaud constituent, certes, deux échantillons du français littéraire, mais leur présence à la fin du « chapitre » d'introduction laisse prévoir, au-delà des différences lexico-sémantiques qui sont intuitivement claires, tout un réseau de problèmes liés à la fonction de la littérature dans la société ou (si l'on veut s'en tenir aux termes de la linguistique) à la valeur pragmatique du texte littéraire.

Car il s'agit bien de cela : quel est donc ce type d'action, ce *poiein*, accompli par le poète à l'aide du langage, auquel il rend sa fraîcheur et sa vitalité originelles ? En recensant les différentes réponses qui s'articulent chez Bloch autour de cette question centrale, insistons d'abord sur la rigueur intellectuelle de l'argumentation : même dans ce « chapitre » conclusif de l'essai, qui doit déboucher sur la raison d'être de la littérature, l'auteur s'en tient à son point de départ, et veut convaincre d'abord de la nécessité d'un *langage* poétique, rival du langage scientifique moderne qui ne cesse de se

---

<sup>18</sup> Rimbaud : *A une raison* (dans *Illuminations*).

<sup>19</sup> Cette phrase liminaire du texte de Rimbaud est suivie par « Un pas de toi c'est la levée des nouveaux hommes et leur en marche ». Cf. les notes de Suzanne BERNARD, dans *Oeuvres de Rimbaud*, Paris, Classiques Garnier, 1960, 492 – 493.

perfectionner. Ici aussi, Bloch nous livre les étapes de sa réflexion et se demande d'abord si la poésie est un pis-aller, phénomène marginal voué à se rétrécir, voire à disparaître au fur et à mesure que la science étend son royaume sur les territoires qui semblaient inaccessibles à ses catégories exactes et à son langage précis. La réponse n'est pas simplement « non » : par un soudain renversement de la perspective, la recherche ne portera plus sur les traits irrationnels des langues, qui permettent l'écart poétique, mais sur la fonction vitale dont cet écart s'acquitte dans la connaissance du secret, de l'« obscur », du « monde de la non-apparence » (39). Avant de parler du processus même de la création littéraire, il faut en affirmer la nécessité<sup>20</sup> : il n'y a que le langage poétique qui puisse « délivrer » l'homme, en le réconciliant « avec le monde hostile et avec lui-même plus ennemi encore » (40). Les deux langages, l'utilitaire et le poétique, loin de s'exclure, s'entraident, et leur coexistence met la pensée critique à l'épreuve : comment « enserrer dans une définition le prodige inconcevable et pourtant perpétuel du langage affectif, de la communication lyrique » (39) ?

On ne sera pas surpris de voir Jean-Richard Bloch revenir, sur ce point, à des analyses concrètes, voire à des détails techniques, et cela sous la forme d'une investigation double, qui portera à la fois sur les développements récents de la poésie et sur un choix stylistique fondamental : vers ou prose, cette dernière relevant ici, bien entendu, du langage poétique (« la prose telle que nous l'entendons est l'affleurement d'un poème intérieur », 42). Le texte de Bloch et les citations qui l'accompagnent indiquent clairement les rencontres décisives qu'il a eues avec les poètes de la modernité – depuis les romantiques qui « nous ont révélé des secrets dont l'humanité n'avait plus entendu parler depuis longtemps » (39) – ; toutefois, le créateur dont l'oeuvre servira de point de départ pour la réflexion finale de l'essai, créateur fascinant et incitant pourtant à la contradiction, c'est Paul Valéry, qui exige pour le langage de la poésie une place comparable à celle de la musique et de l'architecture.<sup>21</sup> Cette redoutable exigence, Bloch la regarde en face tranquillement, avec sa perspicacité habituelle, tout d'abord parce qu'elle lui permet de revenir à la réflexion concernant les origines du langage poétique : l'entreprise de Valéry ne se fonde-t-elle pas, comme toute poésie digne de ce

---

<sup>20</sup> On pensera ici à l'« Avant-propos » de Paul VALÉRY en tête du tome XVI de l'*Encyclopédie* : l'invention de l'art confère aux « sensations inutiles » de l'individu « une sorte d'utilité », et à ses « actes arbitraires », « une sorte de nécessité » (p. 16.04 – 3).

<sup>21</sup> Bloch se réfère ici au dialogue *Eupalinos ou l'Architecte*, paru en 1923. Pour le passage en question, v. Paul VALÉRY, *Oeuvres*, Coll. de la Pléiade, Paris, Gallimard, tome II, 1960, 105.

nom, sur l'« incantation primitive » et la « pensée prélogique », alliées, il est vrai, à la « méditation rationnelle » ? C'est cette dernière qui, paradoxalement, poussera Valéry vers la dangereuse tentative d'assimiler la création poétique à la création musicale et vers l'élaboration d'un langage qui « n'exprime plus les êtres de ce monde mais seulement ses formes et ses lois » (42). Tout en reconnaissant que le poème se sert de « signes presque abstraits, à tout le moins détournés du commun usage » (42), Bloch réserve son jugement pour la fin de l'essai, parce que c'est ici qu'il veut envisager d'abord les modes d'organisation du matériel linguistique mis en oeuvre par la littérature : le vers et la prose. Il s'agit bien de langage et de matériel, car la question posée est celle-ci : qu'est-ce qui arrive exactement aux signes lorsqu'ils sont, en apparence, condamnés à rester des signes ordinaires – dépourvus du privilège que confère la musique du vers – et aspirent néanmoins au « dépassement » (43) de leur rôle quotidien passager, au dépassement aussi de la « causalité » qui les tient asservis dans l'usage ordinaire du langage ? En quoi consiste l'art de la prose ?<sup>22</sup> On est frappé par le titre du sous-chapitre : « Les rythmes de la prose » (42). En effet, pour ce qui concerne le comportement linguistique des signes qui formeront la prose artistique – et qui ne deviendront donc pas « hermétiques » ni « détournés de l'ordre et du rangement habituels » (43) –, ils pourront ouvrir de nouveaux horizons de la signification au prix d'une certaine « disposition » : « les chaînes cachées d'intentions, les ligatures, les relations de sens, les rebondissements, les rappels, les échos » (43) constituent les différents aspects de cet arrangement, offerts ici au lecteur sous la forme d'un condensé de « stylistique structurale » avant la lettre.<sup>23</sup> Dans la prose, le « dépassement »

---

<sup>22</sup> Ici encore, une discrète réserve sera formulée vis-à-vis des idées de Valéry, à qui il est arrivé d'opposer « prose » et « poésie » de manière radicale : la première est « périssable », alors que la seconde, « analogue à l'univers des sons » de la musique, est une « forme » destinée à durer en tant que forme, c'est-à-dire « univers de relations réciproques ». Bloch cite différents passages d'« Au sujet du *Cimetière marin* », commentaire de Valéry pour son propre poème (1933), repris dans l'édition de la Pléiade, tome I, 1957, cf. les pp. 1501 – 1504. Notons que Valéry a pu exprimer à ce sujet des opinions plus nuancées, où la polarité de l'opposition s'estompe ; c'est le cas notamment dans son « Hommage à Marcel Proust » (publié en 1923), où il reconnaît « l'activité propre du tissu même » du texte proustien, en plaçant le romancier de la *Recherche* parmi les grands prosateurs, qui « dessinent d'une seule phrase tout le corps d'une pensée achevée ». Cf. les pp. 772 – 774 de la même édition.

<sup>23</sup> Rappelons que quelques décennies plus tard, en 1960, Roman Jakobson devait proposer sa célèbre formule : « La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison » (« Linguistique et poétique », in Roman JAKOBSON, *Essais de linguistique générale*, traduits par Nicolas RUWET, Paris, Minuit, 1963, 220). La solution que préconise Jean-Richard Bloch met déjà en valeur les diverses formes de la *répé-*

des données primitives du langage supposera une subtilité qui n'a été donnée qu'aux plus grands ; et le problème du langage poétique – « créer le charme en dépit du sens » (41) – se pose ici de la manière la plus aiguë. Grâce à ses « rythmes », à son dessin intérieur dont dépendent la place et la valeur des éléments particuliers, le roman – guetté pourtant par le piège de la facilité et de la platitude – pourra apparaître, « par sa complexité intime », comme « peut-être la plus secrète de toutes les poésies » (43).

Toute cette virtualité rédemptrice cachée au fond du langage – la possibilité de la littérature – peut-elle vraiment atteindre les humains ? Prenant ses origines dans l'évolution naturelle du langage enfantin, pourra-t-elle s'épanouir en un discours où la civilisation, peut-être menacée, puisera une force et une volonté neuves ? Dans les dernières interrogations de l'essai, Jean-Richard Bloch – en se replaçant soudain, pour un instant fugitif, mais d'autant plus significatif, dans le contexte de son temps – repense à la tradition hermétique de la poésie et, du même coup, à la différence des deux langages qu'il a lui-même postulée. Langage humain, certes, dédoublé, et pourtant unique, qui s'adresse toujours à l'homme, en lui parlant de l'homme : ses deux versants, langage d'utilité et langage poétique, ne devraient-ils pas être rapprochés, pour que la poésie ne manque pas d'air vivifiant<sup>24</sup>, et que par elle l'homme, habitant désormais d'un monde « aux teintes assombries » (44), réapprenne à agir ? L'auteur, qui, en technicien, préconisait le dépassement de l'intelligence, nous parle maintenant, au bout d'une argumentation complexe d'une très grande beauté, en *humaniste*, et imagine une poésie à la mesure de l'homme, en harmonie avec les autres facultés humaines. Or c'est là une véritable profession de foi d'un écrivain, qui – pour citer Tivadar Gorilovics – était en même temps un « témoin attentif, passionné et à bien des égards représentatif d'un demi-siècle d'histoire contemporaine ».<sup>25</sup>

---

*tition* des traits linguistiques, dessinant les nombreuses variétés de l'*équivalence* syntagmatique.

<sup>24</sup> Jean-Richard Bloch manifeste ici son accord avec Marcel RAYMOND, auteur « d'un livre tout plein d'un amour profond de la poésie » (43). Il s'agit de l'ouvrage intitulé *De Baudelaire au surréalisme*, Paris, Corrêa, 1933 ; les citations de Bloch proviennent du dernier chapitre, « Le mythe moderne de la poésie », cf. notamment les pp. 400 – 403.

<sup>25</sup> *Jean-Richard Bloch*. Études réunies et publiées par Tivadar GORILOVICS, *Studia Románica de l'Université Lajos-Kossuth de Debrecen*, Series Litteraria, Fasc. X, 1984, 3.

Nicole Racine

---

**JEAN-RICHARD BLOCH : DU CARTEL DE LA PAIX  
AU COMITÉ DE VIGILANCE DES INTELLECTUELS  
ANTIFASCISTES (1932 - 1936)**

**A**u tournant des années trente, Jean-Richard Bloch, retiré à Poitiers pour mieux se consacrer à son œuvre d'écrivain, effectue ce « retour à la politique » que Michel Trebitsch a bien mis en lumière<sup>1</sup>. Ce retour, marqué par le pacifisme et un intérêt pour les tentatives visant à renouveler la gauche, est particulièrement visible dans la correspondance. Sollicité par des organisations pacifistes, puis unitaires antifascistes, il est au cœur d'un réseau de militants qui témoigne de son progressif réinvestissement en politique<sup>2</sup>. On a abordé la lecture de cette correspondance, entre 1932 et 1936, avec l'idée qu'elle permettrait de donner une image moins convenue de l'itinéraire de Jean-Richard Bloch, replacé dans la quotidienneté de son action militante, enracinée à Poitiers, puis prenant une dimension de plus en plus nationale, au fur et à mesure qu'il se mobilise pour la victoire du Front populaire et proclame, au retour d'un voyage-conversion, son admiration pour l'URSS<sup>3</sup>. Voici, sous le regard sympathique

---

<sup>1</sup> Michel TREBITSCH, « Présentation » in Jean-Richard BLOCH, *Destin du Siècle*, PUF, 1996, coll. « Quadrige ».

<sup>2</sup> Sur l'enracinement politique de Jean-Richard Bloch à Poitiers, on renvoie à Michel TREBITSCH, « La Méricote pour la vie », *Via Poitiers. Une ville, des écrivains, des voyageurs*, sous la direction d'Alain QUELLA-VILLÉGER, Jean-Paul BOUCHON, Claude DEMÉOCQ, Poitiers, Atlantique/Le Torii, 1998.

<sup>3</sup> J'ai trouvé la matière de cette étude au fonds Bloch de la BNF, dans la correspondance reçue par Jean-Richard Bloch, en particulier dans les lettres de Pierre Abraham, Michel et Jeanne Alexandre, Jean Baby, Gaston Bergery, Félicien Challaye, Henri Daudin, Pierre Gé-

ou critique de ses correspondants, militants provinciaux du Cartel de la paix, intellectuels parisiens du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, un Jean-Richard Bloch un peu différent du personnage public qu'il est en passe de devenir, le compagnon de route applaudi dans les grands rassemblements du front populaire et des congrès d'écrivains.

### Du pacifisme à l'unité antifasciste

Jean-Richard Bloch amorce son retour à la politique dans une mouvance pacifiste, en continuité avec son combat des années vingt en faveur d'un rapprochement franco-allemand, comme en témoignent les conférences prononcées fin 1931, début 1932 à Poitiers sous l'égide de l'ancienne association La Paix par le droit de Théodore Ruysen, reprises dans *Offrande à la politique*<sup>4</sup>. La réputation de l'écrivain est telle que le secrétaire de la Fédération du Poitou de La Paix par le droit, Houmeau, lui demande en octobre 1932 d'accepter la présidence de la Fédération du Poitou :

Nous avons pensé que l'activité d'un Président de Fédération n'était pas tellement absorbante qu'elle soit incompatible avec une vie méditative. Et d'autre part, l'esprit de notre Association est tel qu'il permet la discussion d'idées même les plus extrêmes sans qu'intervienne de questions personnelles ou d'ostracisme. Cet esprit de camaraderie frappe les auditeurs de nos congrès : c'est une raison de plus, croyons-nous, pour que vous acceptiez de collaborer avec nous dans le poste que vous assignent vos efforts de pensée vers l'amélioration des rapports internationaux<sup>5</sup>.

C'est à lui qu'on s'adresse dès qu'une question un peu délicate se présente : ainsi Paul Labbé, professeur à l'École normale d'instituteurs, président du groupe local de Poitiers de La Paix par le droit, lui fait demander par

---

rôle (François Walter), Houmeau, Paul Labbé, Romain Rolland, André Vattier. On trouve dans le fonds Bloch un certain nombre de doubles de lettres de Jean-Richard Bloch. J'ai consulté également les doubles de la correspondance envoyée par Jean-Richard Bloch à Romain Rolland.

<sup>4</sup> Jean-Richard BLOCH, *Offrande à la Politique. Troisièmes essais pour mieux comprendre mon temps*, Paris, Rieder, 1933, coll. « Europe ». Le recueil contient « La guerre qui est en nous », prononcée devant le Groupement universitaire pour la SDN, ainsi qu'une autre conférence, « Espoir en la jeunesse ».

<sup>5</sup> Houmeau à Jean-Richard Bloch, 7 octobre 1932, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXIX, f. 87. Voir la réponse de Jean-Richard Bloch, le 8 octobre 1932, qui refuse courtoisement et suggère le nom du pasteur Lhoumeau, *ibid.*, f. 88.

l'intermédiaire de Houmeau, des renseignements sur Léon Tolstoï fils qui a proposé une conférence sur « L'Héritage spirituel de Léon Tolstoï et ses grands problèmes »<sup>6</sup>. Lui-même est un orateur recherché pour son prestige d'écrivain et sa position d'indépendance vis-à-vis des partis.

Lorsqu'il s'agira de représenter La Paix par le droit à un Cartel de la Paix fédérant les organisations pacifistes, Jean-Richard Bloch sera désigné avec Lhoumeau et Labbé comme délégués, au moment où le Cartel doit discuter de l'adhésion du Comité d'Amsterdam d'initiative communiste. Comme l'a remarqué Michel Trebitsch, il reste à l'écart des initiatives prises par Henri Barbusse et Romain Rolland qui, à la suite du Congrès d'Amsterdam d'août 1932, conduisent à la constitution du mouvement contre la guerre et le fascisme en juin 1933, mouvement Amsterdam-Pleyel, piloté par le Komintern et appuyé par le parti communiste. Dans une lettre à Marcel Martinet au lendemain du congrès d'Amsterdam, Jean-Richard Bloch a, en effet, eu des mots sévères pour la « confusion décourageante » avec laquelle la question a été posée (sans qu'on en apprenne plus)<sup>7</sup>. Il garde donc sa liberté par rapport au mouvement communiste international. Il est, en particulier, critique sur la politique suivie en Allemagne par le parti communiste sur ordre du Komintern. L'avènement du nazisme ne l'en a pas moins mobilisé précocement : il est des premiers protestataires et se dépense pour l'aide aux intellectuels exilés.

La conscience des menaces causées par les périls extérieurs et intérieurs le conduit à participer à la création de Front Commun, proposé par l'ancien député radical Gaston Bergery et constitué le 26 mai 1933, qui est une des premières tentatives de formation en France d'un grand mouvement unitaire antifasciste au-delà des partis. Il appartient au Comité exécutif de Front Commun, aux côtés d'autres intellectuels comme Paul Langevin, communiste, Bernard Lecache de la Ligue internationale contre l'antisémitisme (LICA) ou Félicien Challaye, socialiste et membre de la Ligue des droits de l'homme<sup>8</sup>. L'idée de fédérer dans un mouvement antifasciste, en dehors des partis, des courants de gauche, le séduisait, comme le montre sa correspon-

---

<sup>6</sup> *Id.*, 7 janvier 1933, *ibid.*, f. 89.

<sup>7</sup> Jean-Richard Bloch à Marcel Martinet, 1<sup>er</sup> septembre 1932, *Correspondance Jean-Richard Bloch-Marcel Martinet. 1911-1935*, textes établis et annotés par Haruo Takahashi, Éditions université Chûo, 1994, p. 381.

<sup>8</sup> Philippe BURRIN, *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Paris, Seuil, 1986, p. 101.

dance avec Bergery. Le 10 février 1934, il anime un meeting de Front Commun à Poitiers, avec Léon Emery et Bergery<sup>9</sup>.

Jean-Richard Bloch démissionne pourtant de Front Commun, au bout d'un an. Doit-on s'en tenir à la raison qu'il avance dans sa lettre de démission, le 28 mai 1934, à savoir l'impossibilité de maintenir son assiduité aux séances du Comité exécutif ? En tout cas, il assure Bergery de son « accord fondamental » avec les principes qui commandent sa ligne politique<sup>10</sup>. Bergery doit prendre acte de cette décision présentée comme irrévocable, tout en exprimant l'espoir que l'écrivain prenne à Poitiers la tête d'un mouvement en faveur du front commun « aussi considérable que celui créé par Emery dans le Lyonnais ». La réponse de Jean-Richard Bloch montre que celui-ci a conscience des changements politiques en cours. Il reconnaît en effet que Front Commun « a été mis en veilleuse » dans l'attente des décisions de la SFIO et du PC. C'est justement sur cette incertitude que s'appuie Jean-Richard Bloch pour expliquer son relatif désengagement<sup>11</sup>. Enfin il s'inquiète de la transformation éventuelle de Front Commun en parti : « On peut facilement requérir l'adhésion et l'affiliation d'un militant ou d'un inorganisé à un Comité d'Action ou à un Groupement de Vigilance, analogues à ce que fut la Ligue des Droits de l'Homme au moment de l'Affaire Dreyfus, qui n'implique pas cette espèce de soumission idéologique et de consentement organique beaucoup plus grave exigée par l'affiliation à un nouveau parti ». Paul Langevin annonce au printemps 1935 sa démission, sans doute pour les mêmes raisons, au moment où le parti socialiste et le parti communiste, liés par un pacte d'unité d'action, entament le processus qui va conduire à la création du Front populaire.

Après les événements du 6 février 1934, la création d'un comité antifasciste à Poitiers, fédérant les partis et organisations existantes<sup>12</sup>, limite les possibilités d'extension de Front Commun, d'autant plus que le comité naît dans le cadre du Cartel de la paix, présidé par Jean-Richard Bloch. C'est tout naturellement qu'on retrouve ce dernier à la présidence du groupement d'action antifasciste, « groupement qui est un centre d'unité d'action sur la base locale, où tous les partis et toutes les fractions coopèrent (type Front

---

<sup>9</sup> Voir *Feuilles libres*, n°20, 25 juillet 1936.

<sup>10</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Gaston Bergery, 28 mai 1934, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome VI, f. 93.

<sup>11</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Gaston Bergery, 8 juin 1934, *ibid.*, f. 96-97.

<sup>12</sup> Michèle LABROUSSE, *La Vie politique dans la Vienne de 1919 à 1939*, Thèse 3<sup>e</sup> cycle, Nanterre, 1972, 377 p.

Commun première manière) », comme il l'écrit lui-même à Bergery<sup>13</sup>. Il faut d'ailleurs noter comme caractéristique de ce moment d'aspiration unitaire la perméabilité des frontières entre organisations aux contours idéologiques flous : Jean-Richard Bloch, au moment même où il se retire de Front Commun, invite Bergery à faire une conférence à Poitiers.

Au sein de ce comité antifasciste tout comme au Cartel de la Paix, Jean-Richard Bloch est en contact avec les communistes locaux, notamment avec le représentant du parti, Yves Angeletti, professeur de mathématiques. Jean-Richard Bloch est à ce moment très critique vis-à-vis du parti communiste, comme en témoigne la lettre qu'il écrit à Angeletti après avoir lu le compte rendu donné par *L'Humanité* de la soirée organisée par le Cartel de la Paix :

Toujours cette tactique des demi-vérités dont le total finit par faire un mensonge complet. Je persiste à penser que ce n'est pas ainsi qu'on peut former une mentalité révolutionnaire saine. Un journal révolutionnaire doit respecter ses lecteurs, les dirigeants doivent respecter les militants, et l'altération ou la déformation de la vérité est une forme du mépris. J'ai toujours pensé que la méconnaissance systématique et continue de ce principe était à l'origine de toutes les difficultés et de toutes les résistances que le PC a vu se multiplier devant lui, depuis 14 ans<sup>14</sup>.

Pour Jean-Richard Bloch, Labbé, Angeletti qui se côtoient à Poitiers au Cartel de la Paix, à Front Commun, au Comité antifasciste, le 6 février a marqué un tournant. Jean-Richard Bloch écrit par exemple à Angeletti que la présidente de la Ligue des Mères, groupement adhérent au Cartel de la Paix, pose

la question cruciale, – celle de la pente irrésistible qui entraîne une Association originellement pacifiste vers la lutte antifasciste sous tous ses aspects et avec toutes ses conséquences.

Ainsi en avril 1934, des protestations d'organisations adhérentes pacifistes s'expriment après le déroulement d'une contre-manifestation organisée par le Cartel de la Paix de Poitiers pour protester contre la tenue d'une con-

---

<sup>13</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Gaston Bergery, 8 juin 1934, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome VI, f. 96.

<sup>14</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Yves Angeletti, 1<sup>er</sup> mai 1934, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXIV, f. 48.

férence des « Républicains Nationaux » (Taittinger, Ybernagaray et Scapini)<sup>15</sup>, contre-manifestation qui prit dans la rue une consonance antifasciste.

« [...] il y aura certainement intérêt, à séparer dorénavant la lutte pour la paix et l'action antifasciste ; celle-ci devra être confiée à un organisme restreint, qui ne groupera que des associations d'essence politique et qui n'auront pas fait vœu de douceur ou de non-résistance - écrit Jean-Richard Bloch à Labbé qui s'était inquiété de la tournure prise par la manifestation. - J'ai l'intention de proposer cette « kariokyrèse » au cours de notre prochaine réunion et de provoquer la formation de ce second organisme. J'espère que cela rassurera nos amis évangéliques et préviendra leur séparation d'avec nous, que je regretterais infiniment et que je compte m'employer à éviter<sup>16</sup>.

### **Jean-Richard Bloch et le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA)**

La question des rapports entre pacifisme et antifascisme va également se poser au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, né, en mars 1934, du réflexe unitaire dû à l'émotion provoquée par les émeutes parisiennes du 6 février 1934. Son président est l'ethnologue Paul Rivet, les vice-présidents en sont le philosophe Alain et le physicien Paul Langevin, symbolisant les trois familles de la gauche<sup>17</sup>.

Dans une lettre à son éditeur américain Clifton Fadiman, Jean-Richard Bloch dit que le « putsch fasciste » du 6 février l'a jeté dans la lutte politique et il se présente comme un des fondateurs du « célèbre Comité de vigilance des intellectuels antifascistes »<sup>18</sup>. S'il ne fut pas à l'origine du Comité de vigilance dont l'initiative revient à un jeune auditeur à la Cour des Comptes, François Walter (dont le pseudonyme est Pierre Gérôme), qui en fut la cheville ouvrière, il fut effectivement un des premiers signataires du manifeste

---

<sup>15</sup> Jean-Richard Bloch écrit à Pierre Abraham qu'il a été, en qualité de président du Cartel de la Paix, à la tête de la contre-manifestation (lettre du 21 avril 1934 à Pierre Abraham, BNF, Mss, fonds Bloch).

<sup>16</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Paul Labbé, 12 mai 1934, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXVI, f. 263.

<sup>17</sup> Je renvoie à mon étude, Nicole RACINE, « Antifascistes et pacifistes : le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes », in *Des Années Trente. Groupes et ruptures. Textes réunis par Anne Roche et Christian Tarding*, Paris, Éditions du CNRS, 1985.

<sup>18</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Clifton P. Fadiman, 30 avril 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XIX, f. 249.

fondateur du CVIA, « Aux Travailleurs », daté du 5 mars 1934, et devint l'âme de la section de Poitiers. Une correspondance suivie va s'établir entre le secrétaire général du CVIA, Walter, qui est en outre jeune collaborateur d'*Europe*, et Jean-Richard Bloch. On dispose ainsi de cinq longues lettres de François Walter (plus une de sa femme, Zoum Walter) qui vont du 3 mars 1934 au 6 octobre 1936 (la lettre du 2 avril 1934 comporte neuf pages manuscrites). Jean-Richard Bloch a, de son côté, gardé trois doubles dactylographiés de ses réponses, indice qu'il s'intéressait de près au destin du CVIA.

Après que Jean-Richard Bloch a assisté à une des premières réunions constitutives, le 3 mars 1934 lors d'un passage à Paris, François Walter lui écrit personnellement pour répondre aux critiques formulées par un groupe parisien d'« opposants de gauche » (Walter cite Prenant, Madame Duchêne, Francis Jourdain, Lahy, Roger Francq auxquels s'est associé Jean-Richard Bloch) : « Toutes vos critiques sont absolument justes. Les erreurs du 3 mars s'expliquent par l'inexpérience de Rivet et la mienne, par le surmenage de Langevin et l'absence d'Alain »<sup>19</sup>. Il le remercie pour ses encouragements : « Je n'en avais jamais reçu de pareils et je ne les oublierai pas ». « Nous avons voulu aller trop vite. Il faut procéder en plusieurs temps. Nous commençons donc par un manifeste d'intellectuels » et de lui demander sa signature afin qu'elle figure dans la première liste de personnalités :

Dès maintenant nous avons les signatures des trois promoteurs [Alain, Rivet, Langevin], de Maurain, doyen de la Faculté des sciences, d'Hadamard, Lévy-Brühl, tous trois membres de l'Institut, de Rabaud, Prenant, Wallon, Marcel Cohen, Henri Piéron, Francis Jourdain, Jean Cassou, bref presque toutes les personnalités auxquelles on s'est adressé (par téléphone) aujourd'hui - modérées, socialistes et communistes. Nous comptons sur Durtain, Guéhenno, Léon Werth avec une quasi-certitude. J'écris à Romain Rolland. J'avoue que nous comptons aussi sur vous ; et Michel Alexandre me charge de vous demander si vous pourriez nous envoyer [...] les noms - voire les adhésions ? - des professeurs de la faculté de Poitiers qui pourraient se rallier à nous [...]. On espère les instituteurs pour la seconde ou la troisième vague<sup>20</sup>.

---

<sup>19</sup> Pierre Gérôme à Jean-Richard Bloch, 19 mars 1934, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, f. 486.

<sup>20</sup> *Id.*, 6 mars 1934, *ibid.*, f. 484.

A la mi-mars, François Walter fait un nouveau point à destination de Jean-Richard Bloch, lui annonçant plus de 300 adhésions, l'accueil favorable des postiers et instituteurs. Il lui écrit qu'un de ses premiers soins sera d'organiser la liaison avec les correspondants de province « déjà nombreux et parfois éminents »<sup>21</sup>. En avril 1934, Bloch demande la liste des signatures du Manifeste déjà parvenues de la Vienne et reçoit de Gérôme une liste nominative<sup>22</sup>.

Bloch qui a félicité Gérôme pour ses projets de brochure (notamment sur le sujet de « la légende du fascisme socialisant ») lui écrit :

Je crois que ce qu'on attend de *Vigilance*, ce sont des mises au point courtes et précises. Qui, mieux que vous, est en mesure de le faire, à la fois par votre netteté d'esprit, votre courage, votre indépendance et votre documentation ?<sup>23</sup>.

Walter prend d'ailleurs Bloch au mot et lui demande s'il ne rédigerait pas une brochure sur les paysans.

La correspondance nous permet d'avoir quelques aperçus sur les sections de province du CVIA. Bloch tient Walter au courant de la constitution officielle de la section de Poitiers, le 30 mai, avec 18 présents, dont Paul Labbé, secrétaire. L'originalité de la section de Poitiers vient de son enracinement dans le Cartel de la Paix, comme le constate d'ailleurs Walter en faisant la comparaison avec la situation à Grenoble où le Cartel de la paix n'est pas implanté. Dans l'Isère, en effet, s'illustre Yves Farge qui adopte un style antifasciste plus militant<sup>24</sup>. Bloch qui préside toujours le Cartel de la Paix se présente en avril 1934 à Romain Rolland comme ayant un rôle modérateur :

Notre petite organisation antifasciste locale, devenue comité de vigilance, réclame du temps, et il paraît que je la préside. L'arbitrage n'est pas toujours facile à réaliser entre factions toujours prêtes à se dévorer<sup>25</sup>.

---

<sup>21</sup> *Id.*, 19 mars, *ibid.*, f. 486.

<sup>22</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Pierre Gérôme, 16 avril 1934 ; lettre de François Walter à Jean-Richard Bloch, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, 23 avril 1934, *ibid.*, f. 497-498. Sur les neuf noms de la section de Poitiers, tous sont membres de l'enseignement, *ibid.*, f. 497.

<sup>23</sup> Double dactylographié de la lettre de Jean-Richard Bloch à Pierre Gérôme, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, 4 juin 1934, f. 504.

<sup>24</sup> Pierre Gérôme à Jean-Richard Bloch, 2 avril 1934, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, f. 488-496.

<sup>25</sup> Jean-Richard Bloch à Romain Rolland, 18 avril 1934, BNF, Mss, fonds Romain Rolland.

Jouant le rôle de grand aîné, Bloch met en garde Gérôme contre les tentatives de regroupement lancées par de jeunes intellectuels qui veulent renouveler la politique et dérivent vers le fascisme, les « politiciens néos », « les groupements de jeunes bourgeois anticapitalistes (type Fabre-Luce, Dominique, Drieu La Rochelle, Bertrand de Jouvenel, Ordre nouveau, etc... »). Et il met en garde contre ce « fameux ‘groupement de jeunes’, dont Bertrand de Jouvenel et Drieu La Rochelle sont ou croient être les chevilles ouvrières »<sup>26</sup>.

Aux yeux de responsables parisiens comme Gérôme, il est indispensable que le mouvement s’enracine en province pour faire contrepoids à une éventuelle réaction parisienne. C’est dans cet esprit qu’il lui vante l’adresse rédigée au lendemain du 6 février par les hommes qui vont constituer le comité de Grenoble et qu’il lui conseille d’entrer en relation avec Farge. « Le plus difficile, et le plus important, c’est sans doute de prévoir les mesures pratiques à prendre en cas de coup de force à Paris » écrit-il à Bloch, le 2 avril 1934, en lui donnant les noms des principaux correspondants de *Vigilance* en province, outre Farge et lui, il cite Emery et Philip à Lyon, Chapelon à Lille, Souriau à Nancy, Daudin à Bordeaux<sup>27</sup>. Walter attire l’attention de Bloch sur la situation particulière de la Gironde, où grâce à Henri Daudin, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux, « le nombre des adhérents de l’enseignement supérieur est extrêmement élevé » (il fait état de neuf professeurs d’Université)<sup>28</sup>.

Jean-Richard Bloch n’est pas membre du Bureau élu en 1935, mais il est associé à la vie du CVIA et assiste aux réunions lorsqu’il est de passage à Paris. Son frère Pierre Abraham, membre du Bureau, chargé de s’occuper du bulletin<sup>29</sup>, le convie, par exemple, aux séances du 3 février 1935 et du 3 mars 1935. Il est mis en avant à l’occasion de manifestations publiques comme à la Conférence nationale du CVIA, le dimanche 14 avril 1935 à la Mutualité, où il figure au bureau à côté de Paul Rivet qui préside, Langevin, Pierre Gérôme, André Wurmser, Michel Alexandre où l’atmosphère est encore con-

---

<sup>26</sup> Jean-Richard Bloch (double dactylographié) à Pierre Gérôme, 4 juin 1934, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, f. 504.

<sup>27</sup> Pierre Gérôme à Jean-Richard Bloch, *ibid.*, 2 avril 1934, f. 491–492.

<sup>28</sup> *Id.*, 31 mai 1934, *ibid.*, f. 501–502.

<sup>29</sup> Pierre Abraham à Jean-Richard Bloch, 24 avril 1934, *ibid.*, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, Lettres de Pierre Abraham à Jean-Richard Bloch.

sensuelle, selon le témoignage de Claude Jamet<sup>30</sup>. Cependant, occupé prioritairement par la préparation du Congrès des écrivains pour la défense de la culture de juin 1935, Jean-Richard Bloch ne joue pas de rôle majeur sur le plan national avant le début 1936. Toutefois, Pierre Abraham le tient au courant de la vie interne du CVIA, lui apprenant, au début 1935, que l'« affaire Kirov » a été « mise sur le tapis » au Bureau par Michel Alexandre « au grand ennui de Baby (PC) » et que l'idée d'une protestation contre la justice sommaire a finalement été écartée par Rivet et Fournier. La question soulevant un malaise, Abraham suggérait à son frère qu'il vienne faire un exposé sur la question devant un petit groupe de membres du Bureau<sup>31</sup>. On ne sait quelle fut la réponse de Jean-Richard Bloch, mais, de toutes façons, la question de la répression en URSS ne fut pas publiquement posée au CVIA, en vertu de la règle respectée par les organisations membres du Front populaire de s'abstenir de toute critique publique du régime soviétique pour ne pas nuire à l'unité d'action. La suggestion faite par Pierre Abraham confirme néanmoins que la position de Jean-Richard Bloch après son retour d'URSS est devenue celle d'un sympathisant actif. Il a entrepris une série de conférences dont l'écho le surprend lui-même : « Il s'est trouvé que ce message a rencontré plus d'oreilles que je ne m'y attendais. Il a eu une manière de succès et mieux encore. Bref je me suis trouvé inopinément l'homme à la mode de l'hiver – écrit-il à Romain Rolland. – J'ai fait jusqu'à quatre conférences par jour »<sup>32</sup>.

La correspondance avec Paul Labbé donne une idée de l'ascendant personnel de Jean-Richard Bloch sur les militants<sup>33</sup>. Le secrétaire du CVIA à Poitiers lui écrit, par exemple, après une conférence de Bloch qu'il s'est chargé d'introduire :

[...] Au moment de prendre la parole, au début de la réunion, je craignais d'être inférieur à la tâche que je m'étais proposée : essayer de vous faire sentir notre affection, notre reconnaissance, notre respectueuse admiration pour votre talent sans doute mais,

<sup>30</sup> Claude JAMET, *Notre Front populaire. Journal d'un militant (1934–1939)*, Paris, La Table Ronde, 1977, p. 44–45. Claude Jamet, professeur au lycée de Bourges, est nommé au lycée de Poitiers à la rentrée 1935.

<sup>31</sup> Pierre Abraham à Jean-Richard Bloch, 31 mai 1935, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, Lettres de Pierre Abraham à Jean-Richard Bloch.

<sup>32</sup> Jean-Richard Bloch à Romain Rolland, 1<sup>er</sup> mai 1935, BNF, Mss, fonds Romain Rolland.

<sup>33</sup> Elle comprend douze lettres de Paul Labbé à Jean-Richard Bloch, ainsi qu'un double dactylographié d'une lettre de Jean-Richard Bloch à Labbé, plus une lettre de recommandation en sa faveur.

plus encore, pour votre caractère et pour l'expérience de votre vie. [...] Mais, après tout, mes paroles n'étaient que le commentaire d'un de vos témoignages : en opposant le dilettante pour qui se soucier des affaires publiques est une petitesse au militant comme vous, dont la pensée s'incarne dans l'acte, je ne faisais que développer la conclusion d'un des « Commentaires » les plus pénétrants, qu'à mon sens, vous avez publiés dans *Europe*<sup>34</sup>.

Le secrétaire du CVIA à Poitiers n'est pas communiste mais est sorti de la conférence sinon convaincu, du moins ébranlé par l'enthousiasme du voyageur retour d'URSS ; à preuve, son compte rendu dans la presse locale :

J'ai essayé seulement de rendre l'impression qu'a produite sur moi l'évocation de ce dynamisme russe si intense, de ce monde d'hommes joyeux et fiers, énergiques, qui semblent devoir vaincre toutes les difficultés et emporter tous les obstacles<sup>35</sup>.

Pourtant, le secrétaire poitevin ne renonce pas à poser des questions :

Fréquentant des milieux divers, j'ai pu me rendre compte du re-tentissement qu'a eu votre réunion, qui regroupait, vraiment, des auditeurs, très différents de tendances : pendant une huitaine, j'en ai entendu discuter passionnément ou j'ai eu les échos des discussions qu'elle a provoquées. Les adversaires de l'URSS reconnaissaient d'ailleurs que tout parti pris, tout sentiment d'exaltation a priori de la Russie soviétique étaient absents de votre exposé. Et tous ont été troublés par le sentiment que vous nous avez donné de la violence et de l'intensité avec lesquelles bat le sang de la population que l'Etat soviétique a appelée à l'émancipation sociale et à l'élan civilisateur. Cet exposé russe pour relever la dignité de la personne humaine vous l'avez exposé avec tant de chaleur et de vie !<sup>36</sup>.

On a un portrait plus mordant dans le récit que le normalien, agrégé des lettres, Claude Jamet, âgé de 25 ans, militant du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes du Cher (et futur membre du parti socialiste de Poitiers), donne de la visite qu'il a rendue à Jean-Richard Bloch :

Il reçoit à La Mérigotte, comme Voltaire à Ferney [...]. Vaniteux et coquet, ce ne serait rien - mais jusqu'à quel point est-il sincère-

---

<sup>34</sup> Paul Labbé à Jean-Richard Bloch, 6 mars 1935, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXVI, f. 277.

<sup>35</sup> Paul Labbé à Jean-Richard Bloch, 25 février 1935, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXVI, f. 271.

<sup>36</sup> *Id.*, 6 mars 1935, *ibid.*, f. 275. La conférence rencontre un grand succès. Paul Labbé fait état de 532 tickets d'entrée et de 800 si on tient compte des entrées non enregistrées.

re ? J'ai tremblé (moi qui croyais en lui) dès qu'il a ouvert la bouche. Frivole, léger, tranchant : c'est un enfant gâté. De loin, je voyais en lui le converti, le fervent, le miraculé de l'URSS. J'espérais je ne sais quelle gravité ardente. Et ce sont des phrases de propagande, des astuces de cabotin, ou des « points de vue » de (petit) homme de lettres que je trouve. Je lui en veux de m'avoir déçu<sup>37</sup>.

La transformation frappe un de ses adversaires au CVIA, porte-parole de la position pacifiste intégrale, Léon Emery, animateur actif du Syndicat national des instituteurs, comme en témoigne ce portrait peu amène :

Je contemplais parmi eux un Jean-Richard Bloch, transfiguré par l'eau lustrale dont la source naît à Moscou. Deux fois j'avais présidé à Lyon des conférences de Bloch : il lisait alors des textes soigneusement écrits, bien pensés, sans démagogie, et me paraissait accomplir noblement son devoir d'homme libre. Je l'entendis ainsi mettre en garde ses auditeurs contre l'exploitation abusive de l'antifascisme au moment des sanctions contre l'Italie, il avait encore publié dans L'Œuvre un vigoureux article intitulé Pas un coup de canon, plein d'un irréprochable esprit pacifiste. Après quoi, on l'avait invité en Russie. Il en revenait ivre de certitudes, hautain, tranchant, coupant court aux discussions par de gros effets de tribune et nous conviant une fois pour toutes à être les Croisés dociles au service des masses. Ce philosophe jouait les Danton, dans un style encore un peu maigre et sombre<sup>38</sup>.

Jean-Richard Bloch reste d'abord à l'écart des oppositions violentes qui se font jour publiquement au congrès du CVIA de novembre 1935. Le consensus au sein du CVIA quant à la politique extérieure y a éclaté sur l'attitude à adopter face à l'Allemagne hitlérienne et sur l'appréciation du pacte franco-soviétique de mai 1935 et de la déclaration de Staline. Les non-communistes reprochent aux communistes (Baby, Wurmser, Maublanc) d'abandonner le thème de la révision des traités jusqu'ici à la base des conceptions du CVIA et de revenir à la politique d'alliances et d'armements d'avant 1914. Ces divergences idéologiques se doublent d'oppositions entre les personnes qui prennent un tour virulent, notamment entre les communistes Baby et Wurmser d'une part, Gérôme de l'autre. A partir du printemps 1936, après la réoccupation de la Rhénanie, les membres communistes et communistes se rassemblent autour de Langevin, porte-parole d'une atti-

---

<sup>37</sup> Claude JAMET, *Notre Front populaire. Journal d'un militant (1934-1939)*, Paris, La Table ronde, 1977, p. 87.

<sup>38</sup> Léon EMERY, *Correspondance I*, p. 120-121.

tude de fermeté à l'égard des revendications de l'Allemagne hitlérienne, tandis que les autres, qui forment la majorité, restent fidèles à la politique de la révision des traités et des négociations avec l'Allemagne et se déclarent hostiles aux pactes et alliances. Parmi ces derniers se trouvent des hommes très actifs qui vont incarner la tendance la plus pacifiste du CVIA, celle du pacifisme extrême (ou intégral) avec Alexandre et Emery, ainsi que des hommes comme Rivet, Gérôme qui crurent aussi que la paix pouvait être sauvée en réparant les injustices du traité de Versailles. Les événements d'Espagne, l'annexion de l'Autriche puis Munich leur firent prendre conscience de l'inadéquation des réponses du pacifisme traditionnel devant l'expansionnisme nazi. Ils rejoignirent à la veille de la guerre les positions de Jean-Richard Bloch sans partager son adhésion au communisme.

### Rupture avec le pacifisme

Lorsque Romain Rolland rompt avec éclat avec le pacifisme dans son article « Pour l'indivisible paix » (*Vendredi*, 24 janvier 1936), c'est Jean-Richard Bloch qui est choisi par ses admirateurs du CVIA pour se faire l'écho de leur consternation. Elle est particulièrement grande chez Michel et Jeanne Alexandre, militants pacifistes de 1914–1918 qui estiment que l'auteur d'*Au-dessus de la mêlée* et de *Liluli* s'est renié. Ces derniers envoient sur le champ une lettre de démission du Comité de patronage pour la célébration du 70<sup>e</sup> anniversaire de Romain Rolland, lettre adressée par le couple à Jean-Richard Bloch qui la transmet le 7 février à Romain Rolland<sup>39</sup>.

Pierre Gérôme qui appartient à une génération plus jeune (il est né en 1904) exprime également son trouble dans une lettre qu'il envoie directement à Romain Rolland. Celui-ci fera savoir qu'il est ulcéré par son ton virulent. Regrettant son emportement, Gérôme demandera à Jean-Richard Bloch d'être son interprète auprès de Rolland afin qu'il sache « quel choc émotif et quel violent mouvement de pensée son article peut produire en ceux qui l'admirent le plus »<sup>40</sup>.

Jean-Richard Bloch est alors sur la même longueur d'onde que Romain Rolland qui a compris que la paix ne peut être sauvée que par une union

---

<sup>39</sup> Lettre de Jeanne et Michel Alexandre à Jean-Richard Bloch, 25 janvier 1936, communiquée à Romain Rolland le 7 février 1936, BNF, Mss, fonds Romain Rolland.

<sup>40</sup> Pierre Gérôme à Jean-Richard Bloch, lettre transmise à Romain Rolland le 7 février 1936, BNF, Mss, fonds Romain Rolland.

internationale antifasciste incluant les démocraties occidentales et l'URSS. Sa perception précoce du nazisme, son admiration pour l'URSS l'ont conduit à rompre avec le pacifisme qui avait nourri son retour à la politique. En mars 1936, décrivant à Romain Rolland les tendances entre lesquelles se partagent les membres du Bureau, il fait de l'attitude vis-à-vis de l'URSS une sorte de pierre de touche. Il distingue ainsi P. Abraham, Baby, H. Wallon, Fournier, Mme Fournier, Maublanc, Wurmser, lui-même, Prenant, Francis Perrin, Bayet – « comprenant en gros, ceux qu'aucune passion ou méfiance contre l'URSS n'anime » – des pacifistes comme Michel Alexandre, Jeanne Alexandre, Delaisi, Vidalenc, Monod, Gêrôme, Guêhenno, Biquard, Isaac, Bouché<sup>41</sup>. Il faut toutefois distinguer parmi ceux-ci les pacifistes extrêmes dont l'opposition au stalinisme alimente l'anticommunisme. C'est d'ailleurs le refus d'abandonner les conceptions antérieures au pacte franco-soviétique que Léon Emery mettra en avant dans une « lettre ouverte » à Jean-Richard Bloch publiée juste après le congrès<sup>42</sup>.

### **La crise de juin 1936 au Comité de vigilance des intellectuels anti-fascistes**

**E**n juin 1936, au CVIA, les conceptions antagonistes sur l'attitude à l'égard de l'Allemagne sont attisées par les oppositions de personnes au Bureau parisien que doublent de violentes attaques des communistes. A la veille du congrès, le communiste René Maublanc a parlé du « profascisme ouvert ou caché des intellectuels pacifistes » dans un article de *Paix et liberté* paru le 14 juin (après la scission, Gêrôme protestera contre l'amalgame fait par Maublanc entre les positions du pacifisme intégral et celles de la majorité).

Bien que Jean-Richard Bloch n'ait pas été sur le devant de la scène lors des affrontements qui ont opposé entre eux les principaux porte-parole des courants du CVIA, qu'il n'ait publié aucune tribune dans *Vigilance*, la motion autour de laquelle se groupent les communistes, communistes, partisans du pacte franco-soviétique et de la fermeté à Hitler, porte son nom. Preuve que la lutte dont le CVIA est le théâtre revient au premier plan de ses préoccupations, centrées jusque-là principalement sur la crise de la revue

---

<sup>41</sup> Jean-Richard Bloch à Romain Rolland, 20 mars 1936, BNF, Mss, fonds Romain Rolland.

<sup>42</sup> Léon EMERY, « Lettre ouverte à Jean-Richard Bloch », *Feuilles libres*, n°20, 25 juillet 1936, p. 22.

*Europe* et la constitution d'un front antifasciste d'écrivains sympathisants de l'URSS, dans la foulée du Congrès des écrivains de juin 1935. On ne sait à partir de quels textes cette motion fut rédigée, mais elle reflète les positions de la minorité. Le climat dans lequel s'ouvrit le congrès de juin a été jugé pénible par de nombreux témoins : « Dès l'ouverture, on sent la crise : hargne, amertume, aigreur sur tous les bancs » – écrit Claude Jamet<sup>43</sup>.

La majorité non-communiste et la minorité communiste et communiste s'opposent sur deux motions, la motion Francis Delaisi, la motion Jean-Richard Bloch, centrées autour de deux points régissant le fonctionnement interne du CVIA. La première réclame que les décisions du CVIA soient prises à la majorité (avec comme argument la préservation de la liberté de conscience), tandis que la seconde réclame qu'elles soient prises à l'unanimité (avec comme argument que le CVIA, membre du Rassemblement populaire, est un « front populaire en miniature » et doit respecter sa discipline). Les non-dits sont naturellement la politique extérieure et les liens avec les partis politiques, notamment avec le parti communiste : les adhérents et sympathisants ne veulent pas être contraints de s'incliner devant des décisions contraires à leurs convictions et les non-communistes redoutent une mainmise du parti sur une organisation qu'il ne contrôle pas.

Les résultats du vote sont clairs : 2818 voix pour la motion Delaisi, 1316 pour la motion Jean-Richard Bloch et 230 abstentions. A la suite de leur mise en minorité par le Congrès, Paul Langevin et les membres du Bureau qui l'appuient retirent leur candidature au Bureau central : Henri Wallon, Marcel Prenant, René Maublanc, Frédéric Joliot, Francis Perrin, Georges Fournier, Jean-Richard Bloch, Jean Baby, André Wurmser. Jean-Richard Bloch est battu aux élections du Bureau comme représentant de la Vienne avec 865 voix, score insuffisant pour être élu, alors que Paul Labbé, qui ne s'était d'ailleurs pas porté candidat, est élu pour Poitiers avec 2042 voix<sup>44</sup>. Celui-ci a accepté d'être élu au Bureau au titre de la province, mal à l'aise de cette situation qui pourrait passer pour une manœuvre dirigée contre son ancien président.

La correspondance entre Pierre Gérôme et Jean-Richard Bloch permet de prendre la mesure de l'incompréhension entre deux hommes qu'une même volonté d'action a uni. Jean-Richard Bloch a vécu avec amertume sa défaite, celle de Langevin et de ses amis. Une lettre qu'il écrit à Jeanne Alexandre, et que celle-ci a transmise à Gérôme, provoque chez ce dernier cette constata-

---

<sup>43</sup> Claude JAMET, *Notre Front populaire*, op. cit., p. 137.

<sup>44</sup> *Vigilance*, n°38–39, 8 juillet 1936, p. 12.

tion : « Que trois semaines après le congrès vous ayez écrit une telle lettre, vous, homme de sympathie et de compréhension, c'est très grave ». Jean-Richard Bloch avait parlé à Jeanne Alexandre des « manifestations de joie indécente qui ont salué la démission du Professeur Langevin ». Gérôme tint à rectifier. Il y a eu confusion dans les souvenirs de Bloch entre l'annonce des résultats du vote et l'annonce du départ de Langevin :

Personne n'a pu reprocher à aucun d'entre nous d'avoir manifesté de la joie à l'annonce du départ de Langevin, alors que pendant trois heures nous l'avons adjuré, et vous avec lui, de ne pas maintenir sa décision<sup>45</sup>.

A Jean-Richard Bloch qui s'était plaint, d'après Gérôme, d'un « ostracisme à son égard », et même d'un « travail fractionnel », celui-ci rétorque que ce sont plutôt ses amis qui s'y sont livrés : « nous désirions ardemment maintenir au bureau central des hommes tels que vous à qui le CVIA doit tant – qui avez constitué et animé la section provinciale qui a servi de modèle à toutes les autres ». Et à son correspondant qui lui avait expliqué la défaite de sa motion par l'influence d'Alexandre, il disait ne pas croire « au pouvoir diabolique d'Alexandre ».

Quant à l'expliquer par l'antimarxisme ou l'anticommunisme, est-ce possible, quand il s'agit précisément des militants qui ont réalisé envers et contre tout l'unité d'action avec les communistes et qui ont mené avec eux, depuis deux ans et demi, le combat antifasciste.

Et alors, Jean-Richard Bloch, je pose cette question à l'esprit critique, à l'homme clairvoyant que vous êtes. Est-il déraisonnable de penser que, si vous n'avez pu convaincre [...], c'est que la position adoptée par la minorité n'était pas claire [...]. Elle n'était pas juste, puisque vous demandiez en substance de sub-

---

<sup>45</sup> Pierre Gérôme à Jean-Richard Bloch, 16 juillet 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, f. 509–512. Gérôme parle des

cris des éléments les plus extrémistes de la minorité qui – à peine Langevin avait-il lu les deux ou trois premières signatures de la lettre collective de retraits de candidatures – l'ont interrompu en scandant « Front populaire – front populaire » puis entonné l'Internationale, le poing levé. Comme il se trouve que nous appartenons aussi au Front populaire, après un court moment de stupeur, Jules Isaac indigné s'est levé, et l'Internationale a été chanté par tous.

On a de multiples témoignages de l'atmosphère confuse et agitée de ce congrès et des incidents qui l'ont émaillé. Voir le même moment évoqué par Claude Jamet, *op. cit.*, p. 137.

ordonner aux Partis politiques le CVIA qui en a toujours été indépendant [...]»<sup>46</sup>.

Répondant à Maublanc dans *Vigilance* après la rupture de l'unité, Gérôme garde encore l'espoir que les querelles pourront être dominées, qu'au moment des événements d'Espagne, une fraternité peut se recréer : « Puissiez-vous le comprendre, Maublanc. Puissiez-vous entendre cet appel, Jean-Richard Bloch, Paul Langevin ! »<sup>47</sup>.

### Après l'éclatement du CVIA

Langevin, Maublanc, Jean-Richard Bloch ne reviendront plus au CVIA, mais ce dernier gardera des contacts avec certains militants qui se séparent des pacifistes radicaux. La correspondance avec Gérôme qui se prolonge jusqu'à l'automne 1936 prouve que les divergences politiques et idéologiques n'ont pas forcément entraîné la rupture des relations personnelles, d'autant plus que celui-ci, malgré son souci d'unité, marque de plus en plus ses distances avec les pacifistes intégraux :

Je vous dis clairement qu'il y a, dans le dernier numéro de *Vigilance* des choses que je n'aime pas - surtout l'article d'Emery. Je vais écrire à ce sujet à nos camarades<sup>48</sup>.

A cette lettre, Jean-Richard Bloch répondit – ce fut sa dernière lettre à Walter – en se disant sensible à l'appel de son dernier article de *Vigilance* (15 septembre 1936) ainsi qu'à ses réactions devant les événements d'Espagne. Une fois de plus, il dénonce la position des pacifistes de *Feuilles libres*, comme Emery (« Tant la crainte d'être dupe peut transformer un pur intellectuel en Gribouille ! »), le gauchisme verbal à la Marceau Pivert : « Périssent l'Espagne pourvu que les principes soient saufs ! Mais ici quels principes ? Le rapprochement avec Hitler »<sup>49</sup>. Lui-même proclame alors son indépendance vis-à-vis du parti communiste :

Notez bien que ces considérations ne me rendent pas dévot de toutes les positions politiques successives du PC ni surtout de la

---

<sup>46</sup> Pierre Gérôme à Jean-Richard Bloch, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, 16 juillet 1936, f. 510–511.

<sup>47</sup> Pierre GÉRÔME, *Vigilance*, n°42–43, 15 septembre 1936, p. 25.

<sup>48</sup> Pierre Gérôme à Jean-Richard Bloch, 22 septembre 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, f. 513.

<sup>49</sup> Double dactylographié d'une lettre de Jean-Richard Bloch à Pierre Gérôme, 6 octobre 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXI, f. 514.

vieille et haïssable germanophobie d'une partie de notre diplomatie.

Les militants de province restés au CVIA par esprit unitaire ont déploré les querelles dont le Bureau parisien est le siège. Dans la Vienne, Paul Labbé, membre de la majorité, qui ne cesse de proclamer son admiration pour Jean-Richard Bloch, n'en a pas moins récusé la fameuse règle d'unanimité mise en avant par les amis de Langevin et de Bloch<sup>50</sup> ; mais il lui écrit néanmoins à la fin d'octobre 1936 pour lui demander de présider un meeting du Front populaire : « Vous êtes toujours notre chef, l'animateur de notre action »<sup>51</sup>. En novembre 1936, Labbé lui envoie le texte de l'ordre du jour que la section de Poitiers du CVIA a voté. Le mois suivant, il lui fait parvenir sa « carte de vigilance » pour 1936 de la part du secrétaire administratif de Poitiers<sup>52</sup>, tout en lui rapportant les multiples incidents émaillant la vie du Bureau parisien auquel il appartient : « Où est l'esprit d'amitié d'autrefois ? Tout cela me décourage. [...] »<sup>53</sup>. Labbé attendra le début 1939 pour donner sa démission du Bureau national, « désabusé [...] de l'anticommunisme manifesté par la plupart des délégués [...] »<sup>54</sup>.

Les positions de Jean-Richard Bloch sur la guerre d'Espagne confortent certains militants du CVIA opposés à la politique de non-intervention et qui déplorent son départ. Ainsi le professeur Henri Daudin, de la section girondine du CVIA, lecteur de ses « Commentaires » d'*Europe*, lui rappelle en octobre 1936 sa promesse d'une conférence à Bordeaux. Il lui annonce d'ailleurs qu'il va quitter son poste de « responsable » à cause des « ravages » du « pacifisme intégral »<sup>55</sup>. Il lui redit combien il sera heureux de lui voir exposer sa pensée sur « cette terrible affaire espagnole dont les conséquences m'apparaissent, comme à vous, catastrophiques »<sup>56</sup>. Un autre militant, André Vattier, qui a connu Bloch à Poitiers, et est maintenant trésorier

---

<sup>50</sup> Paul Labbé à Jean-Richard Bloch, 31 juillet 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXVI, f. 289.

<sup>51</sup> *Id.*, 26 octobre 1936, *ibid.*, f. 290.

<sup>52</sup> Paul Labbé à Jean-Richard Bloch, 9 décembre 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXVI, f. 298.

<sup>53</sup> Paul Labbé à Jean-Richard Bloch, 9 décembre 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XXVI, f. 298.

<sup>54</sup> *Id.*, 2 janvier 1939, *ibid.*, f. 289.

<sup>55</sup> Henri Daudin à Jean-Richard Bloch, 7 septembre 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XVI, f. 204.

<sup>56</sup> Henri Daudin à Jean-Richard Bloch, 10 octobre 1936, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XVI, f. 206.

du Bureau national du CVIA, éprouve le besoin de faire le point auprès de Bloch : « L'atmosphère qui y règne [au Bureau] n'a toujours rien de bien encourageant » lui écrit-il, et il se dit frappé, comme Labbé, par le mécontentement que rencontre de plus en plus la politique de non-intervention en Espagne.

En ce qui me concerne, j'ai accepté de remplir les fonctions de trésorier, ne visant qu'à contribuer pour ma modeste part au maintien de la maison, afin que ses hôtes évincés trouvent toujours debout et en ordre s'ils veulent un jour y rentrer, et le peuvent décevement. Et puis, si le spectacle des dissensions dans les sections parisiennes m'a véritablement écoeuré, j'estime qu'il vaut la peine, pour quelques sections de province actives et sympathiques, que Vigilance continue : je me sens toujours Poitevin !<sup>57</sup>.

Lorsque Bloch prendra en mars 1937 à la demande d'Aragon la codirection de *Ce soir*, il lui écrira de nouveau pour le féliciter, exprimant de façon particulièrement perspicace le choix que fait l'écrivain :

Je crois comprendre, et sentir l'âpre plaisir qui peut être le vôtre. Je n'en admire pas moins hautement votre sacrifice (la suite de Sibylla, votre pièce, tant d'autres projets vous réclamaient, et notre impatience, à nous lecteurs ?), et notamment cette abnégation intellectuelle, de celui qui renonce volontairement aux conceptions originales que toute feuille blanche inspire, aux singularités compromettantes, pour une apparence sinon banale, du moins rassurante et vraiment « quotidienne »<sup>58</sup>.

Jean-Richard Bloch ne peut alors prévoir que ce choix entre la « cellule de saint Jérôme » et la « place publique », entre l'écriture et l'action, va durablement marquer son destin<sup>59</sup>.

---

<sup>57</sup> André Vattier à Jean-Richard Bloch, 23 mars 1937, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XLVI, f. 442-443.

<sup>58</sup> André Vattier à Jean-Richard Bloch, 23 mars 1937, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, tome XLVI, f. 442.

<sup>59</sup> Tivadar GORILOVICS, « De la cellule de saint Jérôme à la place publique », *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, sous la direction d'Annie ANGREMY et de Michel TREBITSCH, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002, p. 157-165.

Isabelle Renard

---

**UN RENDEZ-VOUS CULTUREL EUROPÉEN  
DE 1907 À 1914 :  
L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE<sup>❖</sup>  
AUTOUR DE LA FIGURE DE JEAN-RICHARD BLOCH**

*Il y a quelques années, alors que je poursuivais des recherches pour la préparation d'une thèse sur la présence culturelle française à Florence au début du XX<sup>e</sup> siècle, j'entrepris d'explorer les caves d'un palais florentin du XV<sup>e</sup> siècle, dans lesquelles gisaient ce qui allait constituer l'épine dorsale de mon travail : les archives de l'Institut Français de Florence. Le matériel retrouvé, en très grande majorité inédit, présentait un intérêt de tout premier ordre par la variété des documents : correspondances administratives, rapports d'activités, coupures de presse mais aussi et surtout, correspondances personnelles entre les représentants les plus significatifs du monde politico-culturel franco-italien du début du XX<sup>e</sup> siècle.*

*Recomposer ces archives c'était donc reconstruire le projet initial et les motivations profondes du premier institut français au monde. C'était également restituer la teneur de certains contacts privilégiés entre Français et Italiens.*

*Mes longs séjours à Florence étaient entrecoupés de quelques haltes grenobloises, le temps de retrouvailles universitaires et amicales.*

---

<sup>❖</sup> Cette communication est issue de ma thèse de doctorat d'histoire consacrée à la « Présence culturelle de la France en Italie. L'Institut Français de Florence, 1900 – 1920 », publiée dans la collection de l'École française de Rome en 2001.

*Et c'est au cours d'une soirée chez des amis, que je rencontrai Tivadar Gorilovics. Poussé par un véritable intérêt pour autrui, il m'interrogea sur mes études. C'est alors que débuta une discussion autour de l'Institut et de la figure de l'un de ses premiers professeurs, Jean-Richard Bloch. Son travail sur ce dernier<sup>1</sup> allait devenir précieux pour mes recherches ; j'allais pouvoir reconstituer certains dialogues interrompus.*

*Jamais je n'oublierai l'intérêt de Tivadar Gorilovics, la passion qui animait ses paroles ce soir-là. Son enthousiasme et son encouragement ont été pour moi l'une des raisons de continuer dans le chemin tourmenté de la recherche. Qu'il trouve ici l'expression de ma profonde reconnaissance et de mon émotion.*



**A**vant d'envisager l'Institut Français de Florence dans son rôle de creuset culturel européen de 1907 à 1914, il faut rappeler brièvement ses origines afin de mieux saisir la signification qui a été la sienne dans le cadre plus ample des relations franco-italiennes au début du XX<sup>e</sup> siècle.

En 1907, un jeune universitaire grenoblois, Julien Luchaire<sup>2</sup> aidé de son université, décide d'installer, en terre étrangère, un nouveau type d'établissement français. Or c'est à Florence, riche d'une tradition cosmopolite et culturelle où la présence anglaise est prédominante mais où les Allemands sont implantés de façon institutionnelle depuis 1897 avec leur Institut d'histoire de l'art, alors que la colonie française est réduite à peu de choses, que va se tisser un lien étroit avec Grenoble. C'est donc bien dans la capitale intellectuelle et culturelle du Royaume d'Italie et non pas dans la capitale politique, que la diplomatie française va élaborer le premier essai d'institut culturel.

L'Institut répond, avant tout, à des motivations d'ordre scientifique et pédagogique. Il s'agit du premier essai rationnel d'extension et de perfection-

---

<sup>1</sup> Tivadar GORILOVICS (éd.), *Jean-Richard Bloch*, Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc. X, Debrecen, 1984, 119 p.

<sup>2</sup> Né le 15 août 1876 à Bordeaux. Élève de l'École normale supérieure (1894 – 1897), agrégé de grammaire (1897), boursier puis membre hors-cadre de l'École française de Rome (1897 – 98, 1898 – 99). Chargé de l'enseignement de la langue et de la littérature italiennes à l'université de Lyon (1901). Nommé, en 1906, maître de conférences puis, une fois passée sa première thèse en 1906 – *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830* –, professeur d'italien à l'université de Grenoble.

nement des sections de langues vivantes des facultés des Lettres. C'est donc d'abord une annexe de l'université de Grenoble fonctionnant à l'étranger : l'enseignement de l'italien constitue la fonction principale du centre, la motivation même de sa création.

Ainsi, la section des « lettres italiennes » est-elle destinée aux jeunes italianisants français de l'université de Grenoble candidats à l'agrégation, au diplôme d'études supérieures ou à la licence.

Cependant, pour répondre à une demande diversifiée, sont fondées des sections d'histoire de l'art<sup>3</sup> et de « lettres françaises ». Une section musicale, dirigée par Romain Rolland, est également créée en 1910 : enseignement, recherche scientifique, mise en place de concerts franco-italiens de jeune musique contemporaine sont au programme. Enfin, une section d'études historiques conduite par Augustin Renaudet voit le jour ; elle se résume essentiellement au travail des recherches poursuivies par l'historien<sup>4</sup>.

Mais en donnant naissance à son œuvre, Luchaire pose, en outre, les premiers jalons d'une politique culturelle entendue dans son sens le plus large grâce à un Institut qui offre des activités multiples : enseignement mais aussi conférences, constitution d'une bibliothèque spécialisée en littérature française, création d'un *Office de relations, d'informations et d'échanges* (1909)<sup>5</sup>, constitution d'un *Bureau d'études économiques et juridiques* (1912) ; publication d'ouvrages savants et de revues contemporaines tels le *Bulletin franco-italien* (1910 – 12) et *France-Italie* (1913 – 14) auxquelles participent dans un souci constant de collaboration intellectuelle, Français et Italiens.

On assiste donc à l'instauration graduelle d'éléments qui manifestent l'émergence d'une véritable stratégie culturelle mise en place par Luchaire. Aussi, l'IFF devient-il très vite un élément propagateur de la culture française dans la Péninsule. Et il n'est pas innocent que la jeune école ait, dès les débuts, suscité l'intérêt de l'Etat. En effet, l'Instruction publique mais surtout les Affaires étrangères vont fermement soutenir cette initiative d'ordre privé dont l'intérêt est patent pour l'expansion et le rayonnement culturel français à l'étranger. La France trouve donc dans l'Institut un moyen idéal

---

<sup>3</sup> Dirigée par Émile Bertaux.

<sup>4</sup> Il publie en 1916 sa thèse : *Pré-réforme et humanisme à Paris pendant les guerres d'Italie, 1494 – 1517*, Paris, Champion.

<sup>5</sup> Dirigé par B. Crémieux de 1911 à 1913, l'office est destiné à organiser de façon plus systématique les relations culturelles entre les deux pays (échanges de renseignements, informations scolaires, scientifiques, traductions, organisation de congrès, conférences, expositions).

pour développer son influence dans une ville où jusqu'en 1908, seule l'Allemagne était représentée de façon institutionnelle.

Bien évidemment, jusqu'à la première guerre mondiale, J. Luchaire mène une politique défensive de propagande intellectuelle au sein de cette sphère de compétition culturelle internationale qu'est l'Italie à cette époque. Mais préserver et défendre un modèle de culture n'est pas forcément antinomique d'une volonté affichée de collaboration et d'échange avec la nation d'accueil. À preuve, le rapprochement avec la culture vivante de l'Italie contemporaine, opéré par les membres de l'Institut sur le mode de la réciprocité, à rebours d'une conception muséographique et quelque peu condescendante des réalités italiennes telle qu'elle est parfois développée dans les villas des riches esthètes étrangers qui séjournent à Florence, dans les mêmes années.

Car l'histoire de l'IFF, en effet, c'est aussi celle des vecteurs humains<sup>6</sup>, de ceux dont l'énergie créatrice a abouti à l'établissement de contacts et d'échanges intellectuels favorisant la constitution de réseaux de relations. Centre nerveux de cette trame de relations humaines, l'Institut devient, incontestablement, à partir de 1907 et jusqu'à la veille de la première guerre mondiale, un véritable rendez-vous culturel européen.

La fondation de l'Institut s'inscrit de surcroît dans l'effervescence culturelle de Florence qui s'érige, à l'aube du *Novecento*, en berceau de la culture nationale par le renouveau intellectuel qui s'y opère. La ville représente alors un pôle d'attraction extrêmement efficace dans la perspective européenne. Siège du prestigieux *Istituto di Studi Superiori* dans les salles duquel avait dominé la forme la plus avancée du positivisme, Florence se situe, en même temps, au cœur des mouvements nationalistes d'avant-garde morale et culturelle, représentés par une série de revues comme le *Leonardo*<sup>7</sup> fondé par Giovanni Papini<sup>8</sup> et Giuseppe Prezzolini<sup>9</sup>, *Il Regno*<sup>10</sup> du nationaliste Corra-

---

<sup>6</sup> Les premiers acteurs de l'IFF sont les professeurs P. Ronzy, G. Maugain, R. Rolland, É. Bertaux, P.-M. Masson, A. Monglond, le futur critique littéraire B. Crémieux, les historiens A. Renaudet, J. Alazard, les romanciers et écrivains L. Chadourne et J.- R. Bloch.

<sup>7</sup> 1903 – 1907

<sup>8</sup> Florence, 1881 – 1956. Poète et essayiste italien. Collabore à la revue de Corradini, *Il Regno*. Voyage à Paris. Collabore à *La Voce* dès le premier numéro. En 1912, sort *Un uomo finito* qui est une sorte de biographie intellectuelle de l'auteur, et à partir du printemps jusqu'à l'automne, Papini remplace Prezzolini à la direction de *La Voce*. Après avoir fondé avec Giovanni Amendola la revue *L'Anima* (1911), il se détache en 1912 de *La Voce* pour donner naissance à *Lacerba*. Interventionniste virulent, il entretiendra par la suite de bons rapports avec le fascisme. Se convertit, en 1919, au catholicisme. [Cf. la Chronologie établie par Anna

dini<sup>11</sup>, l'*Hermes*<sup>12</sup> du professeur et poète G. Antonio Borgese<sup>13</sup>, qui sont avant tout « l'expression d'une jeunesse rebelle et insatisfaite par rapport à la culture officielle de Florence »<sup>14</sup>.

Mais c'est avec *La Voce*<sup>15</sup> – elle entreprend un véritable travail de rénovation nationale – que Florence, forte de l'aura de la revue, devient véritablement le point « focal de la culture italienne »<sup>16</sup>. Considérée par J. Luchaire comme l'un « des meilleurs instruments du réveil italien d'avant les tempêtes »<sup>17</sup>, *La Voce* est largement ouverte aux étrangers, et en particulier à la production poétique française. P. Fort, Claudel, Apollinaire, Bergson, Rolland, Rémy de Gourmont, Péguy, Sorel, Halévy<sup>18</sup> sont des interlocuteurs privilégiés dans leur double rôle de référence et de collaboration. Certains professeurs de l'Institut comme le poète L. Chadourne<sup>19</sup> ou le

---

Casini Paszkowski in Giovanni Papini, *Un uomo finito*, Firenze, Ponte alle Grazie, 1994, pp. 245 – 247].

<sup>9</sup> Perugia, 1882 – Lugano, 1982. Écrivain et journaliste italien. Fondateur de *La Voce* (1908) qu'il dirige jusqu'en 1914. Engagé volontaire dans la première guerre mondiale, il adopte par la suite à l'égard du fascisme une attitude passéiste. Après un séjour à Paris, à la Société des Nations, il enseigne, à partir de 1930, à la *Columbia University* de New York et devient parallèlement directeur de *La Casa italiana di Cultura*. Publie *L'Italiano Inutile* (1953). Revient en Italie (1962) et continue son activité de journaliste et d'écrivain. Quitte définitivement l'Italie pour s'installer à Lugano (1968). [Cf. G. Luti, «Gli anni fiorentini : avanguardia e organizzazione culturale» in *Giuseppe Prezzolini, The American years 1929 – 1962*, Gabinetto G. P. Vieusseux, Firenze, ed. Polistampa, 1994, pp. 63 – 73].

<sup>10</sup> Revue fondée en 1903. D'inspiration nationaliste, antisocialiste, antidémocratique.

<sup>11</sup> 1865 – 1931. Professeur et écrivain italien.

<sup>12</sup> 1904 – 1906. D'inspiration crocienne et d'annunzienne.

<sup>13</sup> 1882 – 1952. Critique littéraire, narrateur, poète.

<sup>14</sup> M. Luzi, poète italien né en 1914. A été l'un des protagonistes majeurs de l'Hermétisme. Interview réalisée à Florence, le 28 avril 1990.

<sup>15</sup> 1908 – 1916. Fondée par G. Prezzolini, G. Papini et par le peintre Ardengo Soffici (1879 – 1964). Ce dernier collabore aussi à *Lacerba*. Séjourne à Paris de 1900 à 1907 et participe au débat artistique moderne qui s'y déroule. Après la première guerre mondiale, prône le retour à l'ordre et épouse les thèses fascistes.

<sup>16</sup> M. Luzi, interview cit.

<sup>17</sup> J. LUCHAIRE, *Confession d'un Français moyen*, Florence, Leo S. Olschki, 1965, tome 1, p. 164.

<sup>18</sup> Cf. *Indice della Voce e di Lacerba* établi par Enrico Falqui – Nuovedizioni Enrico Vallecchi, 1966.

<sup>19</sup> « Vildrac : le livre d'amour », *La Voce*, 13/6/1914.

romancier Jean-Richard Bloch<sup>20</sup> signeront également un article dans les colonnes de *La Voce*.

La « citadelle de la culture » n'échappe pas non plus aux pétards futuristes, même si ce mouvement artistique ne dure officiellement guère qu'un an dans la ville. Cependant, comme le remarque M. Luzi, « la culture la plus vivante de l'Italie se trouvait rassemblée dans cette ville. Beaucoup [...] s'installaient ici car ils trouvaient à Florence une atmosphère plus favorable pour leur travail. »<sup>21</sup> On vit donc dans cette ambiance de foisonnement culturel, on se retrouve dans ces lieux de rencontre que sont les cafés littéraires tels les *Giubbe Rosse* ou le *Paszkowski* mais aussi le cabinet Vieusseux ou l'IFF. Car le palais de piazza Ognissanti<sup>22</sup> revêt ce rôle fondamental de vecteur de médiation, d'espace culturel permettant la circulation des hommes et des idées. Il ouvre ses portes indifféremment à toute l'intelligentsia florentine ; des maîtres les plus illustres de la culture officielle aux rédacteurs de *La Voce* et autres revues.

Un miroitement complexe s'instaure alors entre Florence, la culture européenne et les intellectuels français, qu'ils soient de passage, à l'instar de Larbaud et Gide, ou agents de l'IFF. Et les contacts privilégiés entre protagonistes français et italiens se nouent grâce à ces personnages « médiateurs » que sont les professeurs de l'Institut. Certains exemples nous permettent de rendre visible l'articulation toujours plus étroite qui se crée entre Florence et l'Institut. Ainsi, une longue amitié de 56 années liera Luchaire à Prezzolini. Luchaire et l'essayiste italien Papini connaîtront une entente intellectuelle plus courte mais néanmoins intense au moment de la première guerre mondiale lorsque Luchaire soutiendra la lutte interventionniste de Papini. Romain Rolland, quant à lui, établira, jusqu'à la première guerre mondiale avec le groupe de *La Voce*, des rapports faits d'influences littéraires et de fraternités<sup>23</sup>.

Mais dans ce jeu de regards croisés entre Français et Italiens, nous nous attacherons plus particulièrement à la figure de Jean-Richard Bloch. Professeur à l'Institut pendant l'année scolaire 1913 – 14, il tentera également de s'insérer dans ce dialogue européen. Et la correspondance personnelle de ce

---

<sup>20</sup> «La democrazia e le feste», *La Voce*, 28/7/1914.

<sup>21</sup> M. Luzi, interview cit.

<sup>22</sup> Depuis 1912, l'Institut siège dans le palais Pisani-Quaratesi sur la place Ognissanti.

<sup>23</sup> Avec le conflit mondial, la fraternité laisse place aux dissensions idéologiques : les *voci* favorables à l'intervention se trouvent en total désaccord avec les vues pacifistes de Rolland.

passer culturel nous introduit, comme le souligne Michel Trebitsch<sup>24</sup>, dans les « réseaux européens de Jean-Richard Bloch ». Séduit par la vitalité de l'Italie du début du siècle, de son évolution politique, sociale et intellectuelle, le militant socialiste désire vivement se rendre dans la Péninsule afin de mieux connaître les milieux intellectuels, proches de *La Voce* et de *Lacerba*<sup>25</sup>, qui aspirent à régénérer les anciens modèles culturels du pays. Si sa nomination survient après quelques attermoissements en octobre 1913<sup>26</sup>, sa détermination est sans faille : « ...au cas où ma mission à l'Institut ne serait pas accordée, pensez-vous que je puisse trouver dans cette université [de Pise] un cours libre de français qui m'ouvrirait certaines portes et faciliterait mon entrée en Italie ? »<sup>27</sup> écrit-il à Luchaire quelques jours avant que ce dernier ne lui propose le remplacement de l'un de ses collaborateurs<sup>28</sup>.

A Florence, Bloch se lie d'amitié avec certains professeurs de l'IFF tels Crémieux ou Chadourne mais c'est avec André Monglond que s'instaure un véritable dialogue qui se poursuivra pendant 26 années. « Je n'ai jamais oublié ce premier entretien qui dura jusqu'à l'heure tardive [...], se souvient Monglond. Depuis ce jour, que d'entretiens sur tous les problèmes littéraires qui nous passionnaient ! »<sup>29</sup>.

---

<sup>24</sup> Michel TREBITSCH, « Jean-Richard Bloch intellectuel européen » in Tivadar GORIOVICIS (éd.), *Retrouver Jean-Richard Bloch*, Studia Romanica, Series Litteraria, Fasc. XVIII, Debrecen, 1994, p. 143.

<sup>25</sup> Revue fondée à Florence (1913 – 1915).

<sup>26</sup> Cf. T. GORIOVICIS (éd.), *Jean-Richard Bloch*, *op. cit.*, pp. 51 – 55.

<sup>27</sup> AIFF XI/6, J.-R. Bloch à J. Luchaire, Poitiers, 16/10/1913.

<sup>28</sup> Une lettre de Crémieux à Bloch 30/5/1912, citée par T. Gorilovics, *op. cit.*, p. 51, nous informe qu'en plus des cours hebdomadaires à l'Institut, Bloch aurait dû constituer un « répertoire bibliographique des relations intellectuelles franco-italiennes ». Aucun document confirmant l'élaboration de ce répertoire par Bloch durant son séjour florentin n'a été retrouvé, il n'en demeure pas moins qu'un « répertoire pour les relations intellectuelles entre les pays latins » a effectivement été créé par Luchaire pendant la guerre. Ce dernier souhaitait travailler au resserrement, sur le terrain culturel, des liens entre les pays latins, condition nécessaire à une paix européenne durable. Le répertoire réalisé à cet effet entre 1916 et 1917, retrouvé dans les archives, se compose de 678 réponses de personnalités françaises et italiennes. Chaque fiche est constituée de questions bio-bibliographiques puis de questions permettant « au sondé » d'exprimer son appartenance morale, sociale, intellectuelle et politique. Il s'agit pour Luchaire, d'une « sorte de statistique des ressources intellectuelles de nos pays, préparée en vue du grand travail de reconstitution de la vie de l'esprit qui devra se faire dans nos pays après la guerre. » in « La représentation morale de la France en Italie pendant la guerre », *La Revue des nations latines*, 1<sup>er</sup> juillet 1916, p. 419.

<sup>29</sup> A. MONGLOND in *Commémoration du cinquantenaire de l'Institut Français de Florence* (1908 – 1959), Grenoble, Allier, 1963, p. 132.

Bloch profite également des jeudis du directeur de l'Institut pour rencontrer les acteurs du renouveau intellectuel florentin, tel Salvemini, et plus particulièrement les membres de *La Voce* dont les combats le passionnent depuis 1909<sup>30</sup> et dont il s'est inspiré pour concevoir *L'Effort libre* :

Savez-vous qu'il s'est fondé un journal sur le modèle de *La Voce* – écrit Benjamin Crémieux à Luchaire en 1910 – qui s'appelle *L'Effort* [...]. Les caractères, la disposition des articles, l'esprit général qui les anime sont les mêmes que dans le journal de Prezzolini. Le directeur est un agrégé d'histoire nommé Jean-Richard Bloch [...]. Il m'a demandé de me charger de la rubrique italienne, j'ai accepté.<sup>31</sup>

Mais J.-R. Bloch s'intéresse aussi de près au futurisme florentin dont il suit, dans la capitale toscane, les principales manifestations en 1913<sup>32</sup>. Et c'est en compagnie de G. Prezzolini qu'il visite l'exposition futuriste organisée par *Lacerba*. Si l'historien souhaite rencontrer les thuriféraires du changement culturel, ses premières impressions livrées à Romain Rolland reflètent néanmoins une désillusion certaine à l'égard du futurisme et de ses principaux porte-parole florentins :

[...] C'est étrange, ces individus qui se chargent eux-mêmes, par leur orgueil, leur absence de faculté d'observation et leurs poses majestueuses, de vous avertir qu'ils ne sont que de toutes petites choses.<sup>33</sup>

Jugement sévère qu'il faut pourtant nuancer à la lumière de l'article qu'il rédige en décembre 1913 – parallèlement à son roman ... *et Cie* – sur « Les raisons d'un futuriste et les nôtres. G. Papin (*sic*) »<sup>34</sup>. Ici, contrairement aux jugements négatifs émis dans sa lettre à Rolland, Bloch, en commentant l'article de Papini « Perchè son futurista »<sup>35</sup>, indique les frontières du futurisme propre à l'Italie. Préoccupé avant tout par l'examen des rapports réci-

---

<sup>30</sup> Cf. la lettre de Bloch à Rolland, du 3/5/1911, citée par T. Gorilovics, *op. cit.*, p. 51. Voir également, M. TREBITSCH, *op. cit.*, p. 144.

<sup>31</sup> AIFF, III/13, B. Crémieux à J. Luchaire, Paris, 4/7/1910.

<sup>32</sup> La création de la revue *Lacerba*, la soirée futuriste au théâtre Verdi du 12/12/13 et une exposition de peinture futuriste.

<sup>33</sup> Bloch à Rolland, 9/12/13, citée par T. Gorilovics, *op. cit.*, p. 60.

<sup>34</sup> In *L'Effort libre*, janvier 1914. Article reproduit dans *Carnaval est mort, premiers essais pour mieux comprendre mon temps*, 4<sup>e</sup> éd., Paris, N.R.F., 1920, pp. 102 – 113.

<sup>35</sup> [Pourquoi je suis futuriste], *Lacerba*, 1/12/13. Pour Papini, le futurisme signifie une « Italie plus grande que l'Italie passée, plus digne de son avenir et de sa place future dans le monde, plus moderne, plus avancée, plus à l'avant-garde des autres nations. »

proques de l'art et de la société de son temps, l'historien décrypte les éléments qui rapprochent les deux hommes – et les mouvements qu'ils représentent – au sein de la réflexion artistique qu'ils poursuivent respectivement. Dans ce domaine précis, les phrases de Papini semblent « être extraites de notre propre pensée »<sup>36</sup>. Et c'est la question du renouvellement complet et radical de l'art, de son émancipation par rapport au passé, bref de sa modernité qui est au centre de ces « correspondances » :

... Le futurisme de M. Papini se confond parfois d'une façon assez curieuse avec l'art même dont nous souhaitons l'éclosion en France. [...] tant qu'il n'est pas question d'autre chose que de l'attitude artistique, le futurisme tel que M. Papini le conçoit reste proche, voisin de ce que nous avons défendu et soutenu sous le nom d'*art révolutionnaire* : émancipation des formes d'art passées, recherches du tragique contemporain, prédilection pour les aspects de la vie moderne comme modèles de beauté et sources d'inspiration.<sup>37</sup>

Assurément, Bloch place la ligne de démarcation avec Papini sur la question sociale et politique. Il met en évidence la différence de situation qui commande des exigences et des nécessités diverses entre une France « jeune peuple dans un vieux pays » et une Italie « unifiée depuis quarante-trois ans »<sup>38</sup>. Contrairement à l'hostilité des autres rédacteurs de l'*Effort libre* à l'égard du futurisme<sup>39</sup>, Bloch qui côtoie à Florence les membres de ces avant-gardes, saisit la portée de leurs revendications. Analysant l'exaspération de la jeunesse italienne devant les lieux communs véhiculés par les étrangers dans la Péninsule mais aussi devant la bourgeoisie italienne, l'écrivain français ne peut s'empêcher de comprendre la bataille culturelle invoquée par les futuristes<sup>40</sup>.

---

<sup>36</sup> BLOCH, «Les raisons d'un futuriste et les nôtres. G. Papini», art. cit., p. 103.

<sup>37</sup> *Ibid.*

<sup>38</sup> *Ibid.*, pp. 109 – 113.

<sup>39</sup> Cf. T. GORILOVICS, *op. cit.*, p. 60.

<sup>40</sup> J.-R. BLOCH, «Les raisons d'un futuriste...», art. cit., p. 113 : «...Nous étonnerons-nous, maintenant, que la jeune Italie soit futuriste ? Nous étonnerons-nous que le futurisme soit nationaliste ? Nous étonnerons-nous des passions que sa propagande excite chez eux ? Non. Si nous avons nos raisons, les futuristes italiens ont les leurs. Ils ont à faire l'expérience des grands mouvements nationaux et des grands mouvements artistiques. L'Italie bourgeoise a besoin d'être secouée une fois au moins comme la France bourgeoise n'a plus cessé de l'être depuis le soir d'*Hernani*. [...]. Ce qui nous sépare des futuristes n'est pas l'absence de sympathie, mais une nécessité différente de part et d'autre.»

Mais au-delà des divergences, ce qu'il faut retenir de l'article de Bloch c'est la conscience, de part et d'autre des Alpes, d'une commune exigence de modernité dans le domaine de l'art :

ce qui nous rapproche (des futuristes) est cette estime que ne refusent jamais des artistes, pourvu qu'ils sentent en face d'eux un respect de l'art, une sincérité et un désintéressement égaux à ceux qui les animent.<sup>41</sup>

Ainsi J.-R. Bloch s'est-il arrêté de près, avec sa sensibilité de critique et d'écrivain engagé, à l'étude de quelques intellectuels italiens dont le combat rejoignait, sur certains aspects, le sien.

Certainement Bloch espère-t-il repasser une année à Florence mais la déflagration mondiale en décide autrement : il est mobilisé en août 1914. Sa correspondance se fait alors l'écho du bouleversement provoqué par la guerre au sein du microcosme florentin : « ...j'espère que vous continuez à recevoir de bonnes nouvelles de tous nos amis au front, – de Masson, de Morillot chez nous – de Salvemini, de Prezzolini, de Mussolini là-bas »<sup>42</sup>. Ses lettres sont surtout empreintes de nostalgie pour la vie et les acteurs d'une communauté éclatée : « quand je pense à Florence, j'ai une sorte de mal du pays. »<sup>43</sup>

Elles révèlent enfin, quelques mois plus tard, l'engagement de Bloch comme celui de Luchaire et de tant d'autres intellectuels français pour le combat patriotique. L'écrivain ne peut participer aux tournées de conférences mises en place par Luchaire, en Italie, dans le cadre d'une importante « machine » de propagande destinée à resserrer l'intimité franco-italienne :

Ma convalescence est de deux mois. Elle est donc insuffisante pour me permettre ce voyage d'Italie [...]. Triste figure de conférencier que je vous apporterais là ! Je regrette plus que je ne peux le dire de ne pouvoir répondre à votre appel et travailler à la bonne cause. Et je vous remercie très vivement de votre pensée. [...] Je ne désespère pas [...] de pouvoir mettre mon activité à votre service – en 1918 ? Est-il raisonnable de supposer que la guerre finisse plus tôt ?<sup>44</sup>

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>42</sup> AIFF XIII/4, Bloch à Luchaire, 23/12/15.

<sup>43</sup> Bloch à Monglond, 27/11/14, lettre citée par T. Gorilovics, *op. cit.*, p. 66.

<sup>44</sup> AIFF, XIII/4, Bloch à Luchaire, la Mérigote, 27/9/1916. Durant le conflit, il est blessé gravement trois fois.

Cependant, Bloch rejoindra, en l'amplifiant, la pensée du directeur de l'Institut sur l'avenir des relations entre la France et l'Italie : l'union des deux pays étant pour Luchaire la condition nécessaire à la préparation d'une union européenne. A la lettre de Luchaire<sup>45</sup>, Bloch répond, en 1916, par l'idée de fédération qui déboucherait sur les Etats-Unis d'Europe :

...Je pense comme vous que cette guerre débloque les voies d'accès aux États-Unis d'Europe. Ces États-Unis prendront, d'abord sans doute, la forme de deux ou trois groupements alternativement hostiles ou alliés : Europe occidentale démocratique (groupe Angleterre, Belgique, Portugal, France, Italie... et St Marin) ; Europe centrale (de la Suède à la Hongrie, via Berlin, Munich et Vienne) ; Europe Slave (de l'Oural à l'Adriatique, de la Finlande à la Corne d'Or, avec la Serbie aux avant-portes de la Russie, face à l'ouest et une Roumanie latine bien embarrassée dans cet entourage exotique). La Fédération anglo-franco-italienne me paraît, comme à vous, une question de vie ou de mort pour l'Europe occidentale...<sup>46</sup>



Jusqu'en 1914 donc, les hôtes français de l'Institut loin de rester indifférents au bouillonnement culturel de la ville, s'y intéressent, y participent, établissent des contacts, nouent des amitiés, tracent les fils d'un réseau de relations dont l'Institut devient le centre nerveux ou encore le « rendez-vous de tout ce qui compte en Europe » d'après Benjamin Crémieux<sup>47</sup>, durant les années qui précèdent la première guerre mondiale.

A travers cette analyse, c'est le sentiment d'une « solidarité intellectuelle européenne » qui transparaît. De ce que cet autre européen, Stefan Zweig, nomme les années de la « confiance en l'Europe » ou encore cette période précise de l'histoire où « une conscience nationale européenne était en devenir »<sup>48</sup>. Sans doute, par un échange intellectuel substantiel, des Rolland, des Prezzolini, des Luchaire, des Bloch – pour ne citer qu'eux – ont véritablement essayé d'instaurer, au début du XX<sup>e</sup> siècle, un dialogue européen des

<sup>45</sup> Cf. la lettre de Luchaire à Bloch (30/8/16), citée par T. Gorilovics, *op. cit.*, pp. 108 – 109.

<sup>46</sup> AIFF, XIII/4, Bloch à Luchaire, Poitiers, 4/9/1916.

<sup>47</sup> Marie-Anne COMNÈNE, *France*, Paris, Gallimard, 1945, p. 69.

<sup>48</sup> S. ZWEIG, *Le monde d'hier. Souvenirs d'un européen* [1944], Paris, Belfond, 1982, p. 233.

cultures nationales, respectueuses, chacune, de leurs spécificités et de celles des autres. Sans doute, ont-ils contribué à esquisser les prémices d'une « Europe des esprits ».

Certainement, Luchaire rêvait que sa « ... maison française aiderait à entretenir ce foyer, de concert avec les porteurs de la pensée italienne, allemande, anglaise et d'autres nations encore, réunis à l'ombre de la coupole de Brunellesco [...] »<sup>49</sup> Hélas, les signes sourds d'un conflit proche allaient dévoiler la vulnérabilité des constructions humaines et fragiliser l'espoir d'une « communauté culturelle » européenne.

A l'issue du conflit cependant, Jean-Richard Bloch allait devenir l'un des piliers de cette revue *Europe*, fondée en 1923 par Romain Rolland, et dont l'ouverture sur la diversité intellectuelle et artistique des pays d'Europe et du monde allait constituer la motivation principale.

---

<sup>49</sup> J. LUCHAIRE, *Confession...., op. cit.* (à la note 18), t. 1, p. 162.

Michel Trebitsch ♦

---

**JEAN-RICHARD BLOCH :**  
**ESSAIS POUR MIEUX COMPRENDRE MON TEMPS**

Jean-Richard Bloch est sans doute un des plus grands essayistes de l'entre-deux-guerres. C'est ainsi qu'il est perçu par ses contemporains, c'est ainsi qu'on commence à le situer dans les recherches assez récentes sur le genre de l'essai, en particulier de l'essai politique, et sa place dans le champ intellectuel<sup>1</sup>. Pourtant, assez paradoxalement, c'est la figure de l'écrivain, du romancier, du dramaturge, plus que celle de l'essayiste, qui a surtout jusqu'ici suscité des études, alors que sa notoriété vient en grande partie de son rôle de passeur et de médiateur, pilier de la revue *Europe* et des éditions Rieder, grand épistolier, intellectuel engagé. Son œuvre critique se déploie après la Première Guerre mondiale et la liste serait assez longue de ses livres qu'on peut ranger dans la rubrique des essais. Je m'en tiendrai pourtant à la série des « Essais pour mieux comprendre mon temps » et même, écartant le premier d'entre eux, *Carnaval est mort* (1920), composé surtout de textes parus avant-guerre dans *L'Effort*, je centrerai mon étude sur les essais des années 1930, poursuivant une réflexion plus générale sur l'essayisme amorcée à propos de *Destin du siècle* (1931)<sup>2</sup>.

---

♦ Institut d'histoire du temps présent — CNRS, Paris

<sup>1</sup> Voir Philippe OLIVERA, « Catégories génériques et ordre des livres : les conditions d'émergence de l'essai pendant l'entre-deux-guerres », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, n°47, juin 2002, pp. 84 – 106, en attendant la publication de sa thèse, *La Politique lettrée en France. Les essais politiques (1919 – 1932)*, Université de Paris I, décembre 2001.

<sup>2</sup> Je renvoie une fois pour toutes à ma préface à la réédition de *Destin du siècle*, Paris, PUF, 1996, pp. V – LVII, et à mes deux contributions : « Jean-Richard Bloch, de la chronique à l'essai », *Lendemain* (Berlin), n° 86 – 87, 1997, pp. 121 – 134 ; « Jean-Richard Bloch et

J'insisterai donc sur *Offrande à la politique* (1933) et *Naissance d'une culture* (1936)<sup>3</sup>. La cohérence de l'ensemble, dans cette période complexe de redistribution idéologique, permet d'approfondir l'analyse du rapport de Jean-Richard Bloch au politique, à l'espace public, en cherchant à faire la part des continuités et des évolutions dans un parcours idéologique dont la singularité remanie quelque peu une lecture encore très réductrice des engagements de son temps. Pour prendre en compte sa posture globale d'essayiste, il faudrait élargir encore le champ d'investigation à ses essais littéraires, notamment *Destin du théâtre* (1930), et à ses textes d'intervention lorsqu'il replongera dans l'action politique, notamment *Espagne, Espagne* (1936). Il faudrait même ajouter des projets jamais réalisés, *Le Robinson juif* sur son voyage de 1925 en Palestine et *Mitropa (Europe du milieu)* sur son séjour à Berlin en 1928<sup>4</sup>.



« Essais pour mieux comprendre mon temps » : à lui seul, ce sous-titre général nous fournit une indication décisive sur l'intention qui oriente les textes de Jean-Richard Bloch, sur la volonté à la fois résolue et modeste non pas de comprendre, mais de *mieux* comprendre son époque, avec une curiosité, une ouverture à l'autre qu'on retrouve aussi dans ses récits de voyage, « À la découverte du monde connu ». Un essai, par définition, n'est pas une somme ou un traité, ne fournit pas de réponses exhaustives et définitives. C'est une exploration, une expérimentation, une traduction dans les mots d'un certain nombre d'observations et d'interrogations. Il s'agit de « nommer les choses », comme il l'écrit lui-même dans *Destin du siècle*, de « collaborer à la carte du nouveau monde » avec les outils mêmes de l'écrivain, c'est-à-dire les mots, en examinant sous tous les angles quelles relations de distance et de proximité s'établissent et changent entre le langage et le monde, entre les mots et

---

l'art du commentaire », in « L'écrivain journaliste », *Littératures contemporaines*, n° 6, Paris, Klincksieck, 1999, pp. 121 – 142.

<sup>3</sup> *Offrande à la politique. Troisièmes essais pour mieux comprendre mon temps*, Paris, Rieder, 1933 ; *Naissance d'une culture. Quatrièmes essais pour mieux comprendre mon temps*, Paris, Rieder, 1936.

<sup>4</sup> Sur *Le Robinson juif*, dernière mise au point : Michel TREBITSCH, « *Le Robinson juif*. Un film et un texte sur l'Université hébraïque de Jérusalem en 1925 », in « Le cinéma d'Albert Kahn : quelle place dans l'histoire ? », *Cahiers de la cinémathèque*, n° 74, décembre 2002, pp. 99 – 106.

les choses. Et de décrire encore plus précisément cette intention dans *Offrande à la politique* :

Nous poursuivons ici ce qui est notre tâche unique et incessante. Nous cherchons à comprendre. Pour arriver à embrasser les phénomènes singuliers que nous présente notre époque, nous essayons de discerner les mouvements qui les parcourent ou les entraînent, nous tentons d'isoler les composants qui les forment. Les discerner mène à les nommer. Nommer les choses et surprendre leurs déplacements, leurs trajectoires, forme un de nos objectifs essentiels, et cette recherche contient la substance de ces essais. (p. 200)

Dans ce « mieux comprendre mon temps », qui désigne à la fois l'effort personnel en direction du monde et la critique d'un existant dont les failles proviendraient pour une grande part de la méconnaissance, Jean-Richard Bloch retrouve la triple inspiration originelle que toute étude sur le genre de l'essai fait remonter à Montaigne. C'est d'abord la recherche pour voir clair en soi-même, la conquête de la sagesse à partir du récit attentif et sans complaisance de son propre rapport à l'autre, l'expérience consciente de ses limites, où l'observateur ne s'exclut pas de l'observation, même si tout l'effort consiste, comme chez Bloch, à dépouiller celle-ci de tout psychologisme, à surmonter la subjectivité par l'abstraction et la généralisation. C'est ensuite une tentative, une pensée *s'essayant*, se construisant dans le partiel et l'inachevé, face à une réalité qui se dérobe et se morcelle sous l'assaut de cette pensée. C'est enfin, loin de l'éther inaccessible de la pensée pure, une réflexion engagée dans le discours social, une interrogation sur l'histoire, le politique, le sens, qui est tout autant refus du système que refus de la polémique. Si des remarques aussi générales sur l'essayisme de Jean-Richard Bloch sont possibles, c'est qu'on peut, comme je l'ai fait en analysant son « art du commentaire », étudier en détail à partir de ses archives les étapes successives d'élaboration de cette « pensée composée », de cette polyphonie discursive, de cette construction hétérogène tendant vers l'homogène qui caractérise le genre de l'essai<sup>5</sup>.

Dans les trois ouvrages évoqués, la plupart des textes proviennent de chroniques, en particulier des fameux « Commentaires » d'*Europe*. Comme pour *Destin du siècle*, on peut donc s'essayer à une approche génétique, étudier la « fabrique de l'essai », le passage de l'inspiration — du carnet personnel à la chronique de revue — à la construction — de la chronique au

---

<sup>5</sup> François DUMONT (dir.), *La Pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota Bene, 1999.

recueil, à un travail sur le recueil lisible notamment par l'examen des divers jeux d'épreuves<sup>6</sup>. Chez Bloch, il y a presque toujours, à l'origine d'une chronique, une circonstance personnelle ou sociale. Sans avoir poussé aussi loin le dépouillement que pour *Destin du siècle*, on a d'ailleurs la sensation que les deux essais suivants, à mesure qu'il replonge dans le débat public, utilisent moins de notations privées et plus de textes produits en réaction à des sollicitations — conférences, interviews, réponses à des enquêtes — même si ces textes sont *situés*, soit qu'une note en rappelle les circonstances, soit qu'ils contiennent eux-mêmes la justification de leur production<sup>7</sup>. À la différence d'autres essayistes assumant leur hétérogénéité textuelle, revendiquant même une écriture de l'éphémère et du fragmentaire (les *Variétés* de Paul Valéry), il y a chez Jean-Richard Bloch un travail systématique, souvent laborieux, de sélection, de réécriture avec variantes, ajouts et suppressions. Ce travail a pour objectif et pour résultat de détacher les textes de leur appartenance initiale aux contraintes d'espace et de temps propres à la publication périodique et de les recomposer en les projetant dans un nouveau contexte afin de les relier entre eux selon une logique nouvelle qui en arrive à modifier le statut générique même du texte.

On ne peut cependant s'en tenir à une approche génétique formelle et il faut introduire dans l'analyse des critères « péritextuels » renvoyant au parcours de l'essayiste, à la place des essais par rapport à l'ensemble de ses répertoires et de ses stratégies, renvoyant aussi à la réception, à la place spécifique dans le champ littéraire et éditorial de l'essai conçu comme besoin, en particulier dans les temps de doute et d'instabilité idéologique. L'intérêt de la mise en regard des trois essais de Jean-Richard Bloch, c'est bien sûr, on va y revenir, qu'ils marquent les étapes de son évolution idéologique, mais aussi que, relativement contemporains, ils sont redistribués et réemployés dans une autre configuration. Non seulement Bloch ne redispone pas les textes dans un ordre purement chronologique, mais il en reprend de dates parfois fort différentes ou, au contraire, répartit entre les trois essais des textes provenant de chroniques publiées à peu près à la même date. Ainsi, de même que *Destin du siècle* reprenait un article bien plus ancien,

---

<sup>6</sup> Voir ma contribution, « Jean-Richard Bloch, de la chronique à l'essai », citée n. 2, notamment pp. 124 – 128.

<sup>7</sup> Pour s'en tenir à peu d'exemples, « Symbolique d'une réunion », qui forme le gros morceau d'*Offrande à la politique*, est le récit d'une réunion publique, organisée en 1931 par la section socialiste de Poitiers, dont l'orateur principal était Marcel Déat ; « Objection de conscience » rappelle le témoignage de Jean-Richard Bloch en faveur de l'étudiant protestant Jacques Martin, jugé par le tribunal militaire de la Seine.

« Optimisme du pessimisme », paru dans *Clarté* en 1921 – 1922 dans le contexte de la polémique Barbusse — Rolland, *Naissance d'une culture* s'ouvre sur des « Prolégomènes à toute critique littéraire, musicale et plastique », parus aussi dans *Clarté* en 1925, phase de radicalisation politique des intellectuels très éloignée de l'atmosphère de rassemblement populaire qui anime l'essai de 1936. À l'inverse, « Paganisation de la pensée contemporaine » (*Destin du siècle*), « Méditation autour du secret » (*Offrande à la politique*), « Le sacre de la machine » (*Naissance d'une culture*), datent d'un même moment, puisqu'ils proviennent de « Commentaires » parus dans *Europe* en août (n° 80), septembre (n° 81) et octobre 1929 (n° 82). On pourrait encore se demander pourquoi certains ensembles ont été écartés, comme les trois articles intitulés « Idée d'une politique », parus dans *Europe* d'août à octobre 1932 (n° 116 à 118) et dont la thématique pacifiste, l'interrogation sur le rôle politique de l'intellectuel auraient trouvé leur place dans *Offrande à la politique*<sup>8</sup>.

Selon quelle logique Jean-Richard Bloch procède-t-il à la sélection et à l'ordonnement de ses textes ? On l'entrevoit à travers la stratégie d'auto-citations et de références qui circule entre les trois essais. *Destin du siècle* renvoyait à *Carnaval est mort*. Dans *Offrande à la politique*, qui reprend en ouverture la thématique de « nommer les choses », Bloch va jusqu'à la citation explicite de *Destin du siècle* pour démontrer que ce qui était écrit « n'a, malheureusement, rien perdu de son actualité » (p. 42), reproduisant aussi son analyse de la « mort du mot révolution » (p. 226). Cette circulation d'un essai à l'autre nous fournit en définitive deux pistes essentielles sur le rôle de l'essayiste tel que le conçoit Jean-Richard Bloch. L'une, c'est que l'essai est une conversation, un échange entre l'auteur et ses lecteurs, ce que lui disait exactement Benjamin Crémieux, rendant compte de *Destin du siècle*, dont il définissait le style comme un « libre débat d'idées entre camarades »<sup>9</sup>. L'autre, c'est la permanence d'une posture, que Bloch définit lui-même dans *Offrande à la politique* comme « l'honneur intellectuel », restituant une part essentielle de continuité à sa propre évolution : dans le rapport de

---

<sup>8</sup> Jean-Richard Bloch y renvoie d'ailleurs explicitement dans une note, pour insister sur la permanence des questions posées (p. 90).

<sup>9</sup> *Europe*, n° 102, 15 juin 1931, pp. 280 – 282. Bloch lui-même évoque cet échange, jusqu'à citer des lettres de lecteurs. Dans *Offrande à la politique* (p. 125), il explique que son article « Quand bien même c'eût été le Pape » (*Europe*, n° 121, janvier 1933) a été rédigé pour répondre aux réactions des deux précédents, « Objections de conscience » (n° 119, novembre 1932) et « Conte de Noël » (n° 120, décembre 1932).

l'intellectuel à l'espace public, nous dit-il, ce n'est pas lui mais ce sont les circonstances qui ont changé.



L'intérêt principal d'étudier ensemble les trois essais, c'est en effet que les circonstances ont changé, et même radicalement, dans un laps de temps extrêmement bref, cinq années scandées de 1931 à 1936 par l'arrivée de Hitler au pouvoir et la victoire en France du Front populaire. Nous pouvons ainsi suivre presque pas à pas le cheminement qui conduit Jean-Richard Bloch de la posture critique qui a été la sienne pendant l'essentiel de la décennie précédente, et dont *Destin du siècle* marque l'extrême limite, à un retour progressif au politique et à la politique qui le transformera progressivement, au nom de la lutte antifasciste, en compagnon de route puis en militant du communisme. *Offrande à la politique* représente donc l'étape suivante, sur laquelle, sans entrer dans trop de détails, j'apporte quelques éléments qui complètent ma préface au volume précédent. À ce tournant des années 1930, déjà hanté par le spectre du fascisme, non seulement italien mais allemand depuis la poussée électorale nazie de l'automne 1930, menant de l'expérience russe une analyse contradictoire, qui considère la révolution comme un bloc, salue l'effort économique et la planification, mais assimile le régime aux dictatures, Jean-Richard Bloch participe, même en simple « spectateur engagé » et d'abord sans guère de discrimination, aux tentatives diverses, voire hétéroclites, de « renouvellement de la politique » qui se développent aux marges du radicalisme et du socialisme. Critiques à l'égard des grands partis et de la logique partisane, ces courants marginaux cherchent à rassembler les jeunes énergies de gauche en renouvelant les questionnements sur la démocratie, l'Europe, la paix. Étonnante fréquentation, à faire presque frémir sur ce qu'aurait pu être l'évolution ultérieure de Jean-Richard Bloch, puisqu'il est alors en relation, de Marcel Déat à Gaston Bergery, avec nombre de ceux qui sombreront dans ce que Philippe BURRIN a appelé la « dérive fasciste »<sup>10</sup>.

*Offrande à la politique* témoigne ainsi des contacts assidus que Bloch entretient avec ces courants minoritaires et rénovateurs, mais reflète en même temps les interrogations que cela soulève pour lui. On remarquera d'ailleurs que ce réinvestissement dans le débat public s'ancre au niveau local, renouant avec le militantisme socialiste d'avant-guerre à Poitiers tout

---

<sup>10</sup> Philippe BURRIN, *La Dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery 1933 – 1945*, Paris, Seuil, 1986.

en jouant aussi sur la notoriété acquise par l'écrivain. Plusieurs textes du recueil proviennent de débats qui ont eu lieu dans la ville, et d'abord le gros morceau, « Symbolique d'une réunion », paru dans *Europe* de mars 1931 à janvier 1932. Sous l'invocation de Jaurès, Jean-Richard Bloch y résume à peu près toutes les questions qu'il pose aux partis de gauche, en particulier sous la triple figure de l'intellectuel (socialiste), l'ouvrier (communiste) et le saint (l'enseignant laïque et pacifiste) : « Tout bien pesé, en mélangeant ces trois-là, on ferait un socialiste ». L'orateur principal de cette réunion, c'est Marcel Déat, qui vient de proposer dans *Perspectives socialistes* (1930) un large rassemblement anticapitaliste et une alliance entre radicaux et socialistes et avec lequel Bloch entretient alors une correspondance brève mais très chaleureuse<sup>11</sup>. Ses sympathies le portent non seulement vers des socialistes atypiques comme Déat, qui s'apprête à incarner le courant « néo », mais vers un personnage aussi singulier que Georges Valois qui, après sa rupture avec l'Action française et sa tentative éphémère d'un Faisceau français, se rapproche des jeunes radicaux et des futurs planistes, cherchant à fédérer de « nouvelles équipes » sur le thème de la réforme de l'État, de la construction de l'Europe et de la paix<sup>12</sup>. S'il reste circonspect sur le « réalisme » de Valois, leur correspondance témoigne là encore d'une brève mais grande proximité en 1930 – 1931<sup>13</sup>. En fait, c'est peut-être surtout avec certains « Jeunes Turcs » du parti radical que Jean-Richard Bloch se sent alors le plus en phase, notamment avec les étudiants de la LAURS (Ligue d'action universitaire républicaine et socialiste), dont il soutient la section poitevine, et tout autant avec le jeune groupe de *Notre temps*, Jean Luchaire, Pierre Brossollette ou Jacques Chabannes. Ainsi est-il un des premiers signataires du grand manifeste pacifiste lancé par Jean Luchaire dans *Notre Temps* le 18 janvier 1931 et participe-t-il le 18 mars, aux côtés d'Herriot, Langevin, Jouhaux, Déat, Sangnier, au meeting de la LAURS « L'Université contre la guerre »<sup>14</sup>.

Quelques mois plus tard, c'est à Jean Luchaire qu'il s'adresse, pour s'excuser de son absence à la rencontre franco-allemande de Rethel organi-

<sup>11</sup> Fonds Jean-Richard Bloch (BnF), *Correspondance*, t. XVI, notamment lettres de Jean-Richard Bloch, 13 octobre 1931, et de Marcel Déat, 15 octobre 1931.

<sup>12</sup> Philippe OLIVERA, « Un „technicien” de l'action et de la propagande au service de la paix : Georges Valois, 1928 – 1939 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier – mars 1993, n° 30, pp. 27 – 31.

<sup>13</sup> Fonds JRB, *Correspondance* avec Georges Valois, t. XLVI.

<sup>14</sup> *Correspondance* avec André Weil-Curiel, t. XLVIII. Voir aussi Emmanuel NAQUET, *Un mouvement typique de la France de l'entre-deux-guerres, la LAURS*, DES, Université Paris 10, 1987.

sée par celui-ci. Ce message, « Pour l'union intime franco-allemande », est publié en août 1931 dans *Notre Temps* et connaît un certain retentissement. Reprenant presque terme à terme certains passages de sa « Lettre aux Allemands » de 1919, que la *NRF* avait alors refusé de publier, analysant les malentendus anciens comme la montée actuelle des tensions, il n'en considère pas moins les rapports franco-allemands comme la pierre de touche de la paix et du rapprochement européen :

Aujourd'hui, tout Européen qui vit les yeux dirigés vers l'avenir, et non baissés vers le sol ou tournés vers le passé, doit prévoir le jour où l'Allemagne et la France auront un seul état-major militaire, une seule diplomatie, une monnaie, une banque d'émission, où la chambre des députés et le Reichstag délégueront au même Parlement fédéral.<sup>15</sup>

Mais le plus significatif, c'est que Bloch reproduira ce texte en 1932 dans sa chronique d'*Europe*, « Idée d'une politique », en se justifiant en ces termes : « Je répète que c'est en pleine tension qu'il importe de dire *Vive l'Allemagne ! C'est devant la menace d'un conflit qu'il faut avoir le courage de dire Vive notre ennemi !* ». Plus encore : il mentionne cette lettre dans *Offrande à la politique*, après l'arrivée de Hitler au pouvoir, et s'explique sur la continuité de sa position :

Les changements intérieurs qui affectent l'Allemagne – et qu'il était au pouvoir de la France de prévenir – ne font qu'obscurcir momentanément le problème. Ils n'en changent pas les données. Celles-ci demeurent fondamentales et invariables.<sup>16</sup>

Dans *Destin du siècle*, les moqueries assez dures sur les « honnêtes pacifistes », leurs parlotes et leurs camps de vacances, visaient pourtant précisément les premières rencontres des mouvements de jeunesse français et allemands organisées au Sohlberg en juillet – août 1930 par Jean Luchaire et Otto Abetz, alors président des ligues républicaines d'étudiants allemands. Or, c'est justement sur les questions de la guerre et de la paix que Jean-Richard Bloch n'a cessé d'intervenir dans le débat politique, à la recherche

---

<sup>15</sup> « Pour l'union intime franco-allemande », *Notre Temps*, n° 105, 30 août 1931, pp. 668 – 670. Je l'ai réédité dans le *Bulletin de l'association Études Jean-Richard Bloch*, n° 5, hiver 1995, pp. 5 – 7.

<sup>16</sup> « Idée d'une politique (2) », *Europe*, n° 117, septembre 1932, pp. 105 – 112. Voir, dans *Offrande à la politique*, la note qui renvoie à ce texte dans le chapitre « Espoir en la jeunesse », p. 90.

obstinée du consensus<sup>17</sup>. On peut remonter à l'agitation du printemps 1927 contre la loi militaire Paul-Boncour où, lié lui-même à Romain Rolland mais aussi à Jeanne et Michel Alexandre et à Georges Canguilhem, il sert déjà de passerelle dans le rapprochement qui se dessine entre l'entourage rollandien d'*Europe* et celui d'Alain et des *Libres Propos*<sup>18</sup>. Les deux mouvances feront encore cause commune en 1928 lors de l'affaire Georges Demartial, où Bloch témoignera en faveur du militant pacifiste suspendu de la Légion d'honneur pour avoir demandé la révision des traités, voire en 1930 lors de l'affaire Félicien Challaye, inquiet pour ses attaques contre Tardieu<sup>19</sup>. Répondant à nombre de sollicitations, les appels contre la guerre de Georges Valois, la « croisade pour la paix » de Victor Méric, il se déclare à celui-ci d'accord – même en « solitaire » — pour le plus vaste rassemblement et se retrouvera au Comité d'honneur, présidé par Romain Rolland, de la Ligue internationale des combattants de la paix, fondée en 1931 par Méric<sup>20</sup>. C'est sans doute ce qui explique que, dans le grand débat qui culmine alors entre les divers courants pacifistes, il rejette le pacifisme intégral « nouveau style » dont se réclament Challaye et Canguilhem et choisit le pacifisme juridique « ancien style » de Théodore Ruysen et Jules Prudhommeaux en rejoignant l'association La Paix par le droit, dont il présidera la Fédération de Poitiers de l'automne 1932 à 1934<sup>21</sup>. C'est sous son égide qu'il tiendra fin 1931, devant le Groupe universitaire d'études pour la SDN de Poitiers, la conférence « La guerre qui est en nous », puis en janvier 1932, à la Maison du Peuple de Poitiers, la conférence « Espoir en la jeunesse », toutes deux reprises dans *Offrande à la politique*. Au même moment, dans la droite ligne des positions défendues par l'association depuis 1926, il témoigne pour l'objecteur de conscience Jacques Martin, secrétaire de l'Association des

<sup>17</sup> Il sera pourtant curieusement absent du numéro spécial d'*Europe* « Guerre et paix » de décembre 1930.

<sup>18</sup> Je renvoie à ma présentation, « L'intellectuel dans l'action. Lettres de Georges Canguilhem à Jean-Richard Bloch (1927 - 1946) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 50, avril – juin 1996, pp. 111 – 121.

<sup>19</sup> Voir notamment Fonds Jean-Richard Bloch (BnF), *Correspondance*, t. XIII (Félicien Challaye).

<sup>20</sup> Voir sa réponse à l'enquête sur la guerre aérochimique lancée par Méric dans *Le Soir* en octobre 1930 et sa correspondance avec lui (Fonds JRB, t. XXII).

<sup>21</sup> Voir sa correspondance avec Canguilhem, citée, avec Houmeau (t. XXIV) et Prudhommeaux (t. XXVIII). Sur tout ce débat, cf. Rémi FABRE, « Un exemple de pacifisme juridique : Théodore Ruysen et le mouvement "La Paix par le Droit" » (1884 – 1950), *Vingtième siècle*, n° 39, juillet – septembre 1983, pp. 38 – 54 ; Norman INGRAM, « Pacifisme ancien style, ou le pacifisme de l'association La Paix par le Droit », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, janvier – mars 1993, n° 30, pp. 2 – 5.

étudiants protestants et membre du Mouvement international de la Réconciliation d'Henri Roser, ce qui donne « Objections de conscience », un autre texte repris dans le volume<sup>22</sup>.

Cette ligne de crête, entre le pacifisme intégral et le pacifisme d'inspiration communiste prônant la lutte contre la guerre impérialiste, il la maintiendra plus longtemps que la plupart de ses compagnons rollandistes, comme le rappelle ici même Nicole RACINE, et il sera l'un des plus tardifs à être touché par ces déchantements successifs qui affecteront toute une gauche pacifiste, la réduisant en quelque sorte par soustraction à s'engager de plus en plus avant aux côtés de l'URSS et du parti communiste. Lorsqu'en 1932 se dessine, notamment sous l'impulsion de Rolland et Barbusse, le rapprochement entre organisations qui va aboutir, à travers plusieurs péripéties, à la constitution d'un Cartel de la paix et au Congrès d'Amsterdam d'août 1932, Bloch reste à l'écart et même très critique, comme en témoigne par exemple sa correspondance avec Marcel Martinet<sup>23</sup>. Il y voit un facteur de division et non de rassemblement, et c'est pourquoi, conservant sa sympathie à la LICP jusqu'à la scission d'avril 1933 entre les pacifistes d'action directe et les pacifistes socialisants, il reste jusqu'en 1934 sur les positions de La Paix par le Droit, qui avait refusé en janvier 1933 d'adhérer au Cartel de la paix. Cette posture, comme sa curiosité pour les courants critiques et marginaux, sont d'une certaine manière la démonstration qu'*Offrande à la politique* ne marque pas, comme son titre pourrait peut-être le faire penser, un retour à l'engagement, mais dit au contraire la difficulté et la complexité qu'il y a, en particulier pour un intellectuel, à faire des choix et à prendre parti. Ce début des années 1930 est dominé, pour Jean-Richard Bloch, par cette question énigmatique des relations entre l'intellectuel et l'action. Et ce qui est révélateur, c'est qu'il ne les pose pas en termes de doctrine politique, mais en termes de pratique et même de choix individuel et moral. Si ce choix individuel est primordial, c'est parce que la guerre est « en nous », et que pour y répondre, il faut des « caractères trempés » comme l'objecteur de conscience Jacques Martin, et non la seule obéissance à la discipline de parti. Qu'importe l'itinéraire, écrit-il à Georges Canguilhem le 31 octobre 1931 ; « toutes les solutions ont une égale valeur dialectique », écrivait-il déjà à Georges Valois le 9 novembre 1930 : « En de tels marécages, seule l'activité infatigable et l'influence d'un individu, d'une volonté, peuvent faire pencher

---

<sup>22</sup> Correspondance avec Henri Roser (t. XLII).

<sup>23</sup> *Correspondance Jean-Richard Bloch - Marcel Martinet (1911 - 1935)*, textes établis et annotés par Haruo TAKAHASHI, Tokyo, Editions Université Chuô, 1994, lettre à Marcel Martinet, 1<sup>er</sup> septembre 1932, pp. 379 – 382.

la balance en faveur d'une méthode plutôt que d'une autre ». Et de proclamer, dans *Offrande à la politique*, « Quand bien même c'eût été le Pape ». La clé à cette date, Jean-Richard Bloch essaie de nous la donner en appendice, dans cette assez mystérieuse « Méditation autour du secret » qui, face à l'étroite problématique de Julien Benda, répond sur le plan de l'éthique de la vérité :

Je ne dis pas au clerc : « il faut trahir » ; je ne lui dis pas : « ne trahis point » ; je lui dis : « ne t'interdis pas de trahir ». Ne t'interdis pas de sortir du secret, ni d'abandonner la connaissance pour l'action. Écoute librement la voix de l'instinct. (p. 295)



◀◀ Je ne dis pas qu'en d'autres temps et d'autres pays, poussé au désespoir par un fascisme ou un tzarisme, je n'eusse pas fait (de grand cœur, avec un enthousiasme viril) un homme d'action » : ce passage connu de *Destin du siècle* frappe par sa similitude, presque terme à terme, avec une lettre du 9 novembre 1930 à Georges Valois et une lettre du 31 octobre 1931 à Georges Canguilhem. En 1933, cet autre temps est venu, celui de la lutte contre le fascisme. Bloch est un des premiers, après janvier 1933, à lancer toutes ses forces dans la bataille : membre fondateur, en avril, du Comité français pour le soutien à la classe ouvrière allemande, il multiplie articles et conférences et apporte son aide, y compris matérielle, aux exilés, militants et intellectuels allemands anti-nazis. Sur ce tournant, sur cette accélération de l'histoire, les contributions de Nicole RACINE et de Wolfgang KLEIN dans ce volume me dispenseront de trop longs développements. Sinon pour insister sur les méandres à travers lesquels se sont dessinés, entre 1933 et 1934, les choix politiques qui mèneront progressivement au rassemblement populaire. Jean-Richard Bloch, Nicole RACINE le rappelle, a été un des membres fondateurs et un des dirigeants de Front commun. Formé en mai – juin 1933 par Gaston Bergery, qui vient de quitter le parti radical, avec l'appui de courants de gauche à l'écart des partis, minoritaires socialistes comme Félicien Challaye, gauche radicale, « Troisième force » de Georges Izard, syndicalistes, intellectuels comme Paul Langevin ou Drieu La Rochelle, c'est une des premières initiatives d'union de la gauche antifasciste, Échouant à rapprocher les grandes organisations partisans, accusant les partis d'incapacité, se radicalisant et appelant à la révolution, Bergery envisagera, après le 6 février 1934, de transformer Front commun en parti.

Le 6 février marque-t-il pour Bloch un point de non-retour ? Adhérent de la première heure au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes lancé en mai par le trio emblématique Alain-Rivet-Wallon, il démissionne du Conseil exécutif de Front commun, mais ne s'en éloignera que progressivement. Dans le processus accéléré de retour à l'engagement, je pense, comme Nicole RACINE ou Ludmila STERN, que le tournant décisif a été le voyage en URSS de Jean-Richard Bloch, de l'été à l'hiver 1934, à l'occasion du 1<sup>er</sup> Congrès des écrivains soviétiques<sup>24</sup>. Il n'a cessé jusqu'ici de regarder l'expérience soviétique d'un œil favorable, malgré une réserve critique, et s'enthousiasme par exemple pour la tragique phase de collectivisation et de planification<sup>25</sup>. Mais c'est de son voyage qu'il revient indiscutablement métamorphosé, définitivement converti. On frémit pour le moins devant le lyrisme de sa « Lettre à Guéhenno » de novembre 1934, comme à la lecture d'autres articles aussi enflammés sur sa découverte du « monde nouveau »<sup>26</sup>. On ne doit pas pour autant oublier qu'il profita de ce voyage pour tenter de faire libérer Victor Serge et surtout qu'il défendra, devant le 1<sup>er</sup> Congrès des écrivains soviétiques une conception de la liberté de l'écrivain, de la place de l'individualisme et de la littérature expérimentale, qui s'oppose frontalement à Radek et à l'instauration de l'orthodoxie du réalisme socialiste. De ce voyage de 1934, il ne recueillera un volume, *Moscou — Paris*, qu'après la « grande guerre patriotique » ; le livre paraîtra d'ailleurs après sa mort et n'appartient pas à la catégorie des essais, mais des récits de voyage « à la découverte du monde connu »<sup>27</sup>.

Dans l'engagement de plus en plus résolu de Jean-Richard Bloch, contre le fascisme, pour le rassemblement populaire, son rôle dans la préparation du Congrès international pour la défense de la culture réuni à Paris en 1935, évoqué par Wolfgang KLEIN, puis son combat en faveur des Républicains espagnols en 1936, sont des moments décisifs. *Naissance d'une culture*, paru en 1936 (sans mention de l'achevé d'imprimer), tient dans ce processus une place tout à fait centrale. Le livre apparaît, même si le problème n'y est pas

---

<sup>24</sup> Nicole RACINE, « Une cause. L'antifascisme des intellectuels dans les années trente », *Politix*, n° 17, 1992, pp. 79 – 85 ; Ludmila STERN, « Journal du voyage en URSS de Marguerite et Jean-Richard Bloch », in Annie ANGREMY et Michel TREBITSCH (dir.), *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, Paris, BnF, 2002, pp. 231 – 240.

<sup>25</sup> Cf. ses deux articles « Philosophie américaine du travail » et « Philosophie soviétique du travail », parus dans *Europe* en décembre 1933 (n° 132) et janvier 1934 (n° 133).

<sup>26</sup> « Lettre à Guéhenno », *Europe*, n° 143, spécial 1914 – 1934, novembre 1934, pp. 341 – 347. Voir aussi, par exemple : « Mes impressions sur l'URSS », *Journal de Moscou*, 18 août 1934 ; « Voyage en URSS », *Monde*, 6 décembre 1934.

<sup>27</sup> *Moscou – Paris*, Paris, Éd. Raisons d'être, 1947.

abordé directement, comme la réponse théorique à la question du réalisme socialiste, mais une réponse beaucoup plus vaste et ambitieuse que la « querelle du réalisme » qui se développe alors autour d'Aragon, et dont Bloch tente l'application avec une autre « naissance », celle de *Naissance d'une cité*, son grand « spectacle total » de 1937. Mais surtout, *Naissance d'une culture* propose une définition globale de la culture et de « la défense de la culture », à la fois face à la crise de longue durée du rapport entre culture et société et face à la menace directe de la barbarie contre la culture, qui fait de ce livre une sorte de manifeste ou de programme de la politique culturelle du Front populaire<sup>28</sup>. C'est avec le Front populaire en effet qu'on voit apparaître explicitement la notion de « politique culturelle », comme l'a montré Pascal ORY dans sa grande thèse, *La Belle illusion*, où il souligne d'ailleurs que Jean-Richard Bloch est un des tout premiers, dès la victoire électorale de la gauche, à parler de « programme culturel »<sup>29</sup>. *Naissance d'une culture* tente de décliner sous ses diverses facettes ce que pourrait être ce programme culturel ; sa construction, plus complexe mais aussi plus explicite que les essais précédents, reflète la nouveauté relative de ce questionnement et traduit en même temps les contraintes imposées par le retour à l'action. L'ouvrage se compose surtout de trois ensembles. Le premier, « D'Érasme à Proust », qui reprend une série de « Commentaires » parus dans *Europe* d'avril à octobre 1935, est une analyse de l'histoire littéraire et de la crise littéraire depuis le XIXe siècle. Le second, « Pour qui écrivez-vous ? », réunit des textes d'intervention plus hétérogènes, qui insistent sur la gravité de la crise littéraire actuelle et esquissent des propositions sur le rôle des intellectuels, en particulier des écrivains, notamment dans « Création littéraire et société humaine », le grand discours de Jean-Richard Bloch au Congrès de 1935<sup>30</sup>. Le troisième ensemble, « Le sacre de la ma-

---

<sup>28</sup> Sur tout ce qui suit, je me permets de reprendre en partie ma contribution récente sur « Jean-Richard Bloch et la défense de la culture », in « Le réalisme socialiste en France », *Sociétés et représentations*, n° 15, 2003, pp. 65 – 76 ; voir, dans ce même volume, la contribution de Nicole RACINE sur « La Querelle du réalisme ».

<sup>29</sup> Pascal ORY, *La Belle illusion. Culture et politique sous le signe du Front populaire 1935 – 1938*, Paris, Plon, 1994, p. 21. Il signale que l'expression « politique culturelle » se trouve dans un article de Jean Cassou paru dans *Europe* en juillet 1936, mais que la notion de « programme culturel » figure comme la responsabilité des intellectuels dans l'article de Jean-Richard Bloch, « Après une première victoire : conséquences et responsabilités », *Europe*, n° 162, juin 1936, pp. 219 – 222.

<sup>30</sup> « Pour qui écrivez-vous ? » est composé de l'article éponyme publié en réponse à l'enquête de *Commune* dans *Europe* (n° 140, août 1934), du discours « Création littéraire et société humaine » (*Europe*, n° 151, juillet 1935, repris dans *Monde*, n° 342, 27 juin 1935, et partiellement traduit dans plusieurs journaux soviétiques), d'une déclaration sur ce prochain

chine », qui aborde la question du progrès technique (disque, radio cinéma) et de sa place dans les pratiques culturelles, est certainement le plus prospectif, le plus proche de ce que nous définissons comme le programme culturel du Front populaire<sup>31</sup>.

Il y a au cœur de *Naissance d'une culture* et de toute la démarche de Jean-Richard Bloch une vision quasiment anthropologique de l'art comme « messenger souverain », comme « grand Intercesseur », comme vecteur essentiel d'hominisation, qui éclaire certes sa définition engagée de la *dé-fense* de la culture, mais doit aussi se replacer dans une conception bien plus ancienne chez lui et d'une surprenante cohérence et continuité. C'est cette continuité qu'il nous signifie en introduisant dans son essai, comme il l'avait fait dans *Destin du siècle*, un texte très antérieur au contexte des années 1930 et qu'il place même en ouverture, ces « Prolégomènes à toute critique littéraire, musicale et plastique » publiés dans *Clarté* en 1925, qui sont une virulente dénonciation du poncif comme vulgarisation de la modernité esthétique<sup>32</sup>. Il faudrait remonter à sa petite revue *L'Effort* d'avant 1914, où il prêche pour l'élaboration d'une nouvelle « civilisation révolutionnaire », en faisant de l'art un levier de la transformation sociale, en revendiquant une « utilité de l'art » rejetant également l'art pour l'art et l'art partisan : « Je ne dis pas qu'elle consiste à rendre l'homme socialiste, ni anarchiste, ni royaliste, ni même meilleur. Je dirai qu'elle consiste à rendre l'homme plus fortement homme »<sup>33</sup>. Il est vrai, admet-il dans les années 1930, que quelque chose a changé depuis la fin du XIXe siècle : avec Hugo, avec Zola, un « fluide » se met à circuler entre la masse et le créateur, la nouvelle Muse de l'artiste, c'est désormais le Peuple. Mais l'attention persistante qu'il porte à la littérature du peuple n'a cessé d'aller de pair avec une lecture critique de l'étroitesse et de la pauvreté des expériences littéraires qui en sont issues, du « théâtre du peuple » ou de l'« art social » avant 1914 à son rejet des tenta-

---

congrès des écrivains (*Monde*, n° 338, 30 mai 1935), d'un autre article d'*Europe*, « Nous aussi, nous avons nos mandolines » (n° 124, avril 1933), d'un article sur Nietzsche, qu'il s'agit alors de reprendre aux nazis (*L'Humanité*, 29 mars 1936), et de « Nouvelle rencontre de Romain Rolland et de la France » pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de l'écrivain (*Commune*, n° 29, janvier 1936).

<sup>31</sup> Cet ensemble reprend notamment « Le sacre de la machine » sur le phonographe (*Europe*, n° 82, octobre 1929), « Nous sommes au commencement de tout » sur la radio (*Europe*, n° 161, mai 1936), « L'enfant du diorama » sur le cinéma (*Europe*, n° 128, août 1933).

<sup>32</sup> « Prolégomènes à toute chronique musicale », *Clarté*, n° 72, 1er mars 1925.

<sup>33</sup> « De l'utilité en art, et pour en finir avec l'art pour l'art », *L'Effort libre*, cahiers 11 – 12, mars 1912, pp. 343 – 359, réédité dans *Carnaval est mort*, Paris, Gallimard, 1920.

tives « souffreteuses » de littérature populiste et à son refus plus catégorique encore de la notion même de « littérature prolétarienne, à laquelle il oppose celle de « littérature démocratique »<sup>34</sup>. On pourrait insister sur le flou de ces diverses expressions, de la « culture révolutionnaire » d'avant 1914 à l'« humanisme prolétarien » évoqué dans un article de 1935<sup>35</sup>. Mais c'est peut-être ce flou lui-même qui éclaire l'ambition et l'étendue d'un appel à une culture de large rassemblement incluant sans exclusive toutes les formes de littérature ou d'art engagés dans le débat de la cité.

*Naissance d'une culture* fonde toute sa logique non sur la seule défense de la liberté inaliénable de l'artiste, mais en partant d'une aporie constitutive de la fonction même de l'intellectuel selon Bloch : il n'y a pas de création sans liberté, mais en même temps il n'y a pas d'art sans relation avec un public, car la liberté de création de l'artiste ne peut, par définition être autonomie absolue. À partir de cette aporie, il dresse un constat et esquisse un projet. Le constat, déjà présent dans *Destin du siècle* et qu'on retrouve notamment dans « D'Érasme à Proust », c'est la crise de la culture bourgeoise fondée sur l'humanisme individualiste, qui a dominé depuis la Renaissance et qui est entrée en déclin après la victoire de l'homme moderne. C'est cette crise socio-culturelle qui éclaire en particulier la crise de la littérature ou du littéraire, celle du roman depuis Zola, Rolland et Barbusse, et qui débouche sur ce bilan désabusé, dans sa réponse à l'enquête « Pour qui écrivez-vous » : il ne reste plus que le roman policier, Arsène Lupin a détrôné Ruy Blas. La littérature, remarquait-il déjà dans *Destin du théâtre*, a perdu la société qu'elle avait à décrire et le public pour lequel elle écrivait. « Nous ne savons plus pour qui nous écrivons », répond-il à l'enquête de *Commune*. Il ne reste plus de choix à l'écrivain qu'entre deux positions : se détourner du monde, écrire pour soi-même, ou aspirer « à retrouver autour de lui une société refondue, reforgée, héroïque, purifiée par l'ardeur, brûlée par une grande passion, tout entière tendue à se dépasser elle-même, et qui exige des poètes à sa mesure, des rythmes faits pour son pas ». Mais c'est pour ajouter, certes avant son voyage en URSS : « Nous savons bien qu'une telle société est une terrible mangeuse d'hommes. Le spectacle de la Russie des Soviets nous en est une preuve de plus. Ce qu'elle a consommé d'écrivains et de poètes, en quinze ans, est inimaginable ».

C'est ici ce qui donne sens à tout son projet de défense de la culture. Comme il l'explique dans son discours de 1935, « Création littéraire et so-

---

<sup>34</sup> « Littérature prolétarienne et littérature bourgeoise », *Europe*, n° 85, janvier 1930, pp. 110 – 111.

<sup>35</sup> « L'écrivain et le prolétariat », *Commune*, n° 21, mai 1935, pp. 1062 – 1065.

ciété humaine », la culture est devenue un enjeu politique majeur au XXe siècle et ce qui a changé, depuis notamment l’Affaire Dreyfus, c’est la dimension prise par la menace contre la culture. Le danger fasciste apparaît comme une « barbarie planétaire », imposant par contrecoup l’aspiration à « un accord civilisateur entre le créateur et la masse », comme l’URSS en montre l’exemple. Par défense de la culture, Bloch entend donc deux aspects indissociables du mot d’ordre : d’un côté, si le fascisme est négation de la culture, de toute la culture, l’antifascisme fondateur du rassemblement populaire fait de la culture non pas un supplément d’âme, mais un instrument essentiel du projet politique ; mais, de l’autre côté, la culture ne peut être une arme politique que si elle est la plus ouverte et la plus libre possible, que si elle n’est pas soumise à une doctrine ou à une instrumentalisation partisane. Autrement dit, c’est au nom d’un projet politique qu’il défend l’autonomie du champ culturel : la culture ne peut jouer pleinement sa fonction politique qu’à condition d’être autonome par rapport au politique ; c’est même, d’une certaine manière, cette liberté absolue du créateur qui est garante de son efficacité politique.

Ainsi s’éclaire, enfin, la posture extrêmement moderne et sans préjugés de Jean-Richard Bloch dans le débat sur ce que Pascal ORY appelle « la promotion culturelle démocratique »<sup>36</sup>. Près d’un demi-siècle avant le retour de la gauche au pouvoir, la création de la « Fête de la musique », des Journées du patrimoine, l’accès du rock au rang de la culture, il incarne mieux que tout autre le triple projet culturel du Front populaire : intégration des progrès techniques et des sub-cultures, notamment populaires, dans la redéfinition de la culture, assimilation de l’héritage culturel au nom d’une lecture non passiste du passé, vision pédagogique et démocratique de la culture comme instrument de promotion et d’égalité sociales. La partie la plus visible, dans *Naissance d’une culture*, est sa défense des nouveaux médias, le disque, la radio et le cinéma. Contre Alain, Valéry et surtout Duhamel, qui poursuivra la polémique dans *Défense des lettres* (1937), il soutient que la « téhessef » n’est pas synonyme de médiocrité, que l’ensemble des nouveaux moyens techniques de diffusion et d’information ne multiplie pas seulement les publics, mais élève le niveau global du savoir et modifie les perceptions et les représentations : « Progrès est technique convertie en dignité ». Aux textes de l’essai, il faut d’ailleurs ajouter, pour avoir une vue plus complète de l’activité multiforme de Jean-Richard Bloch dans cette période, l’élaboration de son spectacle *Naissance d’une cité* et sa forte implication dans le mouvement des Maisons de la culture et dans les organisations liées

---

<sup>36</sup> Pascal ORY, *La Belle illusion*, op. cit., p. 60.

à l'AEAR comme Radio-Liberté et Ciné-Liberté<sup>37</sup>. De même s'investit-il dans l'idée de théâtre populaire, défendant l'idée du « collectif d'auteurs » et prônant la décentralisation artistique avec des troupes régionales subventionnées, voire des troupes ambulantes « motorées »<sup>38</sup>. Il défend enfin le développement de la lecture publique et, plus généralement, une politique nouvelle des loisirs : « Le ministère des Loisirs comprendra sans doute, un jour, auprès des trois directions du sport, des voyages et séjours, des fêtes et spectacles que nous voyons déjà s'y dessiner, une direction de la lecture populaire »<sup>39</sup>.



**L**e si sourcilieux Roger Martin du Gard, qui vient « de lire et de relire » dans *Europe* « Quand bien même c'eût été le Pape », écrit à Jean-Richard Bloch : « J'y trouve tout excellent, une explosion d'idées neuves et justes, qui m'ont plongé dans une méditation dont je ne parviens pas à sortir »<sup>40</sup>. Si l'on ne cesse aujourd'hui encore, au gré des pages, d'être arrêté et surpris par des notations souvent cursives, mais d'une pénétration et d'une justesse qui leur donnent encore quelque actualité, si l'ensemble des essais nous paraissent si réussis, incarnant l'essence même de l'essayisme, c'est sans doute à cause de l'adéquation remarquable entre le fond et la forme, entre le contenu et le style. *Offrande, naissance, destin* : ces termes, qui sont de la même eau que l'effort par lequel Bloch se lança dans le champ intellectuel, disent cette posture de mesure, d'attention scrupuleuse et de curiosité qui sont sa marque et sa signature. Cela tient en effet d'abord au style, à cette façon si spécifique de « peser » ses mots. Qu'on pense aux dialogues dans « Symbolique d'une réunion », à l'introduction de « contes » ou de « mystères » dans les essais, c'est-à-dire à l'infiltration subversive du narratif au sein même de l'argumentatif : il ne faut jamais oublier que, chez Jean-Richard Bloch, le littéraire vient toujours se nicher où on ne l'attend

<sup>37</sup> Il publie dans *Ciné-Liberté* et il est membre du Comité d'honneur et du Conseil d'administration de Radio-Liberté ; « Nous sommes au commencement de tout » est son discours inaugural à la première assemblée générale de Radio-Liberté, le 1<sup>er</sup> mars 1936 (Pascal ORY, pp. 443 et 572).

<sup>38</sup> « Pour un collectif d'auteurs », *Monde*, n° 344, 14 juillet 1935 ; voir aussi *Vendredi*, 14 février 1936 (Pascal ORY, pp. 342 et 355).

<sup>39</sup> Cf. *Vu*, numéro spécial « Loisirs », été 1936 (Pascal ORY, p. 230).

<sup>40</sup> Carte postale, 19 février 1933, in « Correspondance entre Roger Martin du Gard et Jean-Richard Bloch (IX) », *Europe*, n° 426, octobre 1964, p. 110.

pas — dans le discours politique — , tout comme le politique est au cœur même du littéraire.

Pour nous qui sommes habitués aux grandes vêtues théoriques et rhétoriques de l'anthropologie, de la sociologie ou de la science politique, on pourrait dire que, malgré sa formation d'historien, l'essayisme de Bloch a parfois une connotation d'amateurisme. À propos du nazisme, nos lectures contemporaines sur le chef charismatique ou sur l'ordinaire de la violence sont sans doute infiniment plus sophistiquées, mais sont-elles plus exactes que celles où il définit le fanatisme hitlérien comme un mysticisme et un retour du primitif ? Sur la culture de masse, ou, moins péjorativement, sur la multiplication et l'extension des pratiques culturelles, on serait tenté de confronter certaines de ses analyses avec celles de Pierre Bourdieu dans *La Distinction*, notamment sur la notion de culture légitime ou sur celle de poncif. C'est qu'une inspiration sous-tend toute la trajectoire de Jean-Richard Bloch, à travers ses évolutions mêmes, qu'on ne peut désigner autrement que par la notion galvaudée d'humanisme, cet humanisme qu'il revendiquait avant 1914 pour définir la « civilisation révolutionnaire », cet humanisme au nom duquel il défendra la culture contre le revolver des nazis, cet humanisme qui éclairera son adhésion au communisme, quels que soient les passés et quelles que soient les illusions...

Éva Vámos

---

« PARADIS DE MON ESPRIT »

LES FICTIONS DE JEUNESSE DE JEAN-RICHARD BLOCH  
ET LES RELATIONS D'INTERTEXTUALITÉ AVEC DES AUTEURS  
D'EUROPE CENTRALE<sup>1</sup>

« Paradis de mon esprit ; fiction de la jeunesse, Asie, jeunesse, je vous dis adieu [...] Le chant de résurrection est chanté. Je n'ai plus dessein à poursuivre » – écrivait Jean-Richard Bloch en 1925, dans l'épilogue de sa *Nuit kurde*, « Adieu à l'Asie ». Les poètes ne sauraient plus consoler l'humanité désemparée, à laquelle quelques « contes bleus », comme il dit, ne sauraient faire oublier les forces déchaînées qui la menacent.

La guerre m'a frustré des plus belles journées de ma vie. Excusez-moi, mes amis, si, avant de voir disparaître pour toujours un printemps dont je n'ai pas joui, je me suis attardé à en moissonner les dernières fleurs.

À cette même époque, l'écrivain hongrois Mihály Babits<sup>2</sup> évoque le cas d'un jeune volontaire, un poète en herbe, mort en 1915, avant de se faire connaître :

---

<sup>1</sup> Ce texte est la version revue et complétée d'une communication présentée au Colloque « Littérature et Sciences Humaines 1880 – 1930. Domaines français et hongrois », qui a eu lieu les 24 et 25 janvier 1997 en Sorbonne et à l'Institut Hongrois à Paris, organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises et le Centre d'Études et de Recherches Comparatives de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris III.

<sup>2</sup> Dans un article recueilli dans *Irodalmi problémák* [Problèmes littéraires], Nyugat, Budapest, 1917.

Qui aurait cru que cette toute jeune île serait engloutie avant même le lever du soleil ? [...] C'est en rayonnant de toute sa splendeur matinale que cette île, au lieu de se flétrir lentement, a sombré d'un seul coup au fond de la plus grande des mers [...].

Nous nous proposons dans le présent article de montrer combien est pertinente la métaphore des *fleurs du Mal*, si souvent évoquée par des historiens parlant du crépuscule de la Monarchie Austro-Hongroise : décadence et action d'éclats de l'esprit s'y conjuguent pour produire un foisonnement artistique et de nouvelles découvertes dans les sciences humaines. Conformément aux principes des sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*), les textes scientifiques et littéraires relèvent d'un même ensemble de sens, en renvoyant à une communauté virtuelle des arts et des savoirs dont Jean-Richard Bloch fait partie au même titre que Freud ou les meilleurs écrivains hongrois d'avant-garde.

C'est ainsi, par exemple, que l'école psychanalytique de Freud a eu aussitôt ses adeptes à Budapest. Rien d'étonnant donc si, par l'intermédiaire de Ferenczi, Ignotus et les écrivains hongrois regroupés autour de la revue littéraire la plus prestigieuse de l'époque, *Nyugat* [Occident] connaissent et utilisent les méthodes de Freud quasi simultanément avec Vienne.<sup>3</sup>

Il est tout à fait exceptionnel dans l'histoire de la psychanalyse qu'une revue littéraire puisse jouer un rôle aussi important. *Nyugat* est la première à publier en hongrois une étude de Freud avant même sa publication en version originale et, comme le fait remarquer György Kassai, c'est Ignotus, c'est-à-dire le rédacteur en chef lui-même qui la traduit. Or, il se trouve que Ferenczi est précisément l'analyste d'Ignotus. Freud et Ferenczi se connaissent depuis 1908. Ils entretiennent des relations privilégiées, on dirait de complicité : cette entente, cet air de famille qu'il y a entre eux, a son origine en Galicie, lointaine province de la Monarchie, de cet empire défunt dont parle François Fejtő<sup>4</sup>.

C'est encore par l'intermédiaire de cette revue que Babits se fait l'introducteur en Hongrie de la philosophie de Bergson à qui il a consacré une étude qui fait date et dont François Gachot se souvient<sup>5</sup>. Ce dernier rappelle également que, parmi les collaborateurs français de *Nyugat*, figurait

---

<sup>3</sup> Cf. « L'Héritage de Ferenczi et la psychanalyse hongroise », *Cahiers d'Études Hongroises* (4/1992), actes du colloque organisé par le C.I.E.H.

<sup>4</sup> François FEJTŐ, *Requiem pour un empire défunt – Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie*, Paris, Édima/Lieu Commun, 1993.

<sup>5</sup> Cf. *Arion 14*, Budapest, Corvina, 1983.

Dominique Braga, de la rédaction de la revue *Europe*. François Gachot, devenu une véritable figure emblématique des relations littéraires franco-hongroises, raconte dans le détail, dans une lettre adressée à Pierre Diener, qu'il collaborait à cette époque à la fois à la revue *Nyugat*, traduit par Albert Gyergyai, et à *Europe* qui publiait ses traductions de Babits et de Kassák<sup>6</sup>.

C'est dans un quotidien hongrois qu'on a pu lire les propos tenus par Thomas Mann sur Freud : il insiste sur l'influence de la psychanalyse sur les arts et les lettres. Il cite en particulier les œuvres de Leonhard Frank (*Die Ursache, Traumgefahren*) et de Hermann Hesse (*Demian* et *Narziss und Goldmund*), mais aussi *Les Faux-Monnayeurs* de Gide et *Ulysse* de James Joyce. Il reconnaît lui-même entretenir depuis très longtemps un lien mystérieux avec la psychanalyse. Avant même d'avoir lu les textes de Freud que lui ont envoyés de fervents adeptes du Maître, il avait instinctivement appliqué la théorie psychanalytique. Certes, au début, ses sentiments étaient plutôt ambivalents, motivés par la peur peut-être ; c'est ainsi que le jeune psychanalyste Krokowsky serait ridiculisé dans *La Montagne magique*. Mais par la suite, la psychanalyse devait tenir une place de plus en plus importante dans sa pensée : elle lui a permis, disait-il, de retrouver les racines non seulement des individus mais aussi des peuples, bref « l'enfance de l'Histoire ». <sup>7</sup> Ce témoignage fait ressortir clairement le climat de suspicion et les sentiments mélangés qui ont accueilli la théorie freudienne. La liste des œuvres littéraires ayant subi à l'évidence l'influence de l'école psychanalytique serait bien longue : les idées de Freud répondaient à l'esprit du temps.

Entre la France et la Hongrie, on observe sous ce rapport un certain décalage dans la réception : tandis qu'en Hongrie, l'Association Psychanalytique est créée en 1913, en France, la Société psychanalytique ne sera fondée qu'en 1926. Il est d'autant plus intéressant de voir surgir en 1925, au terme de plusieurs années de gestation, une œuvre profondément marquée par la psychanalyse freudienne, ce qui n'exclut évidemment pas la possibilité d'autres lectures tout aussi légitimes. Il s'agit de *La Nuit kurde* de Jean-Richard Bloch. Un livre qui a touché André Spire à tel point qu'il a écrit à Bloch depuis Kishinev pour lui faire part de son « émotion ». <sup>8</sup> Un roman que Georges Duhamel devait saluer en ces termes : « C'est assurément un beau

---

<sup>6</sup> Lettre datée du 5 janvier 1982.

<sup>7</sup> *Magyar Hirlap*, 17 mai 1936.

<sup>8</sup> BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, t. XLIV, f. 208.

livre, plein d'art, d'une langue riche et heureuse et variée. Sur le moment, il m'a conquis. »<sup>9</sup>

L'influence de la psychanalyse se dégage de l'analyse même du texte dont une partie se présente typographiquement en deux fois trois colonnes sur deux pages mises en regard, réparties entre les deux personnages Saad et Mirzo, le narrateur reproduisant dans les colonnes respectives, en suggérant l'idée de simultanéité, « rêves », « pensées » et « paroles » de ses personnages. Et ce sont les rêves qui encadrent en quelque sorte les pensées et les paroles, en tenant il est vrai dans le corps du texte autant de place que les pensées : si Saad et Mirzo rêvent beaucoup et parlent peu, « ils n'en pensent pas moins ». D'après la psychoclinicienne Jacqueline Mechali-Bessias<sup>10</sup>, le texte est construit en trois temps, les dialogues se situent à trois niveaux, les mêmes héros ont parfois trois noms, comme pour représenter les trois instances du psychisme. Saad choisirait peut-être de devenir ce que fut sa mère, en s'identifiant à elle.

*La Nuit kurde* est avant tout l'histoire de Saad, amant de la mère de celle qu'il aime, un homme à la recherche de son identité. Nous découvrons l'existence de la double identité du héros qui doit répondre à cette question : « quelle face anéantir de ma personnalité ? ». Tout au long du récit, se tissent de nombreux motifs psychanalytiques : l'illusion de retrouver le sein maternel, le paradis perdu, et ainsi de suite.

D'un côté, les apports freudiens peuvent s'éclairer à la lumière des lectures et des rencontres de Bloch, mais aussi grâce à ses notes et sa correspondance. Ainsi, par exemple, dans des notes préparatoires inédites, on peut lire à propos de la personnalité de Mirzo : « il aime la virilité de Saad [...]. La femme en lui cherche la force de Saad. L'homme en lui est attiré par la grâce douce et presque féminine du jeune homme. »<sup>11</sup>

D'autre part, nous savons que, dès avant 1914, Bloch se lie à Poitiers avec le Dr Morichau-Beauchant et que celui-ci va même collaborer à sa revue, intitulée encore *L'Effort*. Son premier article qui porte sur Freud et la théorie de l'inconscient est publié dans le premier numéro de la revue, en

---

<sup>9</sup> Lettre à J.-R. Bloch, 27 mai 1925, in Jean-Richard BLOCH – Georges DUHAMEL, *Correspondance 1911 – 1946*, Arlette LAFAY (éd.), introduction de Wolfgang ASHOLT, *Les Cahiers de l'Abbaye de Créteil* 17 – Études Jean-Richard Bloch, Cahier n° 1, juin 1996, p. 126.

<sup>10</sup> Voir la note qu'elle a rédigée, à la demande de Jean ALBERTINI, sur les rapports de l'oeuvre avec la psychanalyse, dans *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ?*, Paris, Éditions Sociales, 1981, pp. 63 – 69.

<sup>11</sup> « La journée kurde », carnet n° 5, BNF, Mss, fonds Bloch.

1910<sup>12</sup>. (Il se peut que ce soit le premier texte consacré à Freud en France !) – Freud était au courant, comme en témoigne un texte autobiographique où il dit de lui qu’il a été « le premier Français qui ait adhéré ouvertement à la psychanalyse »<sup>13</sup>. C’est le docteur Morichau-Beauchant qui a initié Bloch à la lecture de Freud – se souvient Claude Bloch, la fille de l’écrivain qui a évoqué aussi à ce propos des souvenirs d’enfance : le soir venu, une fois les enfants mis au lit, voilà que son père se mettait à écrire sur des monstres ...

Michelle Moreau-Ricaud, à la lumière de la psychanalyse, interprète *La Nuit kurde* comme l’expression d’une revendication subjective, celle de la liberté intérieure retrouvée grâce à « un travail sur soi par l’écriture »<sup>14</sup>. Dans son article, elle cite une lettre de Jean-Richard Bloch<sup>15</sup> qui confirme à ses yeux cette interprétation : « *La Nuit kurde est ma revanche. C’est ma réconciliation avec moi-même [...]* Pour la première fois depuis huit ans, je me rends ma liberté. » Ces observations apportent la preuve que ce roman se prête à des analyses approfondies dans le contexte de l’œuvre entière, c’est-à-dire dans un contexte plus vaste d’intertextualité<sup>16</sup>.

Ce « roman, ou plutôt ce poème romanesque [...] d’une beauté étrange et violente, plus biblique qu’orientale, plus cosmique que biblique nous entraîne vers d’autres considérations », écrit Michel TREBITSCH dans la présentation du *Destin du Siècle*<sup>17</sup>, en soulignant l’importance du problème de la judéité dans l’interrogation sur l’altérité.

L’Orient imaginaire ne cesse d’alimenter le désir d’un ailleurs, l’instinct de l’exode. Comment devenir un citoyen à part entière dans son pays natal – tout en ayant des racines différentes ? Cette question revient d’ailleurs sous différentes formes à cette époque dans les œuvres de Bloch, notamment dans ...*Et Cie* (1918) et *Le Dernier Empereur* (1926), ce drame (inspiré par la chute des empires austro-hongrois et allemand) dont le protagoniste, le futur empereur, d’une naissance douteuse, est en même temps un révolutionnaire

---

<sup>12</sup> Cf. Jean ALBERTINI, *op. cit.*, p. 69.

<sup>13</sup> Cf. Henri et Madeleine VERMOREL (éd.), *Sigmund Freud et Romain Rolland – correspondance, 1923 – 1936*, Paris, PUF, 1993, p. 180.

<sup>14</sup> « Jean-Richard Bloch touché par la « peste » freudienne : *La Nuit kurde* », in *Jean-Richard Bloch ou l’écriture et l’action*, sous la direction d’Annie ANGREMY et de Michel TREBITSCH, Paris, BNF, 2002, p.137.

<sup>15</sup> A Aline Merlin, datée du 21 janvier 1921, *loc. cit.*

<sup>16</sup> Ces questions feront l’objet d’une publication commune avec Michelle Moreau-Ricaud.

<sup>17</sup> Réédition anastatique, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1996, p. XXVI.

raté. Le roman *...Et Cie* évoque, dans la grande tradition réaliste, l'histoire d'une famille d'industriels juifs qui, par attachement à la France, quittent l'Alsace annexée par l'Allemagne après 1870 pour se refaire une vie et installer une usine en Normandie.

Jean ALBERTINI, dans son ouvrage déjà cité, met en relief la différence radicale des types de narration dans *...Et Cie* et *La Nuit kurde*. Le problème a été analysé d'une manière plus détaillée par Franciska SKUTTA<sup>18</sup>.

De quoi s'agit-il, en somme, dans ce roman étrange ? L'intrigue échappe à tous les lieux communs du romantisme. Une tribu kurde musulmane, nichée dans les montagnes, quelque part en Asie, envoie le fils du chef dans un bourg de la vallée, Kasir, pour préparer son pillage. C'est le fils d'une « chienne », c'est-à-dire d'une esclave chrétienne, à la recherche de sa véritable identité. Il accomplit sa mission au-delà de toute espérance. A une chose près : c'est qu'il tombe amoureux d'Évanthia. Il n'empêche que cette nuit kurde l'unira à Héléne, la mère de celle-ci. « Comme on se poignarde. » Héléne est-elle le symbole de sa race ou l'incarnation de sa mère ? Pour Saad, est-ce l'inceste ou le retour au sein maternel ? Il est épris de l'enfant (la fille) d'Héléne : son semblable. Finalement c'est l'histoire d'un seul être, chaque personnage présentant une autre facette saadienne. Sur l'écran de *La Nuit kurde*, c'est l'inconscient de Bloch qui est projeté.

Le drame de la double identité, du *Doppelgänger*, nous est bien connu depuis l'époque romantique. Nous pouvons remonter d'ailleurs bien au-delà dans le temps, jusqu'aux contes des *Mille et Une nuits*. Mais l'expérience psychanalytique met encore davantage en valeur ces personnages. Dans les œuvres de Musil, Kafka et Svevo, le psychanalytique se combine avec le mythique<sup>19</sup>. D'ailleurs, le héros de la nouvelle de Tibor Déry, *Cri à deux voix*, rappelle également le « duo » du docteur Jekyll et M. Hyde. Mais une dimension beaucoup plus tragique apparaît dans ces récits : Diró, le héros de *Cri à deux voix* ne peut se libérer ni de son double, ni de son profond désespoir qu'en se suicidant.

Des liens secrets – souvent inconscients – se nouent ainsi, entre différents pays où les créateurs trouvent des sujets semblables dans ce climat de nouvel universalisme. Au moment où Bloch écrit *Le Dernier Empereur* et *La Nuit*

---

<sup>18</sup> Voir son étude « Métamorphose de la narration : ... et *Compagnie* et *La Nuit kurde* », in Jean-Richard Bloch, Debrecen, *Studia Romanica*, 1984, p. 23.

<sup>19</sup> Pour Frigyes Karinthy, le roman de Babits, *Gólyakalifa* [Le Calife cigogne, 1916] s'inspire de l'œuvre de Freud, même si l'auteur s'en défend, en déclarant que c'est un film qui lui a donné l'idée de son sujet.

*kurde*, on publie en Allemagne les rêves de Wieland Herzfelde : *Tragigrotesken der Nacht*, où monsieur Strengé s'exclame : *Rein deutsche Revolutionäre gibt es nicht !* [Des révolutionnaires allemands purs n'existent pas !]<sup>20</sup>

En relisant *La Nuit kurde*, je ne peux m'empêcher de penser au *Château de Barbe-Bleue* de Bartók<sup>21</sup>. Le jeune Saad erre, dans la nuit, à travers chambres et couloirs obscurs. Des relations d'intertextualité apparaissent en effet à la lumière de tels rapprochements. Le grand poète Attila József, lui-même affligé de schizophrénie, parle à propos de la musique de Bartók d'*ambivalence* : « celle de l'homme est résolue par celle de la femme ».<sup>22</sup>

Géza Csáth, dans sa nouvelle intitulée *Rêve oublié*, déploie le récit en forme de *travelling*, part d'un paysage exotique pour arriver à travers les chambres et les couloirs d'une maison jusqu'au « zoom » final, le gros plan d'une femme magnifique – sans vie<sup>23</sup>.

On peut constater, même à partir de ces quelques exemples, que l'art, face aux réalités politiques de cette sombre époque, parvient à se défendre et s'ouvre à tous les horizons. Les œuvres circulent, elles sont traduites, lues, portées à la scène ou à l'écran. Pour illustrer cette effervescence, ce mélange des genres, citons le témoignage du compositeur Tansman qui fait part à Jean-Richard Bloch du succès, à Genève, de l'adaptation théâtrale de *La Nuit kurde* – et lui propose d'en faire un film avec Léon Moussinac !<sup>24</sup>

Luc Durtain a placé *La Nuit kurde* dans la perspective du renouveau de la littérature française d'après-guerre, tant sur le plan humain et moral que sur le plan littéraire. La guerre avait mis fin à des décennies d'efforts littéraires en vue de « l'établissement d'un art mâle, direct, apportant de grandes réalités ». « Depuis deux ou trois ans, écrivait Durtain, les meilleurs d'entre les jeunes semblent, chacun avec son tempérament particulier, reprendre cette courbe que trace toute cette littérature depuis un demi-siècle, et peu à peu se retrouvent aux côtés de leurs aînés trop clairsemés pour leur porter ombrage. Voyez, si vous doutez de cette nouvelle tendance, comme un Morand, un Cocteau, un Soupault, un Supervielle s'entendent à doter leurs dernières œuvres d'un large contenu humain. Je crois, qu'après avoir lu *la Nuit Kurde*,

---

<sup>20</sup> Wieland HERZFELDE, *Tragigrotesken der Nacht*, Berlin, Malik-Verlag, 1920, p. 85.

<sup>21</sup> Scénario de Béla Balázs, cf. « Misztériumok », in *Nyugat*, 1912.

<sup>22</sup> Cf. Miklós SZABOLCSI, *Attila József*, Budapest, Corvina, 1978, p. 264.

<sup>23</sup> « Elfeledett álom » [Rêve oublié], in Géza CSÁTH, *Ismeretlen házban* [Dans une maison inconnue], Forum, Újvidék [Novi Sad, Yougoslavie], 1977, p. 221.

<sup>24</sup> Lettre à Jean-Richard Bloch, BNF, Mss, fonds Bloch, *Corr.*, t. XLIV, f. 363.

on est fondé à voir en J.-R. Bloch un des écrivains les mieux qualifiés pour atteindre au terme des chemins où s'engage ce mouvement-là. »<sup>25</sup>

---

<sup>25</sup> Compte rendu de Luc DURTAÏN, « Jean-Richard Bloch – *La Nuit kurde* », *Europe*, IX, N° 33, pp. 115 – 116.

Stefan Wirth

---

**ENTRE COLONISATION ET COLONIALISME**  
ASPECTS DE JEAN-RICHARD BLOCH  
EN FACE DU PROBLÈME COLONIAL<sup>1</sup>

**I**

... Le côté tragique de la question est précisément que les intérêts de la civilisation et ceux de la colonisation ne coïncident pas, sont à beaucoup d'égards incompatibles...

---

<sup>1</sup> La présente contribution donne et développe le contenu d'un chapitre de la thèse de l'auteur, *Robinsonade und Utopie im kreativen und kritischen Werk von Jean-Richard Bloch (1884 – 1947). Zur säkularisierten Mystik im Frankreich zwischen Dreyfus-Affaire und Drôle de guerre*, dact., Berlin 1992, pp. 186 – 194. Le sujet a été abordé dans les deux articles suivants : Stefan WIRTH, « Albert Schweitzer und die ‚Freunde von Europe‘ », *Standpunkt*, Berlin, n° 6, 1989, pp. 161 – 166 ; id. : « Kolonisation und Kultur. Albert Schweitzer in der französischen Kolonialismus-Diskussion (1924 – 1929) », *Rundbrief Albert-Schweitzer-Komitee e.V.*, Dresden, n° 57, 1991, pp. 3 – 10. Voir : Pierre ABRAHAM, « J.-R. B., le rail et l'eau », *Europe*, n° 446, 1966 (n° spécial Jean-Richard Bloch), pp. 3 – 8 ; Jean ALBERTINI, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ?*, Paris, 1981, pp. 79 – 80, 96 – 98, 183 – 184 ; René GARGUILO, « Jean-Richard Bloch : du récit de voyage au reportage engagé », dans *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, Paris, 2002, pp. 139 – 143 ; Michel ESPAGNE, « Jean-Richard Bloch et les germanistes », dans *ibid.*, pp. 179 – 193. Faute de place, il est impossible de mettre en lumière, ici, la fécondité de la notion « colonie/phalanstère » pour l'œuvre créatrice de Jean-Richard Bloch (JRB), à partir du projet dramatique *Brigas* jusqu'à *Naissance d'une Cité*, comme aussi ses liens avec le débat de JRB autour de Napoléon (voir par ex. la thèse de l'auteur déjà citée, notamment pp. 107 – 112, 200 – 201 et 289 – 300) ou encore avec différentes propositions de *départ* méditées par JRB, à partir du « Nouveau-Monde » à travers la Palestine ou l'Europe centrale jusqu'à l'U.R.S.S.

Cette conclusion non-ambiguë d'Albert Schweitzer se rencontre dans une note sur son premier journal de Lambaréné, *A l'orée de la forêt vierge*. Compte rendu qui paraît le 15 février 1924 dans le n° 14 d'*Europe*, revue du groupe rollandiste. Et signé Jean-Richard Bloch, animateur d'*Europe*, juif bourgeois français de souche alsacienne, l'un des premiers en France qui s'intéressent à l'œuvre de cet autre alsacien et le présentent à un public français plus élargi, un public *de bonne volonté*. Selon Bloch, Schweitzer est musicien, professeur, biographe de Jean-Sébastien Bach, médecin, « ou quelque chose de plus encore<sup>2</sup> », qui accomplit une mission volontaire en faveur des malades de l'Afrique coloniale. Dans ce contexte, le journal gabonais de Schweitzer prend la valeur d'une critique implicite, parfois même explicite, de la *colonisation*.

Dès 1911, Bloch s'était défendu, dans sa revue poitevine « L'Effort », devenue organe de « civilisation révolutionnaire », contre les fins économiques du *colonialisme* (« On n'a guère l'habitude de considérer le continent noir sous un autre jour que celui de son rendement économique, brut et net »), pour méditer sur le potentiel culturel de l'Afrique, « un avenir africain de la culture française », non sans oublier une mise en garde contre les gobi-nistes :

Il serait aussi absurde de prétendre que les hommes au nez épa-té sont incapables d'atteindre à un degré plus élevé de culture, que de conclure, ainsi que certains l'ont essayé, à une défaite probable en Europe, des crânes dolichocéphales par les crânes brachycéphales.

Homme issu du XIX<sup>e</sup> siècle, Bloch attend, à ce moment, plutôt une *interprétation* africaine de la civilisation du pouvoir colonial :

Est-il interdit d'escompter la naissance d'une « littérature africaine d'expression française », comme il existe déjà une littérature belge et une suisse, comme il a existé, sous l'Empire romain, une « littérature africaine d'expression latine » ?

Son impératif selon lequel les Africains sont bien capables d'une œuvre culturelle semble d'autant plus important. Et Bloch dépasse sa formule d'interprétation quand il met en lumière un certain potentiel de *création originale* :

Se doute-t-on du renouvellement d'inspiration que les nègres, la race la plus musicienne du monde, apporteront dans la composi-

---

<sup>2</sup> JRB, « Albert Schweitzer – A l'orée de la forêt vierge », *Europe*, n° 14, 1924, p. 248.

tion, le jour où leurs improvisateurs populaires se seront assimilés quelques ressources de technique ?

Dès 1911, Bloch prend position contre les « insolences des colonialistes », tout en attribuant une raison d'être à la colonisation. Sa conclusion provisoire s'enrichit d'un élément utopique d'« irrédentisme français » : « ... notre empire colonial nous ménage peut-être des surprises et les éléments d'une revanche culturelle, si toutefois il s'avère que notre influence morale décroisse dans le reste du monde. C'est peut-être aussi une raison de plus pour protester contre les insolences des colonialistes [...] »<sup>3</sup>.

## II

L'intérêt « ancien et profond » de Jean-Richard Bloch pour l'Afrique noire<sup>4</sup> s'actualise au cours d'un voyage sur un cargo vers le Sénégal français, en 1921. (En 1914, il n'avait qu'entrevu Alger et Oran, où il apprit la nouvelle de l'assassinat de Sarajevo.) Il y rétablit l'opposition entre le but économique de l'Occident et certaines apparences de vie dans cette colonie africaine qui lui rappellent plutôt l'esthétique :

« ... j'étais sorti d'un monde fondé sur l'utilité (ou économie), pour entrer dans un monde fondé sur le plaisir (ou esthétique)...<sup>5</sup> » Observation que Bloch retrouvera dans le journal de Schweitzer qui avait remarqué : « Ce sont des besoins plus ou moins étrangers à la lutte pour l'existence qui amènent cet enfant de la nature à s'embaucher pour un travail<sup>6</sup>. » Et Bloch de citer Schweitzer qui constate que l'Etat colonial et son commerce forcent l'Africain au travail – au profit du pouvoir colonial par la création artificielle de besoins – comme l'alcool – et par les impôts sur ces besoins<sup>7</sup>.

Le tableau que Schweitzer dresse des bûcherons et floteurs de la forêt vierge dans son « [livre] plein de douleur et de sérénité », Bloch le met, en 1924, à côté des œuvres d'un Pierre Hamp comme « [contribution] lamenta-

<sup>3</sup> JRB, *Carnaval est mort*, Paris, 1920, pp. 71, 71/72, 73 (*L'Effort*, 20 mars 1911).

<sup>4</sup> Michel Bloch – SW, 14 janvier 1987. Intérêt nourri non seulement par ses études géographiques, mais probablement aussi par ses contacts avec Marcel de Coppet, qui était avec Roger Martin du Gard son compagnon de chambrée à Rouen, en 1902/03, et avait entamé une carrière dans les colonies.

<sup>5</sup> Voir JRB, *Cacaouettes et bananes (CeB)*, Paris, 1929, p. 45 (texte remanié).

<sup>6</sup> JRB, « Albert Schweitzer... », p. 247.

<sup>7</sup> *Ibid.*, pp. 247 – 248. Constat dans le sens de Friedrich Nietzsche. Bloch y ajoutera le cinéma, tout au moins les mauvais films. (JRB, *CeB*, pp. 169/70.)

ble au grand chapitre de la *Peine des Hommes* ». Et la figure de Schweitzer qui quitte tout pour devenir médecin en Afrique équatoriale, pour reconforter ainsi le « pauvre Lazare », incarne pour lui un Robinson piétiste : Bloch apparente ce récit d'un *départ* (mot-clé blochien) à « quelque *Robinson Crussoé*, ... quelque roman piétiste », pour souligner aussitôt la profondeur de la décision prise par l'Alsacien : « Mais ici le roman est sincère, la piété vécue<sup>8</sup>. »

Le compte rendu met les deux hommes en contact, crée un échange de lettres espacé, même une amitié temporaire. Schweitzer remerciera Bloch :

Cela m'a réconforté dans ma solitude équatoriale. Car il faut bien qu'un jour l'opinion publique s'occupe du grand problème du secours médical aux indigènes [...] Oui, l'Afrique Equatoriale est plus écrasante que le Sénégal, parce qu'on est sous la domination de la forêt. Contre cette forêt la population, qui, du reste, diminue sans cesse, ne peut rien. La vie ne progresse pas. [...] Figurez-vous que beaucoup de malades ne peuvent venir chez moi, parce que les indigènes manquent des pirogues ! Ils ont coupé tous les grands troncs pour l'exportation et on n'en trouve plus pour tailler des pirogues<sup>9</sup>.

Robert Minder, fidèle de Schweitzer qui entre en rapport de plus en plus étroit avec Bloch, à la suite du compte rendu<sup>10</sup>, se souvient de la première rencontre de Schweitzer et de Bloch « dans le petit bureau d'*Europe*, place Saint-Sulpice », aux Editions Rieder, où l'écrivain « écoutait avidement » les récits de Schweitzer sur l'introduction en Afrique, par lui, de certains remèdes allemands et suisses contre la syphilis et la maladie du sommeil qu'il fallut auparavant transvaser dans des flacons « français » afin d'éviter des droits de douane exorbitants, et « d'où Schweitzer remporta un exemplaire de *Et C<sup>ie</sup> ...*, livre admirable à ses yeux ». Rétrospectivement, Minder soulignera que Bloch a déchiffré en historien l'utopie de Schweitzer :

Lambaréné est à beaucoup d'égards une utopie chrétienne dans l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que l'a déjà compris Jean-Richard Bloch, qui ouvrit les colonnes d'*Europe* à cet Alsacien suspect alors au même titre que Rolland<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>9</sup> AS – JRB, s.d., BNF..., t. XLIII, f. 161.

<sup>10</sup> AS – JRB, 27 juin 1925, *ibid.*, f. 164.

<sup>11</sup> Robert MINDER, « Albert Schweitzer et Romain Rolland », *Europe*, n° 439/40 (n° spécial pour le centenaire de la naissance de Romain Rolland), 1965, pp. 143, 136. Bloch fera aussi la connaissance d'Emmy Martin, secrétaire de Schweitzer, qu'il rencontre pour la pre-

## III

Dans son journal de voyage au Sénégal, dont plusieurs échantillons paraissent dès 1922 dans la *N.R.F.*, tandis que l'ensemble ne voit le jour qu'en 1929, chez Gallimard<sup>12</sup>, Jean-Richard Bloch brosse l'image d'un Africain moins étranger à la nature que l'Européen : « Je sais bien ce qu'on va m'objecter : disciple attardé de Rousseau, je découvre à mon tour le mythe de l'homme-nature, dont Darwin et Lévy-Bruhl ont aidé le bon sens à faire justice<sup>13</sup>. » Son récit de Rufisque débute donc sur une

---

mière fois au printemps 1925, évidemment dans le contexte de publications possibles de Schweitzer chez Rieder. Martin sera l'hôte des Bloch au début de 1927 (Emmy Martin – JRB, 24 janvier 1927, *ibid.*, t. XXX, f. 229.)

<sup>12</sup> La première publication partielle se fait dans la *N.R.F.* n° 104 (mai 1922), ppp. 539 – 556. *Clarté* donne d'autres morceaux, en été 1922 (*André Gide – Jean-Richard Bloch, Correspondance [1910 – 1936]*. Ed. établie, présentée et annotée par Bernard DUCHATELET, Brest, 1997, p. 110). Gallimard avait pensé fin mai 1922 à une édition de luxe de *Rufisque*, projet vite abandonné. Janvier 1924, l'édition de *Cargo*, remise depuis début 1922, est entendue pour Gallimard, la seconde partie du journal devant suivre (voir GG – JRB 10 février 1922, 23 mai 1922, 1 juin 1922 et 28 janvier 1924, BNF..., Corr., t. XXI, ff. 52 – 54, 64). *Première journée à Rufisque* connaît une publication aussi belle que restreinte à 840 exemplaires dans *Les Cahiers nouveaux*, chez Simon Kra, Paris, aux Editions du Sagittaire, en 1926, avec fac-similé d'une page manuscrite. Marcel Martinet exprimait une certaine réserve envers *Rufisque* (MM – JRB, s.d., *Correspondance Jean-Richard Bloch Marcel Martinet [1911 – 1935]*. Textes établis et annotés par Haruo TAKAHASHI, Ed. Université Chuô, 1994, p. 283), tandis que Roger Martin du Gard la qualifiait de « réussite parfaite. J'y accepte même ce ton d'humour » (RMG – JRB, 12 septembre 1926, *Europe*, n° 421 – 422, 1964). Félix Bertaux n'oublie pas Gide : « En partant là-bas Gide souhaitait de ne point s'emmenner lui-même avec ses bagages. Il me semble que vous avez, vous, réalisé ce vœu. » (FB – JRB, 19 août 1926, BNF..., t. VI, f. 211). Wilhelm Friedmann, l'ami leipzigois, avait pensé fin 1927 à une édition de *Rufisque* à l'Insel Verlag (WF – JRB, 23 décembre 1927 ; Claudine DELPHIS, *Wilhelm Friedmann [1884 – 1942] : le destin d'un francophile*, Leipzig, 1999, p. 320). L'édition complète de *Cacaouettes et bananes / A la découverte du monde connu* \*\* ne se fait qu'en 1929, chez Gallimard, comme no. 5 des *Documents bleus / L'Univers*, l'achevé d'imprimer datant du 16 avril 1929 et le tout enrichi, entre autres, par des textes parus dans la *Revue européenne*. (Voir *Correspondance [1921 – 1939] de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, Ed. établie et annotée par Tivadar GORILOVICS, *Studia Romanica*, Series Litteraria, Fasc. XIV, Debrecen 1989, pp. 31, 39, 40, 75, 82.) La *N.R.F.* avait donné au préalable « Dernières escales d'un Cargo » dans son n° 186 (mars 1929). La traduction allemande de *Sur un Cargo* et *CeB* par Paul Amann ne tarda pas à paraître dans un beau volume chez Paul Zsolnay, en 1929 : *Auf einem Frachtdampfer nach Afrika / Entdeckungsfahrt ins Land des Allbekamten*.

<sup>13</sup> JRB, *CeB*, p. 181. JRB était condisciple d'Henri Lévy-Bruhl, fils de Lucien, au lycée Condorcet, et reçu chez le père qu'il lit en 1903. Voir JRB, *Lettres du régiment (1902 – 1903)*, Ed. établie et annotée par Tivadar GORILOVICS, *Studia Romanica*, Series Litteraria, Fasc. XX, Debrecen, 1998, pp. 64, 147.

louange des corps des débardeurs noirs : « Je suppose que Michel-Ange, débarquant au milieu des dockers de Rufisque, aurait éprouvé [...] un vertige analogue à celui qui vient de me saisir<sup>14</sup>. » Il se peut que Roger Martin du Gard ait puisé aussi des impressions sénégalaises de Bloch en rédigeant *La Belle Saison*, de juillet 1922 à juillet 1923, où Antoine Thibault et son amie Rachel, sur le point, elle, de partir, voient un film sur l’Afrique qui met en gros plan de tels hommes-nature.

Mais Bloch passe du plan esthétique au plan éthique quand il évoque un début d’émancipation des Africains, provoqué par leur service et leur sacrifice dans la guerre de 1914, le début d’une politique « indigène », la première « vraie grève de salariés<sup>15</sup> », ou quand il dévoile l’absurdité d’efforts religieux en direction de plus d’un Africain<sup>16</sup>.

Avec son journal africain dédié à Elie Faure et estimé dans les cercles des « Amis d’Europe » ou d’anciens dreyfusards, Bloch montrait la vie et la misère quotidiennes dans une colonie française – le square colonial comme pauvre imitation du modèle français dans un milieu étranger, le fonctionnaire colonial aliéné, l’uniforme européen qui ne sied point au Sénégalais, l’exploitation chaotique des richesses africaines ou les maladies<sup>17</sup>. Il est ainsi parmi les pionniers sur de tels thèmes, dans les lettres françaises après 1919. Et il ne se borne pas à une telle *Découverte du monde connu* (c’est le titre général de ses journaux et essais de voyages dont la structure fait penser, de l’aveu de l’auteur, à la *Recherche du temps perdu*<sup>18</sup> de ce Proust de qui Bloch romancier était hanté sans trop en parler) : chez Rieder, il publie deux livres de Lucie Cousturier, connaisseur de l’Afrique, peintre et écrivain, dont l’un (*Mes inconnus chez eux*) sera adressé par lui à Schweitzer, en 1925<sup>19</sup>. Cousturier tenait la part de l’Afrique dans le premier numéro d’*Europe*, en février 1923<sup>20</sup>.

---

<sup>14</sup> JRB, *CeB*, p. 43.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 112 – 116.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 160.

<sup>17</sup> Marcel de Coppet se montrait blessé par l’allusion de Bloch à « des épidémies de suicide [dans certaines parties de notre empire africain], symptômes d’une lente consommation morale » (JRB, *CeB*, p. 94) qu’il considérait comme un « faux-pas » : « Il te faudrait oublier Kipling [...] » (MdC – JRB, 22 novembre 1923, BNF..., t. XV, ff. 69 – 71.)

<sup>18</sup> JRB, *Sur un cargo*, Paris, 1924, pp. 11 – 12. Le livre est dédié « A PIERRE HAMP ».

<sup>19</sup> « Merci aussi de *Mes inconnus chez eux*, qu’en Africain j’ai lu avec un vif intérêt. Mes félicitations à l’auteur. » (AS – JRB, 27 juin 1925, BNF..., t. XLIII, f. 164.)

<sup>20</sup> Lucie COUSTURIER, « Entre Soudan et Guinée », *Europe*, n° 1, 1923, pp. 30 – 60.

De plus, l'annonceur d'une « littérature africaine d'expression française », dès 1911, édite chez Rieder, avec Marcel Martinet, un premier exemple d'une telle interprétation africaine de la France, en 1926 : dans *Force-Bonté*, le Sénégalais Bakary Diallo raconte l'enfance d'un simple travailleur africain dans la brousse, sa participation à la Grande guerre, sa blessure et son traitement en France<sup>21</sup>. Ce premier roman français écrit par un Africain (sans formation supérieure) – dont la préparation coïncide avec la mort de Lucie Cousturier, en 1925, et la publication avec la guerre du Rif – connaît le succès. Mais c'est déjà son titre qui témoigne de l'ambivalence de cette formule d'interprétation culturelle proposée par Bloch. Le roman de Diallo passera plus tard pour modèle d'une « littérature patronnée ». L'œuvre pionnière soutenue par les Bloch et Martinet reste cependant digne d'être mentionnée. Et les enfants de Jean-Richard Bloch n'ont pas oublié la visite de Diallo chez leur père<sup>22</sup>.

Le journal sénégalais de Bloch contenait, de plus, certaines remarques qui dépassaient sa formule d'interprétation, qui visaient à une émancipation des Africains, face aux premiers efforts de politiciens africains. (Bloch nomme un Blaise Diagne qui s'était battu pour les droits de citoyens et d'électeurs à attribuer à ceux que certains Blancs appellent « bounioul<sup>23</sup> », et songe aux « quelques Gandhi qui vont surgir, çà et là, dans toutes les colonies<sup>24</sup> ».) Emancipation aussi justifiée que nécessaire étant donné les conditions de vie dans l'Empire colonial :

... nos pratiques administratives leur inoculent à tous des besoins et des appétits semblables. Ainsi se prépare, pour l'avenir, une vaste solidarité de race et de couleur au détriment des vieux particularismes de tribu. Un des effets du système colonial est peut-être de dénationaliser le noir.

---

<sup>21</sup> La correspondance Bloch – Martinet permet de suivre de près cette publication et son retentissement, du 8 juin 1925 au 28 octobre 1927, ainsi que ses liens intimes avec certaines autres éditions pleines d'esprit d'émancipation – féminine ou prolétaire – chez Rieder : celles de Lucie Cousturier, comme celle de *L'Ascension* de Lucien Bourgeois.

<sup>22</sup> Claude Bloch se souvient que Diallo a été l'hôte des Bloch à Paris, 113 Bd. Beaumarchais. « Ce qui m'est resté, aussi bien pour B. Diallo que pour Schweitzer, c'est 'l'impression' forte, qui m'a tellement frappée que environ 80 ans après, je m'en souviens. » (CB – SW, 10 février 2003.)

<sup>23</sup> JRB, *CeB*, p. 113. JRB anote « Noirs, en argot colonial », pour « bounioul » (p. 63). Les Européens sont plus d'une fois appelés « toubabs ».

<sup>24</sup> JRB, *CeB*, p. 170.

Et Bloch de reprendre encore une fois sa formule de 1911 tout en la mettant en question : « ... quelle traduction pourront-ils congrûment donner au *civis romanus sum* ?<sup>25</sup> »

#### IV

Le débat naissant sur le problème colonial dans des milieux plus larges de la société française des années 20, que les Cousturier, Schweitzer ou encore Bloch fécondent, s'amplifie grâce à deux événements : le retentissement de la prose de Joseph Conrad, sur le plan esthétique, et, sur le plan politique, celui de la guerre du Rif, en 1925.

L'œuvre de Joseph Conrad aide à percevoir le fossé qui se creuse entre la notion de la colonisation conçue comme œuvre civilisatrice, d'une part, et la pratique coloniale de tous les jours, de l'autre. A l'opposé de Kipling et de l'optimisme de cet Anglais (qui marquait fortement Jean-Richard Bloch dans l'Avant-guerre<sup>26</sup>), Conrad, de qui la *N.R.F.* faisait grand cas<sup>27</sup>, montrait les « avant-postes de la civilisation » comme sources aliénées de profit. Dans *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide – ce roman expérimental de son cofondateur se publie dans la *N.R.F.*, en feuilleton, à partir de mai 1925, et sera dédié à Roger Martin du Gard –, se rencontre vers la fin la trace épistolaire d'un personnage inspiré par Conrad, le frère aîné d'Armand Vedel, Alexandre, et le départ pour une Afrique aventureuse reste une issue potentielle. C'est encore en 1925 que Gide lui-même part pour l'Afrique. Du Congo et du Tchad il va reprendre deux journaux, pamphlets de voyage qui paraîtront successivement en 1927 et 1928 et aviveront la discussion du problème colonial. Bloch avait vu partir Gide, le 14 juillet 1925, au buffet de la gare de Saint-Pierre-des-Corps, comme il l'écrivait à Roger Martin du Gard, leur

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>26</sup> Claude Bloch : « Pour Kipling [...], cela a été une découverte fondamentale pour mon père. Il [...] a écrit dans sa préface à la *Nuit kurde* [...] : 'Mais le jour où j'ai trouvé [...] le *Livre de la Jungle*, ma destinée m'a été révélée. [...] J'ai reconnu [...] que le vent ne cessait de me désigner l'Orient.' Quand nous étions enfants, mon père nous lisait du Kipling à haute voix. [...] Conrad a joué aussi un grand rôle pour lui [...] » (CB – SW, 10 février 2003. Voir : JRB, *La Nuit kurde*, Paris, 1925, p. 10.)

<sup>27</sup> *N.R.F.*, n° 135 (décembre 1924) « Hommage à Joseph Conrad » commémorant sa mort, avec des contributions de Galsworthy, Gide, Joseph Kessel, Maurois, Valéry et le début de « Cœur de ténèbres », publication en feuilleton poursuivie et terminée dans les n°s 136 – 137. *Europe* donnera de Conrad « Pour Demain » dans son n° 104, 1931.

ami commun<sup>28</sup>. En 1928, Bloch va apprécier ce *départ* de Gide et son « courageux *Voyage au Congo*<sup>29</sup> » comme acte gidéen de « trahison des clercs », de servitude volontaire<sup>30</sup>. Robert Minder, à qui *Europe* s'ouvre en 1924, évoquera en 1927 d'abord « les subtiles affinités qui existent entre deux disciples de Nietzsche », Schweitzer et Gide, « cette gratuité de l'acte », pour dénouer aussitôt ce paradoxe en concluant que Schweitzer « [p]ar sa haine des dissections psychologiques, par son mépris de l'art pour l'art, par son tempérament robuste et normal, [...] se place aux antipodes de Gide, parmi les amis de Jean-Christophe, dont il est une des plus splendides incarnations<sup>31</sup> ».

Le débat intellectuel prend une valeur politique au moment où la France soutient la guerre espagnole contre les Rifains, en 1925. Tandis que la France officielle parle de devoir civilisateur, des tolstoïens tels que Rolland et Bloch (ce dernier soutenu par Roger Martin du Gard<sup>32</sup>) joignent leurs voix de protestation contre cette manifestation de l'impérialisme français – comme aussi le groupe surréaliste. Cette action est soutenue d'abord par *Clarté*, puis par *Europe* (où Bloch polémique) qui donne des messages d'Abd El-Krim, leader des Kabyles. La critique blochienne de la position française est non-équivoque :

Maladresse incroyable, injustice inexpiable. Elles nous réservent, l'une et l'autre, des lendemains terribles<sup>33</sup>.

---

<sup>28</sup> JRB – RMG, 11 août 1925, *Europe*, n° 417/418, 1964. Et il est informé des escales de Gide par sa correspondance – assez dense à ce moment – avec Marcel de Coppet : « J'attends Gide dans la deuxième quinzaine de décembre. Quand me feras-tu le plaisir de suivre son exemple ? » (MdC – JRB, s.d., BNF..., t. XV, f. 74 – 75.) C'est à une « mission utile » de Bloch à l'A.E.F. que songe de Coppet. (MdC – JRB, 15 février 1926, *ibid.*, f. 86 – 87.)

<sup>29</sup> Qui commence à paraître dans la *N.R.F.*, en feuilleton, au n° 158 du novembre 1926 (jusqu'au n° 163, 1927).

<sup>30</sup> JRB, « Tolstoï ou La servitude volontaire », dans : *Destin du siècle*, Paris, 1931 (Rieder, Coll. Europe), p. 69. Rappelons que ces essais sont dédiés « A Roger Martin du Gard dont la constante sympathie pour ces 'délibérations intérieures' m'a donné le goût de les réunir ». Et notons que Gide renouera avec Bloch, en hiver 1929, après la rupture provoquée par le débat autour de la « Lettre aux Allemands » de Bloch, en 1919/20. Voir : *André Gide – Jean Richard Bloch, Correspondance (1910 – 1936)* ..., p. 113.

<sup>31</sup> Robert MINDER, « Albert Schweitzer », *Europe*, n° 57, 15 septembre 1927, pp. 59, 57.

<sup>32</sup> Voir : Jean ALBERTINI, *op. cit.*, pp. 79 – 80.

<sup>33</sup> JRB, « Un article de Robert Louzon : Vive la République rifaine », *Europe*, n° 35, 1925, p. 256. La correspondance Bloch – Martinet permet de suivre la démarche intellectuelle d'ex-syndicalistes devant cet événement qui provoque la discussion du « problème colonial dans son ensemble. Il s'est imbriqué avec celui de la civilisation. [...] De quoi occuper agréablement ce stupide XX<sup>e</sup> siècle [...] ». (JRB – MM, 12 août 1925, *op. cit.*, p. 245.)

## V

Il faut espérer que de récents événements, le voyage de Gide aussi bien que la guerre du Maroc, auront révélé à une élite l'existence de problèmes qui n'avaient guère paru dignes d'intérêt jusqu'alors, et dont Schweitzer un des premiers a eu la géniale intuition<sup>34</sup>. (*Robert Minder*)

Le débat français débouchera, entre autres, sur les conférences de Gland, en Suisse, en août-septembre 1927, où participent Henriette Roland-Holst, Nehru, Leo Frobenius, Schweitzer et Rolland. Félicien Challaye en fera la chronique dans *Europe*<sup>35</sup>. Dans cette ambiance, *Europe* donne à la mi-septembre les *Premiers mois à Lambaréné* de Schweitzer<sup>36</sup>, fragment d'*A l'orée de la forêt vierge*, précédé de la présentation de Minder. « [Schweitzer] est venu dîner chez mes parents, qui habitaient alors *Meudon*, près de Paris [...] », se souviendra Michel Bloch. « Schweitzer et mon père étaient sur un pied d'amitié, quoique bien différents par leurs orientations idéologiques [...] »<sup>37</sup>. Bloch brosera un portrait de Schweitzer comme médiateur spirituel entre l'Allemagne et la France, comme homme du pays rhénan, en témoignage d'une conférence à Paris, en mars 1928, dans la Fondation Carnegie d'Henri Lichtenberger. Schweitzer y est écouté par Paul Desjardins – fondateur de l'*Union pour la Vérité*, inspirateur de la *N.R.F.* et créateur de l'*Abbaye de Pontigny* –, Lucien Lévy-Bruhl, Paul Langevin, Antoine Meillet et Marcel Cohen. *A l'orée de la forêt vierge* paraîtra enfin chez Rieder, en 1929, parallèlement à *Cacaouettes et bananes*, version enri-

<sup>34</sup> Robert MINDER, « Albert Schweitzer », p. 59. Le 15 juin 1927, de Coppet dresse devant Bloch un bilan intermédiaire : « L'appui nouveau que Gide m'a donné est considérable et ses écrits ont déjà d'heureuses répercussions sur nos colonies. Mais j'ai besoin de ton aide aussi, de ton indignation et de ta violence. Et ce ne sera qu'après un séjour aux colonies à mes côtés que tu pourras m'aider. » (MdC – JRB, 15 juin 1927, BNF..., t. XV, f. 89 – 90.)

<sup>35</sup> « Le D<sup>f</sup> Schweitzer nous a affirmé qu'au Gabon, on déplace d'office les villages, quelquefois simplement pour qu'un administrateur puisse faire un rapport sur leur 'regroupement' . » (Félicien CHALLAYE, « Le problème colonial et les conférences de Gland », *Europe*, n° 63, 1928, p. 371.)

<sup>36</sup> « Si jamais j'ai les loisirs d'écrire quelque chose d'intéressant sur les problèmes africains, surtout sur l'émancipation intellectuelle du noir et sur la marche de la civilisation, je me ferai un plaisir de l'offrir à votre *Europe*. » (AS – JRB, 27 juin 1925, BNF..., t. XLIII, f. 164.)

<sup>37</sup> Michel Bloch – SW, 14 janvier 1987. Claude Bloch se souvient à son tour du repas chez ses parents, avec Schweitzer et Ella Maillart. « Ils parlaient de l'Afrique », et Schweitzer de souligner, « disons, [...] [le] respect dû à l'Afrique ». (CB – SW, 10 février 2003.) Minder communiquera à Bloch, le 26 janvier 1928, « combien le Docteur S. a été touché de votre charmant accueil » (BNF..., t. XXXIV, f. 289/90).

chie du journal sénégalais de Bloch, chez Gallimard. Benjamin Crémieux comparera ces deux relations dans *Europe* :

M. J.-R. Bloch pose également le problème de la colonisation. Il a mis avec beaucoup de justesse l'accent sur le côté « petit-français » et « sous-préfectoral » de notre colonisation, mais le côté « apostolique » et « grande-France », si bien mis en lumière par M. Albert Schweitzer, semble lui avoir échappé<sup>38</sup>.

Evidemment, le message de Schweitzer fut compris jusque dans des milieux humanistes comme justification de l'idée-colonisation, tandis que Bloch soulignait dès 1924 la signification éthique du témoignage de Lambaré pour les Européens de l'Après-guerre. Robert Minder :

---

<sup>38</sup> Lévy-Bruhl remercie Bloch de *CeB* le 9 mai 1929 : « Vous savez que je passe la plus grande partie de mon temps, de beaucoup – avec des bonshommes semblables aux vôtres [...] d'Afrique, d'Océanie, d'Amérique du Sud, de tous les coins du monde. Et je suis plus que jamais pris par ce travail [...] » (LLB – JRB, BNF..., t. XXVIII, f. 432.) Félicien Challaye écrira à Bloch le 21 août 1929 : « Je tiens tout particulièrement à vous dire combien votre livre m'a plu, et avec quelle joie je l'ai savouré. [...] Je trouve, en particulier, tout à fait émouvante votre rencontre avec les anciens combattants noirs. Et, bien qu'hostile à cette grande injustice qu'est la colonisation, je suis, aussi, obligé d'avouer que j'éprouve à son sujet, comme vous-même, des sentiments mitigés [...] » (*Ibid.*, t. XIII, f. 337 – 338, voir JRB, *CeB*, pp. 177 – 181.) Wilhelm Friedmann trouve « [merveilleuse] ta discussion avec les noirs sur la guerre. Puissent-ils rencontrer beaucoup de toubabs de ton genre ! » (WF – JRB, 15 octobre 1929, *op. cit.*, p. 332.) Le 12 mai 1929, Léon Chestov avait remercié Bloch de l'envoi de « *CeB* » (BNF..., t. XIV, f. 106), Robert Minder le 2 juin (*Ibid.*, t. XXXIV, f. 295/96), Edmond Vermeil le 29 juin (*Ibid.*, t. XLVII, f. 94/95). André Monglond remarque le 7 août 1929 : « Et pourtant ce serait un singulier spectacle que d'aller constater là-bas comment notre vieil univers perd rapidement sa couleur locale, avant que ce soit tout à fait fini. » (*Correspondance (1921 – 1939)* ..., p. 40.) Marcel de Coppet, devenu gouverneur intérimaire du Tchad, est en France en 1929 et va se marier vers la fin de son séjour avec Christiane, fille de Roger Martin du Gard. Il sera l'hôte de l'Abbaye de Pontigny, du 21 au 31 août : « J'y verrai Arthur Fontaine qui m'a beaucoup parlé de toi et de ton dernier livre [...] » (MdC – JRB, 29 juillet 1929, BNF..., t. XV, f. 96 – 97. Une carte de visite de Fontaine – « Ancien Conseiller d'État / Président du Conseil d'Administration du Bureau International du Travail » avec ses remerciements pour *CeB* est conservée à la BNF..., t. XX, f. 129.) (Paul Desjardins invitera Bloch à Pontigny pour une décade sur la colonisation en août 1931, de façon assez persistante, mais celui-ci préfère évidemment la rédaction de *Sybilla* à l'Abbaye. Voir *ibid.*, t. XVII, f. 59 – 63.) De Coppet est devenu, du reste, témoin de l'impact que la fameuse lettre de Bloch du 14 juin 1929 sur le rythme et les perspectives des *Thibault* a eu sur leur auteur : « Martin du Gard m'a donné à lire ta lettre (qui l'a beaucoup impressionné). Je l'ai trouvée aussi pénétrante que possible. Roger a dû te répondre par un mot mais je crois qu'il a l'intention de te voir [...] » (MdC – JRB, 18 juin 1929, *ibid.*, t. XV, f. 94.) De Coppet incitera Bloch plus d'une fois encore à revenir en Afrique.

Schweitzer a pensé qu'à l'Europe meurtrière le contact avec la race noire pourrait redonner le sens de l'humanité<sup>39</sup>.

On a indiqué que l'attitude de Bloch a influé sur Paul Nizan qui partira en 1926 au Yémen et publiera son pamphlet *Aden, Arabie* dans *Europe*, en 1930<sup>40</sup>. La revue rollandiste publiera une *Adresse contre la répression préventive en Indochine*, en 1931, réunissant les signatures de Rolland, Bloch, Roger Martin du Gard, Benjamin Crémieux, Félicien Challaye et Léon Werth<sup>41</sup>. Avec la « montée des périls », avec la guerre de Mussolini contre l'Éthiopie, notamment, le débat du problème colonial s'insérera dans la pensée et l'action antifascistes de Jean-Richard Bloch. Un dialogue entre lui et sa femme Marguerite montre pourtant sans ambiguïté qu'il a renoncé dès 1929 à l'idée de la colonisation qui n'avait pas été sans le fasciner longtemps. Son bilan se lit aussi nostalgique qu'amer :

Mon compagnon dit, regardant la belle église et son clocher fier, bien assis [...] : « Comme ils ont su choisir le plus noble emplacement ! - Ils ont toujours choisi les plus nobles emplacements [...] Il en est de cela comme de la colonisation : une chose qui a eu son âge de foi, mais qui a fait son temps. On le sait. Sait-on aussi clairement quoi mettre à sa place ? Rien ne pourra être substitué, qui ne soit pas de même qualité, fruit d'un enthousiasme égal, d'une conviction aussi paisible »<sup>42, 43</sup>.

---

<sup>39</sup> Publicités des Ed. Rieder, *Europe*, n° 77, 1929. (Robert MINDER, « Albert Schweitzer », p. 58.)

<sup>40</sup> Voir : Brigitte SÄNDIG, « Nachwort », dans Paul Nizan, *Die Wachhunde (Les Chiens de garde)*, Leipzig/Weimar, 1981, p. 146.

<sup>41</sup> *Europe*, n° 99, 1931. La revue rollandiste s'intéresse avant tout à l'Inde, avec Rolland, Tagore, Sylvain-Lévi (l'oncle de Bloch), puis Nehru et Gandhi. Léon Werth y assure la part de l'Indochine, depuis 1925, rejoint par Félicien Challaye et Jean Guéhenno, au début des années 30. François Crucy et E. Dermenghem parlent du Maroc et des Berbères, Henriette Roland-Holst en 1928 du régime colonial en Indonésie. Challaye présente non seulement les conférences de Gland, mais aussi l'œuvre de Lévy-Bruhl, et G. E. Monod-Herzen en 1929 – suite de Gland – le Soudan français.

<sup>42</sup> JRB, *Destin du siècle...*, pp. 47 – 48. Le cahier n° 13 de JRB (BNF...) nous révèle Marguerite JRB comme compagnon de l'auteur durant ce superbe « Matin à Lusignan ». (Au premier abord, nous avons pensé à Roger Martin du Gard...)

<sup>43</sup> L'auteur tient à remercier une fois de plus Mme Claude Bloch de sa sympathie et de l'accès à la riche matière du fonds Bloch de la BNF où Mme Annie Angremy l'a accueilli en septembre 1991. Et grand merci à Jean Albertini pour ses encouragements dès 1986 comme pour la révision du présent texte.

# ROGER MARTIN DU GARD

Marie-Odile André ♦

---

**UN EXERCICE DE SECONDE MAIN :  
PLACE ET FONCTION DE LA CITATION  
DANS LE *JOURNAL* DE ROGER MARTIN DU GARD**

**A**border ce monument qu'est le *Journal* de Roger Martin du Gard par une aussi petite porte que celle de la citation peut paraître bien incongru, d'autant que ces dernières n'y sont même pas d'une fréquence extrême<sup>1</sup>. Pour autant, une telle approche est loin d'être dénuée d'enseignements. La question de la citation étant indissociable d'une démarche à double face de lecture et d'écriture<sup>2</sup>, l'analyse de son traitement par RMG dans le *Journal* est propre, en effet, à nous éclairer sur le rapport entretenu par l'écrivain tant avec la lecture qu'avec son écriture de diariste.

Comme trace scripturale d'un acte de lecture et d'un acte de transcription de l'écriture d'autrui, la citation fait tout d'abord du *Journal*, le journal d'un lecteur. Elle est, dans le texte du *Journal*, ce qui relie ce texte à un amont de l'écriture diariste, soit, à la fois, à une bibliothèque<sup>3</sup> et à des pratiques de lecture qui, ensemble, contribuent à dessiner l'identité intellectuelle de l'écrivain.

---

\* Université de Paris 10

<sup>1</sup>35 citations dans le tome 2 du *Journal* (Gallimard, 1993) auquel nous limiterons volontairement notre présent propos (Dans la suite de notre article les numéros de page renvoient à cette édition).

<sup>2</sup>Comme le souligne Antoine COMPAGNON : *La seconde main ou le travail de la citation*, Ed. du Seuil, 1979.

<sup>3</sup>Dont on sait toute l'importance pour RMG.

En même temps, la pratique de la citation dans le *Journal* a à voir, en aval, avec la production romanesque de RMG, l'écrivain se proposant de puiser dans son *Journal* pour prêter des citations à son personnage de Maumort<sup>4</sup> qui partage aussi beaucoup de sa passion de la bibliothèque et de ses propres habitudes de lecture.

Enfin, la citation est directement à examiner dans le texte lui-même en relation avec la logique propre à l'écriture diariste : que fait le *Journal* à la citation, que fait la citation au *Journal* ? Se posent ici à la fois la question de l'inscription de la citation dans le rythme journalier de l'écriture et la question de ses fonctions dans un *Journal* où tend à dominer la dimension pragmatique<sup>5</sup>.

### 1.1 Pratiques de lecture/pratiques d'écriture

Les citations dans le *Journal* portent tout d'abord trace des pratiques de lecture de RMG dans la mesure où elles témoignent et de la relecture de certains textes et de la lecture de textes nouveaux, souvent contemporains. Les citations de Saint-Evremond ou de Tolstoï relèvent de la relecture : Tolstoï<sup>6</sup> en tant que référence littéraire majeure d'ailleurs pleinement assumée comme telle par RMG<sup>7</sup> ; Saint-Evremond en tant que RMG le cite tout en le présentant comme un auteur de prédilection qu'il « commence non seulement à goûter mais à aimer d'un attachement semblable à celui que [lui] inspire Montaigne » (153). Dans les deux cas, le lien avec la bibliothèque est évident : le livre est en réserve, disponible, on peut le reprendre, le relire, le feuilleter sur le modèle que constitue justement le compagnonnage avec Montaigne. Mais les citations portent également trace de la découverte d'ouvrages contemporains<sup>8</sup>, en particulier des romans, traduisant ainsi une pratique assez spontanée de lecture dont témoigne par ailleurs une page du *Journal* datant du 27 janvier 1935 dans laquelle RMG, commentant longuement le fait que Jules Romains lui ait dit ne jamais lire de romans contempo-

---

<sup>4</sup>Maumort, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1983, p. XXXIV.

<sup>5</sup>V. Thomas CLERC, « Dimensions pragmatiques du *Journal* de RMG », *Chemins ouverts*, mélanges Claude Sicard, P. U. du Mirail, 1998.

<sup>6</sup>Présent avec deux citations, l'une empruntée à *Guerre et Paix* (216), l'autre à *Anna Karénine* (362).

<sup>7</sup>Écrivain, par exemple, en septembre 1931 : Tolstoï « qui à la vérité aura bien été ma plus constante admiration de romancier et, si j'ose le dire, mon seul véritable maître » (911).

<sup>8</sup>Par exemple, Aragon, Malraux, Lacretelle, Mauriac, Chardonne, Daniel-Rops, Zweig, etc.

rains, s'interroge sur la nécessité qu'il y aurait à changer en la matière ses propres habitudes de lecture<sup>9</sup>.

Par ailleurs, le *Journal* constitue un cas particulier d'une démarche plus générale qui caractérise les rapports de l'écrivain avec les livres et qui est marquée par son besoin impératif de noter, de prélever, de transcrire des fragments de livres lus, besoin dont il fait lui-même état<sup>10</sup> et qui transparaît également dans les notes préparatoires pour *Maumort* lorsqu'il manifeste son intention de réutiliser des citations précédemment accumulées<sup>11</sup>. Le *Journal* apparaît donc comme un support parmi d'autres pour une pratique plus générale de « recopiage » à laquelle RMG a toujours eu besoin de sacrifier car faisant partie intégrante de sa manière de lire, mais un support sans nul doute commode car constamment disponible, présent « sous la main » du fait de l'exercice régulier qu'il suppose. En même temps, le *Journal* répond parfaitement par là à la fonction mnémotique qui constitue une composante non négligeable de l'écriture diariste<sup>12</sup> : noter telle formule, c'est en garder trace pour pouvoir, en relisant le *Journal*, la retrouver ou même, au delà, comme en témoigne la mention assez régulière de la page correspondant au passage prélevé<sup>13</sup>, remonter jusqu'au livre lui-même dans lequel il a été prélevé<sup>14</sup>.

Mais, au delà de ces quelques remarques, l'articulation entre lecture et écriture telle qu'elle s'exprime dans le *Journal* à travers la citation mérite aussi d'être analysée dans ce qu'elle a de spécifique par rapport à un simple répertoire de citations.

Écriture du jour<sup>15</sup>, le *Journal* est aussi, en effet, témoin privilégié d'une lecture du jour. Si quelques citations relèvent d'une réminiscence<sup>16</sup>, la situa-

---

<sup>9</sup>V. p.1118.

<sup>10</sup>Voir tome 1, p. 830, à la date de juillet 1917, l'ensemble de la fiche intitulée « Mes notes de lecture ». Il écrit en particulier : « pris beaucoup de notes, copié beaucoup de fragments [...] tout l'intérêt qu'il y a pour moi à ne jamais refermer un livre sans avoir ainsi détaché et copié tout ce qui a accroché mon esprit et servi de points de départ à des réflexions personnelles ».

<sup>11</sup>*Op. cit.*, p. XXXIV. Il se propose de puiser à plusieurs sources : dans son *Journal* et dans un dossier intitulé « Citations, observations, sujets ».

<sup>12</sup>V. T. CLERC, *op.cit.*, p. 258.

<sup>13</sup>C'est le cas pour 12 citations.

<sup>14</sup>Dont l'édition n'est, en revanche, que très rarement mentionnée, preuve là encore de l'insertion (potentielle sinon toujours factuelle) du livre dans la bibliothèque en vue d'une relecture possible.

<sup>15</sup>Selon la belle formule qu'utilise Eric MARTY à propos du *Journal* de Gide dans son ouvrage : *L'écriture du jour*, Ed. du Seuil, 1985.

tion présente rappelant à la mémoire une formule connue que l'on peut lui appliquer, la grande majorité des citations du *Journal* relèvent de la transcription immédiate d'une formule qui vient tout juste d'être lue. La citation devient dès lors la marque même par laquelle s'exprime la quasi simultanéité entre lecture et écriture diariste. Par elle est poussée à son extrême, pour ce qui concerne la lecture, la tentative de coïncidence temporelle – à la fois rêvée et impossible à réaliser – entre ce qui du monde est à transcrire et l'acte d'écriture qui le transcrit, tentative de coïncidence qui est le propre de l'écriture diariste<sup>17</sup>. Il est sans nul doute significatif sur ce point que prédomine largement, dans les formules employées pour introduire ces citations, l'utilisation d'un présent de l'indicatif<sup>18</sup> qui pose dans le texte même du *Journal* une concomitance entre lecture et écriture, une continuité entre acte de lire et acte de transcrire, entre les yeux et le stylo. La présence assez fréquente<sup>19</sup> d'une citation figurant seule sous une date témoigne, elle aussi, de cette façon dont la citation se trouve profondément liée à la lecture du jour puisque, dans ces cas-là, l'ouverture du cahier et l'acte d'écriture spécifique que constitue l'inscription de la date sont directement et uniquement commandés par la démarche même de transcription dont la citation est la trace.

Mais, dans ces conditions mêmes, cet acte de transcription se retrouve étroitement lié à la logique temporelle du *Journal* d'une autre manière encore, bien plus intime : si la citation dans le *Journal*, c'est une formule sous une date, la citation y devient aussi la trace de la rencontre d'un texte et d'un jour, la trace d'un effet de résonance entre l'état d'esprit d'un moment et un livre plus ou moins fortuitement ouvert à ce même moment.

Dès lors noter dans le *Journal*, sous une date précise, telle citation, c'est noter une formule qu'on peut vouloir retrouver mais c'est aussi et tout autant garder trace de cette rencontre fortuite. La date, en bref, transforme la valeur de la citation puisqu'il ne s'agit pas simplement ou seulement de garder trace d'une formule mais de garder trace d'une rencontre avec cette formule. On est étonnamment proche ici de ce que RMG écrit à propos de Maumort et de la lecture : « Maumort lecteur : Je me promène depuis 20 ans dans une bi-

---

<sup>16</sup>Comme c'est le cas p. 217 ou p. 637 où les citations sont introduites par « je pense » ou « je songe ».

<sup>17</sup>E. Marty parle à ce sujet d'une « coïncidence idéale entre le présent de l'événement et celui de l'écriture » (*op. cit.*, p. 12).

<sup>18</sup>L'utilisation du présent l'emporte largement sur celui du passé composé avec, en particulier, la formule « je trouve » (dix fois) ainsi que « je lis », « je copie », je note » (chacune une fois).

<sup>19</sup>11 fois.

bibliothèque comme un client dans un magasin de confection : j'essaye ceci, cela, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose à ma taille ; à mon humeur, à *ma taille du jour*. Le miracle, c'est que ma taille (humeur) soit assez changeante pour que, à la longue, j'aie lu et relu tous mes livres, ou peu s'en faut<sup>20</sup>. »

C'est ainsi que la citation, telle qu'elle est pratiquée par RMG au sein de l'écriture diariste, restituée au plus près cet effet de « sollicitation » qui constitue, selon A. Compagnon, la première de ce qu'il distingue comme les « quatre figures distinctes de la lecture »<sup>21</sup>. La citation, en particulier lorsqu'elle figure telle quelle avec la seule mention de la date, dit cette sollicitation dans sa dimension de hasard : « la sollicitation est essentiellement fortuite. A preuve, le même livre peut me tomber des mains aujourd'hui et me ravir demain. Ce qui me sollicite n'est ni le livre ni moi-même, c'est une rencontre de hasard [...].<sup>22</sup> « C'est donc le mouvement fugace de la sollicitation qui impulse directement le geste d'écrire, geste qui, lui-même, a pour vocation de garder par la citation la trace de ce qui a provoqué la sollicitation mais aussi la trace de cette sollicitation fugace. De ce fait, la citation apparaît aussi comme l'indice d'un mouvement intérieur non nécessairement explicité sur le papier mais qu'elle signale en creux, remplissant en fait, à un second niveau, cette fonction mnémotique dont nous parlions plus haut. Elle répond ainsi à ce souci qu'a RMG d'un *Journal* qui garde trace d'un état d'esprit à un moment donné et par lequel il justifie régulièrement sa pratique de diariste<sup>23</sup>.

Ce rôle de la citation comme trace scripturale d'une sollicitation fortuite et fugace, de la capacité émotive<sup>24</sup> que recèle la rencontre d'un moment entre le moi d'un jour et un texte se manifeste tout particulièrement à travers une variante dans la manière qu'a parfois RMG d'introduire ses citations : « J'ai été profondément remué par ce passage de la *Clio* de Péguy » (44) ; « ce passage de Saint-Evremond me touche au vif » (156) ; « je suis assez ému de

---

<sup>20</sup>Maumort, *op.cit.*, *Les Dossiers de la boîte noire*, « lectures », 52b5, p. 1027 (C'est moi qui souligne).

<sup>21</sup>Selon un ordre chronologiquement inversé, elles sont désignées respectivement par les termes « ablation, soulignement, accommodation et sollicitation » (*op. cit.*, p. 25).

<sup>22</sup>*Ibid.*, p. 24.

<sup>23</sup>Y compris négativement quand il justifie à ses propres yeux les « trous » de son *Journal* en remarquant que les lettres qu'il écrit viennent jouer ce rôle (voir, par exemple, pp. 601 et 626).

<sup>24</sup>Avec la double valeur de l'adjectif : ce qui émeut dans l'ordre des sentiments mais aussi ce qui met en mouvement la main qui transcrit.

trouver dans *Anna Karénine* » (362) ; « je suis étrangement remué par ce mot de Dickens » (186). Ces diverses formules, transcrivant au plus près cette impulsion qui pousse à la transcription, expriment un mouvement, un ébranlement ainsi que l'idée d'un point de « toucher » entre le texte et soi dont l'inscription dans le *Journal* a fonction de porter trace, y compris parfois, comme avec la citation de Dickens, dans ce que cet ébranlement peut avoir de presque excessif et de partiellement incompréhensible pour le scripteur.

Toutes ces remarques qui montrent l'étroite liaison entre l'acte de transcription citationnel et l'économie temporelle propre à l'écriture diariste font aussi apparaître que la citation, dans le *Journal*, est toujours là à la fois pour elle-même et en tant qu'elle est à la place d'autre chose. Son texte est la trace métonymique d'un acte de lecture circonscrit dans le temps d'une journée et d'un état d'esprit journalier et changeant qui en a déterminé la rencontre mais que le *Journal* ne transcrit pas pour autant. Par là-même elle entretient un rapport privilégié avec cet implicite et cette écriture de l'ellipse dont Eric Marty dit si bien qu'elle est le propre de l'écriture diariste : « S'il y a ellipse dans *Le Journal*, c'est parce que l'auteur est dans l'insoluble situation paradoxale d'écrire *pour lui* ce qu'il sait déjà<sup>25</sup>. » La citation est en effet là sans que soient nécessairement explicitées les raisons de sa sélection, les lois de ce prélèvement et de ce transfert dont elle a fait l'objet. C'est vrai de ces citations accompagnées d'un commentaire elliptique et peu compréhensible pour tout autre lecteur que le scripteur lui-même et plus encore, bien sûr, de ces citations « sèches », dénuées de tout commentaire qui figurent isolées sous certaines dates<sup>26</sup>. Dans ce dernier cas, la citation à transcrire constitue, en effet, en même temps une raison suffisante pour ouvrir le *Journal* et inscrire la date du jour et la seule trace de cette raison puisque l'effet de subjectivité propre au travail de prélèvement et de transcription est entièrement laissé sous silence, la citation comme texte venant à la place de tout le processus mental qui a conduit à la citation comme acte de transcription de ce fragment de texte.

Dans ces conditions, il va de soi que la citation dans le *Journal* a vocation à rester partiellement mystérieuse pour tout autre lecteur que le diariste lui-même. Il n'est pas toujours simple, en effet, de discerner comment cette parole de l'autre qu'est aussi la citation vient dialoguer avec la pensée du

---

<sup>25</sup>E. MARTY, *op. cit.*, p. 15.

<sup>26</sup>Très rares sont en effet, les citations qui comportent un lien explicite avec ce qui précède, du type de la formule « Je trouve *justement* » (495 – c'est moi qui souligne) qui établit une relation claire avec les réflexions figurant dans la note immédiatement antérieure.

diariste et sur quelles bases s'opère cette mise en contact fugace, mobile, aléatoire du texte avec le lecteur/scripteur à un moment précis du temps.

## 1.2 Fonctions de la citation

Plusieurs modes de fonctionnement de la citation sont néanmoins identifiables, qui ont tous en commun une forte implication subjective du diariste<sup>27</sup>.

La citation joue parfois en écho : on la convoque parce qu'elle entre en consonance parfaite avec un état d'esprit, une préoccupation du jour ou du moment. Dans ce cas, elle est seconde et préinvestie d'un sens. Elle a valeur de confirmation. C'est le cas lorsque la citation est rappelée (et non fortuitement trouvée) à l'occasion d'un événement qui lui-même engendre un certain état d'esprit. Ainsi à la date anniversaire de ses quarante ans, le 24 mars 1921, RMG cite-t-il deux vers de Baudelaire et deux vers de Malherbe qui expriment sa mélancolie et son sentiment de vieillissement lié au basculement dans la quarantaine<sup>28</sup>.

Mais, liée au *Journal* en tant qu'il est le lieu d'une écriture réflexive et, par là, outil d'une meilleure connaissance de soi, la citation est aussi et surtout l'instrument d'une introspection qui permet à RMG de préciser ce qu'il est et ce par quoi il se définit. La citation en tant qu'elle est, cette fois, rencontre fortuite y devient miroir du moi.

Le plus souvent c'est sur le mode d'une reconnaissance de soi à travers la parole de l'autre que la transcription se trouve justifiée<sup>29</sup> comme en témoigne ce commentaire qui suit une citation de Bossuet : « Ce certain „ fond de joie sensuelle ” et „ cette disposition ”, je crois que c'est exactement le pivot de ma vie depuis quinze ans » (641)<sup>30</sup>. Parfois, aussi, la similitude constatée pousse à l'introspection à travers l'interrogation qu'elle suscite comme pour une citation recopiée de l'*Âme obscure* de Daniel-Rops pour laquelle RMG ajoute « Il faudra que je réfléchisse là-dessus », amorçant effectivement une

---

<sup>27</sup>Une seule citation échappe, en apparence, à cette règle : une formule de Bergson que RMG applique aux homosexuels et qu'il commente sous une forme délibérément objective (1023).

<sup>28</sup>V. p. 217.

<sup>29</sup>V. aussi pp. 495, 613, 614.

<sup>30</sup>On notera cependant que cette reconnaissance peut quelquefois passer par la contradiction plutôt que par l'acquiescement, comme avec une citation de Claudel (714) pour laquelle RMG se reconnaît pleinement dans cela même que celui-ci réproouve.

réflexion à travers laquelle il cherche à expliquer « un tas de choses obscures » (819). Parfois enfin, la citation est chargée de manifester ce que RMG voudrait être : « Je rêve, avec envie, à cette phrase de Malraux sur le vieux Gisors dans *La Condition humaine* [...] : „ Il appliquait son intelligence à *se faire aimer* des hommes *en les justifiant*... ” »<sup>31</sup>

Dans la mesure où ces formules retranscrites synthétisent ce en quoi RMG se reconnaît pour ce qu'il est, ce qu'il devine de lui ou ce qu'il voudrait être, elles sont aussi le plus souvent au centre d'une dialectique de l'instant et de la durée : liées au hasard d'une rencontre fortuite entre un texte et l'état d'esprit d'un moment, elles s'articulent en même temps au souci de reconnaître et de cerner le moi dans sa permanence à travers le temps. Cette double dimension se manifeste par exemple dans une courte note du 4 décembre 1925<sup>32</sup> qui fait suite à une notation du 1<sup>er</sup> décembre dans laquelle RMG est revenu sur la mort de sa mère :

Je trouve justement dans les *Aphorismes* de Schopenhauer cette citation d'Aristote : « Le sage poursuit l'absence de douleur et non le plaisir. » (*Aph.*, p. 150)

Ma nature, à moi, est spécialement habile et ardente à poursuivre l'absence de douleur, à tout prix, par tous moyens.

Si le contexte de deuil et le réflexe de protection face à la douleur ressentie président clairement ici à la rencontre avec la citation d'Aristote, c'est en même temps la conviction de reconnaître à travers cette rencontre circonstancielle une caractéristique durable de son être qui commande sa retranscription assortie d'un commentaire qui affirme justement l'idée d'une permanence par delà le circonstanciel.

Ce jeu entre instant et durée qui caractérise la pratique de la citation se manifeste également en ce que les rencontres fortuites avec les textes d'autrui ont pour effet de réactiver certaines obsessions présentes comme un flux souterrain tout au long du *Journal* de sorte que la citation participe à sa manière de cette écriture du filage qui a été mise en lumière à propos du *Journal* des années de guerre<sup>33</sup>. Nombre de citations constituent, en effet, les jalons d'une réflexion récurrente sur l'âge, le vieillissement et surtout la peur de la mort et la conscience du néant<sup>34</sup>, entrant ainsi en résonance avec les

---

<sup>31</sup>V. p. 1034.

<sup>32</sup>V. p. 495.

<sup>33</sup>Annie MOTTET, « Les fonctions du *Journal* pendant la guerre », *RMG et les crises de l'Histoire*, P. U. de Nice-Sophia Antipolis, 2001.

<sup>34</sup>V. pp. 186, 225, 362, 495, 614, 819, 869, 1121.

convictions philosophiques les plus profondes et les plus intimes de RMG comme pour venir périodiquement les conforter. De même, plusieurs citations ont trait à l'impossibilité du bonheur<sup>35</sup> et à la place que peut et doit occuper le plaisir<sup>36</sup>. C'est ainsi qu'une citation de Claudel, transcrite en date du 20 mai 1929, se situe – en un jeu de miroirs inversés que nous avons déjà évoqué – au centre même de cet ensemble de préoccupations :

Claudel dit, du bouddhisme, qu'il hait :

« *J'y trouve à l'idée de néant ajoutée celle de jouissance. Et c'est là le mystère dernier et satanique, le silence de la créature retranchée dans son refus intégral.* »

Je sens très fort à quel point ces mots s'appliquent bien à ce que je trouve en moi... Hé oui. L'idée de *néant* et l'idée de *jouissance*. Oui. Et surtout ce retranchement silencieux dans un refus intégral (de tout mysticisme, de toute idolâtrie). (714)

Quand la citation – mais plus rarement – se rapporte au travail de l'écrivain, la rencontre avec l'écriture de l'autre fait également réémerger à la surface du *Journal* ces autres motifs récurrents que sont le souci de l'immortalité littéraire mais aussi la crainte de son insuffisance d'écrivain<sup>37</sup>. La question de l'influence de Tolstoï, long fil de la réflexion de RMG sur son œuvre trouve, elle aussi, des échos citationnels répétés<sup>38</sup> tandis que Saint-Evremond fournit, pour sa part, une justification de la démarche même du diariste (153).

Le plus souvent miroir du moi, la citation peut aussi être tournée vers autrui. Elle est alors utilisée en vue d'une tentative pour connaître ou comprendre l'autre. C'est à ce titre que plusieurs citations sont directement liées au « roman familial », démêlés conjugaux avec Hélène<sup>39</sup> ou, exceptionnellement, relations avec Christiane (844). Elles témoignent des préoccupations récurrentes de RMG quant à ses rapports avec sa femme et se rapportent soit à son propre sentiment de culpabilité soit au sentiment d'incompréhension qu'il éprouve vis-à-vis d'Hélène. De ce point de vue, on signalera une pratique très particulière de la citation qui consiste à recopier dans le *Journal* des

<sup>35</sup>Il s'agit d'une citation de Péguy assez marquante pour figurer deux fois (pp. 45 et 270).

<sup>36</sup>V. pp. 565, 641.

<sup>37</sup>Respectivement p. 186 et p. 531.

<sup>38</sup>V. p. 869 où RMG recopie une série de citations du *Tolstoï* de S. Zweig après avoir remarqué : « Je crois mieux comprendre pourquoi nul autre que Tolstoï ne pouvait agir sur ma formation de romancier » et p. 911.

<sup>39</sup>V. pp. 216, 239, 553, 637, 820, 1024.

formules soulignées par Hélène dans des livres lus en commun<sup>40</sup>. Il s'agit dans ce cas pour RMG d'essayer de connaître l'autre à travers ce mouvement de sollicitation dont nous parlions plus haut à la suite d'A. Compagnon, l'autre se révélant à travers ce plus intime de soi qu'est le livre annoté<sup>41</sup>. Dans un système non plus binaire et spéculaire mais à trois termes, le *Journal* rencontre ici l'intime de l'autre à travers une transcription de la citation par laquelle il se fait, en quelque sorte, voyeur, se situant ainsi au plus secret d'une écriture personnelle puisqu'il garde la trace d'une révélation volée (à travers la citation) de ce qui est le plus secret de la personnalité de l'autre que seule la citation prélevée peut permettre de saisir. RMG, recopiant un passage de l'*Eva* de J. Chardonne, écrit par exemple : « Cela ouvre sur elle (Hélène) et ce qu'elle peut souffrir par ma faute un horizon infini » (845).

On remarquera pour finir qu'une autre structure à trois termes se fait également jour, à travers laquelle le *Journal* se tourne cette fois non plus vers le plus intime de soi ou de l'autre mais, au contraire, vers l'extérieur en tant qu'espace de dialogue ou de controverse avec autrui. La citation est alors transcrite en tant qu'elle est susceptible de fournir à RMG un moyen de se justifier aux yeux des autres, de répondre aux critiques ou reproches dont il pourrait faire l'objet. C'est ainsi qu'une citation de Valéry devient un possible argument à opposer à ceux qui lui reprocheraient son imitation de Tolstoï (911) et qu'une citation de R. Tagore est recopiée comme « ce que je pourrais répondre à ceux qui me reprochent : „ Tu ne sais pas aimer les gens pour eux-mêmes ” [...] » (1033). Dans ce cas, la citation, réinvestie de sa valeur d'autorité, s'inscrit dans une logique où s'ébauche une rhétorique de la justification qui réintroduit dans l'intime du *Journal* le souci du jugement des tiers.

Bien que quantitativement marginales, les citations participent donc intimement et par de multiples aspects à l'économie générale du *Journal*. Que serait, en effet, ce dernier sans ses citations ? C'est toute une dynamique entre le moi, le monde et les livres qui s'en trouverait déséquilibrée : lecture et écriture y sont si étroitement liées que, comme pour Maumort, c'est « un portrait bien plus poussé et plus nuancé » qui nous est donné par leur intermédiaire « de l'esprit, du goût, des tendances »<sup>42</sup> d'un RMG pour qui, en définitive, l'usage de la citation constitue une manière à part entière d'écrire son *Journal*.

---

<sup>40</sup>V. pp. 276, 287, 845, 1125.

<sup>41</sup>A. COMPAGNON, *op. cit.*, p. 25.

<sup>42</sup>Maumort, *op. cit.*, p. 1025.

André Daspre

---

## ROGER MARTIN DU GARD ET LA GUERRE DE 1914 – 1918

**R**oger Martin du Gard est né en 1881, il meurt en 1958 ; il a donc connu les deux grandes guerres qui ont ravagé l'Europe, sans parler des guerres coloniales où la France s'est engagée à partir de 1946.

Comment a-t-il vécu ces tragédies ? Que dit-il, que pense-t-il de la guerre dans son *Journal*, dans ses lettres et, d'autre part, dans ses romans, *Les Thibault*, *Le lieutenant-colonel de Maumort* ? Ces questions ont été traitées dans les premières thèses consacrées aux *Thibault*<sup>1</sup>, quand le *Journal* n'était pas encore publié, et, plus tard, dans des livres ou des articles. Pour ma part, j'essaierai seulement de préciser comment R.M.G. a affronté la première guerre à partir de ses déclarations dans son *Journal* et ses lettres. Auparavant, je voudrais rappeler, très brièvement, quel était son état d'esprit en 1914.

Ses études à l'École des Chartes ont une influence déterminante sur sa formation intellectuelle. Il apprend alors à s'intéresser de près à l'histoire contemporaine et à travailler sur un sujet avec « une véritable conscience scientifique ». D'autre part, il poursuit méthodiquement sa formation philo-

---

<sup>1</sup> Jochen SCHLOBACH, *Geschichte und Fiktion in « L'Été 1914 » von R.M.G.*, W. Fink Verlag, Munich, 1965. Maurice RIEUNEAU, *Guerre et Révolution dans le roman français de 1919 à 1939*, Klincksieck, 1974. René GARGUILO, *La Genèse des « Thibault » de R.M.G.*, Klincksieck, 1974. Parmi les études plus récentes : Claude SICARD, *Stigmates de la Grande Guerre sur l'œuvre de R.M.G. dans Traces de 14 – 18*, textes réunis par S. CAUCANAS et R. CAZALS, éd. Les Audois, Carcassonne, 1997, pp. 67 – 72 ; Julien LEMERCIER, *R.M.G., témoin de la guerre de 1914*, Mémoire de DEA, sous la direction de M. Michel BRESSOLETTE, Université de Toulouse le Mirail, 1999, 125 p.

sophique. Il n'hésite pas à présenter, dans *Jean Barois* (1913), un exposé complet de sa conception du monde qui est celle d'un rationaliste, d'un matérialiste<sup>2</sup>. Il pense que la loi de l'évolution domine tout et que la conscience humaine, la société tout entière progressent finalement, malgré les obstacles, vers plus d'humanité. Le roman contient aussi une excellente étude sur les intellectuels dreyfusistes qui ont lutté pour la Vérité et la Justice en rationalistes et pas du tout en « mystiques », comme Péguy a voulu le faire croire. Cependant la crise d'Agadir (1911), les guerres balkaniques (1912 – 1913) l'inquiètent beaucoup ; il milite dans des ligues pacifistes, pour le rapprochement franco-allemand, mais en restant à l'écart des partis politiques<sup>3</sup>. Bref, c'est un rationaliste et un pacifiste convaincu qui endosse l'uniforme en 1914. Comment va-t-il supporter la guerre ?

A la mobilisation, R.M.G. est affecté comme maréchal des logis à un Groupe Automobile du Train qu'il rejoint le 3 août 1914 et où il restera, avec son frère Marcel, jusqu'en février 1919. Avec cette unité de 50 à 80 hommes et une vingtaine de camions qui est chargée du transport du ravitaillement, des munitions, des troupes, il parcourra tout le front, sauf l'Alsace ; il participera aux grandes batailles de Verdun, de la Somme, de Champagne mais sans être directement aux combats et il répétera souvent qu'il n'a pas « le droit de se plaindre car le moindre fantassin de première ligne en fait cent fois plus que nous » (24-8-1914, *J.*, I, 537)<sup>4</sup>.

Il fait d'abord un « grand effort pour accepter la guerre loyalement » mais, en voyant que les premières batailles tournent à une « boucherie générale », il se révolte contre cette folie inattendue, colossale (27-11-1914, *J.*, I, 566) et, de Verdun, il écrit à sa femme :

Si je meurs ici, c'est avec une révolte farouche, je n'accepte pas cette guerre, je n'accepte pas cette mort : elle est stupide.

---

<sup>2</sup> Sur ce sujet, on lira : Tivadar GORILOVICS, *Recherches sur les origines et les sources de la pensée de R.M.G.*, Studia Romanica de l'Université Lajos-Kossuth de Debrecen, Series Litteraria, Fasc. I, Tankönyvkiadó, Budapest, 1962.

<sup>3</sup> Sur ce sujet, voir Nicolas OFFENSTADT, *Roger Martin du Gard, le pacifisme et les pacifistes* dans *Les Cahiers de la NRF, R. Martin du Gard, Inédits et nouvelles recherches*, Gallimard, 1994, pp. 121 – 135.

<sup>4</sup> *Journal*, Gallimard, 1992, t. I. Sous le titre *Journal*, Claude Sicard a édité en trois volumes non seulement le *Journal* proprement dit (de 1919 à 1949) mais des textes autobiographiques (carnets de notes, lettres) concernant, dans le premier volume, les années 1892 – 1919 et, dans le troisième, les années 1950 – 1958. Pour éviter de multiplier les renvois en notes, je donne à la fin de la citation, entre parenthèses, la date du texte, l'indication du tome du *Journal* (=J.) et de la page.

Ce serait mourir pour un ordre de choses opposé à toutes mes directions (8-4-1915, *J.*, I, 621).

Pourtant, R.M.G. ne s'engagera pas, comme certains socialistes – comme Jacques Thibault – dans une action directe contre la guerre ; il fera son devoir – comme Antoine. Et même il reçoit, bien malgré lui, la croix de guerre (6-6-1916, *J.*, I, 699 – 670) et s'il refuse de devenir officier, il ne peut éviter d'être nommé adjudant (21-1-1917, *J.*, I, 752). J. Copeau, au moment de partir en tournée aux États-Unis, lui propose de se joindre à lui mais R.M.G. préfère « finir la guerre à la place où [il a] été mobilisé » (20-5-1917, *J.*, I, 804). Mais, dès qu'il le peut, il s'évade de la guerre : « Je pense à l'avenir – écrit-il – avec une impatience farouche. Je suis en dehors de ça. Ce ne peut être ma guerre » (22-3-1915, *J.*, I, 610). Si bien qu'à l'approche de la paix, il s'écrie : « Non, la guerre ne m'a pas encore eu » (06-08-1918, *J.*, I, 946).

Le grand trait caractéristique de cette guerre est que, dans tous les pays, même là où les partis socialistes s'étaient déclarés le plus nettement contre la guerre, la mobilisation s'est faite sans déclencher aucune opposition. C'est que, dans chaque pays, toute la population a été persuadée qu'elle avait à livrer une guerre défensive. Les Français le croyaient d'autant plus facilement qu'ils n'avaient pas oublié l'invasion de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine ; en 1914, l'attaque de la Belgique, l'occupation du Nord de la France ne pouvaient que les confirmer dans cette idée.

Tous les amis de R.M.G. en sont bien convaincus, qu'ils soient socialistes (J.-R. Bloch) ou des nationalistes d'Action Française (G. Valmont), ou moins engagés en politique comme le groupe de la *N.R.F.* (A. Gide, J. Copeau, J. Schlumberger). R.M.G. lui-même ne doute pas que le fauteur de guerre soit le militarisme allemand. Et lui le pacifiste, lui qui est écœuré par les massacres des premières batailles, il écrit cependant en 1914 : « La paix ? Ce serait fou. Puisqu'on a engagé la partie, il faut la gagner totalement » (22-12-1914, *C.G.*, II, 41)<sup>5</sup> ; même lorsqu'il pense par la suite que « la plus petite victoire exige un effort colossal » (22-4-1915, *J.*, I, 626), il craint une « paix de compromis » qui rendrait inutiles tous les sacrifices consentis jusque-là.

Mais s'il est persuadé que la France est dans son droit, par contre il ne croit pas du tout qu'elle défende aussi les valeurs de la civilisation et, sur ce point essentiel, il est en désaccord avec tous ses amis. Dès 1914, il écrit très clairement :

---

<sup>5</sup> *C.G.* désignera la *Correspondance Générale* de R.M.G., à partir de 1896. Cette correspondance a été éditée chez Gallimard par Maurice RIEUNEAU, avec Jean-Claude AIRAL pour les cinq premiers volumes et avec Pierre BARDEL pour les deux suivants (1980 à 1992). C'est Bernard DUCHATELET qui assure l'édition du tome VIII (1997) et des suivants.

Ce n'est pas la lutte de la civilisation contre la barbarie ; de part et d'autre [il y a] la même bassesse, la même cruauté, les instincts ressuscités, ce sont deux barbaries aux prises (3-11-1914, *J.*, I, 35) .

Jusqu'au bout il jugera que l'écrasement du militarisme allemand est la condition *sine qua non* d'une paix durable mais à aucun moment il ne manifestera de haine contre les Allemands, même quand il apprendra les excès des troupes allemandes dans les régions occupées. C'est qu'avant la guerre il tenait en très haute estime la culture allemande et il se trouvait entièrement d'accord avec l'auteur de *Jean-Christophe* pour voir dans l'entente franco-allemande l'élément essentiel d'une grande civilisation européenne, la garantie de la paix et du progrès. Il avait même eu l'intention d'écrire une pièce intitulée *France-Allemagne* qui aurait marqué « les empreintes différentes des deux races mais aussi les qualités de chacune et le terrain de conciliation possible, nécessaire » (10-10-1913, *J.*, I, 439) ; mais il renonce vite à ce projet qu'il juge trop difficile.

Au début de la guerre, en voyant deux uhlands abattus par un sous-officier de son unité, il note : « J'aime mieux ne pas avoir été celui qui a tué » (14-9-1914, *J.*, I, 551). Il s'emporte contre « la littérature de tranchées » où il n'y a que « des Boches et des Poilus » (22-7-1915, *C.G.*, II, 70)<sup>6</sup>. Il écrit même, très fermement, :

jamais on ne me fera penser que nous avons eu tort de croire à la possibilité d'une politique de paix et d'entente ni d'aimer l'effort de la pensée allemande, de l'art allemand [...] je reste européen (18-2-1915, *C.G.*, II, 52).

Et après avoir lu *Au-dessus de la mêlée*, « le splendide appel lancé par R. Rolland », il écrit aussitôt à l'auteur : « Ah ! Quelle bouffée d'air respirable, enfin, enfin ! j'en suis transformé, rajeuni, plus que jamais avide de vivre l'avenir ! » (25-8-1915, *C.G.*, I, 72). L'une de ses lettres de guerre les plus émouvantes est sans doute celle où il décrit avec une vraie sympathie l'abri d'un officier allemand qu'il va occuper, et qui se termine ainsi :

Comme je me sens ce matin le frère de cet homme [...]. Banal, plus que banal, archi-connu. Pour moi, en ce moment, touchant cette table que mon coude use au même endroit que le sien, sai-

---

<sup>6</sup> R.M.G. lui-même, dans tous ses écrits de guerre, n'emploie que deux ou trois fois le mot *Boche*. Il fait dire à son personnage B. de Maumort : *Pendant la guerre de 14, je disais les « Allemands », et bien rarement les « Boches », dans Le Lieutenant-Colonel de Maumort*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1983, p. 778. Par la suite, ce livre sera cité simplement sous le titre *Maumort*.

sissant ! Ça me prend à la gorge, ça me pénètre avec une violence inouïe. Le non-sens de cette guerre me terrasse, me serre les dents, m'emplit les yeux de larmes. Et nous restons courbés, conduits (21-6-1917, *J.*, I, 816 – 817).

« Non-sens », écrit-il, car il est au moins autant révolté par l'irrationalisme de cette guerre que par sa barbarie. Mais, justement, l'inhumain n'est-ce pas la forme extrême de la déraison ? Il ne cesse de répéter pendant ces quatre années que la guerre est le signe de la démence universelle, de la folie générale :

C'est l'irréductible stupidité, la foncière inutilité, la foncière bêtise qui est au fond de tout cela, qui prend un relief saisissant. Au commencement de tout, il y a la bêtise. On en demeure écrasé (19-4-1918, *C.G.*, II, 231).

Et quand l'armistice est signé, il note : « Cette sombre connerie a donc pris fin » (13-11-1918, *J.*, I, 1004). Et ailleurs il a cette exclamation tellement significative : « L'intelligence triomphe ! » (17-10-1918, *J.*, I, 987).

Mais avant de finalement triompher, l'intelligence a été mise en déroute. R.M.G. constate très vite que

tout est bouleversé, toutes les valeurs sont renversées ; la France entière, pensées, sentiments, instincts, institutions et individus semblent précipités pêle-mêle dans un creuset, mis en fusion. Toutes les directions sont folles, comme les aiguilles d'une boussole dérégulée (24-5-1915, *J.*, I, 635).

En voyant que « cette guerre démolit toute espérance en un progrès possible de l'humanité », il a l'impression de se retrouver « cul par dessus tête » et il en vient à écrire cette phrase terrible : « On ne peut même plus penser, ni raisonner » (16-10-1915, *C.G.*, I, 88). On comprend qu'il se laisse parfois aller au pessimisme le plus noir : « La loi quotidienne est la lutte, l'entremangement universel, la sélection faite par la force. Ne soyons plus ni humanitaires, ni pacifistes [...]. L'art est un jeu, la morale est une fantaisie » (9-3-1917, *J.*, I, 771). Mais, brusquement, la Révolution russe de mars 1917 redonne un sens à l'Histoire : « Cette guerre – écrit-il – conduit [...] les peuples à des solutions de gouvernement les plus avancées, au collectivisme intégral, à l'internationalisme pacifique. C'est incroyable » (1-4-1917, *C.G.*, II, 183). « C'est le soviet qui exprime ce qui est pensé sur tous les fronts à la fois » (14-6-1917, *C.G.*, II, 183). La Révolution d'octobre le confirme dans cette idée que

cette guerre est au fond, avant tout, par dessus tout, une lutte de classes entre les peuples et les dirigeants et la grande vague de la révolution russe ne peut s'arrêter là (4-2-1918, *J.*, I, 890).

Mais en même temps il redoute la puissance de la réaction :

La force triomphe partout [...] et ici même une poignée de flics soutenus par quelques marchands de phrases et stipendiés par les profiteurs et Caliban maté avance en grognant vers l'étal (11-3-1918, *C.G.*, II, 226).

R.M.G. place tous ses espoirs dans la lutte des socialistes avec qui il « marche à fond » (22-11-1917, *J.*, I, 857), parce qu'ils représentent l'avenir, l'esprit nouveau. Il accueille avec une grande satisfaction les premières propositions de paix faites par Wilson à la fin de 1916 et, après la publication des Quatorze points (8-1-1918), il se déclare « très enflammé. C'est formidable » (10-1-1918, *J.*, I, 986)<sup>7</sup>. Aussi, à l'approche de la paix, se sent-il « d'une jeunesse magnifique, une jeunesse débordante », prêt à poursuivre son œuvre littéraire.

D'ailleurs il n'a jamais cessé, pendant toute la guerre, d'avoir des projets en tête. A un ami, A. Fernet, qui lui refuse le droit d'écrire un roman de guerre parce qu'il a le point de vue d'un défaitiste, R.M.G. répond :

Je te jure qu'en ce moment, au fond de ma conscience, je ne crois pas [écrire un livre sur la guerre]. J'ai pris fort peu de notes depuis la mobilisation et il en est très peu qui se rapportent à la guerre. Je m'évade de ce cauchemar le plus que je peux, passionnément. Pour toi, c'est lâcheté. Pour moi, c'est instinct de conservation (27-4-1916, *C.G.*, II, 130).

Il est vrai que son carnet contient peu d'informations sur la guerre. Il a pourtant été un observateur très attentif ; il a même pris beaucoup de photos et, dans ses lettres, il a écrit des pages pathétiques sur la vie et la mort des soldats. « Pour moi – écrit-il – la guerre c'est la souffrance » (15-10-1918, *J.*, I, 984). Il connaît bien le courage des combattants mais ce sont les désastres de la guerre, le malheur des hommes qui le bouleversent. Voici, par exemple, comment il décrit à un ami

---

<sup>7</sup> Bien plus tard, R.M.G. restera persuadé que les propositions de Wilson étaient les seules qui auraient pu assurer une paix durable. Dans *Épilogue*, le dernier volume des *Thibault*, écrit en 1939, à la veille de la deuxième guerre mondiale, il prolonge la vie d'Antoine jusqu'à l'Armistice de 1918 « pour lui permettre de s'enflammer aux messages de Wilson » (*J.*, III, 150). Voir l'article d'Alain TASSEL, *L'inscription de l'histoire dans Épilogue*, in *Relire L'Été 1914 et Épilogue de R.M.G.*, textes réunis par Angels SANTA et Monserrat PARRA, Pagès edicions – Universitat de Lleida, 2000, pp. 163 – 178.

la situation épouvantable des hommes dans les tranchées : C'est atroce à voir, c'est impossible de ne pas avoir les yeux pleins de larmes. Ces récits sont pour moi une vraie souffrance physique et j'ai passé depuis la guerre par tous les supplices de la pitié impuissante [...]. Tâche d'imaginer. Une mer de boue. Trois kilomètres dans un boyau avec de l'eau boueuse, lourde, jusqu'au ventre. La tranchée partout démolie, effondrée, fondue ; des cagnas [...] partout éboulées et inondées. Quatre jours de tranchées, c'est quatre jours et quatre nuits dans la boue au-dessus des cuisses [...]. Pèse bien ces détails. Vois ce que ça révèle ! C'est au-delà des forces humaines [...]. Guerre à la guerre ! (22-12-1915, *J.*, I, 677).

Voici comment il raconte à sa femme une mutinerie :

Une division française, les quatre régiments de la 133<sup>ème</sup> d'infanterie marchaient sur Paris. Ils avaient levé les crosses, élu un colonel et des officiers, et ils se dirigeaient vers Paris pour se mêler aux grévistes, assaillir la Chambre et créer un mouvement révolutionnaire qui force le gouvernement à faire la paix. Peu surexcités d'ailleurs, très en ordre, résolus surtout à donner l'exemple. Et on lançait la cavalerie au devant d'eux pour leur barrer la route. Les généraux de la division soulevée ont pu devancer leurs hommes, les attendre, seuls et sans armes [...] et parlementer (31-5-1917, *J.* I, 806)<sup>8</sup>.

Aussi n'accepte-t-il pas qu'on présente cette guerre comme

V. Hugo regardait les campagnes de Napoléon : Cette guerre n'a rien d'une épopée. C'est une convulsion. C'est une affreuse crise morbide [...]. Cette guerre n'est pas héroïque, au sens que le mot héroïsme a dans l'histoire. Elle est triste, ardente, laide, douloureuse ; elle est sauvage comme un acte de légitime défense ; elle est désespérée ; elle ne finit pas dans le triomphe glorieux du crépuscule ; elle finit comme un cauchemar, dans la sueur et l'angoisse [...]. Elle reste écrasée sous les souvenirs lugubres, hideux de la violence ; et, au lieu d'un arc de triomphe, je vois des villes anéanties, fumantes, des lueurs d'incendie, le rouge du feu, le rouge du sang ; mais nulle part l'éclat du soleil. (15-10-1918, *J.*, I, 985)

---

<sup>8</sup> Dans le chapitre de son livre consacré aux mutineries, Jean-Baptiste DUROSELLE (*La Grande Guerre des Français, 1914 – 1918*, Paris, 1994, p. 204) fait le récit de cette révolte mais il date les événements des 1<sup>er</sup> et 2 juin alors que, dans sa lettre du 31 mai, R.M.G. les situe la veille et l'avant-veille. Sur les mutineries, voir Nicolas OFFENSTADT, *Les fusillés de la grande guerre et la mémoire collective* (1914 – 1999), Odile Jacob poches, 2002.

Pendant ces années-là, R.M.G. travaille à plusieurs projets : deux drames assez courts, *Deux jours de vacances* et *Dialogue, une Comédie des Tréteaux*, proche de la farce italienne, et un roman « énorme, plein de vies diverses », *Bien et Mal*<sup>9</sup>. Aucun de ces projets ne fait place à la guerre qu'il semble avoir complètement écartée de son œuvre. Et pourtant il écrit en 1917 :

On ne saurait trop s'ouvrir aux agitations de son temps [...]. Il faut vivre dehors, même quand il y a de l'orage, comme en ce moment. J'ai l'impression que la guerre produit en moi des modifications essentielles [...]. Tous les sujets et tous les personnages que j'imagine reflètent sinon la guerre elle-même, du moins ses conséquences directes et représentent tous des facettes du problème social [...]. Je crois qu'il faut toujours travailler dans l'actualité pour faire œuvre qui vive. (24-8-1917, *J.*, I, 835)

Cette déclaration est si nette qu'on s'attend à trouver une œuvre conforme à ces intentions. Or il n'y en a pas. En effet, selon la première fabulation des *Thibault*, rédigée en 1920, dans un récit compris entre 1904 et 1940, la guerre ne tient qu'une place très secondaire<sup>10</sup>.

R.M.G. a donc une forte réaction de rejet comme s'il avait un besoin vital d'effacer les marques du malheur que la guerre a imprimées en lui. Quand il dit : « Je suis ainsi fait qu'un mois après la paix je ne songerai plus à la guerre » (21-5-1918, *J.*, I, 920), il essaie de se convaincre que l'oubli est possible ; c'est, en tout cas, une nécessité intérieure, pour lui comme pour beaucoup de combattants, la condition d'un nouvel équilibre. Mais, au début des années 1930, la menace d'une nouvelle guerre le pousse à réfléchir sérieusement sur ce qui s'est passé quinze ans plus tôt. Or, à ce moment-là, après avoir publié six volumes des *Thibault*, il renonce à poursuivre le récit selon un plan qu'il juge finalement trop ambitieux. Il change complètement l'orientation du roman qui sera centré, cette fois, sur la guerre de 1914-1918 : terminé en avril 1936, *L'Été 1914* est publié en novembre ; *Épilogue*, écrit en 1938 – 39 est publié en pleine guerre, en février 1940.

Ces derniers volumes des *Thibault* ne sont pas des romans historiques traditionnels mais plutôt des « romans d'historien », en ce sens que R.M.G. ne se sert pas des événements historiques pour donner une certaine vraisem-

---

<sup>9</sup> Dans ce roman, R.M.G. voulait aborder le problème moral avec *une sincérité totale* mais seulement à partir de situations concrètes, sans aucune dissertation d'auteur, et sans aucune relation avec la guerre. Voir *J.*, I, 613 – 618.

<sup>10</sup> Sur ce premier plan des *Thibault*, voir René GARGUILO, *La Genèse des Thibault*, *op. cit.*, pp. 166 – 183.

blance à la fiction ; il se sert au contraire du roman comme d'un moyen original d'introduction à la connaissance historique. Il voit bien qu'il risque ainsi de déséquilibrer son roman : « L'histoire – dit-il – s'incorpore au roman, le déborde, le dévore comme un chancre [...] mais je suis ma pente » (oct. 1935, *C.G.*, VI, 431).

Dans *L'Été 1914*, le récit est situé entre le dimanche 28 juin 1914 – jour de l'attentat de Sarajevo – et le lundi 10 août – jour de la mort de Jacques. Ce n'est donc pas le déroulement de la guerre elle-même qui l'intéresse mais les semaines qui la précèdent et l'expliquent. Non seulement R.M.G. ne renonce plus à penser la guerre mais il est alors persuadé qu'il peut et doit montrer à ses lecteurs comment elle a été possible et donc comment on peut la prévoir et tenter de l'éviter. Il le dit de façon particulièrement émouvante à la fin de son discours de réception du prix Nobel :

En ce moment exceptionnellement grave que traverse l'humanité, je souhaite – sans vanité, mais de tout mon cœur rongé d'inquiétude – que mes livres sur **L'Été 1914** soient lus, discutés et qu'ils rappellent à tous (aux anciens qui l'ont oubliée comme aux jeunes qui l'ignorent ou la négligent) la pathétique leçon du passé<sup>11</sup>.

On voit dans quelle tension R.M.G. a écrit son roman. Pendant tout le temps de l'écriture, le passé – le temps du récit – vient en surimpression sur le présent, et c'est aussi dans l'angoisse provoquée par l'actualité que le romancier reconstruit et interprète le passé. Il écrit à Gide qu'

en revivant ces semaines pathétiques et d'un intérêt humain si fort, il est bouleversé par une émotion rétrospective qui est comme une harmonique des anxiétés de l'heure présente. L'analogie est par instants saisissante entre 1933 et 1913 – 14<sup>12</sup>.

Il est impossible ici de reprendre l'analyse, très poussée, des diverses causes de la guerre dans *L'Été 1914*. Il est par contre facile de dégager la condition *sine qua non* qui, selon le romancier, la rend possible : pour envoyer les peuples au massacre, il faut d'abord les fanatiser, les habituer à déraisonner. « Jamais – dit Jacques avec indignation – l'humanité n'a connu

---

<sup>11</sup> *N.R.F.*, 1<sup>er</sup> mai 1959, p. 960. Sur le changement d'orientation des *Thibault*, voir Jochen SCHLOBACH, *Du roman d'une famille au roman d'une époque*, *Europe*, n° 762, Octobre 1992, pp. 30 – 41.

<sup>12</sup> *Correspondance A. Gide – R.M.G.*, éditée par Jean DELAY, Gallimard, 1968, t. I, p. 549 ; lettre du 25 février 1933.

[...] un pareil aveuglement de l'intelligence »<sup>13</sup>. Le pacifiste, au contraire, est un combattant des lumières, un *Aufklärer*. Comme pour un dreyfusiste au temps de l'affaire Dreyfus, l'arme du pacifiste c'est la Raison car un peuple éclairé, conscient ne peut pas vouloir la guerre. Dans *Épilogue*, Antoine, qui est ici le porte-parole de l'auteur, va même plus loin :

L'humanité ne peut pas aller vers l'anarchie impossible à penser. L'histoire est là. L'humanité, à travers d'inévitables fluctuations, ne peut aller que vers l'organisation<sup>14</sup>.

On ne peut pas « penser » une histoire désordonnée, dépourvue de sens, tout simplement parce que c'est contraire à l'expérience du passé qui fait apparaître un effort constant pour organiser humainement la vie. Certes, la guerre est une extraordinaire victoire de l'irrationnel mais qui n'est ni définitive, ni inévitable. « L'historien est là » pour expliquer les raisons de cet échec, autrement dit pour « penser l'irrationnel ». Et l'écrivain pacifiste reprend l'analyse de l'historien rationaliste pour faire sentir à son lecteur « à sa manière, et peut-être d'une manière saisissante, ce qu'il fallait faire, ce qui n'a pas été fait, et ce qu'il faudrait faire au plus vite » (6-12-1938, *C.G.*, VII, 357). Une telle conception de l'Histoire a de quoi surprendre quand on sait qu'*Épilogue* a été écrit en 1938 – 39 ! Devant la menace d'une nouvelle guerre, R.M.G. s'indigne, se révolte mais il ne se résigne pas.

Mais quand paraît *Épilogue*, en janvier 1940, la seconde guerre est commencée et, en juin, c'est la défaite qui laisse R.M.G. complètement désorienté : *Jusqu'à 1940* – écrit-il – [j'avais vécu dans]

une orientation bien définie [...]. Cohérence, continuité dans l'évolution. L'écrivain de gauche, socialisant et pacifiste. En 40, un coup de massue sur la nuque, et toutes les idées irrémédiablement brouillées. Impossible de reprendre pied. Impossible de savoir quoi penser<sup>15</sup>.

Il n'est pas le seul qui perde ses points de repère ... ! Mais il réagit vite, cette fois encore à sa manière, par une œuvre de fiction, en imaginant, dès le mois de mai 1941, un vaste roman qui retracerait toute la vie d'un officier, Bertrand de Maumort (1870 – 1950). Celui-ci aurait participé à la guerre du Maroc (1912), à celle de 1914 – 1918 et il aurait vécu la deuxième guerre

---

<sup>13</sup> *L'Été 1914*, dans *Œuvres complètes* de R.M.G., Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1955, t. II, p. 698.

<sup>14</sup> *Épilogue*, dans *Œuvres complètes* de R.M.G., *op. cit.*, t. II, p. 981.

<sup>15</sup> *Maumort*, *op. cit.*, p. 967.

mondiale. Les fragments du récit et les notes qui restent de ce roman inachevé montrent que R.M.G. était toujours décidé à expliquer la guerre, sous ses diverses formes, donc à refuser de la considérer comme inévitable. Cependant, sur un point essentiel, il a changé d'avis : la deuxième guerre, selon lui, n'est pas de même nature que la précédente. L'objectif des nazis n'est pas seulement la victoire sur des armées ennemies mais la destruction d'une civilisation, l'asservissement des peuples vaincus et même le génocide de *races* dites inférieures : *Le duel mortel* [...] de 14 – 18 – dit Maumort –

nous paraît presque aussi *chevaleresque* que la bataille de Fontenoy devant ce que la Wehrmacht et la Gestapo conjointes ont fait de la guerre, une tuerie barbare en vue de l'extermination de populations entières<sup>16</sup>.

Dans ces conditions, la position du pacifiste intégral, qui avait été jusqu'à celle de R.M.G., n'est plus possible :

Le principe de non-résistance est une utopie dangereuse. Il faut espérer que cette guerre l'aura fait comprendre aux plus obtus des pacifistes.

Il ne suffit plus de penser la guerre, il faut la combattre *effectivement* et « recourir à la violence toutes les fois qu'aucun autre moyen n'existe de s'opposer à la violence »<sup>17</sup>. C'est ainsi que, dans le roman, on voit Maumort et ses amis s'engager dans la Résistance contre l'occupant.

Deux fois dans sa vie, R.M.G. – comme tous ses contemporains – s'est trouvé affronté à des guerres épouvantables. Chaque fois, il est désemparé, découragé : Comment se fait-il que « tant de civilisation raisonnée et enracinée en nous » ne puisse empêcher un tel déchaînement de sauvagerie ? Mais il n'accepte pas que la raison soit mise en échec : « Résignation – dit-il – est vertu de paresseux ». Ses romans sont plus qu'une protestation contre la guerre, ils apportent des explications et montrent au lecteur que l'on peut empêcher la guerre puisque l'on peut la « penser ». Mais il n'en reste pas là : il a toujours refusé d'avoir une action militante dans un parti politique et pourtant il en vient à considérer que si l'on ne parvient pas à empêcher le retour de la barbarie, il devient logique, nécessaire de s'y opposer par la force. Dans un siècle marqué par de terribles tragédies, R.M.G. a eu des

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 782.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 958.

moments de profond pessimisme ; pourtant, au soir de sa vie il trouve des raisons de croire

que la vie peut être belle, que le progrès est possible, que la civilisation n'est pas tout à fait une chimère et qu'il y a des moments, dans la vie de l'humanité, où elle n'est pas vouée à tous les malheurs<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 946.

## Bernard Duchatelet

---

### « MAINTENANT J'AI COMPRIS », OU LE PASSÉ D'UNE ILLUSION ROGER MARTIN DU GARD ET LE PACIFISME<sup>❖</sup>

Longtemps R.M.G. a été « pacifiste ». Mais la Seconde Guerre mondiale et les atrocités qu'elle a entraînées, puis les tensions internationales qui l'ont suivie dans les années cinquante, ont eu raison de son obstination. Sa correspondance, son *Journal* et *Le Lieutenant-Colonel de Maumort* permettent de suivre son évolution.

Plusieurs critiques ont déjà étudié le pacifisme et l'anti-bellicisme de l'auteur de *L'Été 1914* et de *l'Épilogue*<sup>1</sup>. À leur suite, rappelons d'abord les faits dans leurs grandes lignes.

---

❖ Dans cet article sont employées les abréviations suivantes :

- CG I, II, VI, VII, VIII : Roger MARTIN DU GARD, *Correspondance Générale*, tomes I [1896 – 1913], II [1914 – 1918], VI [1933 – 1936], VII [1937 – 1939] et VIII [1940 – 1944], Gallimard, 1980 – 1997.
- Corr. AG/RMG : André GIDE / Roger MARTIN DU GARD, *Correspondance*, tomes I [1913 – 1934], II [1935 – 1951], Gallimard, 1968.
- J I, II, III : Roger MARTIN DU GARD, *Journal*, tomes I [1892 – 1919], II [1919 – 1936], III [1937 – 1949], Gallimard, 1992 – 1993.
- *Maumort* : Roger MARTIN DU GARD, *Le Lieutenant-Colonel de Maumort*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983.
- OC II : MARTIN DU GARD, *Œuvres complètes*, II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1955.

<sup>1</sup> Jochen SCHLOBACH, « *L'Été 1914* : Roger Martin du Gard, historien et romancier », *Le Mouvement social*, n° 49, octobre – décembre 1964, pp. 119 – 138 et *Geschichte und Fiktion in L'Été 1914 von Roger Martin du Gard*, Wilhelm Fink Verlag, Munich, 1965 ; Maurice

R.M.G. n'a pas attendu la guerre de 1914 – 1918 pour manifester son pacifisme. Plusieurs lettres d'avant 1914 témoignent de son hostilité à « l'intoxication du nationalisme belliqueux » (CG I, 229). Il rappellera plus tard, en 1932, que de 1905 à 1914 il a « adhéré à toutes les ligues pacifistes, à tous les comités franco-allemands, d'Estournelles de Constant, etc. » (Corr. AG/RMG I, 532) ; il en parlera encore en 1933 (Corr. AG/RMG I, 584) et même dans son *Journal* en 1957 (J III, 1108).

Puis il a vécu la guerre de 1914 – 1918. Soumis à la loi militaire, il l'a faite en révolté ; il a tôt fait d'en éprouver le dégoût : dans deux lettres – 8 octobre 1915 et 5 août 1916 (CG II, 84, 156) – il la qualifie de « démence universelle », posant la question : « *Tout* ne vaudrait-il pas mieux que de continuer cette effroyable orgie de misères, de souffrances ? »

Ce pacifisme passionné, d'instinct, sans idéologie politique élaborée, restera une obsession. Obsession telle que, dans les années trente, elle s'exprime par une activité militante, assez rare chez lui : il signe, en 1931, le « Manifeste contre les excès du nationalisme, pour l'Europe et pour l'entente franco-allemande<sup>2</sup> » et, en 1932, comme André Gide, il envoie à Félicien Challaye, le pacifiste, son adhésion au manifeste qui annonce le Congrès d'Amsterdam ; il « accepte et contresigne de plein cœur, la formule de Romain Rolland « Contre la guerre, quelle qu'elle soit, d'où qu'elle vienne. » (Corr. AG/RMG I, 531).

R.M.G. professe un pacifisme sans restriction, qu'il affirme sans ambiguïté. Ainsi, le 22 novembre 1935 :

Je crois qu'il faut, au départ, comprendre que je suis, avant tout, par tempérament, par raisonnement, et par longue habitude d'esprit, un de ces personnages qu'on ridiculise volontiers à l'heure actuelle, *un pacifiste*. À tort ou à raison, mais profondément, je suis hostile à la violence. » Et R.M.G. rappelle que, s'il a cru un temps le communisme capable d'abolir le capitalisme, il n'y croit plus ; le communisme russe, en effet, n'a pas su « rester fidèle à l'idéal pacifiste révolutionnaire.

Il rêve d'un nouvel avenir social et appelle de ses vœux « une société où la justice aurait pour résultat la paix entre les hommes ». Or, « le commu-

---

RIEUNEAU, « *Les Thibault* de Roger Martin du Gard. *L'Été 1914 et Épilogue* », *Guerre et Révolution dans le roman français 1919 – 1939*, Klincksieck, 1974, pp. 465 – 509 ; Harald EMEIS, « Roger Martin du Gard et le pacifisme », *Esprit*, n° 12, décembre 1987, pp. 82 – 85 ; Nicolas OFFENSTADT, « « Hardi Martin, continue... » Roger Martin du Gard, le pacifisme et les pacifistes », *Cahiers Roger Martin du Gard*, n° 4, Gallimard, 1994, pp. 121 – 135.

<sup>2</sup> *Notre Temps*, 18 janvier 1931, pp. 81 – 84.

nisme, c'est encore et toujours la guerre ». Reprenant la formule du Congrès d'Amsterdam, il réaffirme son credo :

Pour moi, folie ou non, je reste radicalement contre toutes les guerres, quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent. [...] Mon pacifisme reste intégral. (*Corr. AG/RMG II*, 57 – 60)

Cette attitude est à rapprocher de celle de Félicien Challaye, d'Alain et de Léon Émery.

En 1936, il va même plus loin :

Suis dur comme fer *pour la neutralité*. Principe : tout, *plutôt que la guerre ! Tout, tout !* Même le fascisme en Espagne ! Et ne me poussez pas, car je dirais : oui... « et même le fascisme en France !... » Il faut avoir totalement oublié *ce qu'est* la guerre pour un peuple, le mal suprême, la souffrance, à la n<sup>ème</sup> puissance. Rien, *aucune épreuve, aucune servitude*, ne peut être comparée à la guerre, à tout ce qu'elle engendre. Avez-vous si courte mémoire ?

Il ajoute « *Tout ; Hitler, plutôt que la guerre !* » (*CG VI*, 567) À propos du drame espagnol et de la guerre européenne qu'il redoute, il persiste :

Et là-dessus, je n'ai pas varié : tout, tout exactement : *tout, plutôt que la guerre !* Invasion, asservissement, déshonneur, plutôt que le massacre de la population... (*J II*, 1204)

Durant ces années, il suit l'actualité, effrayé par le cours que prennent les événements qui semblent mener l'Europe à la catastrophe. S'ils l'obligent à remettre « en question la forme même qu'il faut donner à notre pacifisme » (*CG VII*, 171), il n'en demeure pas moins résolument opposé à la guerre. Il faut bien, cependant, comprendre sa position : son pacifisme s'appuie sur une conviction forte, suivant laquelle la paix est possible. Il

tien[t] dur comme fer que la paix est réalisable entre les nations, – et même qu'il s'en est fallu d'assez peu qu'on puisse solidement l'établir en Europe, vers 1926 . (*CG VI*, 546)

Il est persuadé que « l'humanité vaincra, un jour, ce fléau qu'elle a follement engendré » (*CG VII*, 171). Mais comment éviter la guerre ? R.M.G. pense toujours que seul l'esprit wilsonien en est capable. Ce pacifisme des années trente est celui d'un homme convaincu que la paix était possible si les gouvernants avaient été fidèles à l'esprit wilsonien. Il ose encore espérer qu'un sursaut est possible et que peut se créer un « front de paix ».

C'est pourquoi il accepte de signer, à la mi-juillet 1938, l'appel du Rassemblement Universel pour la Paix (R.U.P.), relatif aux bombardements de

populations civiles en Espagne, reprenant son leitmotiv : « Ce qui est monstrueux, c'est la guerre tout court » (CG VII, 314).

C'est pourquoi il accepte Munich : ces accords sont une « sorte de « traité de paix » conclu sans guerre » (J III, 177). Une lettre des 8 – 10 octobre 1938 explicite sa pensée :

Capitulation ? Trahison ? Mais, bon Dieu, le 28 septembre de quoi s'agissait-il ? Avions-nous à choisir entre la fidélité et la trahison ? Non. Nous avons à choisir entre une *capitulation* négociée, ou *la guerre générale* ! [...] Pour défendre ce paradoxal État tchécoslovaque, fallait-il faire sauter l'Europe ? L'Anschluss et les annexions sudètes étaient inévitables. Si l'on n'avait pas évité la guerre, on aurait eu tout ça, *et la guerre en plus* ! (CG VII, 338 – 9)

C'est pourquoi il refuse le jeu des communistes lors de la grève de novembre 1938, leur reprochant de vouloir

une guerre des démocraties contre les fascismes : se servir de l'armée française, de nous tous, contre l'hitlérisme. Eh bien, non. Pour ça, je ne marche pas. J'ai vu la guerre. Je sais ce que c'est. Tout, plutôt que la guerre. Et quand je dis *tout*, je vais, en tremblant, jusqu'au bout de ma pensée : tout, fût-ce une pause dans l'élan des conquêtes sociales. (CG VII, 356)

Ce « tout, plutôt que... » revient comme un leitmotiv depuis 1916. On le retrouve dans les derniers volumes des *Thibault*. Même s'il se refuse à le dire publiquement, R.M.G. reconnaît, en privé, que ses romans défendent certaines idées qui lui sont chères : *L'Été 1914* est « un livre contre la guerre<sup>3</sup> ». On retrouve dans le roman la pensée, voire les expressions, de R.M.G., telle celle-ci : « Tout, plutôt que cette horreur et cette absurdité ! » (OC II, 525). Plusieurs critiques ont fait remarquer qu'on y découvre, aussi, des propos qui relèvent plus du pacifisme militant des années trente que du pacifisme révolutionnaire d'avant 1914<sup>4</sup>.

Quand lui est décerné le prix Nobel de Littérature en novembre 1937, R.M.G. s'est imaginé que l'Académie suédoise avait voulu attirer l'attention sur lui « pour donner à ce livre, violemment pacifiste, une plus grande et efficace extension » (J III, 103). Bien que, sur ce point, on l'ait détrompé, il

---

<sup>3</sup> Lettre à René Lalou du 2 janvier 1938 (CG VII, 227). Maurice Rieuneau et Jochen Schlobach ont bien montré que l'inspiration première de *L'Été 1914* était, en effet, le pacifisme.

<sup>4</sup> Voir, particulièrement : Nicolas Offenstadt, *loc. cit.*

se plaît à penser que l'Académie a voulu aider à la diffusion de ce livre, lui permettant ainsi de « défendre certaines valeurs qui sont de nouveau menacées, et lutter contre la contagion néfaste des forces de guerre<sup>5</sup> ».

Quand il travaille à *Épilogue*, le romancier garde toujours à l'esprit la même idée. Le pacifisme d'Antoine relaie celui de Jacques. Antoine s'oppose à toute idéalisation de la guerre, dont il dénonce l'absurdité : elle n'est jamais qu'« une catastrophe sans compensation possible », génératrice de « massacres », d'« entassements de ruines » (*OC II*, 925). Au moment où se prépare un nouveau conflit, décidé à susciter une prise de conscience antibelliciste, R.M.G. veut faire entendre une voix de la raison, celle de Wilson, qui n'a pas, en son temps, été écoutée.

La déclaration de guerre change toutes les données. Le pacifisme de R.M.G. ne va pas, comme celui de Giono, jusqu'à prôner le refus d'obéissance<sup>6</sup>. D'ailleurs, les premiers mois de cette guerre le laissent perplexes. Rien de ce qu'il craignait n'est arrivé : aucune hécatombe ! Au lieu du découragement, c'est même un nouvel espoir qu'il voit naître : « J'ai beau avoir été tant de fois pris à cette souricière de l'espérance, je me laisse appâter de nouveau », confie-t-il le 19 janvier 1940. La guerre était inévitable ; alors, « si la France, si l'Europe, peuvent être sauvées par cette guerre » (*CG VIII*, 21 – 2) ! Si, enfin, après vingt ans de retard, se créait une Europe fédérée ! R.M.G. a l'impression qu'un monde neuf peut sortir de ces événements inattendus, dont il a du mal à discerner le sens<sup>7</sup>.

En février 1940 paraît *Épilogue*. R.M.G. ne renonce pas au combat pour la paix. Le 4 mars, il parle même du roman à écrire où le fils de Jacques, Jean-Paul, en 1940, mobilisé, lutterait « avec l'ardeur d'un pacifiste pour faire triompher tout ce à quoi il tient, contre tout ce qu'il hait le plus au monde ». R.M.G. ajoute : « Et j'affirme que, ce disant, il ne trahirait ni Jac-

---

<sup>5</sup> « Discours de Stockholm », *NRF*, mai 1959, pp. 956 – 60.

<sup>6</sup> Voir la réponse faite à Thévenot, le 11 juillet 1939 : « Il n'est pas possible de donner un conseil. En aucun cas. Parce qu'un homme de soixante ans, et qui n'est plus mobilisable, est hors de jeu, *n'a qu'à se taire*. Il n'a le droit, ni de pousser par ses conseils les jeunes à aller se faire tuer sur la ligne Maginot, ni à prêcher une révolte, qui, étant donné la tournure que prend la vie politique en France, mènerait les récalcitrants à une condamnation à mort certaine » (*CG VII*, 465).

<sup>7</sup> Lettre aux Alexandre du 20 février 1940 (*CG VIII*, 50).

ques ni Antoine, – ni moi ! » (CG VIII, 57). Il le redit à plusieurs reprises<sup>8</sup>. Il ne renonce pas à voir s'établir cette « Paix » qu'il souhaite.

Mai 1940 : tout se précipite. Le changement est brutal. La « drôle de guerre » est finie ; l'invasion allemande balaie tout. La France connaît la débâcle et l'exode. D'un seul coup, c'est une « lumière sinistre qui change toutes les perspectives » (CG VIII, 104). R.M.G. vient de vivre une « lugubre semaine dans une angoisse sans précédent, avec, à l'arrière-plan, le malaise honteux de n'être qu'un inutile spectateur ». Comment voit-il la situation ?

L'enjeu est tel, que cette guerre ne ressemble à aucune autre, et qu'il faut vaincre ou renoncer à tout. Les valeurs sont toutes renversées. [...] Au point que la lutte actuelle, l'épisode France-Allemagne, n'est qu'un chapitre de l'Histoire qui se forge. La défaite ou la victoire ne sont pas au bout. [...] Est-il possible, dans cet abîme, dans cet Enfer, de puiser du courage à la pensée qu'on participe à un drame titanesque, où se joue le sort de l'humanité ? (CG VIII, 106)

Il écrit, encore, en écho, à peu près la même chose, le 8 juin (CG VIII, 110). Il ne perd pas espoir, malgré tout, puisque, quelques jours après, il confie :

Quelles journées, quelles nuits, nous vivons dans cette attente angoissée. Cet atroce dilemme : la menace qui approche, et qui ne peut être écartée qu'au prix de massacres et de sacrifices sans nom... Et pas d'autre issue !

Certes, R.M.G. ose encore croire « au redressement final et au triomphe du monde imparfait qu'est le nôtre contre ce monde impossible qu'on voudrait nous imposer », mais à quel prix ? « De quel gouffre toucherons-nous le fond avant de revoir la lumière ? » (CG VIII, 111). La guerre est maintenant bien là.

Fin juillet 1940, R.M.G. relit *L'Été 1914* et *Épilogue*. C'est pour lui

une émouvante épreuve [...] de confronter ces trois personnages qui, à bien des égards, n'en font qu'un : l'Antoine de 1918 ; l'auteur pacifiste qui écrivait ces lignes avant les négociations de Munich ; et l'homme que je suis aujourd'hui, pleinement conscient de notre désastre et de l'asservissement qui menace la France. (CG VIII, 117)

---

<sup>8</sup> Lettre à René Thomas-Coèle du 10 mars 1940 : Jean-Paul lutterait « avec la sombre résignation sensée d'un pacifiste, pour que l'avenir du monde ne sombre pas dans l'horreur » (CG VIII, 63).

S'il est prêt à réviser ses valeurs, à les réajuster, cela ne veut pas dire qu'il les rejette ; c'étaient des idées justes et généreuses ; la faute en est à ceux qui ont saboté la paix wilsonienne :

Le désespoir ne me fera pas brûler tout à coup ce que j'ai adoré pendant quarante ans pour des motifs qui demeurent intégralement valables. [...] Ce n'est pas parce que les événements donnent un démenti brutal et spectaculaire aux idées justes et généreuses que nous avons exaltées, qu'il faut traîner ces idées dans la boue et les renier sans appel. (CG, VIII, 119)

Au cœur de la défaite, il poursuit son rêve d'une Paix possible, celle dont il parlait en août 1938 :

Cette « paix » qu'ils s'évertuent à « consolider », pour moi, ce n'est pas la Paix. La Paix n'existe pas encore, n'a jamais existé sur terre. Ce qu'on a jusqu'ici appelé « paix », je l'appelle « trêve ». Mieux vaut dire que je suis un fervent « tréviste » ! Mais ce dont l'humanité a besoin, c'est de *la Paix* ; et *la Paix réelle*, c'est un rapport entièrement inédit qu'il s'agit de créer entre les nations, un état de droit, absolument nouveau, qui condamne comme un crime de lèse-humanité tout recours à la violence armée et à la coercition exercée par une nation sur une autre ; c'est un pacte moral à conclure, basé sur le refus total de faire jamais la guerre, pour quelque motif que ce soit ; un pacte qui n'aura de valeur que lorsqu'il s'appuiera sur une juridiction internationale nouvelle, wilsonienne, et d'après laquelle tout différend entre les peuples ne pourrait être réglé que par voie de négociation ou, en dernier ressort, d'arbitrage international. (Corr. AG/RMG II, 147<sup>9</sup>)

Ce grand désir de « la Paix », est-ce le « pacifisme intégral » ?

Plus la guerre se prolonge, plus R.M.G. s'effraie. Il s'indigne de la persécution dont les juifs sont victimes. Il déplore l'asservissement de plus en plus fort que cache mal la « collaboration ». Il comprend que la prise du pouvoir par Laval, en avril 1942, va entraîner une politique d'étroite collaboration. Mais que faire ? Il suffit maintenant de faire le gros dos. Mais la brutalité du présent est envahissante : « Il est intolérable d'assister, impuissant et passif, à tout ce qui se passe sous nos yeux » (CG VIII, 372), écrit-il le 7 septembre, à propos des mesures nouvelles prises contre les juifs. Un mois plus tard, il note :

---

<sup>9</sup> Voir le même texte, à quelques variantes près, dans *Maumort*, p. 957.

Tout ce qui se passe me révolte. [...] Aucun résultat ne justifiera, à mes yeux, l'emploi de moyens iniques. Je rougis pour mon pays, comme aucun temps, aucun régime politique (et nous en avons connu qui ne nous inspiraient guère de fierté), ne m'a fait rougir. (*J III*, 516)

Le *Journal* permet de suivre la courbe de la désillusion. Cette guerre montre à R.M.G. jusqu'à quel degré d'avilissement et d'asservissement l'humanité est capable.

Étrange année, qui s'achève — écrit-il en décembre 1942 —. Malgré les lueurs d'espairs précis qui éclairent enfin ces dernières semaines, elle a été ténébreuse, elle a été sinistre. Nous l'avons vécue, en France, sous une servitude plus humiliante, et dans un sentiment intolérable d'*indignité*. (*J III*, 534)

R.M.G. est revenu de tout, même de son rêve wilsonien : « La fédération [de l'Europe], je n'y crois guère maintenant, après l'avoir tant espéré avec Wilson », notait-il le 20 octobre 1942 (*J III*, 619). Trop tard, maintenant ! La faillite de ses rêves l'amène au silence : « *Il arrive un âge où l'on se résout sans effort à se taire...* » (*CG VIII*, 538).

Une fois la guerre terminée, R.M.G. décide de se retirer du « jeu » :

Arriver au port, m'installer quelque part définitivement, avec mes livres et mes paperasses, consacrer les dernières années de ma vie au travail, dans un cadre qui me plaise, qui soit mien. C'est dans la retraite et le travail que je veux finir ma vie. [...] Mon temps est passé. Je lui survis. J'assisterai de loin au « nouveau », en spectateur écarté et attentif, mais sans prendre part au jeu. (*J III*, 702)<sup>10</sup>

Il a définitivement perdu ses illusions. Les années qu'il vient de vivre lui ont montré quel enfer représentaient l'invasion, l'asservissement, le déshonneur... Pires que la guerre ! Le constat dressé en octobre 1944 est brutal :

Les gens de ma génération ont cru à une résurrection un certain nombre de fois déjà : / après l'Affaire, / après la publication des quatorze points de Wilson, / après février 35 [*sic, pour 34*] et l'avènement du Front Populaire, / chaque fois, nous avons été douchés. / [...] Ne me demandez plus d'enthousiasme... Je suis sceptique quant à la perfectibilité de l'homme et de ses institutions. (*Maumort*, 945 – 6)

---

<sup>10</sup> Voir encore la lettre à Schlumberger du 30 décembre 1944 (*CG VIII*, 706).

Lorsqu'il reprend contact avec Raymond Aron, le 12 novembre 1944, R.M.G. reconnaît son erreur :

Que de fois j'ai pensé à vous depuis... depuis Munich ! Vous aviez raison, hélas ! Et je l'ai compris à la Martinique dès l'hiver 39. L'obstiné pacifiste s'est aperçu soudain que la guerre tant redoutée n'était pas le fléau suprême, que l'asservissement à un régime odieux était pire encore... (CG VIII, 679)

La tension croissante entre les États-Unis et l'URSS dans les années qui suivent, la menace d'un nouveau conflit lui font craindre le pire. R.M.G. envisage comme presque certain un conflit mondial. Il note le 11 août 1947 :

Je voudrais pouvoir espérer que la pacification de la planète par une « fédération mondiale » puisse se faire sans de nouvelles tueries. (Car une nouvelle guerre mondiale, qui se terminerait par le triomphe de l'un des deux géants, amènerait sans doute une pacification durable. Mais [...] ce serait « la paix romaine », la paix par une suprématie victorieuse, une paix de conquête et d'esclavage, une paix obtenue par la dictature du plus fort.) Oui, je voudrais pouvoir l'espérer. J'en suis loin... (J III, 830)

« J'en suis loin... » Quel changement ! R.M.G. ne croit plus en la perfectibilité de l'homme. Dans la « boîte noire » une fiche du dossier « Convulsion du monde présent », datée « Hiver 47 », résume sa situation :

Jusqu'à 1940, l'homme de ma génération, l'homme qui avait vécu soixante ans avait dans l'esprit des directives, une orientation bien définie. Pour moi, l'auteur de *Barois*, et celui de *L'Été 14* était bien le même homme que Tolstoï et Romain Rolland (et non Barrès) avaient attiré vers 1900, et le même qui prononçait un discours pacifiste à Stockholm en 1937. Cohérence, continuité dans l'évolution. L'écrivain de gauche, socialisant et pacifiste.

En 40, un coup de massue sur la nuque, et toutes les idées irrémédiablement brouillées. Impossible de reprendre pied. Impossible de savoir quoi penser ; cette « vérité » qui marchait devant nous depuis quarante ans, tantôt bien visible, tantôt un instant cachée par les lacets de la route mais qui réapparaissait toujours, et qu'on se trouvait suivre rien qu'en continuant à aller de l'avant, s'est évanouie comme un mirage. (Maumort, 967)

En décembre 1947 il note encore :

Les événements s'enchaînent à un rythme accéléré, et tous concourent, sans exception, à précipiter le monde dans une troi-

sième guerre mondiale. [...] La catastrophe semble inévitable et imminente. (*J III*, 836)

Dorénavant, il se résigne à cette fatalité. On peut même se demander s'il n'est pas de ceux qui pensent qu'une guerre préventive pourrait être un bien, dans la mesure où l'Amérique victorieuse délivrerait le monde occidental du communisme et, par là même, sauverait la civilisation occidentale (*J III*, 837 – 8).

Le changement d'attitude est radical. Une lettre du 1<sup>er</sup> avril 1948 le confirme :

La grande malédiction de ce temps, c'est que, justement, pour paralyser l'attaque résolue d'un adversaire cynique, impitoyable et décidé à vous asservir ou à vous exterminer, il n'y ait pas d'autre moyen efficace que de lui « emprunter ses armes », les seules qui puissent lui faire obstacle. Contre un gangster, le browning ! Et, si l'on peut : tirer le premier pour l'abattre. Très beau, dans l'ordre spirituel, d'exalter le martyr, la non-résistance au mal ! Mais, dans le temporel, la vie est préférable au martyr. *La fin première de l'homme est de se conserver. J'ai été, avec ferveur, « munichois ». Maintenant, j'ai compris. Le plan de la mystique et celui de la réalité ne sont tangents sur aucun point.* (*Corr. AG/RMG II*, 406).

Face à la guerre, Maumort ne commet pas l'erreur de R.M.G. Profitant de la leçon qu'en a tirée son créateur, il réagit autrement et se résigne à l'usage de la violence :

Maumort est le contraire d'un pacifiste genre *Été 14*. Vieux militaire, qui croit à la loi de la guerre universelle. Trop intelligent pour ne pas souhaiter que le monde parvienne à la paix. Mais dans mille ans peut-être. Et sans y croire. / Voit bien toutes les horreurs de la guerre. Ne la défend pas, et l'exalte encore moins. Mais la croit naturelle à l'homme (conception biologique de l'univers). Et éternelle. (*Maumort*, 962)

Les tensions internationales des années cinquante renforcent R.M.G. dans ses nouvelles convictions. Que faire devant les deux monstres qui s'affrontent ? En 1950, il refuse que soit reprise sa réponse au R.U.P. de 1938. Ce texte n'est plus « l'expression de [s]a pensée présente ».

Quel chemin parcouru ! Son dernier mot, il le donne en juillet 1957, dans un texte « Le problème des guerres », où il fait le point sur lui-même et analyse son évolution (*J III*, 1107 – 9). Ce texte est à rapprocher d'un autre, plus tardif, « Fin du XIX<sup>e</sup> siècle : la “Belle Époque”... » (*J III*, 1128 – 9). Après avoir rappelé quelles « questions [l']ont hanté durant toute [s]a vie », R.M.G.

s'interroge sur la possibilité du « proche accès de l'humanité à l'âge de la coexistence pacifique, de la justice, de la paix définitive » : « Qu'est-ce que, à la fin de ma vie, je pense de cet obsédant problème ? » Force lui est de constater qu'il est « pénétré de cette conviction décourageante » que « la guerre, le phénomène de la guerre, est *un phénomène inexpliqué*, qui pourrait bien rester longtemps encore, rester toujours *inexplicable* », qu'il faut donc s'y résigner.

Pierre Bardel avait vu juste quand il écrivait :

Le mélange original d'intérêt et de scepticisme, de curiosité et de désillusion, d'inquiétude et néanmoins de confiance et d'espoir, par lequel je définirais volontiers son rapport à la politique durant les années 30, ne pouvait survivre à l'épreuve de la guerre, de la défaite et de ses suites<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Pierre BARDEL, « Roger Martin du Gard et la politique d'après sa correspondance des années 30 », *Cahiers Roger Martin du Gard*, n° 3, Gallimard, 1992, p.87.

Harald Emeis

---

## LES CHATS ET LES CHIENS DANS L'ŒUVRE DE ROGER MARTIN DU GARD

L'œuvre de Roger Martin du Gard (RMG) contient de nombreuses mentions d'animaux, allant des insectes jusqu'aux pachydermes. Malheureusement, le cadre limité de cet exposé ne permet pas d'analyser l'ensemble de ces cas. On a choisi alors deux espèces d'animaux qui jouent un rôle privilégié dans l'œuvre de RMG, à savoir les chats et les chiens.

Bernard Grosdidier, dans *Devenir !* (comme l'écrivain lui-même à l'époque correspondante de sa vie<sup>1</sup>), possède un « chat de Siam aux extrémités calcinées » au nom de « Diogène » (I, 54)<sup>2</sup>. Georgette, la jeune prostituée, dans le même roman, a l'air d'un « chat écorché » (I, 48). Jem « s'étire comme un chat maigre » (I, 62). Rachel, dans *La Belle Saison*, ouvre « une gueule rose de chatte » (I, 968). Dans le récit qu'elle fait à Antoine des soirées au cinéma de Lomé, elle parle des « yeux brillants comme des prunelles de chats » des jeunes « indigènes » (garçons et filles) qui sont « debout dans l'ombre » (I, 1002), attendant un signe des blancs pour satisfaire les désirs sexuels de ces derniers. Dans *L'Été 1914*, l'écrivain reprend cette comparaison féline lorsqu'il dit de Meynestrel, dont le visage est « dans l'ombre »,

---

<sup>1</sup>Cf. Claude SICARD, *Roger Martin du Gard : Les années d'apprentissage littéraire*, Lille/Paris, 1976, pp. 457, 515.

<sup>2</sup>RMG, *Œuvres complètes*, vol. I, éd. Pléiade, Paris, 1955, p. 54. On se servira du même sigle pour les autres citations de ce volume.

que « ses prunelles noires, aussi dénuées d'expression que celles d'un chat, flamb[ent] avec une phosphorescence animale » (II, 452)<sup>3</sup>.

Dans *La Consultation*, le lecteur apprend qu'Antoine Thibault, médecin très occupé, a une chatte qui a fait sept petits, dont six sont noyés par Léon, son domestique. Dans la brasserie où Antoine, dans *La Sorellina*, dévore impatiemment la nouvelle du même nom de son frère disparu, il y a à côté de lui un « couple paisible » composé d'un étudiant lisant « *les Droits de l'Homme* » et d'une jeune femme qui boit du « lait » « et bâille comme une chatte » (I, 1181). Un peu plus loin dans le texte, on relève cette phrase ironique qui accentue encore le caractère félin de la femme : « Un jeune Israélite au menton bleu est venu s'asseoir entre *les Droits de l'Homme* et la chatte, qui ne s'ennuie plus » (I, 1181).

Ce n'est pas le seul cas où l'écrivain compare des femmes à des chattes. Alfreda, dans *L'Été 1914*, se prête à une « caresse » de Meynestrel « avec la frémissante immobilité d'une chatte » (II, 22). Ernestina, dans *Confidence africaine*, est « maigre et nerveuse, un vrai chat des rues » (II, 1117). Torine, dans *Le Testament du Père Leleu*, se dit « plus flatteuse qu'une chatte au sucre » (II, 1153). Claire, la femme de Maumort, « est étrangère, comme un chat » (*M.*, 1204)<sup>4</sup> sans véritable attachement pour son mari ni pour personne. Parmi les souvenirs africains de Maumort, il y a le « rauque et spasmodique ronronnement de chatte amoureuse » (*M.*, 1111) d'une femme indigène qui s'est glissée un soir sous sa tente.

Dans le chapitre VII de *La Sorellina*, il est dit que Jacques ouvre la fenêtre de sa chambre pour faire entrer un « beau matou siamois, amplement fourré de gris et le museau charbonné », qui « saut[e] mœlleusement sur le parquet » (I, 1207). Dans le brouillon B de *La Sorellina*, il est question d'un « chat de Siam, amplement fourré de gris, les pattes et le museau charbonnés »<sup>5</sup>, donc « aux extrémités calcinées » comme « Diogène » dans *Devenir !*. Comme Jacques l'explique à son frère, le beau matou vient « [d]e loin, sans doute », car « dans le quartier, on ne le connaît pas » (I, 1207). Ne serait-ce pas parce que ce chat de Siam est une nouvelle réminiscence du chat que l'écrivain possédait autrefois ?

Pendant la soirée qu'Antoine passe avec Anne de Battaincourt au *Coq d'Argent*, la jeune femme capricieuse s'éprend momentanément d'un chaton famélique et crasseux, « un diablotin noir » (II, 221) qu'elle appelle

<sup>3</sup>RMG, *Œuvres complètes*, vol. II, éd. Pléiade, Paris, 1955, p. 452.

<sup>4</sup>RMG, *Le Lieutenant-Colonel de Maumort*, éd. Pléiade, Paris, 1983, p. 1204.

<sup>5</sup>Fonds RMG (B.N.), t. XXXIV, f. 251.

« Monsieur Belzébuth » (II, 222) et qu'elle voudrait garder comme « fétiche » (II, 222). La scène souligne le caractère d'enfant gâté de la maîtresse d'Antoine, révélant en même temps un autre aspect de son caractère, à savoir sa superstition.

Jacques, en mission à Berlin, descend chez les Vonlauth, où il voit, dans la chambre de ce couple, « deux lits jumeaux, une table chargée de livres, une corbeille à terre où [dort] un couple de chats siamois », ce qui provoque en lui « soudain la vision d'un intérieur semblable, recueilli et paisible, où lui-même et Jenny... » (II, 417). On dirait que le couple de chats siamois y symbolise l'harmonie du foyer et la bonne entente conjugale.

Jenny, qui attend Jacques dans un café, la veille du décret de la mobilisation, « s'efforc[e] de fixer son attention sur un chat gris, couché en rond près d'elle, sur la banquette », qui a l'air de dormir mais qui semble subir, « lui aussi, cette panique vague qui plan[e] » (II, 546) dans l'air, détail qui contribue à l'atmosphère de la description.

Mme Xavier, épicière dans *Vieille France*, « est un peu folle ». Sa « nature » « rappelle celle des chats – que d'ailleurs elle exècre et pourchasse. Comme eux, elle se complaît dans un rêve immobile et guetteur ; comme eux, elle semble renfermer un monde incommunicable aux humains » (II, 1032). La comparaison paraît assez frappante et pittoresque. M. de Navières, vieillard sans ressources, dans le même livre, végète dans un pavillon ruiné « en compagnie d'une vieille chatte aveugle », trait qui souligne la misère du personnage. Comme sa chatte, M. de Navières « vit » « d'un peu de pain émietté dans du lait » (II, 1087).

Mme Nacquot, dans *Maumort*, a une « petite chatte, toute jeune » qu'elle prend « souvent au creux de sa jupe ou sur son épaule » (M., 259) et qui sert pour ainsi dire d'entremetteuse entre elle et le jeune protagoniste, qui, cependant, par un mouvement de pudeur outragée, rejette les avances de la femme sensuelle de son professeur.

Botchko, le chien de Kitty Varine, dans *Devenir !*, joue un rôle semblable au début de la liaison éphémère entre la belle Russe et André Mazerelles. En outre, le « superbe colley », qui se meut avec « la même élasticité animale, robuste et élégante » (I, 100) que sa maîtresse, a la valeur d'un élément décoratif dans le récit de cette histoire d'amour lamentable du triste héros.

Devenu propriétaire terrien par son mariage avec Denise Herzeaux, Mazerelles a lui-même un chien, « Tobol », un « épagneul noir et feu », qui regarde son maître de « ses gros yeux de bonté » (I, 178). Après l'accouchement dramatique de Denise, Tobol, qui aperçoit son maître, « accourt l'encenser de gambades, et lui offrir la tendresse de son regard », ce

qui produit cette réaction chez le mari (faussement) soulagé : « Un poignant besoin d'effusion penche André vers le chien : il baise la tête soyeuse » (I, 198).

Mme de Fontanin, dans *Le Cahier gris*, heureuse du retour de son fils, a une réaction semblable d'après cette citation : « Elle sourit davantage ; elle était heureuse et ne disait rien ; elle dépensait le trop-plein de sa tendresse à flatter le front de la chienne, blottie au creux de sa robe » (I, 655). Dans le cas de Jenny, tombée amoureuse de Jacques, le romancier se sert de la même méthode indirecte pour décrire l'état d'âme du personnage, comme l'indique cette phrase : « Par moments, elle saisissait la petite chienne, l'étreignait, l'accablait de caresses » (I, 965). Jacques, qui soulève la petite chienne de Jenny dans ses bras, « et frôl[e] des lèvres le front soyeux » (I, 965), y exprime d'une manière analogue ses sentiments pour la jeune fille aimée.

Après le décès tragique de sa femme, André Mazerelles ne voit que deux faibles lueurs « dans la nuit de sa solitude », à savoir « les yeux de Marie », la petite femme de chambre, et « le bon regard de Tobol » (I, 201). Les « gros yeux de bonté » (I, 178) du chien de Mazerelles ont un certain pendant dans *Les Thibault*, où il est question des « bons yeux de chien » (I, 749) de Gise, de ses « grands yeux noirs et ronds, ses beaux yeux de chien fidèle » qui luisent « d'un tendre éclat » (I, 1286).

Dans *Jean Barois*, on relève relativement peu de références canines. Le visage de Woldsmuth y est qualifié de « face d'épagneul frisé » (I, 334), comparaison qui rappelle quelque peu la description ironique de Cocziani dans *Devenir !*, qui, avec ses « cheveux crépus » et « son embonpoint luisant évoqu[e] la santé d'un caniche de bonne maison » (I, 141). Dans la description du procès Zola, se trouve cette phrase (à propos de l'attitude implacable du Général de Pellieux) : « la foule, subjuguée, hurle de joie, comme une chienne qui vient d'être battue » (I, 389), réaction masochiste qui en dit long sur les rapports entre la caste militaire et le grand public de l'époque. Au cours d'un banquet pour célébrer la fin de l'affaire Dreyfus, Luce dit de ceux qui, avec lui, ont lutté pour la réhabilitation du capitaine juif : « Ils s'arrêtent, essoufflés, comme des chiens de meute au soir de la chasse ; la journée a été rude ; leur rôle terminé » (I, 435).

Puce, la petite chienne de Jenny, accompagne celle-ci à travers le récit du *Cahier gris*, du *Pénitencier* et de *La Belle Saison*. Dans *Le Cahier gris*, la jeune fille souffrante dit à sa mère : « — Emmène Puce, le bruit me fait mal » (I, 602). L'aboïement de la petite chienne est mentionné de nouveau dans ces lignes du *Pénitencier* relatives à une homélie du pasteur Gregory : « „[...] L'esprit est tout. Le Matériel est esclave du Spirituel. Christ a dit... ” Les

aboissements de Puce lui coupèrent la parole » (I, 788). Le romancier réaliste, par l'effet de l'aboïement de la petite chienne, s'y amuse évidemment à apporter un démenti ironique à l'affirmation spiritualiste du pasteur fanatique.

Dans sa discussion avec Jacques, dans *Le Pénitencier*, lors de la visite des frères Thibault chez les de Fontanin, Jenny, blessée par une remarque du garçon maladroit, gronde Puce « d'une voix qui trembl[e] de rage », visant en réalité Jacques : « — Oh, la vilaine ! La mal élevée ! » (I, 800), ajoutant par la suite, « afin de le blesser davantage » : « — Viens, Puce ! Moi, je m'en vais » (I, 801).

Dans la description de la promenade de Jacques et de Jenny, dans le chapitre VIII de *La Belle Saison*, on relève cette phrase : « Un vieux chien, galeux, infirme, qui pataugeait dans les flaques de cambouis, vint tourner autour de Puce : Jenny prit sa petite chienne dans ses bras » (I, 955). La jeune femme, qui a alors 19 ans, y veut évidemment protéger sa petite chienne des avances sexuelles du chien en question, qui, on le sait, sera écrasé peu après par une voiture, sur quoi « Jenny, comme soulagée, laiss[e] glisser sa chienne à terre » (I, 956).

Le soir de cette promenade, Jenny, bouleversée par la déclaration d'amour (indirecte) de Jacques, confie à son frère : « „ Je n'ai pas pu me débarrasser de ton ami : il m'a suivie, suivie, il ne me quittait pas ! ” » (I, 967), ajoutant en « sanglotant » : « „ Je t'assure, Daniel, dis-lui... Chasse-le... Je ne peux pas, je t'assure, je ne peux pas ! ” » (I, 967). Ne dirait-on pas que le comportement de Jacques y est décrit comme celui du chien qui tourne autour de Puce ? La demande de Jenny à l'adresse de son frère de « chasser » Jacques peut être vue comme l'expression de l'inhibition sexuelle de cette vierge tiraillée entre la peur du mâle et le désir sexuel.

La comparaison canine plutôt choquante qu'on a esquissée ci-dessus est en accord avec cette citation qui est prise dans la fin du chapitre XIX de *L'Été 1914*, où le romancier décrit le parcours nocturne de Jacques, qui retourne à son hôtel parisien en pensant à Jenny : « L'horloge marquait deux heures moins le quart. C'était l'heure équivoque où les hommes et les femmes, attardés dans la nuit, se flairent comme chiens et chiennes, en croisant leurs pistes... » (II, 183).

Dans le *Journal* du romancier, on trouve d'autres exemples de cette tendance à mettre la sexualité humaine et canine sur le même plan, par exemple lorsque l'écrivain constate que le « regard effronté que l'Italien pose sur la femme » « est l'équivalent du reniflement du chien devant la chienne, pour

s'assurer qu'elle est en chaleur » (*J. II*, 1222)<sup>6</sup>, ou quand il dit de sa fille, passionnément éprise de Marcel de Coppet, qu'elle est comme « une chienne en folie » (*J. II*, 748), tandis que son vieil ami infidèle, qui partage la passion de sa fille, est « pareil à un chien qu'on tient en laisse mais qui couche les oreilles et n'attend qu'une occasion pour échapper et courir à son plaisir » (*J. II*, 735). L'écrivain constate à cet égard qu'il ne peut « ne pas penser à ces ressemblances animales » (*J. II*, 749).

Rachel, en parlant à Antoine de ses expériences sexuelles en Afrique, dit à propos de la « liberté des blancs au milieu des noirs » : « Tu es aussi libre devant tous ces noirs que tu l'es ici, devant ton chien » (*I*, 1001). Le récit de Rachel rend Antoine conscient des « chaînes qui le li[ent] », tout en suscitant en lui « la hargne d'un animal domestique contre tout ce qui rôde et menace la sécurité du logis » (*I*, 1003), remarque qui attribue à Antoine implicitement le rôle d'un chien de garde des valeurs bourgeoises.

Jérôme de Fontanin, poussé par « un désir éperdu » de retrouver Rinette, suit, « comme un lévrier en chasse, la piste de cette proie à travers tous les quartiers de Paris » (*I*, 1013). La lettre de Jacques que Jalicourt lui a communiquée, dans *La Sorrellina*, ressuscite en Antoine « cet instinct de limier qui, trois ans plus tôt, l'avait, plusieurs mois de suite, lancé sur toutes les pistes, à la recherche de l'absent » (*I*, 1162). L'image, dans l'un et l'autre cas, évidemment, est assez semblable.

Vanheede, l'ami de Jacques qui flaire partout de la corruption, dit de certaines gens non spécifiés : « [...] Ils ne souffrent autour d'eux que des serviles, que des chiens couchants... » (*I*, 1230), comparaison canine nettement négative.

Le souvenir des « temps maudits » qu'il a connus au pénitencier de Crouy fait passer un « frisson involontaire » « entre les épaules » de Jacques, qui là-dessus change de place « en se secouant comme un chien qui sort de l'eau » (*II*, 50), image qui souligne l'effet traumatisant de l'expérience en question du personnage.

Fellow, le vieux pékinois qu'Anne de Battaincourt « s'obstin[e] à traîner partout avec elle » (*II*, 214), ajoute une facette intéressante au portrait de la maîtresse sensuelle d'Antoine, qui, par son chien capricieux et exigeant, est indirectement caractérisée comme une femme de luxe, égoïste et gâtée, ce qui se voit, par exemple, pendant la soirée qu'elle passe avec Antoine au « *Coq d'Argent* » (*II*, 221), où elle fait une scène au garçon qui les sert, parce que la pâtée de son chien est « refroidie » (*II*, 226). Par la remarque d'Anne

---

<sup>6</sup>RMG, *Journal II*, Gallimard, Paris, 1993, p. 1222.

qu'elle empoisonnera Fellow « quand il sera devenu tout à fait vieux et infirme » (II, 219), le romancier se sert en outre du pékinois pour introduire le sujet de la mort suspecte de Goupillot dans la conversation entre Antoine et sa maîtresse inquiétante et menteuse, qui nie avoir empoisonné son vieux mari gâteux.

Meynestrel délaissé par Alfreda, qui le quitte pour Paterson, est « comme un aveugle qui a perdu son chien » (II, 451), comparaison qui exprime bien la dépendance du révolutionnaire fanatique envers sa jeune compagne.

Dans le cauchemar qui hante Jacques dans la charrette qui le transporte vers le lieu de l'envol fatal, dans *L'Été 1914*, « il se sent seul, devant le directeur » (II, 721) du pénitencier de Crouy, qui préside le conseil de guerre réuni pour le condamner à mort. « Seul au monde avec son chien, ce barbet boiteux qu'il a trouvé dans les docks de Hambourg... » (II, 721). Plus loin dans le texte, on relève encore ces lignes à propos du chien en question : « Et, tout à coup, une pensée atroce traverse l'esprit de Jacques : „ Il fera tuer aussi mon chien. Par Arthur, le gardien, puisqu'il l'a pris pour ordonnance !... ” » (II, 722). Ces citations montrent deux choses : l'intensité de l'expérience traumatisante que Jacques a subie à Crouy et la profondeur de son affection pour le chien mentionné.

Jacques blessé, mourant de soif, à qui une vieille paysanne donne du lait à boire, est comparé lui-même à un chien dans cette phrase : « Son regard remercie comme celui d'un chien » (II, 747). La comparaison paraît bien apte à exprimer l'état lamentable auquel le grand blessé est réduit.

En montrant une photo de Hirsch, son amant démoniaque et sadique, à Antoine, dans *La Belle Saison*, Rachel dit à ce dernier : « J'ai beau le détester, on a envie de dire comme pour certains dogues, tu sais : “ Il est beau de laideur » » (I, 978). Dans l'*Épilogue des Thibault*, le lecteur apprend que Rachel, irrésistiblement attirée par Hirsch, qu'elle avait rejoint en Afrique, est morte de fièvre jaune dans un hôpital de Conakry. L'infirmière qui renseigne Antoine dans une lettre des circonstances de la mort de Rachel, y ajoute ce post-scriptum :

Je rouvre ma lettre pour vous envoyer encore ce détail que je crois bien que c'est cette dame-là qui avait avec elle un gros bouledogue noir qu'elle appelait Hirt ou Hirsch, et qu'elle réclamait tout le temps dès qu'elle reprenait conscience, mais qu'on ne pouvait garder à l'étage à cause des règlements et parce que ce chien était méchant. Une de mes camarades infirmières avait voulu l'adopter, mais elle a eu tous les ennuis, on n'a jamais pu en venir à bout et finalement il a fallu lui donner une boulette (II, 917).

Dans une lettre du 23 septembre 1922 à Marcel de Coppet, l'auteur des *Thibault* parle de « l'étrange figure de ce Hirsch (qu'on ne verra jamais, mais qui sera dans tout le livre comme une espèce de Satan invisible) » (J. II, 334). D'après cette explication du romancier, il paraît plausible et légitime de considérer le « gros bouledogue noir » de Rachel comme une incarnation du diable, comparable au caniche noir du *Faust* de Goethe.

Un caniche se trouve d'ailleurs aussi dans *Les Thibault*, à savoir dans *La Mort du Père*, où Antoine, en inventoriant les papiers de son père décédé, tombe sur « un petit carton sans étiquette » qui contient « trois photographies d'amateur » sans noms ni dates dont la plus grande représente une femme d'âge incertain, vêtue à « une mode très ancienne », et dont les traits lui paraissent à première vue « totalement inconnus » (I, 1333). « La seconde épreuve, plus petite, représent[e] la même personne, assise », sur un banc, avec, à ses pieds, « sous le banc », « un caniche blanc, accroupi en sphinx. » « Sur la troisième image, le chien [est] seul, debout sur une table de jardin, le museau dressé, un ruban sur la tête » (I, 1333). En regardant de plus près la photo de l'inconnue qui l'intrigue, Antoine n'est « plus aussi certain de n'avoir jamais rencontré cette femme » (I, 1334), constatation qui est précédée de cette question bizarre du romancier : « Était-ce une suggestion ? » (I, 1334). Plus tard, à propos d'une note du journal de M. Thibault, datée de 1895, il est de nouveau question de « la dame au caniche » (I, 1340). Antoine, qui n'arrive pas à identifier la femme en question, se dit qu'il faut « se contenter d'hypothèses » (I, 1343).

Une hypothèse vraisemblable, qu'on ne peut malheureusement pas exposer en détail ici faute de place, est que « la dame au caniche » représente Madeleine Gide, unie à son cousin pédéraste depuis 1895 par un mariage blanc, et que le caniche sur la table, qui a l'air d'un usurpateur qui a évincé la femme en question, représente le diable, qui, selon certaines remarques de Gide (bien connues de son ami intime RMG), a déterminé son orientation sexuelle.

Dans *Vieille France*, il y a plusieurs mentions de chiens. Joigneau, le sinistre facteur qui circule comme une espèce de démon malfaisant à travers le récit, est toujours accompagné de son « couple d'épagneuls » (II, 1029), dont il vend les chiots, élevés par sa femme, à qui il interdit, pour des raisons égoïstes, d'avoir des enfants. Le comportement des chiens de Joigneau diffère selon les maisons que le facteur visite, détail qui contribue au réalisme du récit. En plus, il y a « Garibaldi », le chien du gazé de guerre, « un barbet jaunâtre et hirsute comme son maître ; un vrai chien de cirque » (II, 1071), et les deux « molosses » (II, 1097) des Pâqueux, aussi méchants et rancuniers

que leurs maîtres. Le curé de Maupeyrou parle en « reniflant et secouant les épaules comme un chien qui sort de l'eau » (II, 1042), particularité qui s'explique par sa maladie nerveuse, qui semble être causée par le milieu insupportable où il est forcé de vivre.

Luzzati, le libraire obèse dans *Confidence africaine*, crie « des ordres remarquablement précis aux jeunes commis italiens ou juifs qu'il [a] dressés à lui obéir, comme des chiens de chasse » (II, 1111), description plutôt humoristique.

Selon la Bique, dans *La Gonfle*, la Nioule « est pire qu'un' chienn' chaude » (II, 1183). La Finette, la vieille chienne impotente de la Bique, « a fait sa saison » (II, 1185) et devrait être abattue. Andoche dit à M. Gustave, le vétérinaire louche : « Heï, bon Dieu, vous v'là les babouine' ouverte' et les yeux carquillés, coumme un chien qui chasse aux puces ! » (II, 1232), image qui s'accorde bien avec le ton de cette farce paysanne.

Maumort et son ami Guy trouvent que Xavier de Balcourt, leur nouveau précepteur, a l'air d'« une lévrette », ce qui est commenté ainsi : « De la lévrette, en effet, il avait les yeux rapprochés, le museau en pointe, le corps efflanqué, l'allure bondissante. À côté de Gaspard, solide bouledogue au muflé épanoui, il avait bien l'air d'un petit chien de dame. L'aspect était des plus rassurants : pas du tout „ respectable ” » (M., 137). Les comparaisons canines y donnent une note pittoresque et ironique à la description.

Les Nacquot, chez qui le jeune Maumort passe quelques semaines comme pensionnaire, ont « un épagneul blanc et feu », dont le protagoniste a « bientôt » fait « un ami » (M., 224). Mme Nacquot, femme sensuelle sur le retour, qui fait des avances à son jeune pensionnaire, est « livrée à ses remous intérieurs, comme une mare stagnante qui sembl[e] à peu près limpide et que le moindre barbotage de chien transforme en un bourbier » (M., 254), image frappante pour décrire le trouble « impur » qui s'empare de l'hôtesse de Maumort.

Pauline Chambost, tante de Maumort, douée pour la musique et la poésie, possède un « minuscule loulou poméranien » au nom de « Dick » qui vit « au creux » de ses « jupes » (M., 528). C'est « une merveille de chien, plusieurs fois primé », « gros comme un jouet d'enfant, en soie havane » (M., 540), description qui rappelle le pékinois d'Anne de Battaincourt. Comme dans le cas de celle-ci, le petit chien de dame ajoute à l'air de luxe qui entoure la belle Pauline, femme indolente et vaguement souffrante, qui, cependant, jouit de la sympathie de son neveu, de même que son petit chien, avec lequel le lie une vive antipathie pour le « louche Frédéric », « maître d'hôtel » (M., 540) de la maison.

À propos de sa liaison avec Doudou, Maumort s'exprime ainsi sur l'«amabilité créole» (M., 600), sur le manque de réserve, de discrétion des Martiniquais : «Ils me faisaient parfois penser à ces jeunes chiens trop caressants, trop doux, qui entrent dès qu'ils voient une porte ouverte, font le tour de la pièce en agitant la queue, flairent tout, s'offrent aux caresses ; on ne saurait leur en vouloir. On ne leur en veut pas, mais on les pousse dehors» (M., 601). La comparaison canine, on le voit, n'est guère flatteuse.

Dans le cas de Bocca, le factotum corse de Maumort «au regard de chien fidèle» (M., 720), dont le protagoniste dit : «je suis au centre de sa vie, comme on est dans celle de son chien» (M., 721), la comparaison canine, par contre, a évidemment une valeur nettement positive.

Après avoir passé son baccalauréat, Maumort reçoit de son père «un fusil de chasse», «un permis» et «un chien de chasse» au nom de «Strogoff, une bête particulièrement affectueuse, à poil ras, blanc et taché de roux», qu'il fait «coucher dans [sa] chambre, sur le pied de [son] lit le plus souvent, et qui ne quitt[e] plus [ses] talons» (M., 288). Le protagoniste y ajoute cette remarque :

J'ai beaucoup aimé Strogoff, dont le regard levé sur moi était toujours noyé de tendresse, dont la peau du crâne était de satin ; et je me souviens avoir eu beaucoup de peine, une quinzaine d'années plus tard, quand j'ai appris, à Constantine, par une lettre d'Henriette, qu'il avait fini par mourir de vieillesse, au Saillant (M., 288).

Comme dans le cas de «Diogène», le chat de Bernard Grosdidier dans *Devenir !*, on y a affaire à un souvenir personnel du romancier relatif à un animal qu'il a connu et aimé, à savoir le «bon vieux chien jaune et blanc qu'on appelait Strogoff» (J. I, 6/7), qui «dormait» dans «une niche» (J. I, 6) du petit jardin de son arrière-grand-mère à Clermont et qui accompagnait RMG garçon dans les «joyeuses randonnées» (J. I, 13) qu'il y faisait en compagnie de deux servantes dévouées.

Le grand nombre de comparaisons canines dans l'œuvre de l'écrivain s'explique sans doute en bonne partie par le fait qu'il a eu lui-même des chiens dont il a pu observer le comportement. Ainsi peut-on lire, par exemple, dans son *Journal de guerre*, à la date du 6 septembre 1914 (cf. J. I, 545), qu'il s'est acheté un chien, qu'il a gardé dans la cabine de son camion militaire. Le 19 juin 1938, le romancier note à propos de la mort d'une «petite chienne bouledogue», décédée entre ses mains :

Je suis cruellement éprouvé. Voilà quatre mois que cette petite bête, si affectueuse et caressante, partage, jour et nuit, mon

existence. Sa présence autour de moi était devenue un besoin dont je ne mesurais pas l'intensité. Quand je songe au vide qu'elle me laisse, je mesure avec effroi ce que serait devenu cet attachement, au cours des années, si, en quatre mois, les liens étaient déjà devenus aussi forts ! (J. III, 164/165).

Cette citation montre quelle affection RMG pouvait éprouver pour des chiens (et sans doute aussi pour d'autres animaux domestiques). Vu ce trait du romancier, il ne paraît pas surprenant que la manière dont les personnages dans ses écrits traitent les animaux lui sert de critère pour les juger moralement (jugement qu'il fait partager, naturellement, par ses lecteurs). Ainsi la cruauté envers les animaux condamne automatiquement tout personnage qui s'en rend coupable ; tandis que l'amour des animaux, le soin qu'on en prend, peut racheter un personnage autrement pas trop sympathique, comme le « féroce Paoli » avec sa « tête de souteneur » dont Antoine Thibault se souvient dans l'*Épilogue* et dont il pense : « Pas mauvais bougre, peut-être : il allait tous les soirs au bord de l'eau cueillir du chènevis pour son sansonnet... » (II, 938).

Le fils du fritz et de Mme Loutre, qui se penche « pour caresser les épagneuls » (II, 1049) du facteur, dans *Vieille France*, par ce geste déjà, est caractérisé comme un garçon sympathique ; tandis que M. Faïsme, qui, dans *Le Pénitencier*, « décoch[e] » « un coup de pied brutal » « dans le flanc » (I, 684) d'un chien de garde, par cette action, est qualifié d'homme cruel et dissimulé.

Mourlan, socialiste et pacifiste intransigeant, qui « entrouvr[e] doucement » la porte pour faire « entrer une chatte grise avec ses trois chatons » en disant : « « Viens, ma moumoune... » » (II, 511), paraît autrement sympathique que les frères Merlavigne, les boulangers dépravés de Maupeyrou, qui prétendent avoir brûlé une « portée de chatons » (II, 1020) « dans leur ancien four » (II, 1080) (en réalité plutôt un fœtus ou un nouveau-né de leur petite bonne). Mlle Massot, vieille fille bigote, « qui sait » « répondre à la messe » et « saigner prestement un lapin en lui détachant l'œil à la pointe du couteau » (II, 1047), ne paraît pas non plus très sympathique.

Andoche, dans *La Gonfle*, est un cas particulier à cet égard. D'une part, il n'a pas le cœur d'abattre à la trique plombée la vieille chienne souffrante de sa maîtresse, ce qui parle en sa faveur ; d'autre part, il est prêt pendant un moment à empoisonner la Nioule pour se couvrir, ce qui montre quels abîmes ce personnage rusé cache dans son âme.

On sait la place que la mort occupe dans la pensée de RMG et dans son œuvre, mort des êtres humains, mais aussi la mort des animaux. On connaît

la description de l'accident, dans *Le Cahier gris*, au cours duquel le cheval gris trouve la mort. Dans l'adaptation romanesque de cet incident réel (vu par l'écrivain pendant son voyage de noces en Algérie)<sup>7</sup>, Jacques est amené par cette expérience choquante à parler à Daniel d'une visite à la morgue, où il a vu deux morts qui avaient le même aspect inanimé que le cheval gris. «La bouche entrouverte» de «maman Fruhling» (terrassée par une attaque mortelle) qui découvre «des dents jaunes» rappelle à Jacques «quelque chose d'horrible»: «le cadavre du cheval gris, sur la route de Toulon...» (I, 808).

L'épisode du chien écrasé, dans *La Belle Saison*, qui est également basé sur une chose vue<sup>8</sup>, a pour effet de rapprocher Jacques et Jenny par la forte «émotion» qu'ils ont «ressentie ensemble» (I, 956) devant l'horrible spectacle. La mort du chien fait Jacques parler à Jenny de son obsession de l'idée de la mort, de sa «terreur» du «passage» «de la vie au néant» (I, 956).

Le rapprochement établi dans ces cas entre la mort des animaux et celle des êtres humains est évidemment voulu par l'écrivain. Voici deux autres exemples de cette tendance: les «pupilles dépolies, bleuâtres» de Noémie moribonde sont «comme celles d'un animal abattu» (I, 942), et la «pupille, trouble,» du bébé des Héquet, en train de mourir dans d'horribles souffrances, a semblablement «un reflet métallique comme celle d'un animal mort» (I, 1114).

À la fin de *La Consultation*, Antoine apprend avec soulagement que le bébé condamné des Héquet est décédé. Mais en pensant à la souffrance des parents, il a «le cœur serré» (I, 1132). En même temps, il entend sa «chatte» «éplorée» qui «miaul[e] désespérément» à cause de la perte de ses chatons, noyés sur l'ordre d'Antoine, qui se demande à cet égard: «N'avait-il pas dit: «Vous allez tous les noyer, n'est-ce pas?» C'était de la vie, pourtant... Pourquoi cette différence? *Au nom de quoi?*» (I, 1132).

Dans ses souvenirs de son oncle Éric, Maumort cite ces propos de celui-ci: «À propos de ce respect de la vie des animaux, si bien ancré dans les traditions de l'ancienne Perse, vous connaissez tous le beau texte du *Zend-Avesta* ou Zoroastre, dans un de ses plus émouvants *gathas* (hymnes)» (M., 316). Il paraît que RMG a partagé «ce respect de la vie des animaux», attitude qui est en accord avec son crédo matérialiste qu'il a formulé dans le

---

<sup>7</sup>Cf. René GARGUILO, *La Genèse des Thibault de Roger Martin du Gard*, Lille, 1974, p. 205/6.

<sup>8</sup>Cf. *ibid.*, p. 232.

testament de Jean Barois et qui, selon une note de son *Journal* du 24 mars 1947, «résume encore très exactement» (*J.* III, 797) ce qu'il pensait alors. D'après ce crédo, «l'âme humaine, substantielle et immortelle» (I, 454) est une fiction. L'être humain, selon l'écrivain, est donc voué à la mort totale comme les autres créatures. L'idée de ce destin commun paraît en effet propre à mener au respect de la vie des animaux, à quoi s'ajoutent, dans le cas des chats et des chiens, les liens tissés par l'affection et l'habitude entre l'homme et ces animaux domestiques.

Jean Malavié

---

**JACQUES THIBAUT :  
SES CHOIX DANS L'ÉTÉ 1914\***

L' être humain se révèle pleinement dans l'exercice de sa volonté. Expert en humanité, Martin du Gard l'a compris et ses *Thibault* en témoignent. Une recherche embrassant la totalité de ce microcosme s'imposerait donc.

A son défaut, nous proposons une brève esquisse, limitée aux choix d'un seul personnage, et à une période courte, mais intense : Jacques Thibault, du 28 juin au 10 août 1914, date de sa mort infâme – et glorieuse.

Le lecteur superficiel conserve de Jacques un souvenir édifiant et limpide : martyr follement magnanime de son idéal pacifiste, il fait preuve d'une volonté puissante ; il est tout d'une pièce, cohérent et fort ! Cette image ne résiste pas à une observation plus attentive, qui fait apparaître sa complexité, ses failles, ses luttes intimes. La maîtrise de ses choix ne lui est ni naturelle ni aisée. Et peut-être cette équitable révision ne lui ôte-t-elle son auréole factice que pour lui rendre son émouvante humanité, plus proche de la nôtre, mais plus belle d'être déchirée et pourtant de monter plus haut.

En dépit de sa nature expansive et avide de se communiquer, il est exposé à de soudaines inhibitions, qui l'arrêtent au seuil d'une confiance grave. Lorsqu'il revoit enfin Daniel de Fontanin, l'ami de toujours, qui vient de perdre son père, il hésite à lui parler à coeur ouvert de sa soeur Jenny. Son trouble est visible. « 'A quoi penses-tu ? ' Jacques tressaillit. Il fut tenté, une fois de plus, d'aborder avec Daniel les questions qui l'obsédaient. Cepen-

---

\* Dans : Roger MARTIN DU GARD, *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1955.

dant, cette fois encore, il se déroba » (II, 273). A la veille de la guerre, Antoine et ses jeunes collaborateurs, tous mobilisables, discutent passionnément. L'un d'eux, comme à regret, affirme : 'Nous savons tous que [...] malgré tout ce que nous pouvons penser, nous ne nous déroberions pas'. Jacques ouvrait la bouche pour crier : 'Moi, si !' » Or, ce mouvement instinctif est tout à coup réprimé : il lui a suffi de remarquer avec quelle anxiété l'observait Antoine. « Paralysé malgré lui, il céda à l'étrange prière qu'il lut dans ce regard : il se tut » (II, 524). Un confiant échange avec Jenny lui offre l'occasion privilégiée de sortir de sa réserve pour expliquer son étrange personnalité. Il ne la saisit pas. A la jeune fille qui s'étonne de l'avoir toujours trouvé « un peu... dépaysé », il avoue : « Je suis dépaysé partout. J'ai toujours été dépaysé. Je suis né dépaysé ». Va-t-il se risquer plus avant ? « Il semblait hésiter à dire autre chose. Il fit de la main un geste énigmatique, et s'éloigna » (II, 388). – C'est une retenue poignante qui motive un silence ultime, à quelques jours de sa mission suicidaire. Il vient de recevoir des mains d'un camarade inconnu la traduction allemande de son fameux manifeste. Tremblant, il palpe les feuillets.

Va-t-il parler, va-t-il confier à l'Allemand cet espoir qui l'étouffe?... Non. L'heure n'est plus aux épanchements [...] pour ces quelques jours qui lui restent, il s'est condamné à la solitude des forts. (II, 709)

D'autre part, cette volonté qui renonce ainsi, à l'instant même de se livrer avec abandon, n'a pas toujours la force de résister à la volonté de l'autre. Reconduisant à la gare de l'Est Daniel qui rejoint l'armée, il veut s'éclipser au plus tôt de crainte de rencontrer Jenny. L'ami insiste : « Conduis-moi au moins jusqu'au wagon ». Et, le saisissant affectueusement par le bras : « J'ai pris pour toi un billet de quai ». Alors Jacques le suit, en se le reprochant : « J'ai tort de me laisser entraîner [...] C'est idiot... Il faut refuser, il faut fuir... » (II, 309). Quelques jours plus tard, ses liens avec Jenny s'étant resserrés, comment ne céderait-il pas à la demande touchante de la jeune fille qui redoute de se passer de sa présence pendant les heures qu'il doit à sa mission ? Mais, ferme d'abord : « Je ne peux pourtant pas vous emmener avec moi... », il résiste et argumente : « Mais c'est impossible, voyons. J'ai des choses à faire, des gens à voir... », mais l'humilité de la prière a raison de sa résistance : « 'Je ne vous gênerai en rien... Laissez-moi vous suivre, Jacques ; laissez-moi partager votre vie...' – 'Je vous emmène !' s'écria-t-il joyeusement » (II, 467). Capitulation enthousiaste. – Une circonstance fortuite suffit pour inverser, comme par surprise, sa décision : au moment d'acheter un quotidien porteur des nouvelles anxieusement guettées, il re-

nonce, car « un taxi [...] passa devant lui. Il sauta dedans. Avant toutes choses, courir chez Jenny » (II, 463).

Mais il accepte aussi de remettre au hasard de bien autres choix. Dans une scène majeure, étonnante, il apparaît comme victime consentante d'un destin qui le dépasse. Sur le quai, il a rencontré Jenny, venue dire adieu à son frère, puis s'est... « enfui ». Dès lors, attente passive, attermoiments, jusqu'à ce qu'un incident infime décide pour lui. Il convient de citer longuement ces lignes dont Martin du Gard a manifestement pesé la gravité quasi solennelle.

Mais, lorsqu'il eut traversé la gare, une force secrète l'arrêta au bord du trottoir [...]. Tant qu'il s'attardait en deçà, dans la gare, d'autres choses restaient possibles. Quoi ? Il ne savait pas, ne voulait pas préciser. Il lui semblait seulement que franchir cette place, c'était presque refuser une offre du destin, renoncer pour toujours à quelque chance merveilleuse.

Aussi lourd d'anxiété que de confuse espérance, « lâchement [...], il ne cherchait qu'à retarder la décision ». Avisant des chariots de bagages,

il en choisit un et s'y assit. Pour réfléchir ? Non. Il en était incapable [...], et ne songeait à rien. Sans doute – si le hasard ne s'en était pas mêlé – serait-il demeuré longtemps là, immobile ; puis, enfin reposé, il se serait ressaisi,

et se serait hâté vers ses affaires.

Alors, tout un monde de possibilités se fût sans doute à jamais fermé devant lui... Mais le hasard intervint : un homme d'équipe avait besoin des chariots. Jacques se leva [...] Presque à regret, comme obéissant à une impulsion fortuite, il [...] traversa le hall, et se retrouva devant le quai de départ. (II, 310 – 311)

Il rencontre la jeune fille et dans la nuit commence une poursuite insensée, dont l'issue engagera une part immense de sa courte vie :

quelque chose de grave, de terrible, planait : quelque chose qui ne dépendait pas d'elle, qui peut-être même ne dépendait pas de lui, et qui allait éclater soudain... (II, 316)

En effet, cette course étrange s'achève sur le banc d'un square, où tout se dénoue : Jacques peut enfin, déposant son masque, se montrer dans sa vérité déconcertante et ouvrir son cœur. Sa confiance et sa loyauté éveillent la compréhension, l'intérêt ému, bientôt la fervente tendresse de l'amie jusqu'ici aveugle.

Quelques jours ont passé. La nouvelle de l'assassinat de Jaurès, qui vient de bouleverser ensemble les deux amoureux, a encore resserré leur intimité.

Dans cette atmosphère fiévreuse, propice à tous les abandons, les énergies sont désarmées : « 'Jacques, [...] où allez-vous passer la nuit ? [...] Venez à la maison [...] Vous vous reposerez sur le divan de Daniel'. Il ne répondit pas tout de suite ». Après l'échange d'un geste de tendresse, il ne résiste pas : « 'Je veux bien', dit-il simplement ». – L'autre abdication, l'abdication fatale, ne tarde même pas, tant « l'audace innocente » de Jenny se montre entraînant, Jacques prend conscience de sa défaite : « Il cherchait à se dominer, mais il savait maintenant que Jenny ne regagnerait pas sa chambre, qu'ils ne se sépareraient plus cette nuit... ». Pourtant, à « son désir » se mêle « une ombre de dépit, une sorte de désespoir » de constater l'impuissance de sa volonté à échapper à la commune faiblesse : « Nous aussi... [...] Nous, comme tous les autres... ». Mais « un vertige que déjà il ne maîtrisait plus » l'arracha aussitôt à ce secret malaise (II, 556 – 558).

Ce jeune homme d'apparence résolue doit affronter pendant son court passage à Paris bien des choix quotidiens. Or, dans ces diverses occurrences, il fait souvent preuve d'une extrême difficulté à prendre un parti ou, à l'opposé, d'une impulsivité péniblement contrôlée, voire souveraine. Près de regagner la Suisse, il multiplie ses démarches dans la confusion.

Fébrile, [...] il courait à travers Paris, changeant sans cesse d'avis, de direction [...], renonçant au dernier moment à une visite pour laquelle il avait fait une demi-heure de trajet.

Surtout, une pensée « le lancinait ». Daniel était accouru au chevet de son père moribond : s'éloignerait-il « sans lui avoir serré la main ? » Mais l'ami l'apprendrait sans aucun doute. Quand il se résout, c'est en un éclair : « Brusquement, il se décida : 'Je vais attendre l'express de nuit' » (II, 201 – 202). (En fait, ce trouble vient de Jenny, qu'il redoute de rencontrer, tout en le désirant confusément.) Peu après, autre sujet de tergiversation : téléphonera-t-il, ou non, à la clinique pour savoir si Jérôme vit toujours ? Un débat intérieur l'agite. Première conclusion : « Mieux valait s'abstenir. Il préférerait ne pas révéler sa présence » dans la capitale. Et pourtant,

le soir [...] il dut s'avouer [...] que, loin de lui laisser l'esprit libre, l'ignorance à laquelle il se condamnait l'obsédait plus encore que n'eussent fait des nouvelles précises.

A son insu, la nuit lui inspire un autre projet : le matin, « en s'éveillant, la tentation le prit de téléphoner à Antoine ». Perplexe, il consulte sa montre... et découvre qu'il est déjà décidé : « 'Si je veux l'atteindre avant son hôpital, je n'ai que le temps !' Et, sans tergiverser davantage, il sauta du lit » (II, 251). – Jérôme est mort, et Jacques connaît le jour et l'heure des obsèques. En cette occasion se révèle à plein le processus paradoxal qui conduit d'une

éventualité à peine envisagée à un soudain début de réalisation : le cheminement souterrain n'est pas connu de l'intéressé lui-même. C'est lorsqu'une horloge sonne onze heures que jaillit dans l'esprit de Jacques ce souvenir :

L'enterrement Fontanin ? Mais jamais il n'avait eu l'intention d'y assister... Il marchait, tête baissée, perplexe. « Je ne suis guère présentable... Pas rasé... C'est vrai que, perdu dans la foule... Je suis si près du cimetière Montmartre... Si je me décidais, un coiffeur, en cinq minutes... » [...] Il cherchait déjà des yeux l'enseigne d'un coiffeur. (II, 293)

On le voit, cette volonté qui peine souvent à se fixer est, aussi bien, capable de se surprendre elle-même en obéissant à un ordre imprévu, qui fait fi de la réflexion. Déchiré entre l'appréhension panique et le violent désir d'une justification décisive auprès de Jenny, il cède inopinément à une injonction obscure. Croyant ne pas risquer d'y rencontrer la jeune fille, il se rend à la clinique au caveau de Jérôme.

Soudain, son pas se ralentit. Un projet insensé venait de germer dans son cerveau... Il pivota sur lui-même, revint à la grille, et héla un taxi. « Vite », fit-il d'une voix rauque, « avenue de l'Observatoire » [où réside son amie]. [...] Il se refusait à penser. Il sentait bien que s'il s'accordait une minute de réflexion, il ne commettrait pas cet acte extravagant qu'une force secrète lui ordonnait d'accomplir, sans délai [...] Il fallait en finir, en finir une bonne fois, par une explication !

En fait, celle qu'il cherche est absente. « Il n'aurait su définir ce qu'il éprouvait : un grand soulagement ? une cuisante déception ? » (II, 268 – 269)

Dans ses relations avec son aîné Antoine, il oscille entre l'irritation à fleur de peau et l'élan de l'indéracinable affection. Il ne l'a pas revu depuis la mort de leur père et se fait un devoir de le rencontrer. Mais, à l'entrée, il est arrêté par cette voix toujours aussi assurée, avec « son élocution tranchante et comme satisfaite », qui lui rappelle le fâcheux souvenir d'Oscar Thibault. « Il demeura une minute immobile [...], la tentation de partir l'effleura ». Quelques rapides objections l'en dissuadent et il brusque sa décision : « Il redressa les épaules, et, comme une grande personne qui n'hésite pas à troubler le jeu des enfants, il vint jusqu'à la porte et frappa un coup sec » (II, 117).

Au terme de son séjour parisien, Jacques se résout à une autre visite, plus difficile : accompagné de Jenny, il veut faire confidence de son bonheur tout neuf au grand frère mobilisé, que rien ne prépare à une pareille nouvelle.

Mais la présence de visiteurs les contraint à patienter en silence... jusqu'à ce que Jacques, prenant la mouche, fasse mine de se retirer.

– « Vous vous en allez ? » – « Oui ! » fit Jacques [...] – « Je ne te reverrai pas ? » Le ton était soudain si fraternel [...] Les traits d'Antoine trahissaient tant d'émotion que la rancune de Jacques s'évanouit : – « Tu pars demain ? » demanda-t-il. – « Oui. » [...] – « M'accompagnerais-tu jusqu'à la gare ? » – « Entendu ». – « Merci, mon vieux ». Il considérait tendrement son cadet. Il répéta : « Merci ». (II, 599 – 600)

Hélas ! ces édifiantes retrouvailles sont fragiles : la surprise réprobatrice d'Antoine blesse au vif l'amoureux susceptible qui, une dernière injure à la bouche (« Tu es un pauvre type, Antoine ! »), part « en claquant la porte » (II, 602). Mais, nouveau retournement : les adversaires d'hier se retrouveront, sans rancune, pour le bouleversant adieu (et nous, lecteurs, savons qu'il n'y aura pas de revoir) (II, 633). Déconcertante mobilité d'une volonté qui se porte d'un extrême à l'autre.

Sa spontanéité gouverne ses actes plus souvent que la réflexion. Jenny « éprouvait quelque gêne » à l'introduire chez elle, pour la première fois en l'absence de sa mère, après les aveux enflammés de la veille : il suffit d'un geste sans calcul pour dissiper l'embarras. « Il lui tendit les deux mains à la fois, avec une tendre brusquerie » (II, 362). Le temps venu, un abandon plus complet ne se décidera pas autrement :

Elle fixait sur lui un regard anxieux, mais si tendre, qu'il avança vers elle, et, spontanément, écarta les bras. Elle frissonna, ferma les yeux, et s'abattit sur sa poitrine. Leur première étreinte... Ni l'un ni l'autre ne l'avait préméditée. (II, 463)

Une sûre « intuition » – c'est le terme choisi par le narrateur – lui dicte, en dehors de toute délibération, le geste énergique qui arrachera Meynestrel à son accablement suicidaire. Le visiteur a frappé en vain à sa porte, quand un bruit suspect l'alarme au moment de frapper à nouveau. « Une pensée folle, terrible, lui traversa l'esprit. Instinctivement, il saisit le bouton, et le tourna », surprenant le désespéré avant qu'il ne pût donner un tour de clé. Puis, craignant d'être repoussé, et « cédant à la même intuition qui lui avait fait tourner le pêne, il poussa la porte d'un coup d'épaule, et entra » (II, 457 – 458). – Au grand meeting pacifiste de Montrouge où Jenny l'a accompagné, un orateur morne et maladroit lasse l'auditoire qui, déçu, va se disperser. Gâchis révoltant, s'indigne Jacques, qui reste cependant silencieux. « Parlez ! Vous ! » lui souffle son amie. En même temps, il percevait dans cette foule « une fièvre [...] généreuse [...] dont il était criminel de ne pas

tirer profit ». A l'instant, il se détermine : « 'Oui !' fit-il soudain. Et, brusquement, il leva la main pour demander la parole » ; son improvisation inspirée soulève l'enthousiasme (II, 492). Ce n'est plus le jaillissement de la parole, mais celui de l'écriture, que présente un épisode parallèle où se manifeste un processus de décision analogue. Jacques arrive en gare de Bâle, où il doit enfin rédiger le fameux tract pacifiste porteur de tous ses espoirs. Durant le trajet, « des phrases décousues s'ébauchent [...] dans sa tête ». Maintenant, « il se sent lucide, énergique ». Pourquoi attendre ?

Tout à coup, son parti est pris. [...] Ce serait stupide de laisser retomber cette fièvre qui le tient. Au lieu de courir la ville, il se réfugiera dans un coin de la salle d'attente ; et, ces phrases qui bouillonnent et se pressent dans son cerveau, il les jettera, toutes chaudes sur le papier...

Stimulé par un fort « café qui embaume », il se livre, dans « un bien-être capiteux », au torrent prêt à se libérer. « Avec une impatience vorace, sa plume, déjà, galope sur le papier » (II, 695 – 696).

Il arrive qu'une impulsion de la sensibilité ou de la sensualité se déclare, impérieuse : l'autre doit s'y soumettre. Après la « première dînette en commun » de Jenny et Jacques, celui-ci aperçoit le piano de la jeune fille, et les souvenirs affluent. « Il s'arrêta, et, cédant à un brusque caprice : – 'Jenny, jouez-moi... vous savez... cette chose... Cette chose que vous jouiez... autrefois' ». Elle frémit « devant ce rappel douloureux », et voudrait se dérober. « – 'Oh, Jacques... Pas aujourd'hui...' – 'Si !' » C'en est assez : « docilement », la musicienne se soumet (II, 573). – Désabusé de Zola, Martin du Gard n'a pas recherché dans *les Thibault* la peinture brutale de la sexualité, mais à sa manière, discrète et pourtant aiguë, il sait à l'occasion faire sentir la puissance de ses impulsions parfois imprévisibles. Jacques, l'idéaliste, le délicat, n'échappe pas à ces surprises. Lorsque Jenny, accablée, lui a appris qu'elle ne pourrait l'accompagner en Suisse, elle a eu, dans son désarroi, « l'imprudence » de « laisser éclater sa tendresse ». Imprudence, car

elle aurait souhaité dormir dans ses bras – mais rien d'autre... Il plongeait son trouble regard dans celui de Jenny. Il balbutia, sans presque mouvoir les lèvres : – « Avant que je parte... Notre dernier après-midi... Tu veux bien ? » Elle n'osait lui refuser cette dernière joie. (II, 674)

C'est à leur retenue même que de telles notations doivent leur force suggestive.

Intellectuel rompu à l'introspection la plus loyale, Jacques se reconnaît une nature peu portée à choisir. « J'ai toujours été tellement plus enclin à regarder, à enregistrer, qu'à juger, qu'à conclure... » Il s'en alarme d'ailleurs jusqu'à « l'angoisse », y voyant « une faiblesse, évidemment, pour un révolutionnaire ! » Martin du Gard cautionne le diagnostic : « Il ne trichait guère avec lui-même », quitte à risquer cette restriction : « du moins pas consciemment » (II, 78). – Malgré sa foi de roc dans la cause qu'il sert, il est sujet à d'atroces accès de doute, qui peuvent l'assaillir à l'improviste, voire au coeur de l'action. Au meeting de Montrouge, sa harangue aux slogans péremptaires proclame ses convictions les plus enracinées. Mais que se passe-t-il ? « Soudain, tout chancela. Un brusque vertige... Dans un éclair, sa responsabilité lui apparut [...]. Était-il sûr de posséder la vérité ?... » Il est jeté à l'abîme : « scrupules », « découragement total ». Mais tout cela est balayé l'instant suivant : « En un clin d'oeil, son angoisse céda, s'évanouit sans laisser aucune trace », de nouveau tout ce qu'il affirmait « lui sembla clair, indiscutable » (II, 494).

Plus douloureux, plus insoutenable encore, un doute destructeur vient le poindre lors de sa flânerie solitaire dans la nuit de Bâle, peu avant que tout ne soit consommé. Il savourait « avec ivresse la dignité, la puissance » de son isolement définitif...

Brusquement, sans motif, il pense : « Je n'agis ainsi que par désespoir. Je n'agis ainsi que pour me fuir [...] Je ne sauverai personne, personne d'autre que moi-même » [...] Il se lève pour chasser la pensée terrible. (II, 706)

Ici, on le voit, la crise est plus grave : le sens de sa vie et la justification de son action vacillent, et il lui faut faire effort pour « chasser » le doute mortel. – Pourtant, il n'a pas touché le fond : il lui reste à vivre encore une agonie, la plus noire, l'atteinte d'un doute viscéral, une révolte quasi animale. Dans l'imminence de l'atrocité où il court, cette pensée-couperet : « Demain, tout sera fini ». Impitoyablement lucide, « cabré d'horreur », il reçoit le choc d'un nihilisme radical : « La vie est l'unique bien. La sacrifier est fou [...]. Tout acte d'héroïsme est absurde et criminel ! » Et, sans transition : « Brusquement, un calme étrange se fait en lui. La vague d'épouvante est passée... » Une seule bouée salvatrice : « Être fidèle... Fidèle, et utile... *Utile*, enfin ! [...]. Et trouver la grande paix... » (II, 715).

Si cruelles soient-elles, ces alertes qui le brisent de loin en loin ne sont qu'un moment dramatique de sa vie morale. Il nous découvre un tourment pire : « la grande blessure [...] intime, inguérissable », le « doute fondamental », qui, « chaque fois qu'il [en] prenait conscience » suscitait en lui « un

sentiment poignant de remords, de honte, de désespoir ». La révélation intervient à l'occasion d'une discussion avec Antoine. A l'ambition fraternelle de changer la société et la vie, celui-ci objecte que la nature humaine « ne changera pas ». L'intrépide militant de la révolution pâlit, brutalement touché au point le plus vulnérable.

Cette foi en l'homme de demain, qui était la raison d'être de la révolution, [...] Jacques ne l'avait que par brèves intermittences [...] il ne croyait pas, il ne pouvait pas croire vraiment, à l'infaillibilité de ce dogme : le progrès spirituel de l'humanité. (II, 164)

– Exposant avec feu à Jenny son idéal social, Jacques reconnaît en quelque sorte que sa foi repose sur une décision intellectuelle qu'il veut irrévocable, un nécessaire postulat optimiste. Certes, il en convient, le travailleur affranchi « se ruera d'abord vers les satisfactions [...] les plus basses » ; mais viendra le temps du « progrès véritable... intérieur... » Plus encore pour lui que pour l'attentive néophyte, il rappelle le devoir premier :

nous n'avons pas le droit de douter de l'homme [...] je crois, je veux croire [que ses tares] sont, en grande partie, la conséquence de la société actuelle... Il faut lutter contre les tentations du pessimisme, il faut arriver à croire en l'homme !...

Et à son « indestructible aspiration vers la grandeur... » (II, 372). – Peu après, ce credo volontariste s'enrichit d'une profession abrupte d'individualisme et de l'exigence d'un don de soi sans réserve : « Il faut croire en soi [...]. Il n'y a de vie intérieure solide que pour ceux qui ont nettement pris conscience de leur destin, et lui sacrifient tout » (II, 387).

Pour bien conduire sa vie, il lui faut une boussole qui lui désigne un but immédiat et évident. En juillet 1914, c'est encore la lutte pour sauver la paix. Mais l'annonce de la mobilisation, qui consacre son échec, l'anéantit. Pour lui, « tout s'écroulait [...] – 'Et moi ? [...] Que faire maintenant ?' [...] Il y cherchait une réponse, un mot d'ordre, une direction. En vain ». Pas d'issue à son « incertitude », d'où « une sorte de panique » (II, 581). Affolé, il ne sait où trouver un appui, un signe quelconque où accrocher un espoir, alors qu'autour de lui il voit les plus vaillants à la dérive. « Tempête sous un crâne », âpre et terrible débat intime : « Filer en Suisse ? », rejoindre à Genève le Pilote et ses camarades ?... « La tentation était forte. Cependant, il hésitait ». Scrupules à l'idée de désertir ? Non, certes : « Au contraire : son premier devoir était de se refuser à défendre, en soldat, tout ce qu'il n'avait cessé de condamner et de combattre... C'était la pensée d'aller se mettre à l'abri, qui lui était intolérable. A l'abri, pendant que les autres !... Non ! » Pas de « paix avec lui-même » si son refus ne comportait pas « un risque, un

danger personnel, équivalents à ceux [de] ses frères mobilisés ». « Alors ? [...] rester en France ? Lutter contre la guerre, contre l'armée [...] ? C'était absurde... » Mais à quoi bon toute révolte théorique ?

Ça n'est rien, tant qu'on ne peut pas traduire son existence, sa pensée, sa conviction, en *acte* ! [...] s'il y avait un *acte* à accomplir pour sauver cet idéal [...], je le ferais, moi ! Fût-ce un acte désespéré ! Mais quel acte ? (II, 588 – 589)

Le lendemain, 2 août, il passe chez le vieux Mourlan, imprimeur clandestin, qui lui avoue :

Je ne peux pas croire que ce soit vraiment fini ! [...] Même maintenant ! [...] il suffirait peut-être d'un rien, d'une brusque reprise de conscience, pour que tout change, d'un seul coup !

Ces mots cinglent Jacques comme « une lanière de fouet » : « Quoi ?... D'un rien ? Quel rien ? » Pressé d'en dire plus, l'autre hésite, et risque :

Je ne sais pas, moi... Si, brusquement, entre les deux armées, un éclair de conscience déchirait cette épaisseur de mensonge ! Si tous ces malheureux, dans un sursaut de lucidité, pouvaient s'apercevoir, brusquement, des deux côtés de la ligne de feu [...] (II, 644 – 645)

Cette pauvre phrase, jetée au hasard, vient à son heure : elle tombe dans un esprit mûr pour la recevoir, et la faire fructifier, un esprit qui l'attendait obscurément. Elle troue les ténèbres où il se débattait ; « comme aveuglé soudain par une éblouissante clarté » (II, 645), il se la répétera, fasciné : « *Si, brusquement, entre les deux armées...* » (II, 658). Maintenant, il se sent délivré du seul ennemi capable de l'abattre : le doute. Une voie s'est ouverte, où il s'engagera sans défaillir. Apôtre de la révolution, il a trouvé son chemin de Damas, qui est un chemin de mort consentie. – Nous verrons plus loin ce que fut son OUI, irrévocable et libérateur. Franchissons d'abord d'un bond les quelques jours qui le séparent de l'acte suprême qu'il a choisi, et rejoignons-le dans la méditation de sa nuit rhénane. Il y découvre l'apaisement de celui qui n'a plus à se questionner, ni à marchander son offrande. Voici venue l'heure du « don total », que peut-être l'idée révolutionnaire elle-même, ni Jenny, n'avaient encore jamais obtenu de lui.

Maintenant seulement, il connaît le don où tout l'être se consume [...] Fini, le temps où il frôlait sans cesse le désespoir ; où il luttait chaque jour contre des velléités d'abdication.

Sa mort voulue est « l'épanouissement d'une destinée ! » (II, 708). Le lendemain, 9 août 1914, dans l'avion qui le conduit à l'accomplissement terrible, la sérénité lucide a fait place à « une jubilation frénétique ». Au

décollage, il a poussé « un cri animal, un long hurlement de triomphe ». En cette « minute merveilleuse », il a « perdu tout contrôle de ses actes ». Le drame de sa vie tourmentée par l'exercice d'une liberté que minait le doute, se révèle tout entier dans ces mots : « Il n'a plus à lutter, plus à choisir ; il est dispensé de vouloir. Libération ! » (II, 728 à 730).

Jusqu'ici, Jacques nous est apparu le plus souvent bien peu maître de sa volonté, livré à ses impulsions, à ses caprices, aux hasards de l'instant, ou perdu dans ses hésitations et ses atermoiements ; et, surtout, victime douloureuse d'une nature inquiète en quête de certitudes où asseoir sa vie. Il est juste de considérer aussi l'autre versant de sa personnalité pour établir, en regard, le bilan tonique de ses forces et de ses victoires.

Il se montre fort capable de se ressaisir après un refus égoïste : « je ne peux absolument pas », tranche-t-il d'abord ; puis « perplexe », il réfléchit ; enfin « la raison l'emport[e] » et il se soumet, « rageur » (II, 380 – 381). – Les nouvelles consternantes de la presse le clouent sur un banc, sans courage. Va-t-il courir chez Jenny ? Sentant là une « tentation » soufflée par « sa lâcheté à vivre », il se ravise et se hâte vers ses tâches de militant (II, 503). – A Genève, Meynestrel lui parle d'une mission risquée, à Berlin ; il entend la confier à « quelqu'un de sûr [...] dont le jugement offre des garanties ». Et, directement : « Tu acceptes ? » Sans une question, Jacques acquiesce « d'un bref mouvement de tête » (II, 27). Devant un devoir précis, plus d'incertitude, mais adhésion discrète, et résolue.

L'héritage paternel lui fait horreur : cette fortune bourgeoise, symbole de l'ordre social qu'il veut détruire, il la rejette inconditionnellement. Dans un premier temps, explique-t-il à Jenny, « j'avais refusé d'entendre parler... de comptes... Je ne voulais pas toucher un sou de cet argent... Hier, j'ai changé d'avis... ». Sa décision est maintenant de tout « verser aux caisses de l'Internationale » (II, 404). Il s'empresse d'exécuter cette résolution, comme on se débarrasse d'une démarche importune : « La première chose, c'est d'en finir avec cette affaire d'héritage... » (II, 467). Son sang-froid superbe surprend l'agent de change ! Pour le fils révolté, ce geste d'un désintéressement inouï ne comporte aucun sacrifice : il aspire à une bien autre hauteur (II, 381, et 468). – Mais le conflit enfin inévitable appelle aux engagements radicaux. Autour d'Antoine, les jeunes hommes acceptent avec résignation le devoir national, en guerre comme en paix : « Il faut choisir : accepter les règles, ou bien se retirer de la partie... » Alors, « à mi-voix », Jacques affirme simplement : « Moi, j'ai choisi » (II, 533). L'option suprême n'est pas même en débat : son refus, entier et définitif, exprime à la fois son instinct et son choix

réfléchi. De tout son être, il dit : non. – Seul avec son cadet, Antoine insiste pour connaître sa pensée profonde. La réponse fuse, sans nuances :

Je continuerai à lutter contre la guerre ! Jusqu'au bout ! Par tous les moyens ! Tous ! [...] une chose est sûre, Antoine, absolument sûre : moi, soldat ? Jamais ! (II, 540)

La forme qu'il donnera à sa révolte lui sera inspirée par des propos de Mourlan évoqués plus haut : de cette nébuleuse surgit un plan d'action précis, apparaissant « avec une netteté si concrète, qu'il s'arrêta au milieu de l'escalier » (II, 658) ; au terme d'un bref cheminement inconscient, ce projet

jaillit [...] à la lumière et s'empara de son être [...] Il savait par quel acte [...] solitaire et décisif [...] il pouvait enfin [...] lutter pour sa foi, et faire obstacle à la guerre !

Cette mission aérienne sans retour, visant à jeter des tracts pacifistes sur les deux armées,

impliquait un sacrifice total. Cela, [...] il l'avait accepté, sans fanterie [...], uniquement mû par la certitude mystique » de l'efficacité de son geste. (II, 659)

Ainsi, il joue sa vie, il l'offre sans une hésitation, sans songer même à mesurer l'héroïsme du don. Qui reconnaîtrait alors le velléitaire désarmé devant les choix quotidiens ?

Mais rien n'est possible sans le concours d'un pilote dévoué corps et âme à l'aventure et disposant d'un avion. Jacques s'attache donc à convaincre Meynestrel. On aimerait tout citer de son plaidoyer logique et vibrant, qui annonce : « Moi, [...] voilà ce que je veux » et démontre qu'il faut atteindre directement « l'homme qu'on mène au feu », devenu « un pauvre type », « terrifié », prêt à comprendre qu'il a été « exploité ». Comment lui crier : « Révolte-toi ! », « Tends la main à tes frères d'en face » ? – « En avion » (II, 680 – 681). Sa « résolution intense » (II, 680), irrésistible, finit par arracher le désespéré à son apathie et par lui communiquer sa propre foi. Et pour un homme comme Meynestrel, cette crânerie pudique pèse sans doute plus lourd que tous les arguments : « Quant *au* risque – car il n'y en a *qu'un* – ça me regarde ! » (II, 682)

Nous sommes le 3 août ; le 10, tout sera consommé. Jacques vit la plupart de ce temps d'attente d'une mort décrétée, dans une sorte d'anesthésie morale.

Depuis que le but est si proche, tout – son existence d'hier, Paris, les secousses de la dernière semaine, – tout a pris soudain un tel recul ! Il songe à son amour comme à son enfance, comme à un passé révolu que rien ne peut ressusciter. (II, 686)

Ces « derniers jours d'un condamné » – condamné par lui-même, celui-ci – s'écoulent dans un détachement presque facile, puisque la volonté, après un dernier arrêt irrévocable, n'a plus à intervenir et que la sensibilité, confrontée seulement à la solitude, échappe à l'épreuve des adieux. Infime détail, déchirant : c'est avec une « totale indifférence » qu'il demande un ultime service à son sac usagé, « vieux compagnon, fidèle jusqu'au dernier voyage... » (II, 684). Mais la pensée de Jenny ? Il en reçoit souvent la troublante visite, « dans un élan subit et court, passionné, nostalgique » sans remords : « Le sacrifice de son amour ne lui apparaît pas comme une trahison », mais comme fidélité encore, fidélité « à lui-même » et donc « à celui que Jenny a aimé » (II, 712). Créature passionnément chérie dans une autre vie, puisqu'il se sent déjà de l'autre côté du temps.

Bien étranger à toute complaisance dans l'héroïsme, il connaît du moins le réconfort d'une juste fierté : celle d'être demeuré maître de son destin ; de s'être choisi sa mort pour en faire tout ensemble un acte de foi et sa dernière protestation d'insurgé. Ainsi, au moment de quitter ce monde, éprouve-t-il le sentiment d'avoir enfin donné à son existence cette cohérence, cette intelligible unité qu'il avait en vain recherchées. Il accède à la claire compréhension de ce qu'il fut. Sa méditation, sorte de nocturne funèbre, forme une page belle et grave, porteuse, sans doute, du message d'adieu du créateur :

Par quels chemins, quels détours, la destinée a-t-elle conduit jusqu'à ce dernier soir l'enfant de jadis ? Suite de hasards ? Non. Certes, non ! [...] Son existence n'a été qu'une longue et spasmodique soumission à une orientation mystérieuse.

Et dans cet « aboutissement », cette « apothéose », plus que jamais, « il obéit à l'appel [...] avec une tristesse résolue, enivrante, tonique ». A son « dernier refus » il donne une signification plus large : ce sera « son dernier : Non ! à ce que les hommes ont fait de la vie... » (II, 717).

Dispensons-nous de suivre l'ami qui s'éloigne dans la suprême étape de son chemin de croix, où, brisé, pantelant, submergé par l'atroce douleur, il ne peut plus vouloir, et bientôt plus penser. Cet écrasement de l'être moral réduit à l'animalité impuissante et torturée, traduit le pessimisme radical du romancier, dont toute l'oeuvre est cependant animée d'une indestructible et secrète confiance en la vie. Relevons seulement, dans leur insoutenable nudité, quelques notations.

Il suffoque, il se débat. Il tente un effort surhumain pour reculer, pour [...] ramper hors du brasier. Impossible [...] Rompu, écartelé, il hurle [...] Et, soudain, toute cette épouvante sombre dans la douceur. Les ténèbres. Le néant... » (II, 732). – « Indifférent à tout, sauf à sa douleur... » (II, 735)

– « Il n’essaie pas de réfléchir. Il est une chose abandonnée de tous, et de lui-même... » (II, 750). Et, sur la lâcheté du meurtrier affolé qui, d’une balle, met fin à son agonie : « Sans doute, à ce moment-là, si les yeux du blessé s’étaient une fois encore entrouverts, s’il avait fallu que Marjoulat affronte un regard vivant... » (II, 758). Mais, en contraste bouleversant, sobre hommage à l’humanité héroïque qui s’obstine à ne pas capituler, ce trait que l’on n’oublie plus :

Pendant les rares minutes de lucidité qui alternent avec ces longs moments d’inconscience ou de cauchemar, il se répète, sans interruption : « Courage... courage ». (II, 738)

Ce regard interrogateur porté sur la volonté blessée de Jacques nous a rendu plus fraternel ce héros dont la vie, dérisoire et pathétique, reste empreinte de noblesse. Son destin, pourtant si sombre, rayonne étrangement : « être difficile, décevant », jeté dans « ce monde difficile, décevant » (II, 715), il est certes singulier, unique, et cependant au plus profond nous sentons qu’il nous représente tous. Lorsque Martin du Gard nous parle de lui, nous initiant aux mystères de cette personnalité si humaine dans sa robustesse et sa fragilité, nous comprenons, si nous savons bien l’entendre, qu’il nous parle de lui-même, et qu’il nous parle de nous.

## Appendice

En marge de cet essai, il paraît piquant, et peut-être significatif, de rappeler quelques aveux de Martin du Gard à son ami Duhamel, même si leur contexte humoristique en atténue la portée.

Nice, 27 avril 1945.

Je suis devenu si indécis, si lent, que je suis toujours débordé, en retard pour tout. Moi qui étais assez expéditif, je suis effaré de me sentir aussi irrésolu, tâtonnant [...] tout se présente à moi sous la forme interrogative. A chaque pas, le Sphinx me propose une énigme qui me plonge dans des abîmes de perplexité : Faut-il deux F à « professer » ? Duhamel habite-t-il au 21 ou au 31 ? [...] Mon temps se passe à donner du nez dans les énigmes, à trébucher, à me reprendre, et je fais deux pas en arrière pour un en avant.

(Dans : Arlette LAFAY, « Témoins d’un temps troublé : Roger Martin du Gard et Georges Duhamel. Correspondance 1919 – 1958 », *Lettres modernes*, Minard, 1987, p. 365.)

Silvia-Olga Pandelescu

---

**REMARQUES**  
**SUR L'INCIPIT ET LA CLÔTURE DU ROMAN**  
***DEVENIR !* DE ROGER MARTIN DU GARD**

**S**i parfaite que soit une œuvre littéraire par ses vertus formelles, elle ne réussira pas à exprimer l'essentiel de l'être humain et à faire surgir une époque dans cette vérité qui envoûte le lecteur et suscite l'intérêt des spécialistes si son auteur ne dispose de dons naturels et de puissance créatrice, qui se manifestent dans la richesse et la diversité des moyens romanesques utilisés, depuis le titre, l'incipit, l'agencement des modalités du point de vue, jusqu'à la mise en forme du récit, au type de clôture choisi et à la ponctuation.

Le destin des œuvres de Roger Martin du Gard et leur faveur posthume enviable en sont une preuve éloquente.

On sait à quel point l'auteur a été préoccupé par l'architecture de ses romans, conçus, avant d'être écrits, dans leur ensemble et toutes leurs parties ; on connaît aussi le soin accordé à chaque détail, de sorte que dans cette architecture solide, ordonnée, les épisodes s'enchaînent harmonieusement les uns aux autres, un fil narratif, amorcé dans un épisode ou un chapitre, n'étant abandonné que pour être repris plus loin, pour être enrichi par des éclairages multiples, afin de projeter une lumière plus intense encore, sur un événement ou une action, une réaction ou un sentiment.

Guidé par son instinct sûr et profond, par une intelligence critique toujours en éveil, mais aussi par une prudence formelle qui lui a permis de se situer à la limite du trop classique et du trop moderne, Roger Martin du Gard a su innover à l'intérieur des formules qui reposent sur les moyens tradition-

nels de la représentation de l'intrigue, des personnages, des coordonnées spatio-temporelles et pratiquer une écriture si vivante, que le lecteur ne saisit plus la frontière entre la réalité et la fiction. En lisant les romans de Roger Martin du Gard, il aura toujours l'impression d'être dans la vie qui palpète dans les pages, de se reconnaître dans tel ou tel personnage qui y évolue, ou de revivre des expériences et des situations de sa propre existence. Sans parler du fait que chaque lecture est une redécouverte de significations accordées aux nouveaux états d'esprit et de sensibilité dont on dispose à un moment donné.

A cette impression de vie intense, propre à tous les romans de Roger Martin du Gard, écrivain doublé d'un fin psychologue, contribuent dans une large mesure la signification et le rôle du pôle initial et du pôle terminal de chacun d'entre eux.

Quel que soit le type de texte qu'on se propose d'écrire, lettre, rapport, simple compte rendu, la première phrase, qui donne le ton et doit accrocher l'attention du destinataire, pose toujours des problèmes de construction lorsqu'on essaie de la formuler. D'autant plus difficile est l'entrée en matière qu'un écrivain doit imaginer pour attirer le lecteur sur son terrain, surtout s'il est exigeant, comme Roger Martin du Gard, qui a connu les affres du style, de la composition d'un roman, refusant de le publier avant d'avoir acquis la certitude qu'il était vrai. Là, encore, une barrière dépassée, puisqu'il a réussi, dès son premier roman, publié en 1908, *Devenir !*, non seulement à construire des incipit et des clôtures incitantes, mais aussi à transformer le titre général, et ceux des trois parties qui forment le roman (*Vouloir !, Réaliser ! Vivre*), en ressorts narratifs par le fait qu'ils réapparaissent dans divers contextes pour dynamiser le déroulement de l'histoire et l'enrichir de mouvements secondaires, tout en renforçant la triade auteur-œuvre-lecteur.

La signification et le rôle des débuts et des fins de romans ont retenu depuis longtemps l'attention de la critique, qu'elle se penchât sur l'œuvre de Chateaubriand, de Balzac ou bien sur celle de Stendhal et de Flaubert, mais sans que ces deux moments privilégiés d'une œuvre littéraire fussent définis sur des critères formels et fonctionnels rigoureux.

C'est le moment de rappeler la démarche de Roland BARTHES<sup>1</sup>, qui a dégagé du rapprochement entre le paragraphe initial et le paragraphe terminal une méthode d'analyse structurale du roman, qu'il applique à *L'Ile mystérieuse* de Jules Verne, pour démontrer que la concordance entre les deux séquences est une preuve de cohérence dans la construction du récit :

---

<sup>1</sup>« Par où commencer ? », *Poétique*, n°. 1, 1970, p. 4.

Établir d'abord les deux ensembles-limites, initial et terminal, puis explorer par quelles transformations, quelles mobilisations, le second rejoint le premier ou s'en différencie : il faut en somme définir le passage d'un équilibre à un autre, traverser la « boîte noire ».

Les dernières décennies ont connu un essor notable des recherches menées à la lumière des nouveaux acquis des sciences du langage et des techniques d'analyse du texte littéraire, qui se proposent d'explorer ce vaste champ d'investigation que présentent ces deux concepts.

En témoignent la *Bibliographie sur l'ouverture narrative et les incipit romanesques*, établie par Jacques LE GALL (connu pour son ouvrage *Les incipits dans les romans de Jean Giono*<sup>2</sup>) et la *Bibliographie sélective sur la clôture narrative*, due à Alain TASSEL, les deux parues dans la publication du Centre de narratologie appliquée (CNA), *Les frontières du récit, Narratologie*, n° 2, 1999<sup>3</sup> (textes réunis et présentés par Alain TASSEL), bibliographies qui offrent un panorama des recherches actuelles. Le volume, dans son entier, présente une valeur exceptionnelle, toutes les contributions qui y figurent s'imposant non seulement par l'extrême richesse des informations et des interprétations, mais aussi par les grilles d'analyse et les classements proposés par leurs auteurs, dont les noms sont bien connus dans le monde des spécialistes : Guy LARROUX (auquel on doit l'ouvrage *Le Mot de la fin*<sup>4</sup>), Géraldine PUCCINI, Maurice DELCROIX, André Alain MORELLO, Jacques LE GALL (qui fait le point des recherches dans l'étude intitulée *Brève histoire du concept d'incipit dans la critique*), Fabrice PARISOT, Chantal PIERRE-GNASSOUNOU, Marc MARTI, Michèle BIRAUD, Jean-Louis BRAU, Aline MURA, Alain TASSEL, Véronique LÉONARD, Carmen FIGUEROLA CABROL. Nous signalons une contribution indispensable à l'étude du concept de clôture, signée par Alain TASSEL, *La Clôture narrative. Perspectives théoriques et pratiques textuelles. Les choix esthétiques de François Mauriac*, parue dans une autre publication du CNA, *Mélanges espace & temps* (textes réunis par Gérard LAVERGNE et Alain TASSEL)<sup>5</sup>.

Il ne faut pas chercher de longues introductions dans les romans de Roger Martin du Gard, qui préfère mettre son lecteur en contact direct et immédiat avec ses personnages par des entrées en matière *in medias res*, procédé

---

<sup>2</sup> Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, 1996.

<sup>3</sup> Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice, Université de Nice – Sophia Antipolis, UFR Espaces & Cultures.

<sup>4</sup> Paris, Nathan, coll. « Le texte à l'oeuvre », 1995.

<sup>5</sup> *Cahier de Narratologie*, n° 7, 1996.

qu'on retrouve chez des auteurs aussi divers que Malraux (*La Condition humaine*), Camus (*L'Étranger*), Mauriac (*Thérèse Desqueyroux*), Giono (*Les Ames fortes*), ou Troyat (*L'Araigne*), pour ne mentionner que quelques noms et quelques titres.

Martin du Gard, dont les œuvres sont en puissance dès les premiers mots, commence rarement un roman, un chapitre par une description, ou alors, celle-ci est esquissée en quelques lignes. Le plus souvent, il permet au lecteur de surprendre ses personnages en plein dialogue, en pleine action, d'où ce dynamisme de la vie qui agit toujours sur notre sensibilité.

Un début de roman *ex abrupto* présente des avantages indéniables : le lecteur, projeté dans la matière romanesque lorsque l'action est engagée, a l'impression d'être entraîné, comme par un cours d'eau rapide, dans la vie même des personnages qui traversent la scène et qui deviennent, pour lui, des consciences à assumer.

Le début de *Vouloir !*, première partie du roman *Devenir !*, est éloquent en ce sens :

Le train stoppe.

André Mazerelles parcourt des yeux les premières et les secondes ; mais la large carrure de Bernard ne s'encadre dans aucune portière.

« Aïe... pense André. Il est en troisième... »

– Le Gros ! Te voilà... Comme c'est gentil...

Ils se regardent en souriant, amusés, gênés un peu de se retrouver vêtus comme tout le monde, après dix mois de vie commune sous le treillis militaire.

– Viens. L'auto est là. (I, 5)<sup>6</sup>

Les brefs récits à la troisième personne, un monologue intérieur genre fusée, une brève de dialogue, formant une séquence bien détachée par un blanc font surgir devant nous, comme dans la vie de tous les jours, André Mazerelles et Bernard Grosdidier, tout en offrant quelques informations sur eux. On sait, dès maintenant, qu'ils sont jeunes, qu'ils viennent de terminer leur service militaire, pendant lequel ils se sont liés d'amitié.

Même agencement souple des modalités du point de vue – l'un des aspects majeurs de la modernité de l'écriture de Roger Martin du Gard – même délimitation du paragraphe initial par un intervalle au début de la deuxième

---

<sup>6</sup> Toutes les références renvoient aux deux tomes de l'édition des *Oeuvres complètes* de Roger Martin du Gard, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1955.

partie, *Réaliser !*, où le verbe *devenir*, autour duquel s'organise le récit, résonne à plusieurs reprises :

– Tiens, Mazerelles !... Qu'est-ce que vous êtes devenu ?

Sur le pont des Saints-Pères, un après-midi de décembre. Cyprian et André se sont pratiquement heurtés dans le brouillard.

– Peuh !... Et vous ?

– Pas grand'chose... Antoine m'a engagé pour janvier...

« Voilà quatre mois qu'on ne s'est pas vu, pense André, et : Qu'est-ce que vous êtes devenu ?... Mais, fichtre, c'est plus long que ça, de devenir !... »

– Et les autres, ils vont bien ?... dit Cyprian en s'éloignant. (I, 78)

L'échange verbal entre les deux interlocuteurs sert à les caractériser, puisqu'il se double, on peut dire, d'un autre type de communication, à un autre niveau, intérieur, entre André et le lecteur, qui est le seul à connaître l'effet produit par la question de Cyprian, posée sans aucune mauvaise intention, d'ailleurs, mais qui déclenche une réaction – normale de la part d'un être médiocre, plein de suspicions, et en conséquence, facilement irritable – dévoilée par un discours intérieur.

Le verbe *devenir*, choisi pour le titre général, qui s'impose par la force expressive dont l'infinitif est investi, force redoublée par le point d'exclamation, mérite une attention toute spéciale, compte tenu de sa fréquence, de sa place et de son rendement, surtout lorsqu'il est employé à la clôture, comme on le verra par la suite.

Pour titrer les trois parties de longueur inégale formant *Devenir !*, Roger Martin du Gard fera toujours appel, comme nous l'avons déjà signalé, à l'infinitif : *Vouloir !*, *Réaliser !*, *Vivre*. Les deux premiers font ressortir avec la vigueur conférée par le point d'exclamation les élans d'André, son désir ferme de s'imposer dans le monde des lettres, personnage que l'auteur présente de la façon suivante :

[...] jeune écrivain présomptueux, sans talent, mais plein d'« illusions sur ses capacités » et dont l'existence ne serait qu'une longue suite de velléités stériles et de déconvenues. (I, LIII)

Le titre de la troisième partie, *Vivre*, définit une étape de la vie d'André Mazerelles bien différente de celle qui anime les deux parties précédentes, annoncée par un silence du récit : « Quatre ans ont passé. » (I, 178)

Après un intervalle, la séquence qui occupe plus d'une page, destinée à enregistrer les diverses facettes d'une transformation produite pendant ce temps (et dont nous ne reproduisons que l'essentiel, vu son ampleur), éclaire mieux qu'un long commentaire, par un découpage, une mise en texte et une mise en relief suggestive (l'auteur ayant toujours su trouver les formes adéquates au sujet), les changements intervenus dans le mode de vie et l'aspect physique de ce prototype de l'anti-héros :

[...]

André Mazerelles, étalé sur le dos, somnole, les yeux ouverts.

[...]

André s'étire et bâille. Puis, dressé sur un coude, il consulte sa montre : onze heures.

Rien ne presse.

Il cueille un brin d'herbe, qu'il mord.

Le silence.

Un frelon s'envole. Deux bouleaux meuvent leurs feuilles de papier blanc dans la lumière. Le temps passe. [...]

En quatre ans, il a beaucoup changé : surtout depuis qu'il vit à la campagne, depuis son mariage avec Denise Herzeaux. Ce n'est plus André Mazerelles, le joli garçon aux traits féminins, aux gestes volontairement puérils : c'est un gros courtaud, rouge et barbu, aux épaules trop fortes, aux mouvements alourdis ; l'empâtement du visage et le port de la barbe ont rétréci les yeux et vieilli le regard ; la nuque s'est épaissie ; le gilet bombe. (I, 178 – 179)

Tout en préparant le dénouement du roman, ce *Vivre* du titre n'est que l'expression la plus adéquate d'un *dolce farniente* typique pour un personnage passif, vidé de force vitale, atteint de bovarysme (puisque'il n'est pas conscient du décalage qui existe entre ses rêves et ses possibilités, dont il n'a pas su prendre la mesure exacte) et qui a fait naufrage dans ses propres illusions, échouées les unes après les autres.

Ce qui est spécifique pour le roman *Devenir !*, c'est que le verbe *devenir* y fonctionne comme un embrayeur, puisque'il est utilisé non seulement à divers moments de l'histoire, mais aussi dans les clôtures de ses deux premières parties, pour leur imprimer une résonance particulière, d'un grand effet narratif. On peut dire que ce verbe se trouve au centre d'un ample réseau d'appels et d'échos entre le titre, l'incipit et la clôture.

Formant une unité textuelle bien délimitée, toujours par un intervalle, la clôture de *Vouloir !* nous présente un André Mazerelles tirillé entre deux

sentiments contraires provoqués, d'une part, par l'angoisse de son avenir, l'effroi des examens, et de l'autre, par les émotions agréables éprouvées pendant le spectacle, qui nourrissent ses illusions :

Mais un des mille souvenirs de la journée surgit et le reconforte.  
Il relève la tête.

L'écho des ovations, qui l'accompagne à travers cette nuit enveloppante et moite de printemps, l'étourdit encore ; cent espoirs, réveillés, bourdonnent dans sa tête plus sonore qu'une ruche ; et, bien que tout le succès des autres pèse aujourd'hui sur ses épaules, il cherche des yeux les étoiles :

– Devenir quelqu'un... Devenir !... (I, 77)

Un intervalle plus large sépare ces derniers mots d'une citation de Dante, reproduite dans l'original et en traduction :

Temp'era dal principio del mattino...

E'l sol montava...

C'était l'heure du commencement du matin, et le soleil montait...

DANTE

qui amplifie et approfondit l'effet de l'infinitif *devenir* et de la clôture, tout en laissant présager une suite dans les deux parties suivantes, que le lecteur a hâte de connaître. On constate que ces trois parties du roman s'enchaînent les unes aux autres par les incipit et l'ensemble des procédés clausulaires.

Ainsi, la clôture de la deuxième partie, *Réaliser !*, la plus ample, est formée par la lettre que Bernard Grosdidier reçoit d'André Mazerelles, dans laquelle celui-ci avoue son échec (« L'existence que je mène est stupide et sans issue ») et annonce un projet qui se forme dans son esprit :

J'ai soif d'une vie autre, d'une vie saine, naturelle, active ; j'ai soif d'air libre, de développement normal. Ces trois semaines que je viens de passer ici me laissent une empreinte tenace : il me semble que ce serait enfin « vivre » que de vivre là !

A remarquer la présence du verbe *vivre*, qui deviendra le titre de la troisième partie de *Devenir !*

Dans le dernier paragraphe de cette lettre domine le tour interrogatif, trahissant le tumulte intérieur de l'expéditeur, les questions qu'il se pose et qu'il pose à son ami et implicitement au lecteur :

Qui sait ? Peut-être aurai-je, comme Fink, la chance d'aimer une jeune fille, simple, bonne, pas sottte, ayant sa fortune en ter-

res que je ferais valoir ? Pourquoi non ? Je me vois, cher vieux, à cheval au lever du soleil, galopant à travers mes hectares, multipliant les ordres de ferme en ferme, me grisant de plein air et d'activité, fier surtout de sentir que je suis la cheville ouvrière d'un petit monde assemblé autour de moi...

tandis que la clôture retentit comme un cri du cœur, marqué par les points d'exclamation : « Ah, devenir enfin un homme utile ! Devenir ! » (I, 177), clôture à laquelle fait écho une sentence de Goethe, placée après un large intervalle qui la met en relief : « Si penser n'était pas si difficile ! »

Porteuse de multiples sens, cette phrase ne se rapporte pas seulement aux difficultés d'André Mazerelles. Par sa portée générale, elle nous touche tous, auteurs, lecteurs, car elle parle du moment difficile que tout humain (et non seulement les créateurs de formes d'art et de littérature) affronte lorsqu'il doit prendre des décisions importantes, pour sa vie privée ou professionnelle, peser le pour et le contre et prévoir toutes les conséquences. Et qui n'a connu au cours de sa vie des expériences tristes, des échecs, après avoir pris une fausse route qui ne mène nulle part, à cause des tendances contraires et imprévisibles qui agitent notre âme et rendent difficile la connaissance de soi, sans laquelle on ne saurait prendre les meilleures décisions, comme André Mazerelles, qui ignore son manque de talent ? Même ceux qui ont du talent et disposent de force créatrice, une fois engagés sur la pente difficile de l'élaboration d'un roman, qui exige non seulement du talent et de l'imagination, mais beaucoup de ténacité, doivent faire des efforts soutenus, souvent douloureux, pour mener à bonne fin leur entreprise. Roger Martin du Gard n'a pas hésité à parler de la genèse de ses œuvres, des problèmes de composition, de documentation et de technique narrative qui le préoccupaient, reflétés dans ses *Souvenirs autobiographiques et littéraires*, sa correspondance et son journal. Rappelons aussi la lettre que Cocteau a envoyée à Roger Martin du Gard, le 5 août 1909, après avoir reçu *Devenir* ! :

Je termine votre volume que j'ai lu en une nuit et un jour. C'est un chef-d'œuvre d'observation et « d'intelligence française ». De plus (hasard ?), j'ai revécu bien des minutes exactes de ma vie.

Il n'y a pas d'hommage plus chaleureux qu'on puisse rendre à un écrivain que cet aveu !

La fin de la troisième et dernière partie du roman, *Vivre* (la plus courte des trois parties), mérite d'être considérée comme l'une des plus travaillées par l'auteur :

L'auto ronfle devant la porte.

Comme un automate, André descend le perron.

Contre la voiture, raidi, il reçoit le baiser d'adieu ; puis il pousse la portière :

– Allez...

Machinalement, il dit, à mi-voix :

– Me voilà seul.

Il se lèvera, seul ; il se mettra à table, seul...

Il reviendra de la ferme : où donc est-elle?... Dans le salon, personne ; dans sa chambre, personne...

– Seul !

Une indicible terreur de vivre le cloue au bas des marches. La porte d'entrée bée comme une tombe.

Il lève les yeux vers sa maison vide...

Marie, curieuse, penchée à la fenêtre de Madame suit des yeux l'auto qui descend l'avenue. (I, 203)

La mort de Denise, la femme qui l'aimait, le sentiment de solitude oppressante, soulignée par la récurrence des mots *personne* et *seul*, et surtout par l'emploi de ce dernier mot en position forte (« Seul ! »), l'aspect lugubre de la maison, saisi au niveau de la porte (« La porte d'entrée bée comme une tombe. »), la clôture dans son ensemble pourraient connoter un sentiment de perte définitive, d'abandon, de désolation, si cette fin n'annonçait un possible changement dans la vie d'André.

A la fin de la première partie du roman, *Vouloir !*, André relève la tête, réconforté par les souvenirs de la journée qui l'encourageaient à persévérer dans son projet de réussite littéraire cristallisé dans la clôture (« – Devenir quelqu'un... Devenir !... »), maintenant il lève les yeux vers sa maison vide... Au lecteur de compléter le sens suggéré par les points de suspension. L'image de Marie qui se dessine dans le cadre de la fenêtre de Madame est un indice assez clair pour que le lecteur puisse sentir qu'André survivra à cette rude épreuve qu'il vient de subir. On sent aussi que la consolation dans les bras d'une autre femme, la petite servante Marie, est proche, mais cela pour engager sa vie dans une direction d'où les aspirations qui enflammaient son âme auparavant seraient exclues.

Albert Camus, qui a signalé dans sa préface aux *Œuvres complètes* de Roger Martin du Gard tout le poids de la vérité psychologique qui jaillit de l'écriture martinienne, ne cache pas son admiration pour cette fin de roman par laquelle l'auteur réussit à faire ressortir l'ambiguïté des êtres :

On est déjà étonné en lisant *Devenir !* de la modernité cruelle de la fin où André, qui vient d'enterrer sa femme avec douleur,

aperçoit à la fenêtre la jeune servante qu'il a désirée et dont on devine qu'elle l'aidera à digérer son chagrin. (I, XIII - XIV)

Le degré d'ouverture de la clôture est amplifié au maximum par une citation tirée des *Essais* de Montaigne, l'un des maîtres d'élection de Roger Martin du Gard, par laquelle on superpose, en quelque sorte, à cette fin, une réflexion profonde sur l'écoulement incessant des êtres et des choses, sur la fragilité de l'homme et de son destin.

Nous n'allons pas, on nous emporte, comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse...

C'est bien là une réflexion qui concerne autant le personnage sur lequel est centré *Devenir !*, avec la courbe de son destin, que celui qui l'a écrit et dont le vécu personnel se mire au cœur de ce roman, et aussi ceux qui le lisent, hommes d'hier, d'aujourd'hui et de demain, témoins, participants silencieux aux expériences tristes d'André Mazerelles.

On peut se demander si la présence de ces trois citations extraites des œuvres de Dante, de Goethe et de Montaigne, bien mises en évidence par des intervalles qui élargissent le cadre des trois clôtures en introduisant autant d'espaces de méditation, ne s'explique pas par une influence de Montaigne, lequel, à la fin des *Essais*, ajoute, comme on le sait, après les deux dernières phrases quatre vers d'une ode d'Horace (I, XXXI, 17) reproduits en latin, qui rendent plus vibrante encore la fin des *Essais* :

Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce dieu, protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociale :

Fruï paratis et valido mihi,  
Latœ, dones, et, precor, integra  
Cum mente, nec turpem senectam  
Degere, nec cythara carentem. »

(Accorde-moi, ô Apollon, de jouir de ce que j'ai, de garder, je t'en prie, ma santé et ma tête, de passer une vieillesse qui ne soit ni indigne, ni étrangère à la lyre.)<sup>7</sup>

*Devenir !* renferme tous les types d'incipit et de clôture qu'on retrouvera dans les romans ultérieurs. Grand dialoguiste et à la fois grand épistolier, l'auteur commence ou termine souvent des parties ou des chapitres de *Jean Barois* ou de sa somme romanesque, *les Thibault*, par des dialogues (ins-

---

<sup>7</sup> MONTAIGNE, *Oeuvres complètes*, texte annoté et établi par Robert BARRAL, en coll. avec Pierre MICHEL, Paris, Seuil, 1967.

tance génératrice de texte qui lui permet de creuser en profondeur des psychologies, des caractères, les causes des conflits, des crises qui forment la substance de ces romans), ou par des lettres reçues ou envoyées par les personnages, d'un grand rendement narratif elles aussi.

Mais on ne trouve ni dans *Jean Barois*, ni dans *les Thibault* de citation – véritable point d'orgue final – destinée à rehausser les clôtures comme dans *Devenir !* En échange, ce qui apparaît, avec *Jean Barois*, ce sont les épigraphes qui servent de relais entre les titres de certains chapitres et les incipit succincts, réduits à de simples indications d'ordre spatio-temporel (*En 1878, à Buis-la-Dame, Oise ; Une fin d'après-midi, en mai, etc.*). L'auteur a senti d'instinct que dans ce roman dialogué, œuvre de rupture et d'invention, de pareils micro-textes formés de sentences riches de substance, précédant les incipit lapidaires, pouvaient créer une atmosphère propice à la lecture et préparer le lecteur, après un moment de réflexion plus ou moins prolongé, à une construction active du sens, avec des échos durables dans sa conscience.

Bien qu'il s'agisse d'une œuvre de jeunesse, le roman *Devenir !*, considéré par son auteur comme

une improvisation de circonstance, comme une sorte d'exorcisme destiné à conjurer l'envoûtement que je subissais depuis la faillite d'*Une Vie de Saint* ; [...] (I, LIII – LIV),

on constate, en l'examinant dans sa perspective propre, que, loin d'être une improvisation, il constitue une réussite à tous les niveaux de sa construction, inédite, à bien des égards, à commencer par la tension qui existe entre les débuts et les fins des trois parties, avec leurs signaux démarcatifs et les connexions qui les relient à l'intérieur d'une même partie du roman et à l'intérieur du roman en général. A quoi il faut ajouter le rôle des blancs, qui mettent en relief les articulations du texte, des points de suspension (si fréquents dans l'œuvre de Roger Martin du Gard, pour traduire des moments d'hésitation, de réflexion, d'émotion intense ou de trouble profond), ainsi que la diversité des angles et des perspectives romanesques, riches de significations psychologiques.

C'est justement pour éviter d'avoir le destin déplorable de son héros que Roger Martin du Gard a mobilisé toutes ses capacités créatrices pour faire valoir, par des formules narratives souples, efficaces, d'une parfaite cohérence, un thème qui sera toujours d'actualité.

De sorte que le dilettantisme a été exorcisé, comme Gábor MIHÁLYI l'a démontré dans une étude argumentée, fine et pénétrante consacrée à ce roman, et on ne peut que souscrire à ses conclusions :

C'est en relisant *Devenir !* que l'on se rend vraiment compte à quel point ce roman reste stimulant et actuel ; il n'a pas besoin d'être soutenu par les grandes œuvres, il tient debout tout seul. Le lecteur n'a pas besoin de partager la curiosité passionnée du chercheur, ni de subir l'effet de la renommée de l'auteur pour aller jusqu'au bout de sa lecture, puisque ce roman possède toutes les vertus qui peuvent garantir la survie d'une œuvre.<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> « Devenir ! ou le dilettantisme exorcisé », in *Roger Martin du Gard*, *Studia Romanica*, Series Litteraria, Fasc. IX, Debrecen, 1983, p. 33.

Angels Santa<sup>✦</sup>

---

**DISSECTION DE LA BOURGEOISIE  
DANS LES PREMIERS OUVRAGES  
DE ROGER MARTIN DU GARD  
( *LA CHRYSALIDE ET UNE VIE DE SAINT* )**

**T**out au long de sa vie Roger Martin du Gard prend la bourgeoisie comme protagoniste de ses œuvres ; il s'agit d'une classe à laquelle lui-même appartient et avec laquelle il est toujours en rapport d'une certaine manière même si, à cause de son évolution idéologique, il s'en éloigne progressivement. L'auteur lui-même nous parle de ses origines dans ses *Souvenirs autobiographiques et littéraires*<sup>1</sup>. Nous pouvons constater que l'écrivain appartient à une famille bourgeoise aisée aussi bien du côté paternel que du côté maternel.

Mes parents habitaient à Paris, dans le II<sup>e</sup> arrondissement, 69, rue Sainte-Anne. Mon père, Paul Martin du Gard, était – comme son père avant lui – avoué de 1<sup>re</sup> instance au Tribunal de la Seine. Ma mère, née Madeleine Wimpy, était la fille d'un agent de change à la Bourse de Paris, décédé en 1874.

Ma famille paternelle était originaire du Bourbonnais ; ma famille maternelle, du Beauvaisis. L'une et l'autre comptaient dans son ascendance une majorité de gens de robe – magistrats, avo-

---

<sup>✦</sup> Université de Lleida

<sup>1</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Souvenirs autobiographiques et littéraires* in *Oeuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, Gallimard, Paris, 1955, pp. XLI – CXLII.

cats, notaires, financiers ; quelques propriétaires terriens ; pas de commerçants ; pas de militaires ; pas d'artistes.<sup>2</sup>

Il s'agit d'une famille de longue tradition, qui, de génération en génération, demeure fidèle aux mêmes emplois et aux mêmes charges ; l'argent en est venu et il s'est accumulé. Obéissant aux lois de la politique malthusienne, comme le signale Claude Sicard<sup>3</sup>, les grands-parents et les parents de RMG ont considérablement réduit la descendance. Le père de l'écrivain est fils unique et lui-même, il a seulement un frère. Il s'agit d'un fait surprenant si nous considérons qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle cette famille avait été plutôt nombreuse. La diminution du nombre d'enfants provoque une condensation de la fortune, et cela donne lieu à la formation de grandes familles bourgeoises, où l'argent remplace les titres de noblesse. Roger Martin du Gard nous en donnera l'exemple dans *Les Thibault*, surtout à travers le personnage d'Oscar Thibault.

La famille Wimpy réside de préférence à Clermont, localité qui aura un rôle très important dans l'œuvre de l'écrivain. Il s'agit d'une famille « qui semble avoir été connue et estimée à Clermont tant par sa fortune (la plus importante de la ville selon Mme Suzanne Blanche) que pour son attachement au catholicisme ».<sup>4</sup>

Le père de l'écrivain n'intervient pas directement dans les affaires politiques ; cependant, il est facile, en connaissant son ascendance et le milieu qui est le sien, de deviner quels sont ses penchants. Réjean Robidoux conclut à cet égard :

M. Martin du Gard ne faisait pas de politique, mais il aurait été naturellement de droite, comme tous les siens, partisans de l'ordre établi, et catholique de tradition ; modèle anonyme et parfait d'une classe aisée, mondaine, respectable et bien pensante.<sup>5</sup>

Cette hypothèse est appuyée par une lettre à Claude Sicard de Marcel de Coppet, celui qui deviendra le gendre de Martin du Gard et qui a été avant

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. XLI.

<sup>3</sup> Claude SICARD, *RMG, les années d'apprentissage littéraire (1881 – 1910)*, Thèse, Honoré Champion, Paris, 1976, pp. 38 – 39.

<sup>4</sup> René GARGUILO, *La Genèse des Thibault de RMG*, Klincksieck, Paris, 1974, p. 23.

<sup>5</sup> Réjean ROBIDOUX, *Roger Martin du Gard et la religion*, Aubier, Paris, 1964, p. 26.

un fidèle ami de jeunesse à partir de son service militaire : « Les parents de R.M.G. lisaient *Le Gaulois*<sup>6</sup> et étaient anti-dreyfusards »<sup>7</sup>

La famille de l'écrivain était, donc, de tradition catholique, mais éloignée de tout fanatisme. Les Martin du Gard sont croyants mais leur pratique ne tombe pas dans la bigoterie, la religion est plutôt une habitude qu'ils partagent avec les gens de leur milieu, elle fait partie de leur manière de vivre et ils considèrent l'essentiel de la doctrine avec une indifférence toute relative : « L'indifférence polie de sa famille a peut-être facilité l'évolution de R.M.G. vers l'athéisme ».<sup>8</sup>

L'écrivain naît dans une famille de bourgeoisie aisée et il s'agit là d'une caractéristique qui marque toute son existence. Ce fait va lui permettre de se consacrer à sa carrière littéraire et d'évoluer par rapport à son point de départ. Il est évident que chez Martin du Gard les idéaux d'opposition et de dépassement de sa classe étaient en germe. Cette évolution se fera sans qu'il y eût de rupture violente ; en réalité l'écrivain demeure pendant toute sa vie très attaché à sa classe quoique sa clairvoyance lui permette d'en analyser les failles et de la juger.

Nous pouvons aisément imaginer le type d'éducation reçue par le jeune Roger dans une famille pareille. Claude Sicard nous aide à préciser cet aspect :

L'instruction primaire reçue par le jeune R.M.G. est celle de tous les petits bourgeois de la fin du siècle : son frère Marcel et lui ont une gouvernante, qui veille sur leur existence matérielle ; ils ne sortent nullement d'un cadre étroit, à l'abri duquel on croit les préparer à la vie, alors qu'on assure, par eux, la relève dans la stagnation... C'est compter, pourtant, sans le travail précoce et obstiné de la sensibilité et de la raison : avant même que sa lucidité le prenne en charge, toute une part inconsciente de sa nature regimbe et cherche l'évasion. Au salon de sa mère, où il

---

<sup>6</sup> Claude SICARD nous fournit des précisions sur les caractéristiques essentielles du journal en question: « On sait que *Le Gaulois*, après avoir été, en 1881, sous la direction de Jules Simon, l'organe du centre gauche, fut dirigé par Arthur Meyer de 1882 à 1924 et redevint le quotidien conservateur, à tendances monarchistes qu'il était après l'Empire » in *op. cit.*, Note 1, p. 44.

<sup>7</sup> *Lettre de Marcel de Coppet à Claude Sicard* du 17 mars 1965 in Claude SICARD, *op. cit.*, p. 44.

<sup>8</sup> René GARGUILO, *op. cit.*, p. 29.

n'est pas à l'aise, R.M.G. préfère l'office : n'est-ce pas déjà op-  
ter pour le naturel, contre le convenu.<sup>9</sup>

A notre avis, le critique accorde trop d'importance à ces réactions du jeune Martin du Gard contre ce milieu où vivent ses parents. Car nous pouvons constater que beaucoup de jeunes bourgeois préfèrent dans leur enfance la compagnie affectueuse des domestiques à celle de leur mère, trop occupée par les réunions de famille et les devoirs qu'impose la société. L'écrivain Edith Wharton en constitue un remarquable exemple parmi beaucoup d'autres. Mais cela ne les empêche pas de réintégrer le monde familial, une fois dépassée l'enfance. Il s'agit d'une donnée intéressante mais nous pensons qu'on ne peut pas la considérer comme un élément précurseur de l'évolution postérieure de l'écrivain, sans lui accorder une importance démesurée.

Après des études à l'École Fénelon et au Lycée Condorcet, il passe une année chez le professeur Mellerio pour continuer ensuite sa formation au lycée Janson-de-Sailly. Il est attiré par la littérature, ce qui le pousse à préparer une licence ès lettres. Le succès ne l'accompagne pas, et il abandonne à la fin de la première année. Il entre à l'École des Chartes, où il deviendra archiviste paléographe et où il prendra ce goût pour l'histoire qui se reflète tout au long de son œuvre.

La fameuse méthode de RMG s'est élaborée – l'auteur le reconnaît volontiers – aux Chartes. Lorsqu'il s'agira de s'informer sur l'affaire Dreyfus, sur les milieux socialistes, sur les causes de la Guerre de 1914, il saura rassembler, confronter, analyser les documents aussi sûrement qu'un historien professionnel. Mais il appliquera aussi la rigueur chartiste aux aspects purement romanesques de son œuvre.<sup>10</sup>

Dans cette période, l'attitude de Martin du Gard ne diffère pas trop de celle de sa famille, si nous nous en tenons aux apparences extérieures.

Extérieurement, R.M.G. suivait la même ligne que ses parents, et, en politique ou en religion, sa tiédeur, son comportement sans passion, paraissaient à son entourage des signes presque normaux, bien faits, en tout cas, pour n'alarmer personne. Toutefois, comme il arrive fréquemment parmi les jeunes, il pouvait jouer, en face d'amis plus intimes et du même âge que lui, un tout autre personnage, soutenir des idées différentes voire con-

---

<sup>9</sup> Claude SICARD, *op. cit.*, p. 45.

<sup>10</sup> René GARGUILO, *op. cit.*, p. 52.

tradictaires, avec un mépris désinvolte pour l'interlocuteur. Il cherchait encore son équilibre définitif.<sup>11</sup>

Tâtonnements, incertitudes dans la vie privée. Tâtonnements aussi dans le métier d'écrivain. En 1901, il réalise son premier essai ; il tente d'écrire un roman durable avec l'œuvre qui porte comme titre *La Chrysalide*.

### 1.1 *La Chrysalide*

**D**e toute évidence, le jeune écrivain avait auparavant tenté quelques essais de moindre importance, essais qui nous ramènent à son passage au lycée quand il écrit des récits ou des contes naturalistes comme *Chair fraîche*. Pour ces préliminaires littéraires il est indispensable de lire la thèse de Claude Sicard sur RMG où ces balbutiements littéraires sont analysés avec un grand luxe de détails.<sup>12</sup>

Malheureusement, le texte de *La Chrysalide* n'a pas été conservé. Tout ce que nous savons à propos de cet ouvrage, nous le devons à Réjean Robidoux, qui analyse les deux lettres écrites par l'écrivain à l'abbé Hébert en août 1901 où il lui fait part de ses desseins, et à Claude Sicard, qui ajoute à cette analyse des commentaires aux notes de lecture de Pierre Rain sur *La Chrysalide*.<sup>13</sup> Dans les deux cas, il ne s'agit pas d'une source directe – manuscrit ou brouillon de l'écrivain – mais indirecte. De toutes façons les deux sources permettent de reconstituer d'une manière assez exacte le sujet de ce roman.

En réalité le sujet sera développé plus tard dans *Jean Barois* même si le traitement en est différent. Un jeune homme tombe amoureux et se marie avec une jeune fille qui a été élevée dans une ambiance toute religieuse. Le mari veut complètement refaire son éducation pour réussir à ouvrir la chrysalide et se trouver en face d'une véritable femme. Nous nous trouvons devant une nouvelle version du mythe de Pygmalion, si cher à la masculinité. Le sujet s'accorde avec les préoccupations de Martin du Gard à cette époque et ainsi le problème le plus important est celui de l'émancipation religieuse.

C'est un roman avec une fin heureuse, ce qui va le différencier de *Jean Barois*. Si chez Martin du Gard il existe une veine romantique, elle se manifeste dans ce type de romans. Mais il ne réussit pas à la maîtriser tout à fait, même pas dans ses créations littéraires les plus soignées. Aucune des sources

---

<sup>11</sup> Réjean ROBIDOUX, *op. cit.*, pp. 44 – 45.

<sup>12</sup> Claude SICARD, *op. cit.*, pp. 37 – 89.

<sup>13</sup> Réjean ROBIDOUX, *op. cit.*, pp. 56 – 58 ; Claude SICARD, *op. cit.*, pp. 106 – 120.

consultées ne mentionne le moment où s'inscrit *La Chrysalide*. Tout nous porte à supposer que Martin du Gard, pour qui l'histoire commence à se dévoiler, à prendre de l'importance et à l'intéresser, situe ses personnages, comme plus tard ceux de *Marise*, dans un moment historique coïncidant avec celui de leur création.

L'œuvre ne contient pas d'allusions politiques, seulement certaines préoccupations de type social des deux protagonistes, qui ont un sens plutôt paternaliste. Les deux se consacrent, après leur mariage, à l'exercice de la charité envers les pauvres<sup>14</sup>, et le protagoniste masculin ressent dans son for intérieur le besoin d'aider les ouvriers et de les amener à respirer l'air pur de la campagne.<sup>15</sup> Il s'agit là d'une thèse relativement faible. Il faut remarquer que les préoccupations du protagoniste s'accordent avec celles de Martin du Gard, comme nous pouvons le constater dans une lettre adressée à Marcel Hébert où il s'entretient avec lui des logements ouvriers<sup>16</sup>.

Le roman ne s'inscrit pas dans un décor historique et politique déterminé. L'ambiance dans laquelle évoluent ses protagonistes est celle que RMG connaît le mieux à cette époque, celle d'une bourgeoisie bien pensante. Les deux jeunes s'adaptent parfaitement à leur classe et en acceptent toutes les limitations sans se poser trop de questions. Ils se marient dans les normes, avec des fleurs, des cadeaux, un voyage de noces, etc. Le couple n'a pas de problèmes d'argent ; leur situation matérielle est assurée par l'emploi du jeune homme, agrégé au musée de Cluny et par leur situation de famille. Leurs préoccupations répondent à la vie artistique, à la vie religieuse et morale et parfois, comme nous l'avons déjà signalé, abordent le côté social.

En 1902, RMG interrompt ses études à l'École des Chartes pour faire son service militaire. Cela va lui permettre de rencontrer des jeunes gens dont l'ascendance est différente de la sienne, qui vont l'influencer et vont faciliter l'évolution de ses idées politiques. Certains de ces jeunes deviendront ses amis et leur amitié durera toute la vie : Marcel de Coppet, Jean-Richard Bloch, R. de Jouvenel, Robert Siegfried et Klincksieck parmi d'autres.

Robidoux signale<sup>17</sup> qu'à partir de ce moment, prend forme son orientation politique vers la gauche. En effet, certains de ses amis, comme Jean-Richard Bloch ou Marcel de Coppet, militaient à gauche.

---

<sup>14</sup> Claude SICARD, *op. cit.*, p. 115.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 117.

<sup>17</sup> Réjean ROBIDOUX, *op. cit.*, p. 83.

La mentalité du groupe, qui suivait assidûment les *Propos* d'Alain publiés dans *Le Journal de Rouen*, était nettement orientée à gauche, dans toutes les questions sociales et politiques. Le jeune bourgeois qu'était R.M.G., sans toutefois aliéner son indépendance, et en demeurant toujours à l'écart des partis, devint lui aussi, et pour de bon, un homme de gauche.<sup>18</sup>

Grâce à ses nouveaux amis, dont De Coppet et Siegfried, il connaîtra aussi l'idéologie protestante<sup>19</sup>. Cette doctrine va l'intéresser et lui servira de source d'inspiration à plusieurs reprises.

Il professe à ce moment-là la plupart des croyances et des idées dont la présence sera insistante tout au long de son œuvre littéraire. Claude Sicard cite à ce propos la lettre de M.G. Puaux, qui a connu RMG pendant le service militaire, dans laquelle certaines des préoccupations de l'écrivain sont signalées : « Le Dreyfusisme et Péguy créaient entre nous un lien de sympathie. »<sup>20</sup>

Une autre lettre de Marcel de Coppet à Claude Sicard sur ladite période contribue également à nuancer le tableau des préoccupations du groupe pendant le service militaire.

Au temps de notre service militaire, nous faisons surtout des plaisanteries de corps de garde sur tous les officiers de la garnison – Roger était excellent dans ce genre – car, jeunes et bien portants, nous avons un intense besoin de nous amuser, aussi bien d'ailleurs aux dépens des militaires que des hommes politiques ou d'Église.<sup>21</sup>

Malgré ces nouvelles amitiés et leur influence sur sa pensée, RMG ne prend pas une attitude de rupture envers sa classe. Ou du moins cette rupture ne se traduit-elle pas en gestes ou en actes. Après son service militaire, il va continuer ses études à l'École des Chartes jusqu'à l'obtention du diplôme avec une thèse sur les ruines de l'abbaye de Jumièges.

Après ces années de formation, il pourra enfin se consacrer à la littérature. Roger Martin du Gard a un dessein bien arrêté après ses études à l'École des Chartes : il veut écrire, écrire une œuvre de longue haleine et

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>19</sup> René GARGUILO, *op. cit.*, p. 53 ; Robidoux, Réjean, *op. cit.*, pp. 83 – 84.

<sup>20</sup> Claude SICARD, *op. cit.*, p. 126.

<sup>21</sup> *Lettre de Marcel de Coppet à Claude Sicard* du 11 septembre 1964, in Sicard, Claude, *op. cit.*, p. 128.

pour cela il mobilisera toutes ses forces. *Jean Barois* et *Les Thibault* sont encore loin, mais un écrivain est déjà né.

Mais avant cette entrée en littérature que nous pouvons considérer comme une entrée en religion, il y aura dans la vie privée de RMG un événement très important. Il s'agit de son mariage avec Hélène Foucault, fille d'un avocat parisien. En ce qui concerne son mariage, l'écrivain demeure dans les canons de sa classe, en se mariant avec une jeune fille qui appartient à sa classe sociale. Mariage religieux aussi, malgré la croissante indifférence qui mène directement à l'athéisme de RMG. Il ne faut pas oublier que sa femme demeure pendant toute sa vie une catholique fervente et très pratiquante ; les deux époux vont essayer de respecter et de tolérer leurs convictions respectives, mais ce ne sera facile ni pour l'un ni pour l'autre.

Il passe sa lune de miel en Afrique du Nord. Il commence là un roman qui prétend rendre compte de la vie d'un homme. C'est *Une Vie de Saint*, œuvre qui demeure inachevée pour toujours, car l'écrivain l'abandonne en 1908. Nous pouvons en consulter les manuscrits originaux à la Bibliothèque Nationale de Paris.

## 1.2 *Une Vie de Saint*

Ce roman va l'occuper pendant deux ans à peu près. Il s'agit de la biographie d'un prêtre. Martin du Gard lui-même nous en raconte le sujet dans ses *Souvenirs*.

C'était la minutieuse biographie d'un prêtre du diocèse de Sées : je le prenais à sa naissance et le conduisais pas à pas, à travers les étapes de son évolution religieuse, à travers toutes les expériences de sa vie et de son œuvre paroissiale, jusqu'à sa mort, à un âge avancé, dans un humble presbytère de campagne.<sup>22</sup>

Après avoir lu à un ami, Valmont, ce qu'il avait écrit<sup>23</sup>, il décide d'abandonner son projet. Mais maintenant le travail réalisé par Martin du Gard ne se perd pas, comme cela est arrivé avec *La Chrysalide* et nous pouvons le lire et l'étudier dans la version qu'il a d'abord réalisée et abandonnée

---

<sup>22</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Souvenirs* in *Oeuvres Complètes*, op. cit., p. LII.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. LII.

plus tard : « J' ai rangé mon tas de paperasses au fond d'un placard. (Le paquet n'a pas été détruit mais je ne l'ai pas rouvert) ».<sup>24</sup>

Quand l'écrivain décide de rouvrir le placard, ce sera pour ranger définitivement ces documents et les transmettre à la Bibliothèque Nationale de Paris ; ils seront déposés dans le Fonds Martin du Gard et ils constituent plusieurs volumes qui nous permettent de nous faire une idée assez claire de ce que fut ce projet avorté de roman.

*Une Vie de Saint* occupe les volumes LXXXIX à XCV du Fonds.

Dans le volume LXXXIX, nous trouvons une copieuse documentation réunie par l'écrivain pour écrire son ouvrage. Dans le suivant, il y a le plan, la chronologie et l'ébauche de la première partie. Les ébauches continuent dans le volume suivant. Dans le tome XCII, nous trouvons une première rédaction du roman que nous pouvons résumer de la façon suivante :

Luc, le fils de Lucien Hardel, est destiné dès son enfance au séminaire, mais sa nature ardente ne semble pas s'accommoder de cette vie. De toute manière, Luc se maîtrise jusqu'à l'âge ingrat où il cède à la tentation de rendre visite à une prostituée qui demeure dans une maison de bois. Son grand-père meurt ; dans sa naïveté, Luc croit être responsable de cette mort à cause de ses pensées indignes, même si elles n'ont pas été réalisées. Il se confesse et il va se régénérer. Peu de temps après, il entre au séminaire mineur. Sa mère meurt. Il se rend à Kauba en Afrique où il entre au séminaire majeur poussé par son oncle qui travaille avec l'archevêque d'Alger. Il finit ses études et avant de devenir le secrétaire de l'archevêque, il décide de rester une année curé d'une paroisse.

Il rencontre son camarade de séminaire Michel de Xavier de Quinçois, un jeune homme volage et élégant, qui a épousé une jeune fille de la bonne société, Jenny. Quand la jeune femme attend un enfant, son mari s'éloigne et Jenny cherche une consolation dans la charité, auprès de Luc. Jenny perd son enfant et cette perte la débilité beaucoup. Les visites de Luc se font de plus en plus fréquentes. Dans son cœur, l'amour de Jenny s'unit à l'amour de Dieu. Il finit par s'en rendre compte.

Pour l'aider à échapper à la tentation, son confesseur lui conseille de se réfugier dans un village : Magdea. Il demeure là pendant trois ans. La sœur de Jenny, qui est très malade, décide de passer quelque temps dans ce village avec ses enfants. Luc tombe amoureux de Geneviève, nièce de Jenny. Entre l'adolescente et le prêtre se développe toute une série de scènes douteuses que l'instinct féminin de la jeune fille perçoit dans toute sa signification.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. LII.

Jenny, très malade, à nouveau enceinte, vient mourir à Magdea, chez sa sœur. L'amour de Luc se réveille, quoiqu'il possède maintenant des nuances différentes. Le cœur de Luc est divisé entre la tante et la nièce. Jenny meurt. Luc parle avec le médecin qui lui avoue que le climat de ces régions chaudes où ils habitent échauffe le sang. Luc décide d'abandonner ce pays pour revenir en France.

Dans le volume XCIII, nous pouvons examiner la Préface et le commencement de la deuxième partie. Dans la Préface, l'écrivain introduit la guerre de 1870 à travers les commentaires du beau-père de Lucien Hardel, Sébastien d'Envremeu, et de son fils, un prêtre, oncle de Luc.

Nous voyons poindre un roman tout à fait différent. Nous revenons en arrière. Mme Hardel demeure chez son frère, le vicaire, et chez son père. Son mari meurt à la guerre et Luc naît.

Une amie d'enfance, Laure, est mariée avec le baron Xavier de Quinçois et elle a aussi un enfant : Michel. Laure nous rappelle d'une part Marise et d'autre part Mme de Fontanin. Elle mène une vie dissolue pour plaire à son mari, qui pâtit d'une paralysie comme plus tard le mari de Marise. Le notaire Fillot lui fait la cour.

Dans le volume XCIV, nous trouvons la suite de la deuxième partie. En réalité, ce qui est le plus important dans ce volume, c'est la vie de Luc d'abord au séminaire, puis au régiment. Cette vie au régiment se déroule pendant très peu de temps, mais elle lui permet de prendre contact avec les misères et les bontés des hommes. Les deux périodes de la vie du jeune homme, surtout celle qui correspond au séminaire, sont décrites minutieusement. Il nous reste à analyser, enfin, le contenu du dernier volume, dans lequel nous trouvons la troisième partie inachevée et la préface imprimée.

L'auteur revient à l'enfance de Luc. Nous suivons le petit à partir de sa deuxième année. Et nous retrouvons beaucoup des hantises chères à Roger Martir du Gard. Mme de Quinçois est en deuil, son mari est mort et il lui reste une petite très faible. Le notaire Fillot la poursuit de ses assiduités. Elle l'accepte sans rien dire. Luc croit être amoureux de la petite Marie-Thérèse, la fille de Mme de Quinçois. Mais la petite meurt. Le notaire fait faillite et tous ses clients avec lui, parmi lesquels se trouvent Luc et sa famille.

Pour l'étude des méthodes employées par RMG, tout le matériel contenu dans ces sept volumes est très précieux ; il faut l'ordonner, car on nous présente d'abord le manuscrit écrit d'un jet par l'écrivain et plus tard les différentes retouches réalisées par l'auteur dans la première partie de ce manuscrit. Claude Sicard étudie en détail dans sa thèse tous ces éléments en insistant sur la méthode de Roger Martin du Gard en même temps qu'il dé-

cortique tout le matériel employé par l'écrivain. Il s'agit de la seule étude complète d'*Une Vie de Saint*.<sup>25</sup>

Dans ce roman inachevé, ce qui est le plus intéressant pour notre propos, c'est la présentation de la société de la fin de l'Empire et des commencements de la Troisième République, que Roger Martin du Gard réalise admirablement. Car, comme toile de fond aux problèmes intimes, sentimentaux de Luc, il y a toujours ce décor social qui prépare la dure critique formulée plus tard dans les *Thibault*.

Nous regrettons que l'écrivain n'ait pas développé, tout au long de son roman, les thèmes qu'il a présentés dans la première partie. Le contexte social, les rapports entre l'Église et la Troisième République offraient un cadre propice à l'activité de Luc, activité que nous aurions vu se développer dans un autre milieu éloigné du milieu purement sentimental, qui semble être celui qui a le plus de poids dans le reste de l'œuvre. Cependant, émettre un jugement est un peu hasardeux car Martin du Gard a travaillé beaucoup plus la première partie, dont nous possédons des versions différentes, tandis que le reste de l'œuvre demeure plus flou. Et nous ne pouvons pas savoir s'il aurait continué à y introduire des changements étant donné la méticulosité qui caractérise le travail de l'écrivain, mise en relief dans certaines parties d'*Une Vie de Saint*. Le professeur Garguilo cite par exemple la description d'une journée de la vie de Luc au séminaire :

La 3<sup>ème</sup> partie décrit d'abord longuement – et non sans une certaine monotonie – une journée de Luc au Grand Séminaire. De 5 du matin à 21 heures, nous suivons Luc dans ses prières, ses études et ses exercices. Le seul mérite de ces pages est de nous offrir une sorte de « film documentaire » sur la vie d'un séminaire vers 1890.<sup>26</sup>

Certainement le romancier aurait introduit, s'il avait continué son travail, certains changements, car une journée de la vie de Luc ne présente pas la diversité qu'offre par exemple une journée d'Antoine dans sa consultation, même si l'origine de l'idée est la même.

Cependant, *Une Vie de Saint* est condamnée à l'état d'ébauche, en nous montrant ses possibilités mais sans exister réellement, car telle a été la volonté de l'écrivain.

Après avoir abandonné le projet d'*Une Vie de Saint*, il écrit d'un trait la même année son premier roman publié qui figure dans ses œuvres complètes.

---

<sup>25</sup> Claude SICARD, *op. cit.*, pp. 174 – 423.

<sup>26</sup> René GARGUILO, *op. cit.*, p. 64.

tes. Il s'agit de *Devenir !*. L'année suivante, il prépare un long roman, qui prétend expliquer la vie d'une femme – Marise – et dont il ne va publier qu'un épisode, *L'une de nous*. A la veille de la guerre, Martin du Gard en ordonne la destruction à l'éditeur.

Ces deux tentatives romanesques que nous venons d'analyser montrent les lignes de force qui vont déterminer l'univers de l'écrivain.

Nous l'avons dit et nous l'avons montré, il reste attaché au monde bourgeois et il prétend en faire la dissection. Ses premières ébauches sont maladroites, on sent que Martin du Gard cherche sa voie, mais il existe sans doute une progression évidente du premier au deuxième essai.

Dans *La Chrysalide*, Martin du Gard met beaucoup de lui-même, beaucoup de ses rêves, de ses illusions. En réalité, le désir de façonner la compagne de sa vie est le plus important, désir qui s'affronte à la volonté de celle-ci. L'opposition va se concrétiser dans l'épisode religieux. Le problème intime de *Jean Barois* est là en germe. Il est certain qu'il étoffera ce premier ouvrage majeur avec l'Affaire Dreyfus, mais le conflit religieux reste l'un des piliers de l'œuvre. D'autre part, en suivant les leçons de Romain Rolland dans *Jean-Christophe*, il essaie de faire un roman fleuve, dans le sens qu'il veut suivre une vie dans son développement, en rendant compte de tous les méandres et de tous les détours de l'existence. Mais il faut nous attarder sur un point que nous considérons comme significatif. L'auteur détruit ce premier roman et il n'en reste rien. Nous sommes amenés à en imaginer la construction et les détails. Avec *Une Vie de Saint*, la situation change fondamentalement : Martin du Gard a eu le dessein de conserver ce deuxième ouvrage. Nous savons qu'il était quelqu'un de très précis, de très méticuleux. Ce n'est pas un hasard s'il a laissé à la postérité la possibilité de consulter son travail sur ce roman. Il était très conscient de ce qu'il faisait. *Une Vie de Saint* s'attache à dépeindre une vie, d'une façon encore plus claire et plus précise que *La Chrysalide*. Il choisit un prêtre et là l'héritage naturaliste n'est pas loin. Zola est à l'horizon et tous ces romans du XIX<sup>e</sup> siècle européen qui dépeignent la vie sacerdotale. Il insiste sur la religion, sujet de son premier travail, mais en s'y prenant à partir d'un autre angle, plus large et plus précis. Le problème individuel s'insère dans le problème collectif. Les événements historiques prennent une place importante dans le roman, ce qui n'était pas le cas dans *La Chrysalide*. Et par là, il annonce *Jean Barois* et *Les Thibault*. A cause de tous ces éléments, il trouve utile de laisser à la postérité la possibilité de lire et de consulter *Une Vie de Saint*, car ce livre montre ses préoccupations fondamentales et illustre la naissance et l'évolution de sa méthode.

Jochen Schlobach †

---

**MARTIN DU GARD, ANATOLE FRANCE ET  
UN MÉCÈNE POUR LA LITTÉRATURE**  
LETTRES INÉDITES DE MARTIN DU GARD À JACQUES LION

Les quatre lettres autographes de Martin du Gard que nous publions ici se trouvent à deux endroits différents. La plus importante, celle du 19 novembre 1923, a été placée par Jacques Lion dans les papiers qu'il a légués à la Bibliothèque Nationale de Paris.<sup>1</sup> Les trois autres lettres se trouvent à la « Houghton Library » de l'Université de Harvard (Cambridge, Massachusetts)<sup>2</sup>. Ces lettres sont jointes au texte dactylographié de *Confidence africaine*, auquel Martin du Gard a apporté de nombreuses corrections autographes et un jeu d'épreuves sans corrections. Ce paquet est dédié à Jacques Lion avec l'envoi d'auteur suivant, de la main de Martin du Gard : « Clinique du Mans / janvier 1931 / à Jacques Lion / pour votre collection, si ça vous amuse... / Bien cordialement / Roger Martin du Gard. »

Qui est ce Jacques Lion et quelles étaient ses relations avec Martin du Gard ?

Le nom de Jacques Lion est surtout lié à celui d'Anatole France, qu'il avait connu en 1912 et dont il admirait l'œuvre. Dès 1913, il semble avoir déjà une certaine influence sur l'écrivain, auquel il conseille alors de terminer sa collaboration dans les *Annales de la Jeunesse laïque* avec l'argument que « tous les républicains sont en train de démissionner des *Annales* y com-

---

<sup>1</sup> Le fonds comporte 69 volumes (Nafr. 15387 à 15457). Puisqu'il est presque exclusivement consacré à Anatole France, il est intégré à celui de cet écrivain.

<sup>2</sup> Dans le « Amy Lowell Fund » qui a été acquis par cette bibliothèque en 1985, MS FR 362.

pris Jaurès ».<sup>3</sup> Et A. France a en effet quitté la revue sur cette proposition. Lion a rassemblé entre 1918 et 1940 une documentation considérable sur la réception de l'œuvre francienne.<sup>4</sup> En 1933, il est initiateur et coordinateur des activités pour l'inauguration d'une plaque à la mémoire d'Anatole France. En tant que président du « Groupe d'admirateurs d'Anatole France », il édite un bulletin périodique. Il a publié de nombreux petits ouvrages sur l'écrivain et une bibliographie des ouvrages qui lui sont consacrés.

Il n'est donc pas étonnant que la première lettre de Martin du Gard que nous publions soit consacrée à une petite publication bibliophile d'Anatole France dont Lion était l'initiateur et le financier (« aux dépens d'un amateur »). Il s'agit de la *Lettre à la Good Will Delegation* [de femmes anglaises] écrite le 15 mai et publiée le 7 juillet 1923 à l'occasion de cette manifestation pacifiste. C'est un petit texte engagé et impressionnant qui appelle à la réconciliation, à la paix et à la construction d'une Europe politique. La petite plaquette parue « hors commerce » est envoyée par Lion à un certain nombre de personnes dont les noms figurent à la tête du texte. Parmi les destinataires, on trouve Claude Aveline, Romain Rolland, Bernard Shaw, H. G. Wells et... Roger Martin du Gard. Il est évident que Jacques Lion a fait son choix en fonction de convictions pacifistes communes.<sup>5</sup>

Les réactions à l'envoi de la plaquette ne se sont pas fait attendre. Dans le même dossier où se trouve la lettre inédite de Martin du Gard, Jacques Lion a rangé d'autres réponses des destinataires : entre autres, la lettre très chaleureuse de son ami Claude Aveline<sup>6</sup>, celle de Bernard Shaw<sup>7</sup> et celle de Romain Rolland<sup>8</sup>.

---

<sup>3</sup> Nafir. 15443 fol. 169.

<sup>4</sup> Voir note 1.

<sup>5</sup> Naturellement, l'exemplaire (numéroté n° XXXV) se trouve dans la bibliothèque de Martin du Gard, voir Jochen SCHLOBACH, *Livres, lectures et envois d'auteurs. Catalogue de la Bibliothèque de Roger Martin du Gard*, Paris, Champion, 2000, p. 227.

<sup>6</sup> Lettre du 8 novembre 1923, BN, Nafir. 15418, fol. 87.

<sup>7</sup> Un petit mot du 27 novembre 1923, fol. 64 : Dear Sir / A charming booklet and a perfect example of Anatole France saying the right thing. / For it, and for the kind expressions with which you have accompanied it, my sincere thanks, faithfully, G. Bernard Shaw.

<sup>8</sup> Lettre du 17 novembre 1923, fol. 67 r/v :

Cher Monsieur, / Merci de votre admirable petite plaquette. Je suis affectueusement touché que vous m'en ayez réservé un exemplaire. / Si vous ne possédez pas l'édition originale de « Au-dessus de la mêlée » (l'article) dans le *Journal de Genève*, ou l'édition à tirage restreint de l'article « Aux peuples assassinés » (Ohlen-dorff), je me ferais un plaisir de vous l'offrir. / Mais je ne me fais pas d'illusion : la débilite de nos vœux ne rachète point l'abdication des consciences : le grand crime

Cette lettre est intéressante parce qu'elle jette une lumière nouvelle sur le rôle d'Anatole France dans la formation littéraire de Roger Martin du Gard. Retenons d'abord que celui-ci lit les livres du grand maître avec grand intérêt, ce que prouvent les très nombreux passages cochés dans les éditions qui se trouvent dans sa bibliothèque. A y regarder de près, on constate que cet intérêt « actif » à la lecture concerne onze livres qui ont été publiés entre 1900 et 1912.<sup>9</sup> L'absence de réaction de la part de France après l'envoi de *Jean Barois*, que Martin du Gard décrit dans notre lettre, semble l'avoir beaucoup déçu et avoir diminué sa sympathie pour l'écrivain.

Mais cela n'est certainement pas la vraie raison de la prise de distance de Martin du Gard envers Anatole France. Dès 1900, il avait vu en lui le représentant d'une certaine littérature (« La raillerie légère qui vole à travers les lignes sans se poser jamais est un véritable régal pour l'esprit. ») qu'il oppose aux « Tolstoï, Ibsen, Renan qui donnent une impression de force de pensée. »<sup>10</sup> De même, il reconnaît en 1908 dans le *Jean-Christophe* de Romain Rolland « un style coulant, clair, net, pas travaillé et pourtant très bien, s'adaptant au fond, [...] plus approprié à ma nature spontanée, enthousiaste, voluptueuse et feignante que le style méticuleux, artificiel et précis d'un Flaubert, d'un France. »<sup>11</sup> Après la guerre, les jugements se durcissent envers Anatole France. En 1920, il considère le *Livre de mon ami* comme « léger, tendre et gracieux, mais sans valeur. »<sup>12</sup>

Pour terminer cette petite revue des appréciations de Martin du Gard sur Anatole France, tirées du *Journal*, citons celle de janvier 1922, où il parle de la « longue vie de dilettante » de France.<sup>13</sup> La lettre de Martin du Gard à Jacques Lion donne donc une « explication subjective pour une distance objective » entre Anatole France et un Martin du Gard qui est conscient maintenant « que les aînés ne se retournent guère. »

Le contact suivant entre Lion et Martin du Gard, dont nous avons connaissance, est documenté par la lettre du 11 septembre 1925, que nous publions. Lion semble alors s'occuper de la publication des *Faux-Monnayeurs*

---

continue. Des millions d'hommes, de femmes et d'enfants meurent de froid et de faim, en Allemagne. Et le bourreau est en France / votre cordialement dévoué / Romain Rolland.

<sup>9</sup> Voir J. SCHLOBACH, *op. cit.*, pp. 226 – 228.

<sup>10</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Journal*, éd. Claude SICARD, 3 vol., Gallimard, 1992 – 93, t. I, p. 86.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>12</sup> *Ibid.*, t. II, p. 171.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 283.

de Gide. Quel est son véritable rôle ? Nous l'ignorons, comme pour la lettre du 16 décembre 1930, qui suggère également une activité de lecteur d'édition. Mais leur contenu laisse supposer qu'il travaille pour les éditions de la NRF (Gallimard).

Mentionnons deux autres contacts de Martin du Gard avec Jacques Lion. En 1928, Claude Aveline adresse à Martin du Gard son livre *Sur l'Alfred de Vigny d'Anatole France* avec l'envoi d'auteur suivant : « A Roger Martin du Gard / ces souvenirs auxquels Jacques Lion a donné corps, parce qu'il sait comme ils me sont chers, fidèlement... / Font-Romeu, août 1928. »<sup>14</sup> Le livre est d'ailleurs publié « aux dépens d'un amateur » qui n'est autre que Jacques Lion. Et en 1931, Martin du Gard reçoit le livre de Leon Carias sur *Anatole France*,<sup>15</sup> avec un envoi de l'auteur lui-même auquel Jacques Lion ajoute de sa main « Quand les bibliophiles se mettent à collectionner les images... souvenir sincèrement respectueux de Jacques Lion qui n'a pas un seul portrait de l'auteur de *Jean Barois* et des *Thibault*. »<sup>16</sup>

On peut penser que c'est pour ses générosités, sa bibliophilie et son mécénat littéraire que Jacques Lion avait besoin de quelques ressources et qu'il en disposait. « Lion était lorrain, industriel, vif, charmant, plein d'humour », c'est ainsi que l'a caractérisé Aveline.<sup>17</sup> Les lettres que nous publions confirment cette image sympathique d'un lettré généreux et capable d'enthousiasme. Un enthousiasme qu'il n'a pas seulement manifesté pour l'oeuvre d'Anatole France mais également pour celle de Roger Martin du Gard.

La vie du pacifiste Jacques Lion s'est terminée tragiquement. Donnons à ce propos la parole à un de ses amis :

Au départ de mars 1944, Jacques Lion commet l'imprudence de quitter sa résidence de Buzançais, où il se sentait relativement à l'abri, pour se rendre à Lyon auprès de sa fille qui allait bientôt être mère. Le 5 mai, il est arrêté dans la rue. Une petite fille naît deux jours après : il ne la verra pas. / Deux semaines à Lyon, dans la prison de Montluc ; dix jours à Drancy, sinistre antichambre de la déportation, puis le départ. Son sang-froid ne l'a point abandonné pendant ces jours atroces. Il continuait à « faire comme si ». Un prisonnier, évadé de la geôle lyonnaise, a relaté

---

<sup>14</sup> Voir J. SCHLOBACH, *op. cit.*, p. 52.

<sup>15</sup> Rieder, 1931.

<sup>16</sup> J. SCHLOBACH, *op. cit.*, p. 118.

<sup>17</sup> « Hommage à Jacques Lion » par Claude AVELINE, Paul GRUNEBaum-BALLIN, Lucien PSICHARI, dans *Lys Rouge*, 33<sup>e</sup> année, 1965, p. 5.

que Jacques Lion fit à ses camarades de captivité une conférence sur Anatole France. La lettre, écrite aux siens de Drancy à la veille fatale du départ et dont la lecture demeure bouleversante, est empreinte, à toutes les lignes, d'un optimisme – sincère ou feint – qui témoigne d'un cœur impavide. / Le 2 juin 1944, Jacques Lion est assassiné à Auschwitz dans les conditions horribles imaginées par la monstruosité nazie. Un charmant et courageux Français, un être exquis a cessé de vivre.<sup>18</sup>

C'est en apprenant par Claude Aveline cette fin tragique de Jacques Lion que Martin du Gard écrit : « Pauvre, pauvre Jacques Lion ! Je ne savais pas... Il y a des heures où ce serait une consolation de pouvoir 'prier' pour ces chers absents. »<sup>19</sup> Cette mention de Jacques Lion semble être la seule dans la *Correspondance générale*. Et on ne trouve trace de son nom dans le *Journal* de Martin du Gard. Celui-ci n'a pas non plus retenu dans la collection des lettres qu'il a choisies pour la Bibliothèque Nationale celles de Lion qui lui sont adressées. Pour lui, les contacts avec Jacques Lion semblent donc avoir été plutôt fugitifs...

Nous avons cru néanmoins qu'il était souhaitable de faire connaître celles de Martin du Gard à Jacques Lion et d'éclairer un peu le caractère des rapports entre Martin du Gard, Anatole France et Jacques Lion.<sup>20</sup>

## 1<sup>21</sup>

Paris, 19 novembre 23

Je suis tout à fait confus, cher Monsieur, d'être l'objet d'une si rare attention, et la persévérance de votre souvenir me touche infiniment. Ce que vous me dites du jugement sur moi d'Anatole France me serait bien précieux si j'y pouvais croire complètement. Je fais la part de votre aimable médiation. Je doute fort que votre grand maître ait eu le temps d'entrer dans mes livres autrement qu'en écoutant le bien que vous avez bien voulu lui en dire. On a beau faire, on marche tout seul, et les aînés ne se retournent guère. Quand j'ai envoyé *Jean Barois* à Anatole France,

---

<sup>18</sup> P. GRUNEBaum-BALLIN, *ibid.*, p. 4.

<sup>19</sup> Lettre à Claude Aveline du 14 octobre 1944, dans : Roger MARTIN DU GARD, *Correspondance générale*, t. 8, éd. Bernard DUCHATELET, Paris, 1997, p. 664 et note p. 792.

<sup>20</sup> Je remercie Véronique DE COPPET de m'avoir donné l'autorisation de publier ces lettres.

<sup>21</sup> Source : Bibliothèque Nationale, Paris, Nafr. 15418, fol 70 r/v.

un de ses secrétaires m'a, dans le semestre, envoyé sa carte sous enveloppe. J'attendais avec tant d'émotion son encouragement que je ne puis, même aujourd'hui, sourire de ma naïveté et oublier ma déception. Mais on ne fait jamais tout le bien qu'on pourrait faire, il n'entre aucune amertume dans ma mélancolie.

Tout ceci m'a détourné du but de ce mot qui ne visait qu'à vous dire merci, à vous assurer que je suis très conscient de l'honneur que vous me faites, et à vous prier de croire à mes meilleurs sentiments.

Roger Martin du Gard

J'ajoute un mot pour disculper mon ami Gallimard, qui n'est pour rien dans la lenteur... relative de la publication des *Thibault*. Je suis le seul fautif. Mes volumes paraissent aussitôt que je les donne. L'entreprise est lourde, je n'avance pas aussi vite que je le voudrais.

D'ailleurs, comme dit l'autre, le temps ne fait rien – ou pas grand-chose – à l'affaire. Les *Thibault* ne sont pas, à mes yeux, écrits pour être lus par tranches : mais d'un bloc, sans sous-titres, avec les seules divisions en « parties ».

Attendez une vingtaine d'années, et vous pourrez lire le tout, pendant une convalescence.

RMG

19 nov. 1923

2<sup>22</sup>

11 septembre 25

Cher Monsieur,

Je viens d'écrire un mot à M. Naville.<sup>23</sup> Je crois bien hasardeux son projet de télégramme, car M. Gide a dû quitter Brazzaville et

---

<sup>22</sup> Source : voir note 2.

<sup>23</sup> Claude NAVILLE (1908 – 1935) était secrétaire d'éditeur, pendant quelque temps secrétaire de Gide. Membre du parti communiste à partir de 1926, il écrira un livre sur *Gide et le communisme*, Paris, *Librairie du Travail*, publié en 1936, que Gide mentionne dans son *Journal* le 5 septembre 1936 (éd. de la Pléiade, t. 2, 1997, p. 544).

être déjà dans les régions difficilement accessibles<sup>24</sup>. Si son souvenir ne contredit pas le mien, je prendrais volontiers la responsabilité de faire mettre la phrase de Massis en épigraphe sur la bande.<sup>25</sup>

Avez-vous bien examiné les premiers feuillets du manuscrit ? Et n'y a-t-il là aucune modification ?

Quand pensez-vous que j'aurai les premières épreuves ?<sup>26</sup>

J'ai reçu un paquet de quelques volumes récents. C'est sans doute à vous que je dois ce service ? J'y suis si peu accoutumé que cela me rend plus que quiconque reconnaissant.

Croyez-moi, je vous prie, bien cordialement à vous,

Roger Martin du Gard

### 3

[16.12.1930]<sup>27</sup>

Cher Monsieur,

Vous êtes tout à fait aimable, mais je ne suis pas un vrai bibliophile et la couverture m'est à peu près indifférente, d'autant que celle de mon tome II est défraîchie mais convenable. Il est donc inutile que la N.R.F. fasse des frais de brochage nouveau pour moi.

---

<sup>24</sup> Le voyage d'Afrique d'André Gide durait du 14 juillet 1925 jusqu'au 31 mai 1926.

<sup>25</sup> Sans doute un jugement de Massis qui avait vivement attaqué Gide. Voir le *Journal de GIDE* du 3 décembre 1924 : « Leurs attaques (celles de Massis et de Béraud) m'ont fait plus célèbre en trois mois que mes livres n'avaient fait en trente ans » (éd. de la Pléiade, 1996, t. I., p. 1267).

<sup>26</sup> Jacques Lion semble donc s'occuper aux Éditions de la NRF de l'édition des *Faux-Monnayeurs*. Martin du Gard s'était chargé de corriger les épreuves en l'absence de Gide. Dorothy Bussy semble, elle aussi, connaître le texte : voir la lettre de Martin du Gard qui lui est adressée du 12 septembre 1925, dans la *Correspondance générale*, t. 3, Paris, 1986, p. 412.

<sup>27</sup> La lettre elle-même ne porte pas de date mais une enveloppe qui se trouve dans le dossier et qui ne peut se référer qu'à cette lettre est tamponnée Bellême, 16/12/30. La lettre accompagnait sans doute des épreuves corrigées et qui ne peuvent se référer qu'à cette lettre, car l'enveloppe porte les mentions « Imprimé » et « Recommandé ».

Mais votre édition de Péguy est une incompréhensible aventure ! L'annonce de la revue de mai annonce comme parus les tomes I, III, IV, V, VI, VII, VIII et IX. Or je n'ai jamais reçu ni le III, ni le VII, bien que j'aie été des premiers souscripteurs. C'est bien ennuyeux d'avoir sans cesse à exercer cette espèce de contrôle, sous peine, si l'on attend pour réclamer, d'avoir du mal à se faire livrer les volumes manquants (ce qui m'est arrivé pour ce fameux tome II.)<sup>28</sup>

Je me recommande à votre surveillance, puisqu'il semble que ces Péguy soient de votre ressort.

Croyez, je vous prie, avec mes remerciements, à mes sentiments les meilleurs.

Roger Martin du Gard

4

Clinique du Mans, 27 février 1931

Mon cher ami,

Nous tenons le coupable ! Vos délicieux « fondants » n'ont pas pu garder indéfiniment l'anonymat<sup>29</sup>. Vous êtes d'une amabilité qui décourage... On aura beau faire, on ne sera jamais à la hauteur. Vos gentillesse, vos attentions inattendues et délicates sont de telle nature qu'elles ne se peuvent payer en remerciements, et que l'on demeure, bon gré mal gré, votre débiteur. Soit ! Il n'est pas désagréable de jouer ce rôle devant ce coffret rempli de chocolats succulents...

Avez-vous su le prolongement de mes infortunes ? La phlébite qui s'est greffée sur la fracture et qui m'a, comme on dit dans les prisons, doublé ma peine ! Soixante jours d'immobilité ! J'ai encore une jambe très enflée et qui ressemble davantage à un ba-

---

<sup>28</sup> L'édition des *Oeuvres complètes* de PÉGUY en 15 vol., parue entre 1917 et 1933 chez Gallimard, se trouve bien dans le catalogue de J. SCHLOBACH, *op. cit.*, p. 453. Nous n'avons pu trouver, dans la *NRF* de mai 1930, d'annonce pour l'édition de Péguy. (Nous avons consulté l'exemplaire de la *NRF* qui se trouve à la Bibliothèque Universitaire de Sarrebruck.)

<sup>29</sup> A la demande de Madame Martin du Gard, le confiseur-chocolatier à Paris, Boissier, avait précisé dans une lettre du 25 février 1931 « que l'envoi de la boîte de bonbons a été fait par M. Lion »... Cette lettre suit les trois lettres de Martin du Gard dans le dossier de la « Houghton Library ».

lustre de terrasse Louis XIV qu'à sa jumelle... La levée d'écrou approche, malgré tout. Mais je suis encore loin de me tenir debout. Et, à la moindre émotion, à la moindre fatigue, le thermomètre grimpe. Je n'ai pas, depuis 58 jours, pu recevoir une seule visite d'ami !

Heureusement ma femme est tout à fait ressuscitée, et ses cicatrices de la paupière ne s'arrangent pas trop mal.

Excusez-moi de tant parler de nos misères. On s'habitue vite à vivre prostré sur ses infirmités.

Ma femme me charge de vous transmettre tous ses remerciements et ses sympathiques souvenirs. Elle aurait dû vous remercier elle-même. Mais je suis beaucoup plus gourmand qu'elle, et je l'aide si généreusement à ravager ses chocolats que j'ai tenu à vous dire moi-même merci.

Veillez, je vous prie, faire agréer mes hommages respectueux à Madame Lion, et accepter pour vous mes sentiments les meilleurs.

Roger Martin du Gard

# TABLE DES MATIÈRES

## TIVADAR GORILOVICS

*Laudatio* par Pierre GLAUDES

5

Curriculum vitæ de Tivadar Gorilovics

8

Notice bibliographique

11

## JEAN-RICHARD BLOCH

Jean ALBERTINI

Deux lettres inédites de Jean-Richard Bloch et Romain Rolland

(7 et 10 octobre 1936)

27

Catherine FHIMA

Jean-Richard Bloch et la renaissance culturelle juive en France

(1910 – 1930)

37

M<sup>a</sup> Carme FIGUEROLA

Le combat par la plume : Jean-Richard Bloch et *L'Effort*

51

Sándor KISS — Franciska SKUTTA

Nécessité du langage poétique. A propos d'un essai de Jean-Richard Bloch

65

Nicole RACINE

Jean-Richard Bloch : Du *Cartel de la paix* au *Comité de vigilance*

*des intellectuels antifascistes* (1932 – 1936)

77

Isabelle RENARD

Un rendez-vous culturel européen de 1907 à 1914 :

l'Institut Français de Florence. Autour de la figure de Jean-Richard Bloch

97

Michel TREBITSCH

Jean-Richard Bloch : Essais pour mieux comprendre mon temps  
109

Éva VÁMOS

« Paradis de mon esprit » : Les fictions de jeunesse de Jean-Richard Bloch  
et les relations d'intertextualité avec des auteurs d'Europe centrale  
127

Stefan WIRTH

Entre colonisation et colonialisme. Aspects de Jean-Richard Bloch  
en face du problème colonial  
135

### ROGER MARTIN DU GARD

Marie-Odile ANDRÉ

Un exercice de seconde main : place et fonction de la citation  
dans le *Journal* de Roger Martin du Gard  
149

André DASPRES

Roger Martin du Gard et la guerre de 1914 – 1918  
159

Bernard DUCHATELET

« Maintenant j'ai compris », ou le passé d'une illusion.  
Roger Martin du Gard et le pacifisme  
171

Harald EMEIS

Les chats et les chiens dans l'œuvre de Roger Martin du Gard  
183

Jean MALAVIÉ

Jacques Thibault : ses choix dans *L'Été 1914*  
197

Silvia-Olga PANDELESCU

Remarques sur l'incipit et la clôture du roman *Devenir !*  
de Roger Martin du Gard  
211

Angels SANTA

Dissection de la bourgeoisie dans les premiers ouvrages  
de Roger Martin du Gard (*La Chrysalide* et *Une Vie de Saint*)  
223

Jochen SCHLOBACH

Martin du Gard, Anatole France et un mécène pour la littérature.  
Lettres inédites de Martin du Gard à Jacques Lion  
235